

RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES

PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION.

(Nouvelle Série.)

TOME DEUXIÈME.



PARIS.
LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE,
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1852.

NOTICE

SUR

M. BARTHÉLEMI GAZZANO,

Prêtre, décédé à Gênes le 4 avril 1838.

M. Barthélemi Gazzano naquit le 24 novembre 1763, à Port-Maurice, ville considérable de la rivière de Gênes. Ses parents, riches des biens de la fortune, mais plus encore des biens de la grâce, s'efforcèrent de lui inspirer dès ses plus tendres années la crainte du Seigneur, de conserver en lui l'innocence des mœurs, et de lui donner une éducation tout à la fois chrétienne, solide, brillante, et conforme à la haute position qu'il pourrait occuper un jour dans le monde. Doué d'une heureuse docilité de caractère, il répondit parfaitement aux soins de ses vertueux parents. A mesure qu'il croissait en âge, on le voyait plus appliqué à la prière, à l'étude et à la retraite, comme s'il eût pressenti que Dieu voulait faire un jour de lui un Prêtre plein de zèle

et un véritable Missionnaire. Après avoir ainsi passé ses premières années dans une grande pureté de mœurs, et achevé le cours de ses études, il se présenta pour être admis au Séminaire interne de la Congrégation de la Mission. M. Corradi, son oncle, était alors Supérieur de notre Maison de Gênes, et Visiteur de la province de Lombardie. Comme il connaissait la candeur de ce jeune homme et la bonté de son cœur, il ne fit pas difficulté de seconder ses désirs, et il le reçut au Séminaire de Fassolo, où il entra le 27 octobre 1782. M. Gazzano ne savait comment en exprimer sa joie : dès lors il se montra, même dans les moindres choses, si fidèle observateur de toutes les pratiques de piété, et s'appliqua à remplir avec tant de ferveur les différents devoirs de son état, que tous ceux qui l'ont connu attestent qu'il eût été impossible de trouver un Séminariste plus exemplaire. Aussi à peine eut-il achevé ses deux années d'épreuve, qu'il fut admis à faire les saints Vœux ; il les prononça à Plaisance, le 28 octobre 1784: les Supérieurs l'avaient envoyé dans la Maison de cette ville pour y faire ses études de philosophie et de théologie.

Il s'y concilia tellement l'estime générale, en travaillant à sa perfection par la pratique des vertus propres de l'état, qu'après plus de quarante ans son souvenir vit toujours dans les cœurs, et que les anciens parlent encore de lui comme d'un homme aux mœurs angéliques, comme d'un Missionnaire rempli de l'esprit de sa vocation, et comme d'un modèle dans l'observance des règles de l'Institut. Plein du désir de se rendre utile par l'exercice du saint ministère, il se livra d'abord à l'étude avec une ardeur et une assiduité soutenues. Il aurait ainsi continué pendant tout son cours, s'il n'avait plu à la divine Providence de le visiter par une maladie, après laquelle il fut sujet à de fréquentes douleurs de tête, ce qui l'obligea de modérer un peu son ardeur. Toutefois si ses infirmités retardaient les progrès qu'il aurait pu faire dans les sciences, elles ne portèrent aucun préjudice à sa vertu, à laquelle sa patience et sa résignation fournissaient sans cesse de nouveaux aliments. Après avoir achevé son cours de la manière la plus satisfaisante, il fut appelé aux ordres sacrés, avec lesquels il reçut les grâces les plus abondantes et les plus signalées du Ciel. Il se

prépara, non sans crainte, à offrir pour la première fois l'auguste sacrifice de nos autels; ce qu'il fit avec un recueillement et une piété angéliques. Il apporta toujours un si grand soin à bien exécuter les cérémonies, qu'il fut un sujet continuel d'édification et pour les fidèles et pour les ecclésiastiques qui ont eu l'avantage de le connaître. Profondément pénétré de la grandeur des divins mystères, la dévotion de son cœur rayonnait tellement sur son visage, qu'il inspirait à tous les assistants les sentiments de la componction la plus vive et de la plus tendre piété.

La Maison de Gênes, où il était entré pour faire son noviciat, le reçut encore plus tard en qualité d'ouvrier évangélique. Il y offrit le modèle d'une vie sainte, laborieuse et retirée. Sa prudence, sa régularité et toutes les autres vertus dont il donna l'exemple, engagèrent les Supérieurs à lui confier la charge, aussi difficile que délicate, de Directeur du Séminaire interne. Il répondit parfaitement à la confiance dont il avait été l'objet, en s'appliquant avec le plus grand dévouement et la plus tendre sollicitude à former les jeunes novices aux vertus de notre sainte vocation; c'est le

témoignage qu'en rendent tous les Missionnaires qui l'ont eu pour Directeur. Mais les temps malheureux qui survinrent ne lui permirent pas de continuer longtemps des services aussi utiles à la Congrégation. L'empereur Napoléon ayant supprimé toutes les corporations religieuses en Italie, les Missionnaires de Fassolo durent se disperser; et M. Gazzano se vit, malgré lui, obligé de retourner au milieu d'un monde qu'il avait quitté avec tant de joie.

Arrivé à Port-Maurice, où ses parents l'attendaient avec impatience, il ne put se résoudre à y tenir enfoui le talent des trésors célestes qu'il avait reçus dans son ordination. Il consacra au saint ministère la plus grande partie de son temps, et produisit des fruits abondants de salut parmi ses compatriotes qui se trouvaient heureux de le posséder. Ce genre de vie dura quatre ans, après lesquels, Dieu, exauçant les prières que son serviteur lui adressait du fond de son cœur, inspira au gouvernement provisoire de la Lombardie la pensée de réclamer les Prêtres de la Mission, et de leur rendre leur ancienne maison de Fassolo. L'ayant appris par un de ses Con-

frères qui restait à Gênes, M. Gazzano vint aussitôt se joindre à lui et partager le travail de la réorganisation de la Congrégation dans ce pays. Il fut un des plus fermes soutiens de la maison. Les choses étaient à peine rétablies, que les Supérieurs se rappelant les heureux fruits dont le Seigneur l'avait favorisé dans la direction du Séminaire interne, lui confièrent de nouveau cet emploi si important; mais quelque temps après, eu égard à la disette de sujets et à son grand désir d'être employé dans les Missions, on crut devoir condescendre à son attrait, malgré sa constitution débile et ses incommodités habituelles. Il y travailla pendant cinq ans, et opéra de très-grands fruits, non-seulement par la prédication et l'administration du sacrement de Pénitence, mais plus encore par ses bons exemples, et par la réputation de sainteté que ses vertus lui avaient acquise.

En 1824, à la mort du Supérieur de la Maison de Gênes, M. Nervi, Missionnaire plein de talent, de zèle, de piété et de prudence, notre digne et cher Confrère M. Gazzano fut chargé de remplir ce poste important. Aux qualités dont la nature avait abondamment pourvu son

prédécesseur, il suppléa par celles qui viennent de la grâce, et qui furent en lui d'autant plus précieuses, qu'il chercha davantage à les dérober aux yeux du monde. Il ne put néanmoins réussir à les cacher entièrement. Beaucoup d'ecclésiastiques et surtout de laïques se mirent sous sa prudente conduite, et lui confièrent avec un entier abandon le soin de leur âme.

Homme d'oraison, M. Gazzano élevait à chaque instant son esprit et son cœur à Dieu, lui offrant ses pensées, ses désirs et toutes ses actions. Après la célébration de la sainte Messe, il demeurait une demi-heure dans la tribune de la chapelle, et là il répandait dans le sein de Dieu toutes les affections de son cœur. Il y retournait le soir pour suivre le mouvement de sa dévotion et s'entretenir longuement avec Jésus dans le sacrement de son amour. Bien qu'il fût atteint de plusieurs infirmités qui l'empêchaient souvent de dormir la nuit, il ne manquait jamais d'assister à l'oraison du matin avec la Communauté, et même il s'y rendait toujours des premiers. Pendant les exercices de piété, il ne sortait pas de la Chapelle, à moins d'une indispensable néces-

sité ; il s'y tenait dans une posture si humble et dans un recueillement si profond, qu'il inspirait à ceux qui le voyaient les plus grands sentiments de piété et de ferveur; et la manière pleine de feu et d'onction dont il faisait ses répétitions d'oraison devant la Communauté, donnait facilement à comprendre combien devait être intime son union avec Dieu, et quelles abondantes lumières il recevait dans ces saintes communications.

Il était aussi d'une très-grande simplicité; uni habituellement à son Dieu, il cherchait toujours à plaire à lui seul dans toutes ses actions, et ses paroles n'étaient jamais en opposition avec les sentiments de son cœur. Cette aimable vertu avait pour lui tant d'attrait qu'il la mit constamment en pratique dans les différents emplois auxquels il fut appliqué : non-seulement ses paroles et ses actions, mais encore ses manières, sa démarche, ses vêtements, le mobilier de sa chambre, tout portait l'empreinte de la simplicité ; aussi les externes eux-mêmes en étaient tout ravis, et ne pouvaient s'empêcher d'épancher leur cœur dans le sien. Un respectable vieillard qui l'avait fréquenté pendant de longues années, dit à pro-

pos de cette vertu : « Pour moi, j'ai toujours » trouvé en lui la plus aimable franchise, soit » dans ses paroles, soit dans ses actions. »

A l'exemple de saint Vincent, il avait une prédilection toute particulière pour l'humilité chrétienne, et comme lui, il en fit continuellement sa principale étude. La profonde connaissance qu'il avait de ses misères, lui donnait de si bas sentiments de lui-même, qu'il désirait vivement que les autres ne fissent aucun cas de sa personne. Aussi avait-il l'habitude de cacher aux yeux de tous les faveurs qu'il recevait du Ciel, et entre autres, le talent qu'il avait de tranquilliser les consciences. Il ne parlait jamais de lui-même, si ce n'est dans les choses ou dans les circonstances qui pouvaient lui attirer du mépris. Il prenait plaisir à servir les autres à table, ainsi qu'à exercer les fonctions les plus communes; souvent aussi, lorsqu'il faisait la répétition d'oraison, il s'humiliait jusqu'à se mettre à genoux devant la Communauté, en se qualifiant d'homme sensuel et de vieux pécheur. Prier ses confrères de vouloir bien l'avertir de ses défauts; recevoir leurs avis avec reconnaissance; se défier de ses propres lumières; préférer, autant

qu'il était possible, le sentiment des autres au sien; refuser les habits neufs et choisir les plus vieux ; être toujours le premier à saluer ceux qu'il rencontrait, même ses inférieurs; se recommander instamment aux prières des Missionnaires et des externes, comme un très-grand pécheur qui en avait un extrême besoin; se dire un homme de rien, inutile à tout, et attribuer à ses propres péchés les malheurs qui arrivaient dans le monde : tels étaient les actes ordinaires que son humilité lui faisait produire, et qui témoignent hautement des progrès qu'il avait faits dans cette vertu.

Voulez-vous savoir, dit saint Bernard, qui est vraiment humble de cœur? Examinez jusqu'à quel point il est patient : *Verum humilem patientia ostendit*. Si nous mesurons sur cette règle l'humilité de M. Gazzano, comme elle nous paraît solide ! Il eut à souffrir pendant plus de quarante ans d'une plaie à une jambe; ce qui, en le privant de sommeil, l'obligeait de quitter son lit et de se promener dans sa chambre; et néanmoins on n'entendit jamais sortir de sa bouche un seul mot de plainte. Il était si soigneux de cacher ses incommodités, et il paraissait tou-

jours si calme et si paisible, que les personnes même de la maison ne se fussent jamais doutées qu'il éprouvait quelques souffrances, si elles ne l'avaient appris d'ailleurs. Lui demandait-on comment il allait, il répondait avec un gracieux sourire : « Comme il plaît à Dieu; » nous sommes entre ses bras, et le peu que » j'ai à souffrir n'est rien en comparaison de » ce que je mérite. »

L'amabilité de ses manières et la sérénité de son visage avaient dû lui coûter bien des efforts, attendu que la nature l'avait doué d'un caractère vif, ardent, et d'un tempérament très-sanguin, très-porté à s'impatienter et à s'irriter; et cela, non-seulement au milieu des douleurs, mais encore à la moindre contradiction. Il parvint à corriger ce naturel par une vigilance continuelle sur lui-même, et par la pratique de la vertu de douceur, dans laquelle il fit de si grands progrès, qu'il semblait ne jamais éprouver le moindre mouvement du vice contraire. Si toutefois il lui arrivait d'en ressentir les premières émotions et de les laisser paraître au dehors, soit dans ses paroles, soit dans ses actions, ce qui était bien rare, et provenait toujours d'une irritation

plutôt physique que morale, il s'en humiliait aussitôt; il en demandait pardon soit en public, soit en particulier, en prenant la ferme résolution d'exercer sur lui-même une plus grande vigilance. Il faisait tout son possible pour s'accommoder au caractère d'autrui, et pour témoigner à tous l'affection de son cœur, sans laisser jamais paraître un visage austère. Toujours aimable, il se pliait aisément aux idées des autres, et par une douce condescendance, il savait gagner l'esprit et le cœur de tous ceux qui recouraient à lui. C'est par une mortification assidue qu'il parvint à dompter son naturel impétueux, qu'il triompha de ses passions et qu'il réussit à en éteindre jusqu'aux moindres étincelles. « Celui qui n'est pas mortifié, disait-il souvent, ne peut demeurer en » communauté ; et celui qui n'embrasse pas » la sainte folie de la croix, par amour pour » Jésus-Christ, ne goûtera jamais les fruits » de la paix intérieure. » Telles furent les maximes d'après lesquelles il régla toujours sa conduite. Il tenait ses yeux dans les bornes de la plus sévère modestie, à l'église, dans la Maison, en promenade, comme dans les visites que la nécessité ou le devoir l'obligeait de

faire. En cela on peut comparer sa vie à celle du plus fervent novice. Ses oreilles étaient fermées à tout discours profane, ainsi qu'aux nouvelles du monde et à ce qui ne saurait satisfaire qu'une vaine curiosité; il n'écoutait avec plaisir que ce qui était capable de lui donner quelque édification. Malgré ses infirmités continuelles, il ne voulait jamais être l'objet de soins particuliers. Il ne prenait jamais rien hors des repas; et bien que la nourriture fût quelquefois mal apprêtée par inadvertance, loin de s'en plaindre, il disait : « C'est bon, ça va bien. » Les instruments de pénitence trouvés dans sa chambre après sa mort, prouvèrent assez combien il traitait rudement son corps. Mais en supposant même qu'il ne s'en serait pas servi fréquemment, on peut lui faire l'application de ces paroles de l'Imitation : « Toute sa vie fut une croix et une mortification continuelles ; » mortification par son exactitude à se lever tous les matins, comme nous l'avons déjà dit, au premier son de la cloche, bien que ses membres fatigués par l'insomnie réclamassent un peu de repos; mortification par son assiduité à faire la méditation pendant une heure à la chapelle, où il

gardait durant tout ce temps la posture qu'il avait prise au commencement de l'oraison; mortification par la violence qu'il devait se faire pour vaincre l'importunité du sommeil qui le tourmentait même quand il était debout ou en récréation; mortification par la patience avec laquelle il supportait ses douleurs presque continuelles, ses longues insomnies et des incommodités subites qui l'obligeaient à se lever tout à coup et fréquemment; mortification enfin par l'entier détachement de ses parents, et de tous les objets terrestres, mais surtout par la plus exacte observance des Règles, aussi bien des moindres que des plus considérables, sans s'en départir jamais, et sans chercher des prétextes qui auraient pu justifier certaines dispenses que son âge et ses infirmités faisaient regarder comme nécessaires : *Tota vita ejus crux fuit et martyrium.*

Le soin de sa propre perfection ne lui fit pas oublier ce qu'il devait faire pour procurer le salut éternel de son prochain. Comme on le dit communément, toutes les vertus se donnent la main; elles sont comme les divers anneaux d'une même chaîne. Aussi, quel ne fut pas son zèle pour le salut des âmes! Nous en

avons des preuves incontestables dans la sainte joie qu'il ne pouvait s'empêcher de laisser éclater au dehors, à la nouvelle de quelque bien spirituel ; dans son empressement à accepter tous ceux qui venaient se présenter à lui pour faire les exercices de la retraite ; dans les vives recommandations qu'il faisait à la Communauté, lors de l'ouverture de la retraite pour les ecclésiastiques et pour les laïques, afin de les exhorter à contribuer, chacun en sa manière, au bon succès des exercices spirituels ; dans l'accueil plein de tendre affection qu'il faisait à ses pénitents, lorsqu'ils avaient recours à son ministère. Ajoutons à cela le vif désir qu'il eut toujours de s'employer aux travaux des missions, les fatigues qu'il y supporta pendant cinq années, et le courage avec lequel il exposa sa vie en 1833, lorsque le choléra faisait à Gênes une multitude de victimes. Au premier cri que la population fit entendre, il se hâta de courir auprès du lit des mourants, sans être effrayé par le danger de contracter la maladie ; mais s'estimant, au contraire, très-heureux de l'occasion qu'il avait de donner sa vie pour ses frères. Tant de vertus paraissaient depuis longtemps

mûres pour le Ciel, lorsque vers la fin du mois de mars 1838, il fut atteint d'une maladie qui ne semblait offrir aucun caractère dangereux, et qui laissait l'espérance de le voir se rétablir. Cependant, au bout de quelques jours, le mal fit des progrès si rapides, que le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir de lui sauver la vie. M. Gazzano qui, dans ses longues méditations, s'était familiarisé avec la pensée de la mort, ne fut nullement troublé à la nouvelle qu'il en reçut, il se montra parfaitement résigné; et le cœur rempli de cette douce paix qui n'est accordée qu'aux âmes justes, il se prépara à recevoir les secours de la Religion avec toute la dévotion possible. Comme si déjà il n'eût plus appartenu à ce monde, il jetait fréquemment les yeux sur un tableau qu'il avait fait placer auprès de son lit, et qui représentait la mort de saint Joseph. Dès lors, il attendit sa dernière heure, l'esprit constamment appliqué aux choses célestes. Enfin, le 24 avril, pendant que la Communauté faisait la méditation dans la chapelle, après quelques moments d'une douce agonie, il s'endormit dans l'éternelle paix des justes, et son âme s'envola,

pour se réunir dans le Ciel à saint Vincent, dont il avait si bien imité les vertus.

Nous ne parlerons pas de l'estime particulière qu'avaient pour la sainteté de M. Gazzano plusieurs personnes de la plus haute distinction, lesquelles, après sa mort, firent de vives instances pour obtenir, comme reliques, quelque chose qui eût appartenu à notre Confrère. Mais nous ne saurions taire le témoignage qu'ont rendu de lui deux hommes de la Compagnie, connus par leur profond discernement et leur rare prudence. M. Castagna, alors Visiteur et Supérieur de la Mission, ayant appris la mort de notre vénérable Confrère, en écrivit en ces termes au supérieur de Gênes : « J'ai connu peu de » Missionnaires plus fervents, plus pieux et » plus réguliers que lui. »

M. Martinengo, mort à Mondovi en odeur de sainteté, et qui avait éminemment le don du discernement des esprits, était pénétré de la plus haute estime pour M. Gazzano, et il l'exprima souvent par ces paroles : « C'est un » excellent Missionnaire, doué d'une profonde » piété, et grand observateur de la règle. » Oh! qu'il est heureux maintenant, grâce à

cette piété et à cette régularité, qui lui ont obtenu l'éternelle récompense dont il jouit dans le Ciel !

NOTICE

SUR

M. NICOLAS APRILE,

Prêtre, décédé à Rome le 9 novembre 1847.

Loco-Rotondo, petit village du diocèse d'Ostini, dans le royaume de Naples, fut le lieu de la naissance de notre vénérable Confrère M. Aprile. Il fit ses premières études dans la ville d'Oria, où il eut occasion de connaître M. Monterolli, Supérieur de la Maison de la Congrégation dans cette ville. Ce digne Missionnaire, consulté par lui, reconnut que Dieu l'appelait à notre Institut; cependant il lui représenta qu'au lieu de prendre notre habit à Naples, il ferait mieux d'aller à Rome. M. Aprile s'y soumit volontiers, et le 15 novembre 1794, à l'âge de 22 ans, il fut admis dans notre Séminaire de Saint-André au Quirinal, par M. Fenaïa qui était dans cette maison en qualité de Visiteur et de Supérieur.

M. Romualdo Roberti s'y trouvait, depuis un an, chargé de la direction du Séminaire. Il n'eut qu'à se féliciter des excellentes dispositions qu'il découvrit dans son nouveau Séminariste dont il se plaisait déjà à bien augurer pour l'avenir; et ses premières espérances ne furent pas déçues. Aussi M. Aprile, avant d'avoir terminé ses deux années d'épreuve, fut-il envoyé dans notre Maison de Monte-Citorio, pour y étudier la théologie, sous la direction de M. Oreggi; et peu de jours après son entrée dans cette Maison, il eut le bonheur de prononcer les saints Vœux le 16 novembre 1796; mais les troubles survenus à Rome à l'arrivée des Français ne lui permirent pas d'achever paisiblement le cours de ses études; on s'empressa de le faire entrer dans les saints Ordres; et il venait de recevoir la prêtrise, lorsqu'il fut contraint de sortir de Rome comme étranger. Il quitta cette ville le 26 mars 1798. Ses excellentes qualités qu'avait déjà connues M. Nanni, Supérieur de notre Maison de Naples, lui valurent auprès de lui l'accueil le plus favorable. Il passa dix-huit années dans différentes Maisons de ce royaume, s'estimant heureux, malgré le malheur des

temps, de n'être pas séparé de la chère Congrégation, et de pouvoir se livrer tout entier au ministère de la prédication, pour laquelle il se sentait un attrait tout particulier. Il était dans la Maison d'Oria, quand il apprit que l'on réorganisait les Maisons de la province de Rome, et qu'ainsi il pouvait revenir à sa Maison de Monte-Citorio, où il arriva en effet le 28 octobre 1816.

Peu de temps après, il fut envoyé dans notre Maison de Pérouse, dont le Supérieur, à cause des nombreuses charges de cette Mission, se félicita de posséder un si vaillant ouvrier. Il y passa près de trois ans, après lesquels il fut rappelé à Rome, le 6 Novembre 1818; l'emploi qu'il eut à y remplir, fut celui de Procureur de la Maison. Quoiqu'il ne sentît presque pas, ou pour mieux dire, pas d'attrait pour des fonctions de cette nature, il s'en acquitta néanmoins dans un esprit de sainte indifférence jusqu'à ce que l'obéissance vînt l'appeler à d'autres travaux. Cependant il saisissait avec bonheur toutes les occasions qui se présentaient de se livrer à la prédication, soit dans la Maison, soit au dehors. Une nouvelle charge lui fut imposée par M. Baccari, alors Visiteur-

Général ; il fut nommé Supérieur de Macerata, à la place de M. Cesari, envoyé en la même qualité dans notre Maison de Fermo. M. Aprile prévit toutes les difficultés qu'il pouvait y rencontrer, surtout du côté de l'administration des anciens biens nouvellement restitués qui étaient comme le patrimoine, non-seulement de la Maison de Fermo, mais encore de celles de Forli, Bologne et Ferrare, à l'effet de compenser la pension que le gouvernement payait aux sujets de ces Maisons qui restaient encore. Il fit tous ses efforts pour se soustraire à un si pesant fardeau; mais ce fut en vain. M. Baccari, ayant triomphé de sa répugnance, M. Aprile se rendit à son nouveau poste avant la fin de l'année 1821. L'expérience lui fit voir qu'il ne s'était point exagéré les embarras de cette charge. Aussi à peine l'avait-il exercée pendant un an qu'il demanda à en être délivré, mais sa prière fut inutile encore cette fois. Cependant en 1824, il fut envoyé à Naples en qualité de Procureur de la province.

Il obéit sans hésiter. Arrivé à son nouveau poste, et chargé du soin d'une double procure, il se vit encore accablé d'une foule incessante d'affaires que les Supérieurs lui con-

fiaient, à cause de l'habileté peu commune qu'ils avaient reconnue en lui; mais ce pieux Confrère comprit que ce genre d'occupations ne convenait pas à son esprit intérieur, et à son zèle pour les Missions; aussi au bout d'une année il demanda et obtint la permission de s'en retourner dans sa province; et il arriva à Rome le 25 novembre 1825.

Il s'y trouva comme dans son élément: dégagé de tout soin temporel, il put se livrer tout entier à la vie apostolique. Chaque année il parcourait, avec un zèle toujours plus ardent, les terres des princes Borghèse et Colonna, suivant les obligations que s'est imposées la Maison de Monte-Citorio; et pendant les courts intervalles de ses Missions, il se prêtait volontiers à toutes les occupations de l'intérieur de la Maison, qui sont multipliées et continuelles à Monte-Citorio. On a déjà dit qu'il n'avait point de goût pour les fonctions temporelles; il aurait bien désiré d'en être délivré sans retour; mais il n'en fut pas moins chargé, le 7 mars 1833, de la Procure de la province, à la place de M. Ferrari. Quoiqu'il rencontrât beaucoup de difficultés dans cet emploi, il fit tout ce qui dépendait de lui pour s'adonner de

temps en temps au travail des Missions. Sur ces entrefaites, une fonction plus importante semblait devoir lui être imposée: c'était la supériorité de la grande Maison de Monte-Citorio. M. Ugo ayant été nommé Visiteur à l'issue de l'assemblée générale tenue à Paris en 1835, et M. Cremesini, Supérieur de la Maison de Monte-Citorio, étant envoyé en cette même qualité dans la Maison du noviciat, M. Aprile fut proposé au nouveau Supérieur-Général pour remplir ce poste; l'approbation ne se fit pas attendre. Mais dès que M. Aprile en eut connaissance, il fit de si pressantes représentations qu'il réussit à décliner cette charge, et il continua d'exercer l'emploi qu'il avait précédemment. Toutefois il dut s'imposer des ménagements; car il sentait que, malgré la vigueur de son tempérament, ses forces diminuaient de jour en jour. Epuisé insensiblement par une insomnie continuelle et très-pénible, il se trouva à la fin incapable de toute application, et ce ne fut plus qu'avec de grandes difficultés qu'il put faire le plus petit mouvement, à cause d'une enflure survenue à ses jambes. Pour un homme de son caractère, ce n'était pas une mortification médiocre de se voir réduit à

une complète inaction ; néanmoins il supportait son mal avec patience, et passait la majeure partie de son temps, seul dans sa chambre, à lire quelque livre ascétique ou quelque traité de théologie morale. Il ne laissait pas toutefois d'essayer de temps en temps de sortir un peu, afin de ne pas perdre entièrement ses forces.

C'est ainsi qu'il vivait depuis près de deux ans, lorsque, le 6 février 1843, il se laissa tomber dans une chambre de l'infirmerie où il était depuis quelques mois; il n'eut qu'une légère contusion; mais bientôt tout le corps s'en ressentit à tel point qu'il ne pouvait plus se tenir debout. Il fut contraint de passer le reste de ses jours continuellement assis. Parfaitement résigné au bon plaisir de Dieu, il souffrait cette situation si pénible sans laisser échapper la moindre plainte. Lorsqu'on le portait sur son siége à la récréation commune, il ne cessait d'égayer ses Confrères par la douce sérénité qui brillait sur son visage, et par ses discours qu'il savait assaisonner de traits quelquefois charmants. Mais son mal de jambes ayant fait de rapides progrès, il lui fut impossible de quitter la chambre, ce qui cependant ne lui fit rien perdre de sa tranquillité d'esprit; quand on

lui faisait une visite, il ne savait comment témoigner sa reconnaissance; et s'il avait à passer bien des heures sans voir d'autres personnes que l'infirmier, il ne paraissait en éprouver aucune peine. Chaque jour il récitait son bréviaire; tous les jours aussi il assistait au saint Sacrifice; il recevait la sainte Communion tous les jours de fête, et plus souvent s'il lui était possible. Tout son temps était partagé entre la prière et la lecture.

C'est ainsi qu'il se sanctifiait depuis plusieurs années. Les humeurs s'étant arrêtées, et ses plaies fermées, on conclut que sa mort était proche; on lui administra les derniers Sacrements qu'il reçut dans les plus saintes dispositions, et il s'endormit en paix dans le Seigneur, le 6 novembre 1847, à l'âge de soixante-douze ans, et cinquante-un de vocation. La province de Rome perdit en lui son doyen. Après l'avoir servie d'abord avec un zèle infatigable dans le ministère apostolique tant que sa santé le lui permit, il l'édifia ensuite par sa patience et sa résignation dans ses longues souffrances, et lui procura par sa mort un protecteur de plus dans le ciel, comme nous avons tout lieu de l'espérer.

NOTICE

SUR

M. JÉROME BARBAGELATA,

Prêtre, décédé à Gênes le 22 décembre 1849,
dans la Maison de la Mission.

M. Jérôme Barbagelata naquit à Gênes le 19 Février 1761, prit l'habit de la Mission le 7 juin 1791, fit les saints Vœux le 8 juin 1793, et mourut le 22 décembre 1849.

Ses parents, peu avantagés du côté de la fortune, mais riches du trésor de la foi, mirent tous leurs soins à l'élever dans la crainte du Seigneur. Il ne nous est pas possible d'entrer dans les détails de ses premières années; car la divine Providence, qui se plaît à dérober aux yeux du monde ses admirables opérations sur les cœurs, n'a pas changé sa conduite ordinaire à l'égard de celui dont nous allons retracer la vie. A peine sorti de l'enfance, il s'enrôla dans la milice du sanctuaire par la

réception de la tonsure cléricale; et dès lors il montra tant d'ardeur pour la retraite, la prière et l'étude, qu'il fut aisé de reconnaître qu'en embrassant l'état ecclésiastique, il n'avait fait qu'obéir aux saintes inspirations de la grâce. L'âge ne fit qu'augmenter en lui le désir de se consacrer plus particulièrement à Dieu. Il reçut les ordres sacrés, après lesquels il soupirait ardemment, et, avec eux, un accroissement de toutes les vertus qui font l'ornement du sacerdoce, et qui seules peuvent rendre le ministre de l'Evangile un instrument propre à toute sorte de bonnes œuvres. Ainsi les grâces que M. Barbagelata reçut dans son ordination, le poussèrent à chercher un vaste champ où il pût déployer tout son zèle et en embraser les âmes. C'est pour accomplir ce pieux dessein, qu'aussitôt après sa promotion au sacerdoce, il alla s'unir à ces ouvriers évangéliques qui, sous le nom de *Missionnaires des campagnes,* parcourent les diocèses, en répandant partout la semence de la divine parole. Ayant ainsi employé les premières années de son sacerdoce au ministère apostolique, il aspira à la cure de Saint-Remi de Parodes, et l'obtint au concours. Il cultiva pendant un

au cette petite portion de la vigne du Seigneur, et s'appliqua avec un soin extraordinaire à instruire les enfants et les pauvres, à extirper les scandales, et à faire rentrer dans le bon chemin tous ceux qui s'en étaient écartés. Mais Dieu ne voulait pas que le zèle de ce saint Prêtre fût restreint dans un cercle si étroit; et ce fut sur ces entrefaites que M. Barbagelata déclara à quelques enfants de saint Vincent, qui donnaient une mission dans le voisinage, qu'il se sentait appelé à embrasser leur genre de vie, parce qu'il trouvait dans la Congrégation de la Mission tous les moyens désirables de se sanctifier lui-même et de travailler avec zèle au salut des âmes. Il demanda donc et obtint la faveur d'être admis dans la petite Compagnie. M. Dopozzi, vieillard vénérable, qui était alors Directeur de notre Séminaire interne, ne fut pas longtemps à reconnaître que nous avions dans la personne de M. Barbagelata un Prêtre selon le cœur de Dieu; et tout rempli de l'esprit de saint Vincent. Mais si le Directeur était satisfait de son Séminariste, le Séminariste était de jour en jour plus heureux de sa vocation, dont il ne cessait de bénir le Seigneur dans

toute l'effusion de son âme. Il n'ignorait pas la sublimité de cette vocation; aussi pendant ses deux années de Séminaire, il se prépara, par la plus exacte observance des règles, au sacrifice qu'il devait faire à Dieu de tout son être; et il regarda toujours comme le plus heureux et le plus beau jour de sa vie, celui où il lui fut donné d'émettre les saints Vœux. Dès lors, il se sentit attaché irrévocablement à la Compagnie, qui devint l'objet de ses plus tendres affections. Mais il se vit bientôt dans la triste nécessité de s'en séparer; c'était vers la fin du siècle dernier (1797). A la suite de la révolution française, la Maison de Fassolo fut dépouillée de presque tous ses biens, et forcée de suspendre l'exercice des missions. Alors ce digne Confrère, cédant aux instances du cardinal Spina, archevêque de Gênes, et muni du consentement de ses Supérieurs, fut chargé du soin de plusieurs paroisses qui se trouvaient dépourvues de pasteurs. On ne saurait dire combien il lui fut pénible d'être obligé de vivre pendant plusieurs années, séparé de ses Confrères.

Le 16 avril 1803 était le jour fixé pour l'exécution du décret de Napoléon, qui sup-

primait la maison des Missionnaires de Fassolo. D'après des promesses faites à l'empereur, cette Maison aurait dû être évacuée avant toutes les autres; mais M. Barbagelata soutint ses Confrères par de si puissants motifs, qu'ils résolurent d'attendre et de ne céder qu'à la violence. Elle fut employée en effet pour les expulser de leur demeure. Il s'achemina donc alors, quoiqu'à regret, vers la maison paternelle; là, il attendit en paix, et appela par des prières assidues des temps plus propices pour l'Eglise, plein de confiance en la divine Providence qui, selon lui, ne tarderait pas à rétablir les choses dans leur premier état; ce qui se réalisa en effet en **1814.**

Après la chute de l'empereur, les autorités locales firent plusieurs décrets en faveur de la religion, et entre autres, ils rappelèrent les deux Congrégations de Saint-Philippe-de-Néri et des Missionnaires de Saint-Vincent-de-Paul.

Dès que M. Barbagelata eut appris cette heureuse nouvelle, il s'empressa de réunir quelques Confrères dispersés, et vint avec eux prendre possession de la maison abandonnée. La dilapidation des biens de cette résidence,

les travaux à soutenir, les obstacles à vaincre pour la relever de ses ruines; les peines, les soucis, les inquiétudes inséparables d'une situation précaire, en un mot, tout ce qui paraissait propre à décourager, ne servit qu'à stimuler le zèle et l'ardeur de ce digne Missionnaire. Disposé qu'il était à toute sorte de sacrifices, il contribua de ses propres deniers à doter cette maison; puis, pour accéder aux désirs de ses Supérieurs, il en prit la Procure qu'il géra pendant vingt ans. Il remplit cet office avec tant de prudence et d'habileté, qu'il vint à bout de la relever peu à peu de toutes ses pertes, et qu'il la mit dans une voie de prospérité qui lui permit de suffire à l'exercice de ses anciennes fonctions.

La joie de se voir ainsi rendu à la vie de communauté le rendait heureux et le pénétrait de la plus vive reconnaissance envers le Dieu des miséricordes. On ne pouvait lui rappeler le souvenir de ces temps d'épreuve sans qu'on l'entendît s'écrier : « Je bénis et » je remercie le bon Dieu, qui a daigné me » préserver de tant de malheurs, et surtout de » la perte de ma chère vocation, malheur » qu'ont éprouvé tant d'autres. » Quelquefois

en prononçant ces paroles, ses yeux se mouillaient de larmes.

Un tel amour pour la Compagnie devait nécessairement lui inspirer un grand zèle pour les divers emplois qu'on y remplit, et principalement pour les missions, dont le goût est le caractère particulier d'un digne enfant de saint Vincent. Les missions étaient son œuvre de prédilection; aussi il s'y adonna tout entier depuis la fin de son séminaire jusqu'au dernier jour de sa vie. Il en fit lui-même plus de deux cent soixante; non content de cela, il voulut encore après sa mort participer au bien qu'elles produisent dans les âmes. A cet effet, il laissa à cette Maison un legs pieux, avec obligation de faire, tous les deux ans, quatre missions dans quatre paroisses du diocèse de Gênes, qui se trouvaient rapprochées les unes des autres, qui avaient été plus d'une fois l'objet de son zèle, et auxquelles il portait une affection toute particulière. Qu'il était beau de le voir, lorsqu'approchait le temps destiné aux courses apostoliques dans les campagnes! Il ne pouvait contenir en lui-même toute la joie dont son cœur était inondé; il la laissait paraître au dehors par la sérénité de son vi-

sage et par le doux sourire qu'elle imprimait sur ses lèvres. Si, par égard pour son grand âge, le Supérieur cherchait quelque prétexte pour l'empêcher de se rendre en mission, il soupirait, gémissait et le suppliait avec larmes de ne pas lui refuser la grâce de mourir, comme il le disait, les armes à la main.

Sans faste, sans recherche dans ses discours, il annonçait la parole de Dieu d'une manière claire et simple; mais il savait si bien y mêler cette piété et cette onction qui pénètrent les cœurs, qu'il ne manquait jamais de recueillir des fruits très-abondants.

Il serait trop long de rapporter toutes les conversions extraordinaires qu'il opéra dans un grand nombre de missions. Nous nous bornerons à dire ici qu'il laissa dans plusieurs paroisses du Montferrat de telles impressions, que plus de trente ans après, on parlait de lui avec bénédiction, et l'on se rappelait encore son zèle, sa simplicité, ses manières affables et toutes ses autres qualités. Il jouissait de la même estime dans la vallée de *Palcevera;* et il exerçait la plus grande influence sur les habitants de cette contrée. En voici un exemple.

L'an 1800, les Missionnaires de Fassolo, à

la prière de Mgr l'Archevêque, et du conseil des Pères de la patrie, se réunirent à quelques habitants de la ville pour pacifier les peuples de la Palcevera, qui s'étaient insurgés contre Gênes, et s'étaient avancés en masse sous les murs de San-Benigno. On députa entre autres, à cet effet, M. Barbagelata qui, autant par sa présence que par la force de sa parole, contribua grandement à ramener ces peuples à des sentiments de paix. Du reste, en considérant attentivement sa vie, il est facile de voir que, s'il mettait les missions au-dessus de tout, c'était parce qu'il avait appris à n'avoir d'autre sentiment que celui de nos règles; et pour tracer en peu de mots un portrait fidèle de ce Missionnaire, il suffirait de dire qu'il fut un modèle accompli de l'observance de ces mêmes règles : ce qui ne paraîtra pas un faible éloge au jugement de ceux qui savent toutes les difficultés qui se rencontrent dans la vie de Communauté. Saint Bernard dit à ce propos, que chaque exercice, pris séparément, et considéré en lui-même, n'est rien en comparaison du martyre; mais que si on les examine tous ensemble et à raison de leur durée, on peut, sans crainte de se tromper, les regarder comme un martyre,

..

dont le tourment ne finit qu'avec la vie. Et voilà pourquoi, s'il n'est pas difficile de trouver des religieux fidèles observateurs des devoirs et des pratiques de leur état pendant un certain temps, c'est-à-dire dans les jours de sérénité et de consolations sensibles dont il plaît à Dieu de les favoriser; il en est peu dont la fidélité soit inébranlable au milieu des grandes difficultés; peu qui n'établissent une distinction entre les petites et les grandes choses dans ce qui regarde la règle, et qui soient affranchis de ces vicissitudes et de ces changements que l'on remarque dans les hommes d'une ferveur passagère ou d'une vertu médiocre. C'est précisément ce qui nous fait trouver quelque chose de merveilleux dans celui dont nous retraçons la vie.

Pendant sa jeunesse, aussi bien que dans ses vieux jours, en mission comme à la Maison, quand il était travaillé par la souffrance comme lorsqu'il jouissait d'une bonne santé : toujours il était un des premiers à la méditation, aux conférences, aux examens, aux chapitres, à la récitation de l'office divin, et à tous les exercices qui se pratiquent dans la Compagnie. Il faisait tout cela avec un zèle égal à celui du

plus fervent séminariste. Conformément à nos règles, il ne laissait passer aucun jour sans fortifier son âme par de pieuses lectures. Son occupation ordinaire, dans sa chambre, était l'étude de la théologie morale; aussi la connaissait-il à fond. Il était fidèle observateur du silence dans les temps prescrits. En mission, il ne se fit jamais attendre au confessionnal pendant les heures destinées à ce ministère. En ce qui regarde les permissions, il se tenait dans une parfaite résignation à la volonté du Supérieur, observant avec un soin scrupuleux de ne pas commettre le plus léger manquement à la règle; ce qu'il fit toujours avec la même édification depuis le commencement de son séminaire jusqu'à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans, sans se préoccuper de ses infirmités, et sans jamais se prévaloir, quelle que fût la rigueur des saisons, des dispenses qu'on lui accordait et que l'on jugeait nécessaires à son grand âge. Nous pouvons donc affirmer, sans crainte d'exagération, que ses jours ont été des jours pleins, et qu'il a été doué d'une vertu extraordinaire.

Disons d'abord quelques mots de sa mortification: car c'est là la pierre de touche des

âmes intérieures et de l'avancement spirituel. Cette admirable régularité dont il s'était fait une habitude, ne pouvait être que le fruit d'une lutte acharnée contre lui-même : lutte dans laquelle il parvint à triompher de toutes ses passions et de sa volonté propre. Cette victoire est d'autant plus remarquable, que son naturel n'avait point cette douceur, et cette flexibilité qui se plient à tout sans repugnance et sans effort. Il était au contraire d'un tempérament vif et sanguin, qui devait facilement s'irriter à la moindre opposition. Il sut néanmoins le maîtriser si bien par la mortification, qu'on pouvait à peine en découvrir les moindres effets. Ce qui nous révèle encore son amour pour la mortification, c'est la grande indifférence qu'il témoignait à l'égard de toutes les nouvelles du temps, bien qu'il ait vécu dans des circonstances si capables d'exciter la curiosité; il sentait une sainte aversion pour tout ce qui pouvait l'empêcher de goûter les choses de Dieu. Hors le temps des missions, il ne sortait jamais de la Maison, pas même pour aller respirer l'air de la campagne. C'était par le même esprit de mortification qu'il observait avec une rigoureuse exactitude les

jeûnes commandés par l'Eglise; ce qu'il pratiqua jusqu'à la fin de sa vie, aussi bien qu'aurait pu le faire le plus robuste jeune homme. On l'avait engagé plusieurs fois à suivre un régime particulier, à raison de son âge et de sa faiblesse; mais il ne voulut jamais y consentir.

A ces mortifications intérieures et extérieures, il joignait d'humbles sentiments et un saint mépris de lui-même. Il se croyait un avorton, le plus misérable de toute la Compagnie, inutile à tout bien, rempli de faiblesse et de péchés. C'est ce qu'il répétait souvent et d'un ton si pénétré, qu'il était aisé de voir qu'en cela sa langue était l'interprète des sentiments de son cœur. Cette profonde humilité était en lui le principe du contentement et de la sainte gaieté qu'il manifestait sans cesse, et de cette égalité de caractère qui ne se démentait jamais, soit qu'il fût dans la prospérité, comblé de grâces et de consolations, soit qu'il fût visité par le malheur, par la contradiction, la maladie ou toute autre épreuve.

Notre cher Confrère n'excellait pas moins dans la simplicité, vertu peu connue et encore moins pratiquée. Ennemi de tout artifice, il

n'usait jamais de détours avec qui que ce fût ; autant que la prudence le permettait, il disait les choses comme il les avait dans le cœur. Le bon plaisir de Dieu était l'unique mobile et la fin de toutes ses actions ; aussi allait-il droit à Dieu, sans rechercher aucunement son propre intérêt ou l'estime des hommes. Quand il répétait l'oraison à la Chapelle, il parlait avec tant d'ingénuité, qu'après l'avoir entendu on ne pouvait s'empêcher de dire : Voilà un homme simple, un vrai Israélite qui ne connaît point l'artifice.

Que dirons-nous maintenant de sa charité? L'amour, dit-on, se prouve par les œuvres. Or, les œuvres de M. Barbagelata n'ayant eu pour objet que l'avantage de ses frères, on peut juger facilement combien son cœur fut rempli de ce feu sacré de la Charité que Notre-Seigneur est venu allumer sur la terre. Nous pouvons dire avec vérité qu'il n'a vécu que pour le salut des âmes ; car il a passé presque toute sa vie à prêcher la parole sainte et à exercer le ministère au saint tribunal de la Pénitence. Il était animé d'un si grand désir de voir glorifier sur la terre le saint nom de Dieu, que s'il entendait un simple récit con-

cernant le bien général de l'Eglise ou l'avancement spirituel de quelques fidèles, il en était ému jusqu'aux larmes. D'un autre côté il ressentait une vive affliction chaque fois qu'il apprenait la nouvelle de quelque dommage spirituel ou temporel arrivé au prochain. Il avait un cœur tendre et compatissant pour les malheureux pécheurs, et s'il ne se passait pas à lui-même la plus légère imperfection, il savait bien compatir aux faiblesses d'autrui. Il aimait également à exercer la miséricorde envers les indigents, qui le regardaient comme un protecteur et un père.

Notre vénérable Confrère était aussi un homme d'oraison. Il était si convaincu de la nécessité de ce saint exercice, qu'il consacrait à la prière tous les moments dont ses nombreuses occupations lui permettaient de disposer. Pendant la méditation, il se tenait si recueilli et gardait un maintien si modeste, qu'en le regardant, on pouvait comprendre sans peine combien il était absorbé dans la contemplation des vérités éternelles et des mystères augustes de notre sainte religion. Il ne manquait jamais l'oraison, pas même dans les plus grands froids; lorsque le Supérieur, par égard

pour son âge, lui conseillait de rester dans sa chambre, il avait coutume de répondre avec une aimable douceur : « J'aime mieux passer cette heure avec les autres, j'en retire bien plus de consolations. » Après l'oraison il montait à l'autel pour offrir le divin sacrifice. Dans cette sainte action, la principale du Prêtre, la foi vive et la joie céleste dont il était tout rempli, éclataient sur son visage, surtout après la consécration. On le vit plus d'une fois laisser échapper, d'une manière sensible, le feu du divin amour dont il était tout embrasé. Cependant, quelque grande que fût sa dévotion, quelque scrupuleuse que fût son attention à observer les moindres cérémonies, il ne lui arrivait jamais de demeurer à l'autel plus d'une demi-heure. Il consacrait un temps considérable à son action de grâces qu'il faisait toujours devant le Saint-Sacrement, excepté les dernières années de sa vie.

Ses délices étaient de converser avec Jésus présent au Saint-Sacrement ; il passait chaque jour auprès de ce bien-aimé Sauveur un temps considérable, surtout après la récitation des Vêpres en commun. C'était une pieuse pratique qu'il avait embrassée pendant son Sémi-

naire et à laquelle il fut fidèle jusqu'à sa mort. L'esprit de prière prenait sans cesse en lui de nouveaux accroissements, à mesure qu'il avançait en âge, de sorte que l'on peut dire que dans ses dernières années, sa vie n'était qu'une communication continuelle avec Dieu.

Ce fut dans l'exercice de tant de vertus, qu'arrivé à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et dix mois il fut atteint d'une grave maladie. A n'en juger que d'après la force de son tempérament et le cours ordinaire des choses, chacun devait croire que le moment de sa mort n'était pas encore arrivé ; cependant Dieu avait résolu de couronner les nombreux mérites de son serviteur. Il fut saisi d'un grand froid pendant le rigoureux hiver de 1849 : un jour pendant qu'il se levait, n'étant pas encore entièrement habillé, il fit une chute, resta quelque temps étendu sur le pavé de la chambre, et ne fut relevé que par un Frère qui vint à son secours. Depuis cet accident, quoiqu'il se sentît légèrement oppressé, il ne laissa pas d'assister selon sa coutume à tous les exercices de la Communauté. Mais le dimanche 16 décembre, il se leva avec peine, et il ne put dire la Messe qu'avec une extrême difficulté ; immédiatement

après il se vit contraint de se mettre au lit. D'abord le danger ne parut pas imminent; rien n'annonçait une mort prochaine, et nous avions tous l'espoir de conserver encore parmi nous cet aimable vieillard. Mais cette lueur d'espérance ne tarda pas à s'évanouir, pour faire place à la douleur la plus profonde. Le médecin voyant que la fièvre faisait des progrès rapides et continuels, reconnut que le danger était grave, et en avertit le malade.

Accoutumé qu'il était à nourrir son âme des grandes vérités de la foi, et à regarder la terre comme un lieu d'exil, M. Barbagelata reçut cette nouvelle avec une sainte résignation. Deux jours avant sa mort, on lui porta le saint Viatique qu'il avait déjà sollicité lui-même. Dès qu'il vit son Dieu dans sa chambre, il recueillit le peu de forces qui lui restaient, pour demander humblement pardon à toute la Communauté, qui s'était agenouillée autour de son lit. Après avoir reçu la sainte Communion, il demeura dans une douce contemplation, il conserva un visage serein et tranquille; on ne remarqua en lui ni la moindre altération, ni le plus léger changement; il se confessa plusieurs fois dans sa maladie et reçut à son der-

nier passage tous les secours de la religion ; il jouit de toute sa connaissance jusqu'au dernier soupir, au point qu'il dit au Missionnaire qui lui faisait la recommandation de l'âme : « Faites vite, s'il vous reste quelque oraison à » réciter, sans quoi le temps vous manquera. » Peu après il rendit le dernier soupir, et son âme s'élança dans le sein de Dieu, pour aller recevoir la récompense d'une vie pleine de bonnes œuvres, et toute consommée dans l'exercice des plus excellentes vertus.

Si nous avions mieux connu ce digne et vénéré Confrère, nous aurions pu en dire bien davantage ; cependant cette esquisse, quoique incomplète, pourra contribuer à exciter dans le cœur des Missionnaires qui la liront, un ardent désir d'imiter les rares vertus dont il nous a laissé l'exemple, afin de participer un jour à la gloire qui les couronne.

NOTICE

SUR

M. SIMON UGO,

Prêtre, décédé à Monte-Citorio, à Rome, le 5 janvier 1850.

Un des plus recommandables Missionnaires qu'ait possédés dans ces derniers temps la province de Rome, a été M. Simon Ugo. Il se distingua surtout par l'étendue de sa science, par la sainteté de sa vie, et par la sagesse de son administration. Le récit abrégé de ses actions, que nous allons essayer de réunir sous ces trois chefs, pourra nous faire apprécier ses vertus, et nous engager en même temps à prendre pour modèle le digne Confrère que nous regrettons.

La nature l'avait doué d'un talent plus qu'ordinaire, que ses vertueux parents eurent grand soin de développer par une excellente éducation. Un travail assidu orna son esprit de

connaissances si variées, qu'il n'était pas facile de trouver un émule capable de se mesurer avec lui. Ayant achevé ses études élémentaires dans son pays natal, il vint à Coni, où, sous la direction de professeurs très-habiles, il se livra à l'étude des belles-lettres et de la philosophie; mais les mathématiques furent sans contredit la science qui eut le plus d'attrait pour lui.

Dans les cours qu'il fréquentait à Coni, se trouvaient deux jeunes gens de son âge, avec lesquels il ne se lia pas d'abord, mais qui se concilièrent plus tard son estime et son amitié: l'un était M. de Andriis, excellent Missionnaire d'Amérique, et l'autre M. de Giriodi, Supérieur du Collége d'Alberoni près de Plaisance. M. Ugo vint ensuite au Séminaire de Mondovi, où il suivit successivement les cours de philosophie et de théologie.

Sur ces entrefaites, il lui arriva un accident qui lui causa pour lors de très-vives souffrances, et dont les suites qu'il ressentit le reste des ses jours, le forcèrent d'interrompre longtemps le cours de ses études. Voici le fait : Pendant le temps des vacances, il fit un voyage à Turin avec son père, et tous les deux étaient

armés de pistolets, suivant l'usage du pays; comme il voulait essayer son arme, et voir si elle était en bon état, le pistolet partit, et la balle lui entra profondément dans la cuisse. On comprendra sans peine la consternation du père et les horribles souffrances du fils, que les chirurgiens soumirent aux plus douloureuses opérations. Quelques mois après, il se crut guéri et assez fort pour reprendre et terminer ses études.

Il avait alors vingt-deux ans. Quoique enrôlé déjà dans la cléricature, il sentait que sa vocation n'était pas suffisamment affermie; ayant donc obtenu de ses parents la permission de venir passer quelque temps à Rome, il arriva dans cette ville en 1802. Il eut d'abord la pensée d'étudier la médecine, et il se mit en relation avec MM. les présidents de l'hôpital du Saint-Esprit; mais il renonça à cette idée lorsqu'il eut lié connaissance avec M. Sicardi, Piémontais comme lui, et qui était alors Vicaire-Général de notre Congrégation ; il se lia d'étroite amitié avec lui, et pour suivre le genre de vie et les bons exemples de son ami, il voulut renoncer au siècle et se faire Missionnaire.

Sa réception souffrit d'abord quelques difficultés, tant à cause des suites qui pouvaient résulter de sa blessure, que de la faiblesse de sa constitution. Cependant les excellentes qualités que l'on remarquait en lui, déterminèrent le Supérieur à le recevoir, et il fut admis au Séminaire vers la fin de la même année 1802, à peu près dans le temps où l'on venait de rouvrir le noviciat.

M. Céracchi qui en était directeur fut très-satisfait de son nouveau Séminariste; car il le trouvait toujours disposé à observer ponctuellement ses moindres avis. Aussi, dans peu de temps, il le trouva si rempli de l'esprit de la Congrégation, qu'il put le proposer comme un parfait modèle et une vraie lumière pour ses Confrères. Dès qu'il eut fini ses deux années d'épreuve, M. Romualdi Ansaloni, notre Visiteur, lui fit recevoir la prêtrise, et l'envoya dans notre Maison de Saint-André, où il fut chargé d'enseigner la philosophie aux jeunes Séminaristes de cette résidence. Mais à peine avait-il eu le temps de bien organiser sa classe, que ses élèves lui furent enlevés. Les Français étaient maîtres du pays; ils en chassèrent les Novices. M. Ugo revint à

Monte-Citorio; il y fut témoin et victime des malheureux événements qui s'accomplirent à Rome sous la domination des Français. Les maisons de la Congrégation y furent supprimées et dépouillées de tous leurs biens. Cependant nos Confrères purent demeurer à Monte-Citorio, pour y recevoir et instruire les élèves de la Propagande dont le collége avait été fermé. L'instruction fut en grande partie confiée à M. Ugo, et malgré la difficulté des circonstances et les incertitudes de la situation, on continua d'y remplir les autres fonctions accoutumées.

M. Ugo demeura à Monte-Citorio jusqu'au retour mémorable de Pie VII, c'est-à-dire jusqu'au mois de mai 1814.

Une des premières choses qui occupèrent le Souverain Pontife, ce fut le rétablissement de la Compagnie de Jésus. Il voulut remettre ces religieux en possession, non-seulement de leur maison professe, mais encore de la maison du Noviciat de Saint-André que Clément XIV avait donnée à nos Confrères. A cet effet, le Saint-Père acheta, dans le mois de juillet de la même année, la maison de Saint-Sylvestre, au Quirinal; et au mois d'août suivant, Mgr Escalari,

trésorier de Sa Sainteté, enjoignit aux Prêtres de la Mission de quitter la maison de Saint-André, et de passer dans celle de Saint-Sylvestre. Les Missionnaires prirent immédiatement possession de leur nouvelle demeure; mais il fallait d nner à vingt personnes qui l'occupaient le temps nécessaire pour se placer ailleurs, ce qui occasionna un retard de près d'une année. Ce ne fut donc qu'en juin 1815 que la nouvelle maison de Saint-Sylvestre vit sa famille complète, et livrée à ses diverses fonctions. M. Ugo fut installé des premiers et nommé Procureur sous l'autorité de M. Gentalezza, élu Supérieur. Il ne fallait rien moins qu'un homme aussi habile pour sortir heureusement de toutes les difficultés qui survinrent, et pour assurer aux Missionnaires la libre et paisible jouissance de leur nouvelle habitation.

M. Ugo exerça les fonctions de Procureur pendant un an, et s'y fit remarquer par sa capacité. Cependant M. Céracchi, ayant besoin d'un professeur de théologie morale pour la maison de Monte-Citorio, y fit venir notre Confrère, et lui confia cette chaire. M. Ugo accepta volontiers un emploi qui était comme son élément; et comme il joignait à la justesse

des idées une science profonde, une grande facilité d'élocution, un extérieur affable, mais plein de dignité et de gravité, il ne tarda pas à s'attirer l'estime et l'affection de tous ses élèves, fort nombreux alors : car aux novices et étudiants de la Congrégation venaient se réunir les élèves de la Propagande qui profitèrent longtemps de ses leçons. Pendant que M. Céracchi se félicitait des succès de notre Confrère, le collége de Plaisance qui dépendait alors de la province de Rome, vint à manquer d'un professeur de morale. Ce poste était très-difficile à remplir, et personne n'en était plus capable que M. Ugo, qui fut envoyé en effet à Plaisance vers la fin de l'année 1818. Il y enseigna la théologie avec distinction, et à la grande satisfaction de tout le monde. Il consacrait aux retraites des Ordinands le temps qui n'était pas absorbé par ses études et la fonction de professeur. Deux ans après il fut rappelé à Rome, parce qu'on reconnut que l'air de Plaisance lui était très-contraire. Il quitta le collége Albéroni, emportant les regrets de tous les élèves, et plus encore de M. de Petri, alors Supérieur, qui avait conçu de lui les plus belles espérance pour l'avenir de la maison.

De retour à Monte-Citorio, vers les premiers jours de septembre 1820, M. Ugo y reprit, avec la classe d'Ecriture-Sainte, son cours de morale qu'il continua pendant l'espace de trente années. Une si longue expérience et son assiduité à l'étude, lui acquirent la réputation bien méritée d'un des premiers moralistes de l'époque; mais ce qui lui conciliait encore plus le respect et l'estime de ceux qui l'ont connu, c'était la sainteté de sa vie. Quelle mine féconde à exploiter! Bornons-nous à remarquer que si l'exacte observance de nos vœux et de nos règles suffit, de l'aveu de tout le monde, pour faire un saint, nous ne nous tromperons pas en qualifiant de sainte la vie de M. Ugo.

Quant à la pauvreté, il suffisait d'entrer dans sa chambre, pour comprendre cet article de la règle : « *Quisque pauperem suam et hanc* » *paucissimam supellectilem...* » Bien qu'un homme d'étude tel que lui eût pu avoir un assez grand nombre de livres, il n'en avait chez lui que fort peu. Un crucifix, quatre images de papier, et des plus communes : voilà tout l'ornement de sa chambre. L'amour qu'il avait pour la pauvreté se faisait remarquer aussi dans

ses habits. Jamais il ne posséda une montre; jamais il ne voulut avoir rien d'inutile, de curieux, ni de superflu, pas même une tabatière qui pût paraître un peu plus que commune. Mais ce fut surtout dans ses voyages, et dans ses fréquentes excursions à Rivoli, qu'il montra combien la pauvreté lui était chère; car il ne s'y permettait pas la plus faible dépense sans une vraie nécessité.

Pour ce qui regarde la vertu angélique, l'admirable modestie qui accompagnait partout M. Ugo, est la preuve la plus solide de son affection pour elle. On ne le vit jamais s'entretenir avec une personne du sexe, sans une grande nécessité, et même alors il avait soin de le faire en présence de quelque témoin, et de tenir ses regards modestement baissés. Il n'eut aucune relation avec les vierges consacrées à Dieu, malgré les fréquentes sollicitations qui lui furent faites. Nous n'exceptons que les Dominicaines de la Magdeleine au Quirinal, qui plus tard sortirent de ce monastère pour se réunir aux autres Dominicaines de Sainte-Catherine. Dans ces rapports, il ne fit qu'obéir aux prières, ou pour mieux dire, aux injonctions du Cardinal-Vicaire.

Il possédait à un si haut degré la vertu d'obéissance, qu'on eût dit qu'il n'avait pas de volonté. Le priait-on d'aller en Mission, il s'y prêtait avec plaisir; l'invitait-on à remplir le dernier office de la Maison, il était toujours prêt à s'en acquitter aussi ponctuellement que ses infirmités le lui permettaient. Il ne se donnait pas d'exercice pour les Ordinands, ni de retraites pour les Prêtres ou les séculiers, sans que, pour l'ordinaire, M. Ugo eût une bonne part dans le travail : il se vit en même temps chargé de la conférence que l'on faisait chaque semaine à MM. les Ecclésiastiques. Quoique tout cela contribuât quelquefois à le surcharger au milieu de ses occupations ordinaires, il s'estimait heureux de n'agir que par obéissance; il saisissait même souvent les occasions, qui du reste ne lui manquèrent pas, de préférer ce qui pouvait rebuter la nature. Une pareille conduite, on le comprend, était un sujet de douces consolations pour MM. Ansaloni, Céracchi et pour tous les autres Supérieurs.

On se persuadera aussi sans peine qu'un Missionnaire si fidèle à l'observance de nos vœux, possédait également les vertus qui sont,

pour ainsi dire, la pierre de touche de l'esprit de nos règles.

Il affectionnait tellement la simplicité, que, dans toutes les circonstances, il se montra ouvertement hostile à tout ce qui sentait la dissimulation, la feinte, l'artifice, en un mot, à tout ce qui présentait quelque apparence de déguisement.

N'ayant que de bas sentiments de lui-même, il ne chercha jamais à se faire valoir. Loin de désirer les honneurs, de chercher les œuvres éclatantes, d'ambitionner les emplois distingués, il se plaisait à se renfermer dans la pensée de son néant, et de la sincère conviction qu'il était digne de toute espèce de blâme et de mépris. C'est cette vertu qui le rendait si réservé dans ses conversations. Quelque savant qu'il fût, même dans les choses profanes, il aimait mieux paraître les ignorer que d'en faire étalage.

La mortification fut sa compagne inséparable; il eut pendant toute sa vie des occasions continuelles de la pratiquer, soit à cause de ses fréquentes infirmités qui, durant plusieurs années de sa jeunesse, ne lui permirent de marcher qu'à l'aide d'une béquille ; soit à

cause des nombreuses opérations qu'il eut à subir de temps en temps par suite de sa blessure. Dans ses dernières années, une dysurie opiniâtre le réduisit à l'humiliante nécessité de faire usage de la sonde.

Mais ce qui forma le trait particulier et distinctif de la vertu de M. Ugo, ce fut son entier détachement du siècle, son amour pour le recueillement et pour le silence. Il ne s'informait pas des nouvelles du temps ; ce qu'il en savait, il l'apprenait dans la Maison, et alors il ne les accueillait qu'autant qu'elles pouvaient intéresser la Religion ; dans le cas contraire, il détournait adroitement la conversation sur un autre sujet. Il ne lut jamais de journaux, et fit tout ce qui dépendait de lui pour leur interdire l'entrée de la Maison. Les choses ou les événements qui pour l'ordinaire piquent le plus la curiosité, et qui se reproduisent si souvent dans Rome, lui fournirent de fréquentes occasions de se mortifier. Nous citerons, pour exemple, le mémorable spectacle qu'offrait la rentrée triomphante de Pie VII après sa captivité. Dans cette circonstance, personne n'aurait été choqué de rencontrer un Chartreux, ou un ermite Camaldule. M. Ugo préféra offrir

à Dieu le sacrifice d'une curiosité d'ailleurs bien innocente, et alla pendant ce temps-là se prosterner dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, afin d'y prier pour le Pontife. Un autre fait nous montrera encore combien il était supérieur aux mouvements de la nature. Lorsque M. de Jacobis fit le voyage de Rome, accompagné d'une vingtaine d'Abyssiniens, la ville entière se précipitait dans les rues pour considérer ces hommes à la physionomie étrangère et au costume bizarre. Tous les Missionnaires partageaient la curiosité générale; mais M. Ugo sut réprimer la sienne; il ne montra d'empressement que pour s'associer à une bonne œuvre qui se fit en faveur de ces chrétiens d'Afrique. On ne sera donc pas étonné qu'il ait eu pour habitude, lorsqu'il sortait de la Maison, de ne jamais aller dans les lieux où se rendait une grande affluence de monde : il choisissait alors des endroits moins fréquentés ou plus solitaires, et il agissait de la même manière à l'occasion des fêtes religieuses.

Cet éloignement pour le monde et son attrait pour la solitude, n'étaient point les suites d'un philosophisme indifférent, ou d'une humeur misanthropique; ils provenaient du désir

ardent qu'il avait de s'entretenir sans cesse avec son Dieu, à l'exemple des Saints. Ceux qui venaient dans sa chambre, pour lui rendre quelque service, le trouvaient presque toujours en prières; ils furent souvent témoins des ferventes et nombreuses oraisons jaculatoires qui s'échappaient à chaque instant de ses lèvres, comme autant de traits enflammés du feu dont son cœur était tout embrasé : aussi dans ses infirmités qui l'empêchèrent, pendant les dernières années de sa vie, de prendre part aux récréations communes, il était heureux de jouir plus longtemps de sa chère solitude et d'abréger les moments où il lui fallait converser avec les hommes.

Pendant sa jeunesse, il excellait dans le chant et dans les cérémonies dont il s'acquittait avec une véritable expression de bonheur. La célébration de la sainte Messe fit toujours ses délices; et, dans ses voyages, il se tenait toujours recueilli afin d'être prêt à la dire lorsqu'il le pourrait. Il récitait ordinairement son chapelet dans l'église ou dans sa chambre; quand il le récitait devant le très-Saint-Sacrement, sa posture était angélique; il articulait posément et distinctement toutes les paroles;

on voyait alors que son cœur était en parfaite harmonie avec sa langue, et que son âme était toute pénétrée de la présence de son Dieu.

Une aussi sainte vie, jointe à de si vastes connaissances, ne pouvait manquer d'attirer l'attention du Clergé de Rome, qui suivait les exercices tenus régulièrement dans la Maison pour les Ordinands, pour les Curés et les Confesseurs. Il arriva de là que beaucoup d'Ecclésiastiques, dont quelques-uns étaient d'une conduite distinguée, choisirent M. Ugo pour directeur spirituel. Parmi ces pénitents se trouvait le Cardinal Odescalchi. Cet illustre prince de l'Eglise passa sept ans sous la sage conduite de notre vertueux Confrère; alors il donna un exemple aussi admirable qu'il était rare : il renonça à la pourpre romaine, et embrassa l'état religieux dans la Compagnie de Jésus.

Mais si M. Ugo jouissait au dehors d'une si haute estime, il ne fut pas moins considéré de ses Confrères. On lui en donna une preuve dans l'assemblée provinciale tenue à Rome en 1835, à l'effet de choisir deux députés pour l'assemblée générale, qui devait se tenir à Paris au sujet de la démission de M. Salhorgne, Su-

périeur-Général, et de l'élection de son successeur. M. Ugo fut élu le premier à l'unanimité.

Revenu à Rome après une absence d'environ trois mois, il reprit le cours de ses classes. M. de Pace, Visiteur de la province, continua pendant quelque temps encore de remplir cette fonction; mais il avait obtenu d'en être déchargé. Bientôt on apprit que l'assemblée avait confié ce poste important à M. Ugo, et cette nouvelle fut accueillie avec une satisfaction générale. Sur ces entrefaites, M. Zocchio vint à Monte-Citorio pour y remplacer M. Cremisini, nommé à la supériorité de la maison de Saint-Sylvestre. M. Ugo prit la direction de la province romaine, et ne s'occupa plus, au moins d'une manière immédiate, de la maison de Monte-Citorio. Une année après, au mois de mai 1837, M. Zocchio ayant été envoyé à Florence, M. Ugo fut obligé, comme Visiteur, de s'occuper de la maison de Monte-Citorio qui se trouvait privée de Supérieur. Il la gouverna par des officiers, sans prendre le titre de Supérieur, jusqu'au moment où M. Spagmali vint remplir ce poste. Ce fut vers cette époque que l'activité de M. Ugo fut

mise à l'épreuve dans deux conjonctures.

La première était l'arrivée à Rome de notre nouveau Supérieur-Général, M. Nozo, qui venait assister à la solennité du centième anniversaire de la canonisation de notre glorieux Père. La seconde était le choléra qui éclata dans la ville, et y fit un grand nombre de victimes. M. Ugo vint jusqu'à Florence à la rencontre de M. le Général, et lui rendit tous les services que lui dictèrent l'amour filial et la plus profonde vénération. Pendant le choléra, il se fit un devoir de voler avec ses prêtres en diverses paroisses, ou dans les hospices attaqués par l'épidémie.

Il se trouvait à peine déchargé de ces occupations, lorsqu'il passa dans la maison de Saint-Sylvestre, dont on l'avait nommé Supérieur, en lui conservant la charge de Visiteur. Il entreprit alors la visite des Maisons de la province, et, dans l'examen détaillé auquel il se livra, il fit paraître une discrétion rare et un zèle aussi judicieux qu'éclairé. De retour à Rome, il continua d'exercer sa double charge jusqu'au mois d'août 1839, époque où il cessa d'être Visiteur. Chacun put alors admirer et l'obéissance parfaite de M. Ugo, et son em-

pressement à rendre tous les devoirs de la plus humble soumission à son successeur, qui lui était bien inférieur en âge et en vocation, et qui avait été son élève.

Quelques années après, en 1843, on convoqua une nouvelle assemblée générale ; au mois de juin de la même année, l'assemblée provinciale se tint à cet effet dans la Maison de Monte-Citorio. M. Ugo fut élu comme député. Il partit donc avec M. Cremisini, Visiteur de la province, et M. Guarini, second député. On avait à peine terminé les opérations de cette assemblée, dans laquelle M. Etienne fut élu Supérieur-Général, que M. Ugo donna une belle preuve de sa vertu. Son Visiteur l'invita à partir pour l'Italie avec Mgr Rosati, qui devait prendre la malle-poste jusqu'à Marseille, et achever son voyage par mer. M. Ugo, malgré le délabrement de sa santé, malgré ses infirmités, malgré les souffrances qu'allait lui occasionner un voyage si précipité, se soumit avec une humilité d'autant plus méritoire, qu'il lui devenait dès lors impossible de passer par Turin, et d'y embrasser un de ses neveux, comme il en avait eu le projet. Le voyage ne fut pas seulement funeste à Mgr Rosati, dont il

avança la mort; il eut aussi des circonstances très-fâcheuses pour M. Ugo; car ce fut à cette occasion qu'il ressentit les atteintes de cette dysurie dont on a déjà parlé.

Environ deux ans après, au milieu de juillet 1845, il quitta la Maison de Saint-Sylvestre, dont il était demeuré Supérieur, et passa dans celle de Monte-Citorio, pour y remplir la charge de Procureur-Général de la province. C'est ici que nous devons dire quelques mots de son administration.

M. Ugo avait gouverné pendant environ huit ans la Maison de Saint-Sylvestre. Il y opéra un bien immense, soit pour le temporel, soit sous le rapport de l'observance des règles et de la discipline. Il ne ressemblait pas à ces hommes qui, par incapacité ou par insouciance, ne s'embarrassent de rien, et abandonnent le soin des affaires à des laïques. Il possédait éminemment toutes les qualités d'un habile administrateur, et ne craignait pas de descendre dans les moindres détails. Il veillait à ce que les registres du Procureur fussent bien en règle; il examinait tout, il vérifiait les comptes avec la plus minutieuse attention. Il ne croyait pas s'abaisser en s'occupant des ap-

provisionnements; il s'informait du temps et des lieux où ils pouvaient se faire de la manière la plus avantageuse, et c'est ainsi qu'il travaillait à établir une sage économie. Cette vigilance, qui pourtant ne donna jamais le moindre sujet de plainte aux Confrères, le mit en état de supporter des dépenses considérables. La Maison fut restaurée, les chambres meublées convenablement, sans déroger à l'esprit de pauvreté; la chapelle ne fut point oubliée; et cependant, malgré une amélioration indispensable, M. Ugo put encore acquérir au profit de la Maison une rente de 300 écus sur l'Etat romain, ce qui ne l'empêchait pas de faire d'abondantes aumônes.

Quant au maintien de la discipline, comme l'exactitude en ce point dépend surtout de la vigilance des Supérieurs, il eût été bien difficile de trouver son égal. Il avait l'œil à tout; il connaissait les habitudes de la Maison; personne ne pouvait faire un pas sans qu'il en fût instruit. A cette connaissance pratique et comme extérieure, il joignait, selon l'esprit de nos règles, un parfait discernement des devoirs de chacun. Il savait ce que devait être un Missionnaire, quel que fût son rang; aussi exigeait-

il avec fermeté, quoique toujours avec douceur, que chacun s'appliquât de son mieux aux fonctions qu'il avait à remplir, sans excepter même les choses les plus petites en apparence. On était au lundi ou au mardi qui précède les Cendres; le cuisinier ayant mis un peu de viande dans la soupe maigre, M. Ugo s'en aperçut et lui adressa une sévère réprimande. Dans une autre circonstance, un frère cordonnier, qui avait manqué à la pauvreté, reçut aussi une correction, et fut obligé de défaire son ouvrage pour le remettre dans l'état conforme à la règle.

Sa sollicitude allait encore plus loin dans ce qui intéressait le spirituel; tout ce qui tenait aux cérémonies sacrées, il voulait qu'on l'exécutât le plus parfaitement possible. Il reprenait les moindres choses à cet égard; une inclination faite mal-à-propos, une discordance échappée à l'organiste, un ton de voix trop énervée ou trop rude, une médiante manquée, tout cela donnait lieu à des observations. Il tenait extrêmement à ce que personne ne s'absentât de l'oraison commune; ce fut pour cette raison qu'il ne voulut pas permettre à deux de nos Séminaristes, neveux d'un Évêque, d'aller

servir la messe à leur oncle qui les en avait priés, mais qui ne se montra nullement formalisé du refus. Les moyens qu'il employa pour obtenir l'observance exacte de la règle, furent d'abord les ferventes prières qu'il adressait au Seigneur à cette intention, ensuite les avertissements pleins de zèle qu'il ne manquait jamais de donner au Chapitre ou aux Conférences. Il n'y avait point de manquement, pour petit qu'il fût, qui ne donnât lieu à quelque avis. Il en venait même à des renvois et à des changements, lorsque cela était nécessaire pour la réforme de quelque abus. Il serait trop long de raconter toutes les réformes qu'il opéra.

La charge de Procureur-Général, la dernière que les Supérieurs lui aient confiée, le mit dans la nécessité de traiter un grand nombre d'affaires avec les Congrégations de Rome et surtout avec celle de la Propagande; mais le triste état de sa santé, qui ne lui permettait plus que de rares sorties, fut un obstacle au succès de ces affaires. Cependant, s'il ne pouvait pas se présenter lui-même, il écrivait l'état des choses avec tant d'à-propos, il donnait de si bonnes instructions au Frère qui devait les répéter de sa part, et, d'un autre

côté, il jouissait tellement de l'estime générale, que les affaires n'en éprouvèrent pas un grand préjudice. Il put donc rendre des services importants à la Compagnie, et il fut un sujet de consolation pour les Supérieurs de Paris, qui, ayant égard à ses grandes infirmités et prenant sa demande en considération, le déchargèrent de son emploi vers la fin de l'année 1847. Il reçut en même temps de M. Etienne une lettre qui faisait l'éloge le plus honorable de son administration.

M. Ugo mena toujours la vie la plus exemplaire; il fut le gardien fidèle des règles de la Congrégation, et il les laissa intactes à ceux qui devaient venir après lui. Cette régularité invariable nous permet d'espérer que ces mêmes règles, après l'avoir soutenu pendant sa vie dans la pratique de toutes les vertus, lui ont mérité la possession du bonheur promis par saint Vincent à tous ceux qui les auront observées avec fidélité : *Si illas servaveritis, ipsæ vos servabunt.*

NOTICE

SUR LE

FRÈRE JOSEPH VETERE,

Frère Coadjuteur de la Congrégation, décédé à Monopoli, royaume de Naples, le 11 janvier 1852.

Le Frère Joseph Vetere fut un de ces hommes à l'extérieur simple et commun que le monde méprise; mais il fut grand et recommandable aux yeux de Dieu, qui est le juste appréciateur du vrai mérite, puisque c'est lui qui le donne et qu'il pénètre jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs. Mettons sous les yeux des enfants de saint Vincent, pour leur édification le tableau de ce qu'il y eut de plus remarquable dans la vie de notre cher Frère Joseph.

Il naquit à Piedimonte, le 7 mai, 1767, de parents justes et craignant Dieu, pauvres et gagnant péniblement leur vie. Joseph fut appliqué comme eux au travail et placé encore

je me dans la boutique d'un cordonnier. Sa conduite y fut très-régulière et constamment édifiante. Il assistait aux offices de l'église, aux instructions et aux catéchismes; il fréquentait les sacrements avec une assiduité et une ferveur qui ne se démentirent jamais. Il désirait se consacrer à Dieu dans un ordre religieux; mais comme il n'y avait pas dans son pays de couvent de l'ordre qu'on lui conseillait d'embrasser, il suspendit sa détermination. Sur ces entrefaites, les Missionnaires de notre Maison de Naples allèrent donner à Piedimonte les exercices de la Mission. A peine le jeune Joseph eut-il entendu les premières instructions, qu'il fut tout ravi à la vue de l'excellent effet qu'elles produisaient sur le peuple, et il conçut le désir de se joindre aux Missionnaires en qualité de frère coadjuteur, afin de coopérer à leur œuvre et de participer à leur mérite. Il se présenta au Directeur de la Mission, lui exprima son désir, et sur son avis, il attendit le consentement du Visiteur résidant à Naples. Mais le temps qui s'écoula jusqu'à ce qu'il obtint l'autorisation, lui parut bien long; tant était grand son désir de quitter le monde et de s'enrôler au service de Dieu

dans la compagnie des Missionnaires. Dès que le Visiteur lui fit connaître qu'il était admis, il se rendit à Naples en toute hâte, et fut reçu au nombre des postulants. Il prit l'habit de frère coadjuteur en décembre 1785, et le 6 février 1788, il fit les saints vœux.

Dès le principe, le Supérieur découvrit en Joseph Vetere des qualités bien précieuses qui faisaient pressentir les services que ce frère était appelé à rendre à la Congrégation. En effet notre novice déploya une telle activité, une telle application à tous ses devoirs, une exactitude à observer les règles si parfaite, qu'il devint le modèle de tous ses compagnons. Sa capacité parut d'abord dans le bon ordre qu'il sut mettre et conserver dans les offices qui lui furent confiés. Il s'en acquitta toujours avec zèle et succès, au point que tous ceux de la maison étaient contents et édifiés. Il fit paraître la même aptitude dans l'administration des biens de la campagne dont on lui confia la surveillance. Sa prévoyance et sa prudence eurent bientôt apporté une amélioration considérable dans l'économie de ces propriétés. En 1792, il fut envoyé dans notre Maison de Bari. Là, il donna les mêmes exemples de

régularité et de zèle à remplir tous ses emplois, mais le malheur des temps et l'audace des révolutionnaires vinrent éprouver nos Confrères, et fournir à notre cher Joseph Vetere l'occasion de rendre d'autres services aux Missionnaires. La Maison de Bari fut envahie par les soldats français, qui ne laissèrent aux Nôtres qu'un corridor pour toute habitation; impossible de décrire les avanies auxquelles ils furent exposés. Le Frère Joseph eut à souffrir encore plus que les autres, car c'est lui qui devait se présenter aux autorités militaires toutes les fois qu'il y avait quelque réponse à donner. Les soldats étaient d'une exigence insupportable et d'une dureté extrême, lorsqu'ils voulaient obtenir quelque chose. Le Frère Joseph se mettait en devoir de leur procurer ce qu'ils demandaient, mais souvent il ne pouvait les contenter, car ils voulaient ce qu'il n'était pas en son pouvoir de leur accorder. Alors c'était un torrent d'injures, souvent suivies de menaces et de mauvais traitements. Un jour un soldat ne pouvant lui faire promettre ce qu'il demandait, tira son sabre et le levant sur notre frère, il le menaça de lui trancher la tête; celui-ci se mit à genoux, et se contenta

de dire : Pardonnez-moi, je ne puis faire ce que vous me dites. Le soldat lui porta alors un grand coup de sabre qui lui fit une large blessure. Cependant il put se relever et se retira sans rien dire et sans dénoncer le soldat, pour ne pas attirer d'autres mauvais traitements tant sur lui que sur toute la Communauté.

Au milieu de toutes ces tribulations, il demeura fermement attaché à sa vocation, et continua à rendre les plus grands services à nos Missionnaires de la Maison de Bari, où il demeura l'espace de trente-quatre ans. C'était un bonheur pour nos Missionnaires, lorsqu'ils reprirent leurs fonctions, de l'emmener avec eux dans les campagnes qu'ils évangélisaient. Non-seulement ils étaient libres de tout soin temporel, à cause de la prévoyance et de la sage industrie du Frère Joseph, mais encore ils voyaient que leurs Missions obtenaient plus de succès à cause de ses bons exemples et de sa piété; c'est pourquoi ils le demandaient de préférence au Supérieur en partant pour une Mission.

Plus tard il fut envoyé à Lecce, où il porta la même assiduité à ses emplois et la même

édification pour tous; il n'y travailla pas longtemps. Deux ans après, il fut envoyé à Monopoli, lorsque cette Mission fut fondée. Le Supérieur chargea le Frère Joseph de tout le détail du service matériel et de la tenue de la Maison, aussi bien que de la surveillance des propriétés situées à la campagne. Il s'acquitta de ces offices avec cette constance et ce discernement dont il avait déjà donné des preuves dans les autres pays où il avait travaillé.

A cette capacité il joignait toutes les vertus propres de son état. Il était d'une humilité rare, et semblait toujours se croire le dernier de tous, même des plus jeunes frères. Lorsqu'il devait dire son sentiment, c'était avec tant de modestie, que tous en étaient charmés. Il avait un respect pour ses Supérieurs tel, que jamais il ne faisait une seule démarche sans s'assurer exactement de leur volonté, quelque grande que fût la confiance qu'ils lui témoignaient. Il se tenait toujours devant eux, et même devant tous les prêtres, dans une situation humble et modeste, montrant par là qu'il vénérait en eux le caractère sacré dont ils sont revêtus. S'il parlait quelquefois de lui, c'était pour découvrir ses misères, et jamais il ne

reçut aucun éloge sans en être confondu et sans avouer qu'il était bien loin de le mériter. En un mot, il se proposait toujours de marcher sur les traces de notre bienheureux Père saint Vincent, ce grand modèle d'humilité. C'était là une des pratiques de dévotion à laquelle il s'attachait le plus.

Il s'appliqua aussi fort assidument à la pratique de la patience. Les efforts qu'il faisait pour l'acquérir paraissaient quelquefois au dehors : d'un tempérament vif, il avait à réprimer les fréquentes saillies de son caractère; ce qu'il faisait avec profit pour son âme et édification pour ceux qui le connaissaient et lui voyaient dompter ainsi son naturel un peu enclin à l'impatience; et s'il s'échappait quelquefois, il s'empressait de s'en humilier et de demander pardon de sa vivacité, même aux gens de la campagne qui l'avaient mis dans ce cas, les priant de l'excuser et d'intercéder pour lui auprès de Dieu, afin qu'à l'avenir il ne retombât plus dans la même faute.

Il eut aussi grandement à cœur la pratique de la mortification. Pendant plus de vingt ans de résidence à la Maison de campagne, il ne fit qu'un repas par jour; ce repas se compo-

sait invariablement de légumes et de fruits; il ne faisait usage de viande qu'à la Maison lorsqu'il y venait, les jours de fêtes, pour recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Si parfois on lui envoyait un peu de viande à la campagne, il la donnait aux domestiques et aux ouvriers, se contentant de son régime ordinaire. Telle fut sa coutume jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Alors, ses forces étant considérablement diminuées et sa vue affaiblie, il fut rappelé à la Maison. Son régime fut moins sévère; mais il continua de se mortifier en plusieurs manières, ne prenant de nourriture que ce qu'il en fallait pour se soutenir, sans rien accorder à la sensualité.

Il avait horreur de l'oisiveté. Les offices importants dont il fut chargé ne lui laissaient guère de temps disponible; mais si quelquefois sa besogne était moins pressante, il s'offrait pour porter secours à ses frères, en esprit de charité et pour l'avantage de la Communauté. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il cherchait encore à s'occuper utilement et à venir en aide à ceux qui étaient les plus occupés, tantôt à la cuisine, tantôt au réfectoire. Il avait une telle habitude du

travail, que dans les derniers temps de sa vie, il avait quelque peine à voir ses frères ne pas accepter le concours de services que véritablement il n'était plus capable de rendre, à cause de son extrême faiblesse. Il fut toujours grand observateur des saints vœux : d'abord il pratiquait la pauvreté non pas seulement par principe d'économie, mais surtout par affection pour cette vertu, si chère à notre divin Sauveur, lequel étant souverainement riche, a voulu néanmoins mener une vie extrêmement pauvre. Pour imiter la pauvreté du maître, et mériter d'être son disciple, il se refusa toujours l'usage de ce qui n'était pas absolument nécessaire, portant ses vêtements jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus servir, et en prenant grand soin pour les conserver plus longtemps en bon état. Il en était de même du petit mobilier dont il disposait. Il veillait à ce que tout ce qui lui était confié fût en ordre, et rendait compte de l'état des choses au Supérieur ou au Procureur, de manière à éviter les pertes les plus légères.

Son amour pour la chasteté parut aussi dans les précautions qu'il sut toujours garder pour conserver invariablement cette vertu. Dans ses

relations avec les personnes du dehors il était d'une grande réserve; lorsqu'il avait à s'entretenir avec des personnes de l'autre sexe, il prenait un air encore plus modeste, en sorte qu'il paraissait plutôt occupé de l'accomplissement de son devoir et inspiré du désir de plaire à Dieu que de converser avec les créatures. C'est ce qu'ont témoigné de lui plusieurs personnes qui l'avaient observé avec soin, entre autres les habitants de Monopoli, qui l'avaient vu donner ces exemples de modestie pendant plusieurs mois qu'il passa parmi eux à l'époque de la fondation de cette Mission, avant même que les Missionnaires y fussent arrivés. Le même témoignage lui a été rendu par les habitants des campagnes où la Mission possède des domaines. Le Frère Joseph assistait à la levée de la récolte et principalement de celle des olives, opération où l'on a coutume d'employer des femmes. C'est là surtout que ce vertueux Frère montra combien il était convaincu du prix de la chasteté, et qu'il fit voir combien il tenait à la conserver en lui exempte de toute tache et de tout danger de la compromettre. Sa réputation était si bien établie à cet égard, que les pères et les mères de famille n'avaient qu'une

voix pour louer la modestie du Frère Joseph, et qu'ils regardaient comme une grande faveur et une sécurité pour eux, d'envoyer leurs filles aux champs de la Mission, sous la surveillance de notre Frère, de préférence à d'autres endroits où leur innocence aurait pu être en péril.

Déjà nous avons parlé de son obéissance à ses Supérieurs; nous ajouterons ici qu'il ne lui arrivait jamais de blâmer leurs actions, même lorsqu'elles contrariaient ses vues, et que son expérience les lui démontrait comme moins conformes à l'économie dont il avait le soin. Il se contentait alors de représenter avec humilité les inconvénients qui pouvaient arriver, mais en se disposant à entrer dans les vues des Supérieurs. Ceux-ci ont eu lieu de faire souvent cette remarque, et tous se plaisent à louer en cela la prudence en même temps que la parfaite obéissance du Frère Joseph. Il obéissait volontiers et sur-le-champ, non-seulement à tous les Prêtres de la Maison, mais encore à tous les Frères, et cela jusqu'à son extrême vieillesse, en sorte que tous en étaient édifiés. Quoi de plus beau, en effet, que de voir un vénérable vieillard d'un jugement solide, d'une capacité reconnue et d'une expérience con-

sommée, se prêter aux moindres désirs des derniers des Frères, et même les prévenir pour accomplir avec eux le devoir de l'obéissance, et leur donner l'exemple de cette vertu, qui est le fondement de la vie régulière!

A toutes ces vertus, il joignait la charité, sans laquelle toutes les autres sont inutiles ou suspectes. Il aimait tendrement le prochain, et tout particulièrement ceux de la Compagnie. Il les consolait dans leurs peines, les visitait dans leurs maladies, et n'avait de repos que lorsqu'il leur avait procuré quelque soulagement. Il fut pendant plusieurs années infirmier dans notre Maison de Bari, et il s'acquitta de cet office avec cette sollicitude que l'affection seule sait inspirer. Sa charité envers les pauvres le faisait recourir à mille industries pour leur procurer des secours. Sur la fin de sa vie, la distribution de la soupe aux pauvres qui fréquentaient la Maison, était le seul service qu'il pût leur rendre; mais il s'acquittait de cet emploi avec un zèle et une joie qui montraient bien toute l'ardeur de sa charité à leur égard. Si quelquefois il s'en trouvait qui fussent en retard, et qu'il n'y eût plus rien à leur donner, il en était très-vivement affligé, et leur

témoignait sa peine de manière à les renvoyer contents, seulement pour la bienveillance qu'il leur témoignait. Cependant il s'est rencontré de ces pauvres qui, arrivés après la distribution, s'en prenaient à lui de ce qu'ils ne recevaient rien, et lui adressaient de vives réclamations et quelquefois des paroles désagréables. On l'a vu, dans ce cas, à l'exemple de saint Vincent, se jeter aux genoux de ces pauvres, leur demander pardon de n'avoir rien à leur donner, et leur promettre de leur faire bonne part une autre fois, s'il le pouvait.

Cette disposition à faire du bien à ses semblables lui fit courir un jour un très-grand danger. Pendant qu'il était à Bari, comme il passait dans une rue de cette ville, il vit deux jeunes gens qui s'étaient pris de querelle et se battaient avec fureur, chacun un couteau à la main. N'écoutant que son zèle, le Frère Joseph courut vers eux, et, les prenant chacun d'une main, les sépara rudement et parvint à leur faire comprendre l'odieux de leur conduite et à les réconcilier. Cette action pénétra d'admiration et de stupeur tous ceux qui en furent les témoins, et leur donna occasion de rendre hommage à la religion qui inspire tant de cou-

rage et de dévouement. Une autre fois, dans la même ville, un seigneur, poursuivi par les révolutionnaires, se réfugia dans la Maison de la Mission. Les sicaires ne tardèrent pas à connaître le lieu de sa retraite ; ils se présentèrent en grand nombre, firent des perquisitions, et le découvrirent dans un réduit obscur ; comme ils se disposaient à le mettre à mort, le Frère Joseph se jeta entre eux et la victime en disant : C'est moi que vous tuerez, et non pas cet homme qui ne vous a fait aucun mal. Ce trait de courage sauva l'infortuné seigneur de Bari, lequel a reconnu depuis et publié qu'il devait la vie au bon Frère Joseph.

Sa fidélité aux pratiques et usages de la Communauté, son exactitude à remplir tous les devoirs de la religion et les exercices journaliers de piété, furent constantes jusqu'à la fin de sa vie. Toujours des premiers à la Chapelle et à la salle d'Oraison, il s'y tenait dans le plus profond recueillement. Comme il était sujet à de fréquentes et longues insomnies, il se levait souvent à deux ou trois heures du matin, et passait ce temps en prières; ensuite il continuait sa méditation avec la Communauté. Il avait une singulière dévotion à la

sainte Vierge, et à réciter en son honneur le saint Rosaire; il mettait sa confiance en cette bonne mère, et pour s'attirer de plus en plus sa protection, il lui adressait presque à chaque instant du jour les plus ardentes supplications.

Enfin, tant de vertus et une vie si pleine de bonnes œuvres devaient être récompensées. Il était mûr pour le ciel. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans et six mois, ses forces l'abandonnèrent complètement, il fut obligé de se servir d'un bâton; mais il assistait encore aux exercices communs. Mais dans la nuit du 9 janvier il fut atteint d'apoplexie et il perdit connaissance; les secours qu'on lui prodigua le soulagèrent un peu, en sorte qu'on put lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'il reçut dans les meilleurs sentiments de piété et de dévotion. Il demeura deux jours en cet état, après lesquels il tomba en agonie; on lui récita les prières de la recommandation de l'âme, pendant lesquelles il rendit sa belle âme à Dieu. Il avait soixante-sept ans de vocation. La mort ne le surprit pas, quoiqu'elle l'ait frappé presque subitement; il s'y préparait depuis bien des années, et chacun des derniers jours de sa vie surtout n'était autre chose qu'une

préparation à la mort. Dieu, en appelant son serviteur à lui, a voulu lui épargner les rigueurs d'une maladie longue et douloureuse, et lui ouvrir le ciel où il aspirait. Imitons les vertus de ce bon Frère, et nous arriverons heureusement au même terme.

RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

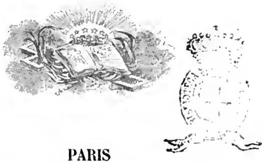
DES

PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—

1861

NOTICE

SUR

M. CAMILLE COLSI

Prêtre décédé à Santorin le 17 mai 1822.

M. Colsi entra dans notre séminaire de Rome à l'âge de 18 ans. Après avoir été ordonné prêtre, il reçut la charge d'enseigner la philosophie à notre maison de St-André du Quirinal, qui venait d'être substituée à celle qui existait auparavant sur le mont Célio. Il paraît qu'il fut employé aussi à Naples ou à Lecce ; ce qui est certain, c'est qu'il enseigna la théologie à Rome pendant quelques années dans la maison de Monte-Citorio. Outre ces fonctions, il eut encore l'occasion d'en exercer d'autres et de partager les travaux des missions de la campagne : car nous le trouvons faisant le catéchisme dans la mission de Marino, près de Rome, en 1781, sous la direction de M. Fenaia, son visiteur.

Mais Dieu l'appelait aux missions étrangères, et voici à quelle occasion il y fut envoyé.

En 1583, le souverain Pontife Grégoire XIII,

à la prière du roi de France Henri III, envoya à Constantinople trois jésuites en qualité de missionnaires. Par la suite les missions s'étendirent dans l'empire turc ; on en établit dans l'Archipel et dans la Syrie, et elles restèrent confiées à la Compagnie de Jésus jusqu'à sa suppression en 1773. Les membres de cette Compagnie étaient restés à leur poste après cette suppression, et avaient continué leur assistance spirituelle auprès des chrétiens de ces contrées.

Mais ils disparurent peu à peu, et l'on sentit la nécessité de les remplacer. La France,qui déjà fournissait l'entretien de ces missions et en conservait la protection, s'occupa de leur fournir des missionnaires,et Louis XVI demanda au pape Pie VI de confier ces missions aux Lazaristes. M. Jacquier, alors supérieur général, sur la demande qui lui en fut adressée, envoya dans ces divers établissements dix-sept membres de notre Congrégation. Ils y arrivèrent dans le mois de janvier 1783, ayant à leur tête M. Viguier. Dans sa circulaire de 1785, M. Jacquier énumère ces différentes missions et en compte sept, quatre dans l'Archipel et trois dans la Syrie, c'est-à-dire Constantinople, Naxie, Santorin, Salonique, Damas, Alep et Antoura.

M. Colsi fut destiné à la mission de Santorin. Il partit de Rome le 23 février 1783, et, arrivé au lieu de sa destination, il y trouva des confrères qui étaient venus de France.

Le bon accueil que trouvèrent là les nouveaux missionnaires fut un heureux présage ; et dès que M. Colsi eut suffisamment acquis la connaissance du grec vulgaire, il se mit à exercer avec succès les fonctions de son ministère. Tout alla à merveille jusqu'au moment où vinrent à manquer les ressources fournies jusqu'alors par la France, et dont la révolution de 1789 interrompit l'envoi pour longtemps. A cette privation vint se joindre le fléau de la guerre, qui alla troubler ces contrées, et la mission de Santorin, comme toutes les autres de l'Orient, se vit presque dès sa naissance réduite à l'agonie.

Malgré tant de difficultés, M. Colsi ne perdit pas courage et demeura ferme à son poste. Il se vit à la fois privé de ressources pécuniaires et de la société de ses confrères, enlevés par la mort ; puis exposé à toutes sortes de contradictions : mais rien ne fut capable de ralentir son zèle. Pendant que les missionnaires diminuaient en nombre, il se multipliait pour suppléer à leur défaut, et non content de travailler à Santorin ,

il allait porter du secours à ses confrères de Naxie et de Constantinople. Doué d'une parole puissante, il se présentait en chaire avec une gravité et un ton de conviction qui dominaient tout son auditoire. De cette manière il savait graver dans les cœurs des autres les impressions du sien, et il leur communiquait l'esprit de componction dont il était pénétré. Tous, grands et petits, pleins d'estime et de vénération pour lui, allaient chercher ses conseils dans leurs divers embarras. Son zèle infatigable et sa vive charité paraissaient encore davantage dans les fonctions qui avaient moins d'éclat. Il se faisait un plaisir d'instruire les petits enfants ou les jeunes gens, remplissant tour à tour auprès des uns et des autres l'office de maître d'école. Malgré l'assiduité qu'exigeait cet emploi, il trouvait encore le temps de satisfaire ceux qui le réclamaient au tribunal de la pénitence, quoiqu'il fût à peu près l'unique confesseur de tous les catholiques de l'île. Il devait encore donner les secours spirituels au couvent des Dominicaines, et au milieu de tant d'occupations il ne manquait pas d'assister les moribonds, sans craindre de passer des nuits entières à leur chevet.

Sa charité pour les pauvres sembla plusieurs

fois opérer des prodiges pour leur procurer des aumônes, tandis que pour lui il se réservait à peine le nécessaire; son zèle pour la gloire de Dieu était soutenu par une confiance extraordinaire. Il avait dû en effet s'exercer souvent à cette dernière vertu en passant par tant de privations et de sacrifices. Grâce à cette confiance, il put venir à bout de bâtir en six mois la belle église que la Congrégation possède dans cette île, et qui y servit de cathédrale jusqu'en 1821.

Telle fut la vie de M. Colsi pendant les quarante ans qu'il passa au milieu des schismatiques de Santorin ; et, qui le croirait ? cet homme d'un aussi grand savoir, d'une sainteté si éminente, d'une charité si universelle qu'il était devenu comme le refuge des habitants de l'île et des étrangers qui recouraient à lui, cet homme fut l'objet des plus noires calomnies, et l'on alla jusqu'à lui jeter à la face les qualifications les plus humiliantes, telles que celles de dissipateur des biens de sa Congrégation et de meurtrier de ceux qui étaient confiés à sa conduite. Non contents de ces ignobles imputations, ses adversaires poussèrent la malice jusqu'à écrire à ses supérieurs majeurs en le leur dépeignant sous les plus noires couleurs; genre de persécu-

tion qui fut du reste à peu près général à cette époque contre tous nos confrères qui travaillaient en Orient.

Mais que fit M. Colsi? il ne montra pas plus de ressentiment de ces injures et de ces calomnies que si elles eussent été dirigées contre un autre que lui; et s'il vint jamais à dire quelque parole pour sa défense, ce ne fut qu'avec la plus grande modestie, avec les expressions les plus modérées, sans interrompre jamais avec ses ennemis les services qu'il avait occasion de leur rendre, les traitant toujours en amis, comme s'ils ne lui eussent fait aucun mal. Il ne voulut même adresser à ses supérieurs aucune justification de sa conduite, et il préféra remettre sa cause entre les mains de Dieu. Dieu, en effet, vint à son secours en lui donnant de jouir du prix des fatigues qu'il avait soutenues pendant tant d'années. Il mourut en 1822, entouré de la vénération et de l'amour de tous les catholiques de Santorin, et regretté par les schismatiques eux-mêmes, qui avaient appris aussi à l'estimer et à le vénérer comme un père. Sa mort fut amèrement pleurée, et il fallut laisser son corps exposé pendant deux jours pour satisfaire l'affection et la douleur du peuple qui se pressait en

foule pour baiser les mains du vieillard défunt. Il était âgé de soixante-dix-sept ans, et en avait passé cinquante-neuf dans la Congrégation. Aujourd'hui encore, c'est-à-dire près de quarante ans après sa mort, ceux qui l'ont connu ne tarissent pas en éloges lorsqu'ils parlent du zèle, de la patience de ce saint prêtre, et de son talent pour la prédication. Bon nombre de prêtres ont été élevés par lui, et Mgr Cigala, mort évêque de Santorin, se glorifiait d'avoir été son disciple.

NOTICE

SUR

M. THÉODORE BRICET

Décédé à la maison de Mission de Tours, le 17 septembre 1855.

CHAPITRE PREMIER

Sa jeunesse, sa vocation, son arrivée à Constantinople.

M. Théodore Bricet naquit à Rennes au mois d'avril 1775. Sa famille occupait dans cette ville, avant la révolution, un rang fort honorable; mais ce qu'il y eut de plus avantageux pour lui, ce fut de pouvoir puiser sous le toit paternel cet esprit de foi qui en a fait un prêtre selon le cœur de Dieu. Son père, racontait-il plus tard, passait chaque jour quatre heures en adoration devant le Saint-Sacrement; et étant devenu aveugle sur la fin de ses jours, il se faisait conduire à l'église pour offrir à Notre-Seigneur son tribut ordinaire. On peut juger par là de l'éducation que dut recevoir le jeune Théodore; ce qu'il y a de certain, c'est que toute sa vie fut une preuve de la haute

idée qu'il s'était faite dès son enfance de la sainteté à laquelle doit tendre un chrétien et un prêtre.

Cependant il n'avait que quinze ou seize ans quand la Vendée et la Bretagne se levèrent en masse pour défendre le trône et l'autel. Théodore, rempli des sentiments nobles qui animaient le cœur de ses concitoyens, n'hésita pas à mettre son courage au service de la cause commune : il prit les armes, et les porta vaillamment dans la guerre des *Chouans*. « Que de nuits j'ai passées dans les champs, disait-il, couché dans les sillons ou derrière les haies, le fusil à la main, exposé au froid, à la pluie, à la neige et à toutes les rigueurs de l'hiver. »

Il finit par s'ennuyer d'une vie qui n'était guère de son goût. Il quitta les armes pour voyager, dans le dessein de terminer son éducation et de se faire ce que l'on appelle une position. Son père, ne voulant pas le laisser partir seul, lui donna un domestique pour le servir et lui tenir compagnie, et en même temps un cheval pour l'aider à voyager.

En quittant la maison paternelle, en 1798, le jeune homme se dirigea d'abord vers le midi de la France, s'arrêtant plus ou moins dans les

villes qu'il visitait. Ensuite, après avoir vu ce qu'il y avait de plus intéressant dans le midi, il prit la direction des Alpes. Mais là, tout à coup dégoûté des voyages, et ne voulant pas vivre dans l'oisiveté, il entra comme secrétaire dans un bureau du gouvernement de l'administration de la guerre.

Il rend compte lui-même à sa mère de ses voyages, dans une lettre qu'il lui écrivit de Barcelone et dans laquelle il mentionne l'histoire de sa conversion, en s'accusant dans les termes les plus humbles de l'oubli de Dieu où il était tombé : « Je n'entreprendrai point, ma chère mère, dit-il, de vous détailler ma vie depuis mon départ de Tours; il faudrait des volumes pour contenir le récit de mes erreurs, surtout depuis trois ans. Je ne vous en donne ici le précis que pour que vous rendiez avec moi hommage à la miséricorde de Dieu, à cette grâce toute-puissante qui m'a fait entendre sa voix d'une manière particulière. Je partis donc de Tours, résolu comme je l'avais toujours désiré, à ne jamais rentrer au pays. Je tombai dans des sociétés trop libres, et de là mon malheur. Plein de l'esprit de vanité, je n'eus pas de peine à céder au torrent de la mode et du bon ton, me piquant, vil

et méprisable orgueilleux, me piquant de bonne tenue. Je croyais ainsi n'enfreindre aucune loi, quand je les avais toutes oubliées pour ne penser qu'à moi seul et me conformer au monde. Je fis pendant ces trois années deux campagnes en Suisse, en Allemagne, chez les Grisons, en Italie et dans le Piémont. De là nous rentrâmes en France : j'étais peu fatigué, car je n'avais rien fait; j'avais peu pensé à la guerre, on m'avait toujours mieux placé que je ne valais. Après un séjour à Genève, nous vînmes à Besançon. J'y demeurai un an au plus, et c'est pendant ce temps surtout que j'ai des reproches à me faire pour avoir négligé tous les devoirs de piété et m'être livré aux sociétés du monde. Engourdi, je dormais ainsi dans la plus coupable léthargie, et du plus dangereux sommeil, de celui de l'âme. Vivant dans l'abondance, le luxe, j'avais à peine assez de temps pour vaquer à quelques affaires. Cependant, souvenez-vous, ma chère mère, de mes petits pèlerinages à Cornillé; peut-être furent-ils agréables au Seigneur : car il me les rappelait souvent, avec la résolution que j'y avais formellement prise de me consacrer à lui et de fuir le monde en abjurant ses erreurs et les miennes. Jetant donc des yeux de miséricorde sur moi, le

Seigneur me rappelait à lui en me rappelant à moi ; il m'offrait le bonheur que j'avais goûté en lui, en différentes occasions, et que j'avais si malheureusement oublié ; il me représentait ma fin dernière, et je voyais combien j'étais condamnable. Enfin, poursuivi par ces idées, je m'y arrêtai et je m'y affermis décidément. J'écrivis au président du conseil de l'administration dont j'étais membre, offrant ma démission en échange d'un congé absolu. J'eus un refus galant qui me peina. J'écrivis derechef au commandant principal une démission motivée, qui fut payée d'une belle promesse sans effet. Je restai encore plus d'un an plus oublié que jamais, certain cependant d'obtenir mon congé. J'étais toujours résolu de quitter la France, et de ne jamais rentrer au pays. Souvent des idées de fortune, de fausses spéculations venaient m'aveugler, mais ce Cornillé me revenait toujours. Je pensai donc, sans avoir rien déterminé sur mon sort, à me rendre en Italie. Cette idée me fixa, à quelques hésitations près, jusqu'au moment de mon départ où Dieu, qui me voulait conduire, m'offrit l'Espagne, pays que je détestais sans savoir pourquoi, et me fit changer de suite tout mon plan. J'obtins enfin mon congé, et mon départ fut fixé. J'avais dépensé

en partie l'argent que j'avais destiné à mon voyage. Pour ajouter à ce qui me restait, je vendis à Genève une montre en or de six louis et un rouleau de mousseline que je destinais à me faire des chemises. Je payai, et je partis avec mon cheval, sans savoir où le motif qui me déterminait devait me conduire. Après deux jours de route, je vendis mon cheval à un monsieur qui m'y força presque, par ses instances. Je fus donc obligé de prendre la poste pour me rendre à Lyon. J'y restai un jour, et je partis le lundi de Pâques pour Nîmes et Montpellier. J'arrivai à Narbonne, où je restai malade un mois, jour pour jour. Mon argent étant presque fini, je vendis une autre montre d'or et pris le courrier pour Perpignan. Je demeurai deux jours à l'auberge, m'occupant un peu plus de l'avenir; enfin j'entrai en Espagne. »

L'idée qui préoccupait M. Bricet dans ce voyage était de se consacrer entièrement à Dieu. L'état religieux était pour lui plein de charmes, il portait une sainte envie aux anciens solitaires, et il rêvait continuellement aux moyens de pouvoir un jour partager un semblable bonheur. Il avait d'abord pensé, comme il le dit lui-même, se rendre en Italie, où il savait qu'il pourrait

trouver la facilité d'entrer dans quelque monastère ; mais, apprenant que ce pays était envahi par les armées françaises, il avait tourné ses vues vers l'Espagne. Au moment de passer la frontière, il se souvient qu'il n'a point de passe-port : nouvelle difficulté ; rien cependant ne le déconcerte ; il s'est livré entre les mains de la Providence, et la Providence se chargera de lui.

Non loin des portes de la première ville d'Espagne, il rencontre un paysan qui conduisait une charrette de foin : « Bonjour, mon ami, lui dit-il, je suis extrêmement fatigué, voudriez-vous me permettre de monter sur votre voiture ? — Très-volontiers, montez, Monsieur, montez. » Le voilà ainsi dans la ville, il se croit sauvé et remercie Dieu de sa délivrance ; il descend, s'essuie le visage et secoue la poussière pour n'être suspect à personne par son accoutrement, quand tout à coup un gendarme, qui l'avait attentivement considéré de loin, lui adresse la parole : « Camarade, votre passe-port, s'il vous plaît. — Et un bon verre de vin aussi, dit l'autre, car il fait horriblement chaud dans vos contrées. » On entre dans un hôtel, on boit un coup, on en boit deux, et au troisième le gendarme, charmé de la

conversation, de la politesse et de la bonté du jeune étranger oublie le passe-port et se retire en lui donnant le salut le plus gracieux.

Reprenons ici le récit qu'il fait de son voyage dans la lettre citée plus haut : « Après être entré en Espagne, il me restait, je crois, quinze francs: plus, dans un mouchoir, quelques chemises, sept cravates, quelques mouchoirs de poche, avec des bas de soie, des pantalons, et trois paires de bottes. Mon porte-manteau m'embarrassait, je le laissai à Perpignan. Je consultai un monsieur que je trouvai heureusement à l'auberge, auquel je me confiai; il me dirigea à pied le surlendemain vers Barcelone, en m'adressant à un prêtre que je négligeai d'aller voir. J'avais donc mes quinze francs pour m'établir dans une ville considérable par son commerce et par ses richesses : il me fallut bien changer de régime quand je n'eus plus rien. Je vendis le peu d'effets que j'avais, les uns après les autres; ce qui dura peut-être deux mois. Je m'étais présenté chez quelques négociants qui s'intéressèrent à moi pour me placer, et bientôt des idées de fortune auraient de nouveau bouleversé ma pauvre cervelle si la divine Bonté n'avait eu pitié de moi. Me trouvant un beau matin sans argent, j'écrivis à un né-

gociant qui m'envoya un double de quatre-vingts francs. Cependant je ne perdais pas de vue mon dessein de me donner à Dieu. Mais le moyen? On ne reçoit pas pour rien les étrangers dans les communautés du pays. Il me restait une maison, celle des Pères de la Trappe de France, établis en Espagne, ou grand nombre d'espagnols, de généraux même, se sont rendus, m'a-t-on dit. Étant toujours dans la résolution de faire pénitence, et le besoin s'étant de nouveau fait sentir, je pensais au départ pour la Trappe, lorsque Dieu, qui me voulait sans doute dans un autre état, m'inspira d'aller, avant d'agir, consulter ce prêtre que j'avais négligé de voir. Il me répondit qu'il ne pouvait m'être utile; mais par méprise il m'adressa à M. Chaudey, qui m'a procuré les moyens et les connaissances pour atteindre mon but. » Une de ces connaissances était un riche négociant français, excellent homme, auquel le jeune Bricet ne fit pas difficulté d'ouvrir son cœur. De son côté, le négociant lui ouvrit sa bourse en lui disant d'y puiser toutes les fois qu'il en aurait besoin, et que quand il serait disposé à se rendre à Madrid ou ailleurs, il se chargerait des frais du voyage et de toutes les dépenses.

Mais, avant de prendre une détermination, il veut encore consulter une fois le Seigneur. Que de prudence, que de droiture dans ses pensées! que de délicatesse dans toutes ses démarches! que d'application à la prière!

Un matin, dès l'aube du jour, Théodore entre dans la première église qu'il rencontre, et y entend la messe dans les sentiments de la plus vive piété. Cette posture modeste, ce saint recueillement, rien n'avait échappé à l'œil du prêtre qui venait de célébrer le saint Sacrifice. C'était le supérieur de la Mission. Il veut connaître ce jeune homme qui lui paraît étranger, il l'appelle dans la sacristie et l'invite à prendre avec lui une tasse de chocolat. On cause, on s'entretient sur le bonheur de la vie religieuse; M. Bricet fait part de son projet au bon supérieur et le prie de l'aider de ses conseils : « En vérité, dit naïvement celui-ci, vous me mettez dans un grand embarras. D'un côté, il me semble que c'est la Providence qui vous envoie vers nous, et de l'autre nos saintes règles nous défendent expressément de faire la moindre proposition à qui que ce soit. Bon jeune homme, voulez-vous demeurer avec nous? » — A ces paroles M. Bricet répond en soupirant : « Je le désirais de tout mon cœur,

mais je n'osais vous le dire, craignant un refus à cause de mon indignité. »

Le supérieur l'invita donc à faire une retraite dans la maison de la Mission pour examiner sa vocation, et c'est pendant ce temps que M. Bricet écrivit à ses parents la lettre dont nous avons déjà parlé ; elle dévoile entièrement son cœur et les vifs sentiments de pénitence qui l'animaient. Elle commençait en ces termes :

« MES CHERS PARENTS,

« *Ton sort est-il heureux?* Votre tendresse exprimée si généreusement dans cette question, s'est vivement fait sentir à mon cœur. Je le suis, mon cher père, ou j'espère l'être, si c'est possible en ce monde. Connaître, aimer et servir Dieu, n'est-ce pas un vrai bonheur et le seul bonheur? Je suis donc heureux ou j'espère l'être, et mon bonheur n'est troublé que par le souvenir du passé, de même qu'il est en quelque sorte augmenté par ce même souvenir. Quand je me livre à la reconnaissance, quand je considère l'abîme d'où je suis sorti par la grâce de Dieu, retiré du sein de cette Babylone impie, conduit ici, comme le furent les rois mages, pour adorer

mon Dieu, trop longtemps et trop souvent oublié, méprisé, offensé, cruelle folie! affreux et déplorable égarement! Dieu, mon Dieu, montrez-moi toute l'énormité de mon crime, donnez-moi, s'il est possible, toute l'horreur qu'il porte en lui-même, et donnez-moi des larmes suffisantes et abondantes pour le reste de mes jours. Encore pleurerais-je en vain si votre miséricorde n'a pitié de ma misère. Il ne me reste point assez de temps pour pleurer. C'est donc de cette bonté méprisée, de cette puissance méconnue, de cet amour de mon Dieu offensé, de cet amour surtout, que je reçois et que j'attends mon bonheur; en échange de tant d'ingratitudes, un bonheur éternel dont rien n'approche ici-bas, un bonheur inconcevable à l'esprit humain, enfin le bonheur de Dieu même.

« Dans l'état de mépris où je suis, le croirai-je, mon Dieu, qu'il me soit permis d'élever mes vœux jusqu'à vous, qu'il me soit permis d'aspirer à vous posséder, et vous posséder éternellement! Oui, mon Dieu l'a voulu lui-même et le veut encore. Ne suis-je pas cette brebis égarée qu'il est venu chercher, ce divin Pasteur, et qu'il a portée jusqu'au bercail? je ne puis donc que me donner à lui et pour toujours. C'est l'attente où je suis,

chers parents, en me fixant, si telle est la volonté de Dieu, comme il paraît, dans la Congrégation des Prêtres Missionnaires. Je postule pour y être reçu, ce qui n'est pas sans difficulté. Cependant j'en ai la promesse, et j'attends l'accomplissement de la volonté divine; quelle qu'elle soit, elle me réjouira : car elle tend à mon plus grand avantage, et s'il lui plaisait de me placer ailleurs, j'en remercierais toujours le Seigneur; n'étant pas à moi, je n'ai point de vœux ni de projets à former. Fût-ce au fond d'une fournaise, il faut m'oublier en Dieu ; car c'est alors surtout qu'il s'occupe plus efficacement de nous, quand nous nous abandonnons à lui sans réserve aucune : car il n'en veut pas, il ne doit pas y en avoir la plus petite. »

A la réception de ces nouvelles, ses parents si pieux furent transportés de joie, et sa mère surtout s'empressa de lui répondre en réclamant son portrait. La lettre suivante du jeune Théodore va nous montrer comme il savait déjà allier l'humilité et le détachement au véritable amour filial.

« Ma chère maman,

« Ce n'est pas quand l'enfant vient de naître

qu'on fait tirer son portrait. On attend qu'il soit formé. Or, je suis bien loin de l'être, et à peine je renais en Jésus-Christ, quand vous demandez le mien. Vous avez bien prévu : je n'y puis consentir ni pour vous ni pour moi. Pour vous, car vous voulez diriger vos regards et tous vos désirs vers l'unique objet digne de les fixer, Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Pour moi, parce qu'il ne convient pas qu'un misérable qui, d'un moment à l'autre, retournera dans la terre et dans la poussière d'où il est sorti, soit ainsi représenté pour occuper votre mémoire et attacher plus vivement votre cœur. Il faut que je cède la place tout entière à Celui qui doit occuper votre cœur tout entier, à Celui à qui il est dû et qui peut seul le remplir et le satisfaire. On ne voit point que la très-sainte Vierge ait demandé le portrait de son Fils unique, qui ne devait point voir la corruption. Elle perdait sa présence corporelle, mais était-ce ce qui l'affligeait? Non, sans doute; et cependant combien ne l'aimait-elle pas plus que vous et toutes les mères ensemble n'aiment leurs enfants? A quoi bon le portrait de ce corps de péché, qui dans peu sera traité comme tel et réduit en pourriture. Il n'est que corruption et il se corrompra, et les vers s'en nourriront :

voyez quel objet à peindre! Tel est le portrait que vous demandez! Que mon absence ne vous afflige point, chère maman, et si vous voulez m'avoir présent, cherchez-moi au pied de la croix, où sont, où doivent être réunis tous les vrais fidèles disciples de Jésus-Christ, et non ailleurs. C'est là, c'est dans le sacré Cœur que je veux habiter et vivre désormais. C'est là le rendez-vous que je vous donne, c'est là qu'il faut être réunis, en attendant le bienheureux jour de l'éternité où nous le serons pour n'être plus séparés.

« Au lieu d'un portrait que vous me demandez, ma chère maman, je vous envoie un modèle; ayez-le toujours sous les yeux; c'est sur lui que nous devons tous nous former: car le Père ne peut reconnaître que ceux qui seront véritablement l'image de son Fils, comme le dit le grand Apôtre. Ou, si vous voulez, ce crucifix est encore le portrait de celui qui doit régner dans nos cœurs, en nous peignant si vivement son amour et sa bonté. Qu'il vous serve donc de consolation, puisqu'il est plus appréciable que tout autre, quoique si commun et si malheureusement oublié. Qu'il soit votre joie et votre espérance ici-bas, comme votre prix dans l'éternité.

« Je joins au crucifix deux images de Celle que mes sœurs, et surtout la plus jeune, doivent prendre pour modèle et protectrice spéciale en tout temps, et dans leurs peines et tribulations. Qu'elles sachent qu'elle n'a jamais refusé ni rejeté personne, et qu'elle est le refuge des affligés et la mère de consolation. »

C'est dans de telles dispositions que M. Bricet fut admis dans la famille de saint Vincent, et entra au séminaire interne de Barcelone, le 31 octobre 1802. Il fit ensuite dans la même maison son cours de philosophie et de théologie. Pendant ce temps, uniquement occupé du soin de se former aux vertus et aux sciences nécessaires à un missionnaire, il commençait à rendre moins fréquentes ses relations avec sa famille. On le voit par la lettre suivante écrite à une de ses sœurs.

« Maman me dit de répondre aux lettres que vous me faisiez l'amitié de m'adresser pour le premier jour de l'an, ce que je ne fais pas pour toi, ma chère Marie. Pardonne-moi, je t'en prie ; car vraiment l'occupation des études jointe à mes autres obligations ne me laisse pas de temps. Pour achever la lettre, longue il est vrai, que j'adresse à maman, il m'a fallu, je crois, plus de

huit jours. Ce n'est donc pas l'indifférence ni l'ingratitude qui me retiennent. Je réponds cependant à Reine, ayant à lui dire quelque chose de particulier. Maman m'a fait un grand plaisir en me disant que tu étais leur consolation. Vois la bonté de notre mère : elle a bien jugé que je serais content et reconnaissant des bons soins que tu lui rends au nom de tous et de moi-même, qui te prie de continuer à servir et à consoler nos parents. Si je t'aimais et devais t'aimer comme sœur, je dois encore t'aimer à présent davantage puisque tu payes en quelque sorte à nos parents notre dette commune. Aimez-les, toi surtout et ma sœur Reine; aimez-vous réciproquement : l'amour fraternel est le bonheur des âmes; il est vrai qu'il n'y en a qu'un qui soit parfait et capable de rendre heureux, c'est l'amour divin. Mais néanmoins l'amour fraternel et filial a beaucoup de douceur, d'autant plus qu'il est nécessaire au premier, puisque le précepte de nous aimer les uns les autres est divin.»

On voit que la correspondance qu'il consentait à entretenir avec les membres de sa famille, n'avait d'autre but que celui d'échanger des paroles d'édification et de les exciter à la pratique des vertus chrétiennes. La lettre suivante, adressée

à son autre sœur, nous en fournira une nouvelle preuve.

« Barcelone, 1804.

« Ma chère Reine,

« J'ai appris de maman la grave maladie que tu as endurée et ta convalescence. Combien n'auras-tu pas souffert ! Mais ce qui doit nous consoler beaucoup de ces temps de peine, c'est que nos souffrances ne sont point inutiles si nous les recevons avec patience et douceur, et les offrons à Notre-Seigneur en esprit de soumission, comme un fils qui se soumet à la correction d'un bon père ; en expiation de nos péchés, en union aux peines et aux douleurs que notre divin Sauveur a souffertes pour nous. Oui, ces peines nous viennent de Dieu même, puisque rien ne nous arrive, et que pas même un cheveu ne tombe de notre tête, ni une feuille de l'arbre, sans sa volonté, ce qui est de foi. Les maladies donc, si contraires à la nature, ne le sont pas à l'esprit. Au contraire, elles nous font connaître les misères et les peines de la vie présente, et par là même nous en dégoûtent et nous obligent à en désirer une plus parfaite. Car l'homme est naturellement porté à vouloir et à chercher son

bonheur, et le bon Dieu veut nous conduire à désirer et à lui demander une vie meilleure, la vie de la grâce en ce monde et sa possession dans l'autre. N'est-il pas vrai que quand on aime bien une chose on a de la peine à la quitter, et l'on aime nécessairement ce qui nous rend heureux. Ainsi donc, si dans cette vie nous n'avions que des biens de fortune et de santé, des plaisirs et de la dissipation, ou même seulement le nécessaire, nous aimerions cette vie et nous oublierions la future. De même que celui qui a suffisamment pour vivre ne veut plus travailler ni se fatiguer, ainsi nous autres nous ne voudrions rien faire pour mériter le bonheur et la gloire du paradis. »

Puis il lui donne quelques avis très-importants sur la manière de préparer son cœur à une union parfaite avec Dieu. Le reste de sa vie nous montrera que ces conseils étaient sa règle de conduite, et qu'il les mettait le premier en pratique. C'est, en effet, par le détachement du cœur qu'il se rendit capable des plus grandes choses, et qu'il devint un instrument de la miséricorde du Seineur pour le salut de beaucoup d'âmes.

Voici comment il termine sa lettre :

« Garde bien ton cœur contre ses désirs et

reçois cet avis : Quiconque veut n'être pas malheureux doit éteindre dans son cœur tous les désirs et n'en admettre aucun, parce qu'ils ne font qu'inquiéter et tourmenter ; et c'est pour cela que dans le monde il y a si peu de gens heureux, si peu qui soient contents de leur sort : c'est parce qu'ils jettent les yeux sur les autres et désirent tout ce qu'ils voient. Retiens bien cet avis, te dis-je, si tu veux n'être pas toujours inquiète, tourmentée intérieurement et extrêmement malheureuse. La raison en est claire : à celui qui désire il manque toujours quelque chose, et celui à qui il manque ne peut être content. Mais, diras-tu, quand je ne désirerais rien, il ne m'en manque pas moins, et je ne puis me dispenser de désirer ce qui m'est nécessaire. Ah ! si tu connaissais le cœur humain tu verrais autrement : car ce cœur, quand il aurait tout, désirerait encore, tant il est insatiable. Dieu seul peut le remplir, et, pour te le prouver, combien y a-t-il de pauvres mendiants, d'aveugles, d'estropiés et autres qui se trouveraient heureux avec ce que tu as. Cependant ils ont les mêmes nécessités que toi, puisqu'ils sont de la même nature. Donc tu pourrais être heureuse dans ton état avec ce que tu as, sans plus désirer ;

donc ces désirs sont une vraie tentation, une passion qui ne sert qu'à aggraver notre mal. D'ailleurs, ils sont au moins inutiles et très-nuisibles au repos de l'âme. Si quelquefois donc ton cœur est agité, triste, opprimé, inquiet, tourmenté d'une espèce de peine indéfinissable, si tu sens un malaise intérieur sans savoir d'où il vient, regarde dans ton cœur et vois s'il est exempt et libre de tout désir. Et dès que tu en reconnais un qui t'inquiète et t'afflige, renvoie-le; défais-t'en au plus tôt. Seulement, il en est un que je te souhaiterais, mais un seul et l'unique qu'il soit permis d'avoir : c'est celui de plaire à Dieu. Pour celui-là il ne faut pas de limites. Il est bien plus simple de n'avoir qu'un désir qui tient lieu de tous. Notre cœur a besoin de consolation, ma chère Reine ; je l'ai bien éprouvé quand j'étais dans le monde ; il cherche à s'attacher, à se fixer à quelque objet que ce soit : c'est un besoin qu'il éprouve et qu'il ne saurait définir. Cet objet, il le cherche souvent sans pouvoir le trouver, en le cherchant où il n'est pas. Cet objet, ma chère amie, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu, et il ne peut être que Dieu. »

Cette lettre nous apprend comment le missionnaire se préparait lui-même à recevoir la force

d'en haut, et comment il travaillait à se revêtir de l'esprit apostolique. Tout à Dieu par l'obéissance, il se sanctifiait de plus en plus, jusqu'au moment où il dut aller exercer au milieu de ses frères le ministère que la Providence voulait lui confier. Le supérieur de Barcelone savait que l'on avait besoin de missionnaires français en Orient, et le vicaire général de la Congrégation l'avait chargé d'y envoyer ceux dont il pouvait disposer. Il destinait à cette mission M. Bricet, auquel il pensait adjoindre M. Fromont, autre missionnaire. M. Bricet terminait ses études, et depuis peu de temps il avait reçu le diaconat. Mais au moment où l'on pensait à faire partir pour le Levant les jeunes missionnaires, les armées de Napoléon vinrent en 1809 assiéger Barcelone. Le supérieur de la maison, ignorant quelles seraient les suites de ce siége et craignant de ne pouvoir plus tard envoyer ses confrères dans leur mission, jugea à propos de les faire partir secrètement. Mais comment s'y prendre, la ville étant cernée? Comme le séminaire touchait aux remparts, on adopta le même moyen qu'employa saint Paul pour échapper à la rage de ses persécuteurs. Nos deux missionnaires furent mis dans un panier, et à la faveur des ténè-

bres de la nuit on les descendit à terre, en dehors des murailles de Barcelone.

Nos deux fugitifs errèrent plusieurs jours dans les campagnes, recevant l'hospitalité tantôt chez de pauvres paysans, et tantôt chez les curés des villages. Enfin ils arrivèrent sur le bord de la mer. Là ils trouvèrent un navire qui voulut bien par charité les transporter jusqu'à Majorque. Quelque temps après, ils s'embarquèrent pour Malte. Dieu sait les peines, les fatigues et la faim qu'ils endurèrent pendant la traversée. Le consul de France les reçut avec bonté, et les employa dans son bureau, en attendant une occasion favorable pour le Levant. Ce fut au bout de six mois seulement qu'ils partirent pour Santorin. A peine arrivé dans cette île, M. Bricet dut se disposer à continuer de nouveau son voyage: Dieu le destinait à une autre mission.

M. Renard était alors supérieur de Constantinople et avait grand besoin de sujets. Ayant appris que la maison de Santorin venait de recevoir deux nouveaux missionnaires, il écrivit au supérieur de lui en envoyer un, à son choix. Ce choix fut laissé à la disposition des deux voyageurs. Ils eurent donc à discuter ensemble et à décider la question du départ, ce qui ne fut pas

facile : car chacun aurait désiré partir, et tous deux aussi seraient restés très-volontiers ; combat vraiment édifiant, et dans lequel M. Bricet, pour faire prendre une détermination à M. Fromont, lui cita les paroles d'Abraham à Lot : *Si vous allez à gauche, je prendrai la droite, et si vous choisissez la droite, je me dirigerai vers la gauche.* (Gen. 13, 9.) M. Fromont ayant choisi Santorin, M. Bricet prit la route de Constantinople, où il arriva au mois de novembre 1810.

Ici, pour donner une idée du champ dans lequel il allait entrer pour exercer le ministère apostolique, il est important de faire connaître les commencements et l'état de la mission de Constantinople. C'est ce que nous allons faire, en reproduisant, dans sa simplicité, un court exposé historique, tiré d'un mémoire de M. Daviers. Ce missionnaire, décédé à Smyrne, en 1846 (1), se trouvait déjà en Orient depuis onze ans lorsque M. Bricet y arriva.

(1) Voir tome Ier, p. 328.

CHAPITRE II

Mission de Constantinople.

« Les RR. Pères Jésuites ont desservi les missions du Levant pendant plus de 150 ans, et même dans l'Archipel et à Constantinople pendant environ 200 ans. Ils n'ont eu la protection française pour leurs diverses maisons qu'en 1680. Ils ne l'avaient jusqu'alors qu'à Constantinople, où ils avaient été établis par M. l'ambassadeur de France, qui avait obtenu pour sa nation l'église de Saint-Benoît, condamnée à devenir mosquée, comme l'église des Dominicains, aujourd'hui *Arab-djemissi*.

« Après la suppression des Jésuites par le pape Clément XIV, la S. Congrégation de la Propagande voulut prendre possession de leurs missions en ces pays, et donna ordre au P. Vicaire apostolique de demander les comptes de la mission de Smyrne.

« Le P. Vicaire apostolique étant venu pour cela trouver les Pères Jésuites (accompagné d'un abbé qui me l'a raconté lui-même, ayant alors 80 ans, et qui est mort à l'âge de 92 ans),

s'informa d'abord de l'état de la maison ; puis il manifesta qu'il avait à demander leurs comptes. Le Père Jésuite à qui il parlait lui répondit que, comme français, ils ne rendaient point de compte temporel à Rome, et fit appeler secrètement le consul de France qui vint aussitôt, et eut avec le P. Vicaire apostolique des explications dont la suite fut qu'on envoya de France un commissaire, qui déclara toutes les maisons des Jésuites *françaises*, et mit un administrateur à St-Benoît, si déjà il n'y était. Ce fut M. Ruffin, qui a été de mon temps chargé d'affaires de France à Constantinople. Dès lors, en 1776 ou en 1777, M. de Vergennes, ambassadeur à Constantinople, représenta que les missions des Jésuites dépérissaient faute de missionnaires, et qu'il conviendrait de les donner à un autre corps. Sur cette représentation, Louis XVI les fit offrir à notre Supérieur général, M. Jacquier.

« A la suite de cette demande, M. Viguier, vicaire apostolique et supérieur de la maison d'Alger, fut envoyé prendre des informations dans le Levant, à Constantinople, à Smyrne, à Salonique. Le résultat de ces visites fut que l'on pouvait accepter les missions. Des négociations furent entamées entre Rome et la France, qui

s'accordèrent à nous mettre à la place des Pères Jésuites. Le bref de la S.Congrégation, au nom du Pape, souffrit des difficultés ; enfin il fut rédigé à Paris par M. Ruffin, et accepté et signé à Rome ; et les missionnaires à qui l'on accordait, outre les maisons et biens-fonds des missions, 24,000 fr. par an sur les anciennes rentes des Jésuites, se préparèrent à partir. On était convenu que l'on n'occuperait d'abord que quelques missions, n'ayant pas assez de missionnaires.

« M. Viguier mit à Naxie M. Dejean, sans doute avec un ou deux confrères (1) dont j'ignore les noms, pour y bâtir un séminaire avec des fonds donnés par M. l'abbé de Barral. Puis il envoya à Salonique M. Damade et M. Mazel, et se rendit à Constantinople avec MM. Gordini et Loïro. Ils y arrivèrent le jour de la Saint-Vincent, après midi, en 1783, à ce qu'il me semble ; il y avait peut-être quelque autre confrère avec eux. MM. Vougnon, Fournier, Guibert et Gandolfi ont été quelque temps dans ces missions. Les deux premiers retournèrent en France ; M. Gandolfi passa en Syrie, où étaient M. Dallard, à Alep ; M. Cor-

(1) M. Dejean avait été professeur de théologie à notre maison de Cahors. Son compagnon à Naxie fut M. André Ablon qui venait de notre maison de Versailles.

dier, qui se noya sur les côtes de Tine, en venant à Constantinople, et un Père Jésuite qui se fit missionnaire et est mort à Damas, M. Virot.

« En 1785 vinrent MM. Picot et Renard. Vers le même temps, ou un peu plus tard, vint de Goa, par Bassora et le désert, M. Carapelli. Après eux, en 1789, MM. Favier et Gentilhomme; puis en 1791, MM. Gaudez, Choplin, Daviers, Robin et le frère Elein. La mission de Smyrne ne fut occupée qu'en 1787 par M. Fournier qui, au bout d'un an, repassa en France ; il fut remplacé par M. Carapelli, sous lequel furent bâtis les magasins à côté de l'église, avec une grande maison qui fut brûlée en 1797.

« M. Carapelli ayant fini les bâtisses fut envoyé à Salonique, où il est mort en 1817; M. Guibert, supérieur de Naxie, vint à Smyrne, d'où il partit en 1791, laissant à sa place M. Picot, venu aussi de Naxie. Celui-ci me reçut à mon passage en 1791, et je revins auprès de lui en 1792, le 8 janvier : car les fonds alloués aux missions ayant été supprimés au mois de septembre précédent, on fut obligé de renvoyer les séminaristes de Naxie, où j'avais été envoyé.

« Ce séminaire de Naxie ne nous a donné pour missionnaire que feu M. Joseph et un jeune

homme de Damas qui passa à Rome. En le quittant j'y laissai quatre confrères : MM. Favier, Damade, Gentilhomme et Choplin, qui y ont passé le temps de la Révolution ; sous eux, la mission ayant deux frères coadjuteurs, prospérait et était dans un état florissant, qui dura jusqu'au départ de M. Favier et la mort des deux frères.

« La mission de Santorin eut, je crois, pour premier missionnaire, dès le commencement, M. Colsi, romain. Avec lui ont travaillé successivement MM. Vougnon, Gandolfi et Renard. Puis la révolution de France étant survenue, il est resté seul jusqu'à sa mort, qui a eu lieu en 1822. Il était venu donner des retraites à Constantinople, Smyrne et Chio en 1796, et peut-être encore plus tard à Constantinople. Sa maison étant pauvre, il se fit autoriser à vendre quelques terres qui seraient aujourd'hui très-importantes, la population de l'ancienne capitale de l'île s'étant transportée là où elle est maintenant. En 1825, il eut pour successeur M. Pègues, à qui a succédé M. Doumerq.

« M. Viguier, arrivé à Constantinople avec quelques confrères, prit possession de la mission, où il y avait deux PP. Jésuites de Santorin : le P. Delenda et le P. Alby. Les premières années,

ils furent occupés de suite aux fonctions que remplissaient anciennement les Jésuites près des Arméniens et au bagne : on fit venir une imprimerie, qui servit dès lors à imprimer la Grammaire turque de M. Viguier.

« La République française demanda le serment de la Constitution civile du clergé vers 1793; MM. Viguier, Dejean et Gardini l'ayant refusé, on les congédia sans façon. L'imprimerie fut confisquée; mais les Jésuites restèrent dans la maison, d'abord sous un administrateur laïque; et ensuite l'administration fut remise au P. Delenda.

« M. Viguier partit pour Vienne en Autriche ; M. Gardini, pour le Piémont; M. Joseph alla à Santorin; le frère Elein resta. M. Viguier voulant sauver les biens des missions, donna l'idée de les faire réclamer pour les prêtres du pays.

« Cependant les affaires changèrent en faveur de la religion. Le général Aubert du Boyet était venu comme ambassadeur. Ses instructions étaient de prendre les maisons ecclésiastiques françaises. Mais M. Ruffin, premier interprète, lui ayant fait observer que c'était la protection de la religion qui donnait du relief à la France en Turquie, il en écrivit au gouvernement, dont la réponse fut un ordre à tous les consuls de pro-

téger les missions et d'enregistrer cet ordre dans leurs chancelleries. C'était à la fin de 1795.

« La maison de Smyrne ayant été brûlée dans l'incendie du 15 mars 1797, et le consul d'alors s'opposant à ce que nous bâtissions sans permission, étant, disait-il, gens de main-morte, M. Renard partit pour Constantinople dans l'intention de s'entendre avec M. l'ambassadeur. Il y allait pour la maison de Smyrne, et il était dans les vues de la Providence que ce fût pour reprendre la maison de Saint-Benoît.

« Parmi les officiers qui étaient à la suite du général Aubert du Boyet, il y en avait un du pays du frère Elein (du Maine); ils avaient fait connaissance, et le frère lui avait sans doute parlé bien des fois de Saint-Benoît. Les choses en vinrent au point qu'un jour M. l'ambassadeur fit signifier au Père Delenda de remettre l'administration de la maison de Saint-Benoît à M. Renard, qui y rentra avec le frère Elein et M. Joseph, et fit venir M. Damade, autant que je puis m'en souvenir.

« Les affaires allèrent paisiblement jusqu'au mois de septembre 1798, pendant un an à peu près. Mais ensuite il n'en fut pas ainsi.

« Les Français, sous le commandement de Bo-

naparte, ayant débarqué en Égypte et pris Alexandrie, et leur flotte ayant été détruite à Aboukir, le Grand-Seigneur déclara la guerre à la France. M. Renard fut conduit comme prisonnier au palais de France, où étaient détenus les autres Français qu'on avait arrêtés. Il y resta jusqu'à ce qu'un négociant obtînt sa liberté, à condition qu'il entrerait comme précepteur dans une maison française, chez M. Martel.

« On avait déjà installé à Saint-Benoît les prêtres du pays, selon l'idée qu'avait donnée M. Viguier, appuyé par la S. Congrégation, qui craignait qu'on ne fît venir de France des prêtres assermentés. Le frère Elein, qui avait échappé à l'arrestation, entra comme précepteur chez le père de M. Lapierre, aujourd'hui premier drogman de France.

Les prêtres du pays restèrent tranquilles possesseurs de Saint-Benoît, avec deux Pères jésuites, et, les revenus ne suffisant pas pour l'entretien de tous, on vendit une maison. Le père Delenda fut de nouveau chargé de l'administration.

« En 1801, M. Viguier, venu à Smyrne, m'envoya à Constantinople pour récupérer, s'il y avait moyen, la maison de Saint-Benoît. Mais je ne pus obtenir d'y avoir logement et entretien, quoique l'archevêque, Mgr Fonton, et

M. l'Internonce m'eussent bien reçu. Les affaires avaient changé en Europe après la bataille de Marengo. Les Turcs commencèrent à parler de paix. M. Ruffin, chargé d'affaires, prisonnier aux Sept-Tours, fut élargi. En sortant de prison il vint à Saint-Louis, où je logeais, assister à une Messe suivie du *Te Deum ;* ensuite de quoi je le voyais souvent chez lui. La divine Providence se servit de moi pour procurer un rapprochement de l'archevêque avec la France, à la suite de quoi on forma le projet de me faire entrer à Saint-Benoît, parce qu'on ne voulait point y voir M. Renard qui en avait été expulsé. Mais je reçus ordre de notre Vicaire général de revenir à Smyrne. C'était M. Brunet, résidant alors à Rome, qui m'écrivit que son désir et celui de la Sacrée Congrégation était que je vinsse bâtir un collége à Smyrne. Alors Mgr l'archevêque et M. l'Internonce consentirent à mon départ.

« En 1802, la paix étant conclue et ratifiée entre la France et la Sublime-Porte, le premier acte de M. Ruffin, chargé d'affaires, fut l'obtention d'un firman par lequel on rendait aux missionnaires la maison de Saint-Benoît, firman qui fut exécuté immédiatement et avec éclat. M. Rénard y fut conduit comme en triomphe; les

prêtres du pays durent se retirer (13 octobre 1802), après lecture solennelle du firman qui fut remis à M. Renard. Ce firman lui fut plus tard soustrait adroitement, mais la restitution était faite.

« Quand M. Renard rentra à Saint-Benoît, M. Vicherat, venu en mars comme préfet apostolique avec MM. Mouran et Gardini, en remplacement de M. Viguier, qui était déjà parti pour l'Italie, se trouvait dans l'Archipel, faisant la visite des maisons, après avoir passé trois mois à Smyrne. A son retour, il partit pour Constantinople, où il arriva le 24 novembre avec M. Gardini, et il fut installé préfet. En 1803, il ouvrit un collége dans la maison attenante à la Bibliothèque, et appela à Constantinople M. Mouran, qui était resté à Smyrne. Puis, en 1805, ledit M. Vicherat mourut.

« Rome ne voulait point M. Renard à Constantinople, parce qu'on avait accusé *calomnieusement* ce confrère d'avoir fait le serment avant d'entrer la première fois à Saint-Benoît. M. Placiard, vicaire général, voulut y mettre M. Trévaux, en annonçant des changements qui auraient bouleversé les missions. Sur les observations qui lui furent faites, il cassa le premier projet et proposa M. Damade, qui eut ses lettres

de préfet. A la suite de cette nomination, M. Renard voulait partir; ce qui me donna occasion de faire un voyage à Constantinople pour l'engager à demeurer, ce que j'obtins sans la moindre difficulté. Mais très-peu de temps après, M. Damade cessa d'être préfet apostolique, et M. Renard, comme plus ancien missionnaire, resta supérieur et me fit demeurer comme procureur à Saint-Benoît. Alors survint l'incendie qui brûla toute la ligne des maisons attenantes à la Bibliothèque et que nous fîmes rebâtir, sans compter le collége, le tout pour la somme de 80,000 piastres, à 27 et 26 sols la piastre, plus de 100,000 francs.

« En 1810, je revins à Smyrne, parce que M. Favier qui m'avait remplacé voulait partir pour la France. La même année, en novembre, arriva à Constantinople M. Bricet. Le collége se soutint jusqu'au départ de M. Mouran, en 1812. Après cela il n'y eut que M. Renard, et le collége devint maison d'Arméniens. »

Tel est le récit de M. Daviers, qui nous donne une idée de l'état dans lequel se trouvait la maison de Saint-Benoît à l'arrivée de M. Bricet. Mais avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de compléter le récit précédent par une particularité qui concerne une personne dont la mémoire doit

être chère aux Missionnaires de Constantinople ; c'est l'un d'entre eux qui nous la transmet, pour en conserver à jamais le souvenir.

« Une religieuse arménienne, nommée Véronica, qui vient de mourir à Bébeck (1860), a rendu de grands services à la maison de Saint-Benoît, surtout pendant la guerre d'Égypte, époque où nos confrères furent chassés de chez eux par le gouvernement turc, et où les prêtres du pays se mirent en possession, non-seulement du couvent, mais aussi de toutes les maisons et des magasins de l'enclos. M. Renard, supérieur de la Mission, avait loué deux ou trois petites chambres près de l'église pour loger ses confrères. La religieuse préparait chez elle leurs repas et les leur envoyait secrètement par sa servante. Comme elle connaissait la broderie à perfection, elle travaillait nuit et jour pour être à même d'être de quelque utilité aux missionnaires, lesquels vivaient très-pauvrement. C'était elle qui raccommodait leurs habits et lavait leur linge, pendant que ceux-ci allaient de maison en maison donner des leçons de français pour gagner un morceau de pain. Le frère Elein aidait aussi de son côté à l'entretien de la petite famille. Il faisait des portraits en miniature, de petits tableaux

qu'il exposait ensuite aux portes des églises pour les vendre. Il enseignait aussi le français dans plusieurs familles de Péra, entre autres chez M. Franchini et chez M. Glavany. M. David, qui vit encore aujourd'hui, a eu pour maître le frère Elein. Mais la religieuse était le principal soutien des enfants de saint Vincent. Elle payait souvent le loyer de la maison, et glissait de temps en temps quelque pièce d'or dans les poches de leurs vieux habits, ou la faisait déposer adroitement dans leur chambre, sur la table ou près de leur lit, par un domestique affidé. Je tiens tous ces détails de M. Bricet, et je me rappelle que quand il me les racontait, je ne pouvais retenir mes larmes. L'année de la guerre de Russie (1813), le froid fut extrêmement rigoureux à Constantinople, et M. Bricet passa tout cet hiver avec une vieille soutane de serge toute transparente et rapiécée, sans manteau ni autre chose pour se couvrir, et sans feu.

Quand les missionnaires rentrèrent à Saint-Benoît, ils trouvèrent l'église dans le plus grand désordre ; ce fut encore Véronica qui restaura tout : elle fit des aubes, des chasubles, des rochets, et elle continua toujours d'avoir soin du linge et d'orner les autels jusqu'à l'arrivée des

Filles de la charité. Pour récompense de tant de dévouement elle n'avait demandé à M. Bricet que la faveur d'être, après sa mort, enterrée dans les caveaux de l'église de Saint-Benoît. Mais le patriarche arménien n'a pas jugé opportun de permettre l'exécution de la promesse qui lui en avait été faite.

CHAPITRE III

Commencement des travaux de M. Bricet.

Nous avons vu que M. Bricet n'était que diacre lorsqu'il arriva à Constantinople. Mgr Fonton, qui y était alors vicaire apostolique, l'ordonna prêtre au bout de quelque temps. A peine M. Bricet eut-il ébauché l'étude de la langue turque, qu'il se déclara dans la ville une peste telle qu'on n'en avait pas encore vu de semblable. Presque tous les prêtres disparurent, soit moissonnés par le fléau, soit dispersés par la crainte. Ce fut au milieu de ces périls que M. Bricet fit ses premières armes. C'était vraiment un champ digne du zèle d'un tel missionnaire. Chaque jour il confessait régulièrement depuis cinq heures du matin jusqu'à midi ; l'après-dîner était consacré

à visiter les malades ou à se perfectionner dans la langue turque. Dès cette première année, l'excès des fatigues joint à la faiblesse de sa constitution lui fit contracter une maladie de poitrine qui faillit le conduire au tombeau. Ce ne fut qu'à force de soins qu'il échappa à une phthisie déjà caractérisée ; la faiblesse de voix qu'il conserva le reste de sa vie fit croire à beaucoup de personnes qu'il n'avait plus qu'un poumon. Dieu, qui le réservait à de grands travaux pour sa gloire, voulut néanmoins lui accorder une très-longue existence.

A peine avait-il passé cinq ans à Constantinople, qu'il fut obligé de prendre la conduite de la maison de Saint-Benoît. En 1810, l'ambassadeur de France avait ordonné à M. Renard de faire quitter Salonique à M. Carapelli, qui y déplaisait au gouvernement français. M. Carapelli se retira à Naxie, et ayant appris en 1814 le changement de gouvernement en France, il s'empressa, sans nouvelle information, de rentrer à Salonique. L'ambassadeur irrité pressa M. Renard de mettre un autre missionnaire à sa place, et sur la réponse de celui-ci qu'il n'avait personne, il l'y envoya lui-même. Par suite du départ de M. Renard, M. Bricet resta supérieur *par*

intérim, et donna connaissance de l'état de la mission à M. Hanon, vicaire général de la Congrégation. Il lui écrivait le 10 avril 1815 :

« Je pense que M. Renard reviendra sous peu ; il devait partir après Pâques de Salonique pour se rendre à Smyrne. Je lui ai expédié votre lettre. Nous ne sommes ici que deux missionnaires : l'un, M. Joseph, arménien de nation, et moi, qui suis arrivé d'Espagne il y a quatre ans et demi environ. Je confesse et je prêche en turc, et on me fait l'honneur de me dire que je parle bien ; le tout pour la gloire de Dieu. Mais quoi qu'il en soit, je ne puis prêcher fréquemment, soit parce qu'il m'est plus difficile de composer en langue étrangère, soit parce que j'ai la poitrine très-faible et que j'en suis extrêmement incommodé. Les confessions sont sans nombre et fatiguent beaucoup. Enfin nous ne sommes pas en nombre suffisant, c'est pour cela que nous avons pris deux prêtres du pays à la maison pour nous seconder.

« Je pense, Monsieur et très-honoré Père, qu'en voyant que je suis venu d'Espagne, vous vous rappellerez ces deux Français qui ont pris l'habit à Barcelone, et que vous saurez qui nous sommes. J'ai dit deux, parce que le troisième, M. Ca-

melon, est mort en Espagne. Mon autre compagnon a fui avec moi la persécution des Français, et se trouve maintenant dans l'île de Santorin, où il fait l'école en français et souffre beaucoup. M. Chaudey pourra vous informer de notre histoire. Glorifions Dieu qui nous a sauvés de *ore leonis*.

« M. Damade, un de nos confrères du diocèse d'Amiens, paroisse de Tren, est mort de la peste dans notre maison il y a environ deux ans ou plus. M. Mouran est retourné à Agen, son pays. A Smyrne, il n'y a que deux missionnaires, M. Daviers, supérieur, et M. Trévaux. A Naxie, il n'y a que M. Choplin tout seul; à Santorin, M. Colsi, supérieur, avec M. Fromont, mon ancien compagnon de voyage. Voilà une petite liste de nos Messieurs. Par la suite, si vous le désirez, Monsieur et très-honoré Père, on pourra vous faire passer un état exact tant des sujets que des revenus des maisons. Le ministre en a la relation bien exacte, que j'ai donnée il y a quelques mois au général ambassadeur pour la lui envoyer. Il vous sera peut-être possible de vous la procurer. »

L'absence de M. Renard se prolongea plus que ne le pensait M. Bricet. Après avoir quitté Salonique, M. Renard resta près d'un an à Smyrne,

puis passa en France en 1816 afin d'obtenir le rétablissement des secours que le gouvernement accordait autrefois aux missions, et il ne revint à Constantinople qu'en 1817. M. Bricet ne recevant point de nouvelles et croyant que sa première lettre à M. Hanon ne lui était point parvenue, lui en adressa une seconde en date du 24 septembre 1815.

« Monsieur et très-honoré Père,

« Depuis mon départ de la maison de Barcelone, en Espagne, avec mon compagnon, M. Fromont, pour échapper à la persécution des révolutionnaires, je n'ai eu aucune occasion de vous offrir mes respects et ma soumission, comme à notre Père et supérieur. Arrivé à Constantinople, où la Providence, qui dispose tout avec suavité et atteint ses fins avec vigueur, m'a conduit pour l'accomplissement de ses desseins, j'aurais grandement désiré vous adresser un pli; mais je n'avais point votre adresse, et quand j'en témoignai le désir, on me répondit que ce n'était pas encore le temps, ou quelqu'autre chose semblable. Enfin les affaires, qui se sont embrouillées de plus en plus, nous ont privés depuis bien

longtemps de la douceur de recevoir de vos chères nouvelles (1). Isolés dans ces pays barbares, nous avons renoncé de cœur à tout pour Jésus-Christ, mais rien ne pouvait nous être plus sensible que la perte de notre Père commun: car nous vous avions perdu, Monsieur et très-honoré Père, et nous sommes d'autant plus redevables à Dieu qui vous a rendu à nos vœux.

« La difficulté des circonstances nous rendait les soins de votre paternité d'autant plus désirables et nécessaires, que la frénésie des révolutionnaires, mortifiée ailleurs, cherchait à se venger ici en exerçant sa fureur contre nous, à l'ombre du pouvoir confié par notre bon roi pour protéger, soutenir et maintenir la sûreté des catholiques dans ces pays lointains, ainsi que le commerce et tout ce qui peut intéresser le roi très-chrétien et sa nation. Le général Andriosi attaqua injustement M. Renard, faisant ici les fonctions de supérieur, tant de cette maison que de toutes les autres dans le Levant, et voulut l'obliger à retirer M. Carapelli, prêtre italien, qui était

(1) M. Bricet fait allusion ici à la détention de M. Hanon au château de Fenestrelle en Piémont. Il y fut emprisonné pour sa fermeté à garder l'héritage de saint Vincent, c'est-à-dire la direction de la Compagnie des Filles de la Charité.

retourné à la chute de Bonaparte pour exercer les fonctions de curé à Salonique. (Ce monsieur sait le français et le grec.) Ce général ambassadeur, qui cherchait à vexer M. Renard, lui prescrivit d'envoyer un autre sujet. M. Renard lui répondit que pour le moment il n'en avait pas. « Eh bien ! vous irez vous-même, » lui dit-il impérieusement. » Et aussitôt il lui envoya un ordre de partir dans trois jours. Enfin, M. Renard dut céder à la force et fuir, pour ainsi dire. Cela arriva l'an dernier, dans les premiers jours de septembre. M. Renard me remit le gouvernement de la maison. Il me laissa quelques notes pour me mettre au courant, et dès lors jusqu'aujourd'hui j'ai conduit la barque suivant mes faibles moyens ; mais j'espérais toujours que M. Renard reviendrait, au moins aussitôt que les affaires seraient remises en ordre. Point du tout ; étant parti de Salonique, il s'est rendu à Smyrne, où il réside maintenant, et paraît s'y être fixé, malgré toutes les instances et toutes les importunités que je lui ai faites pour l'engager à revenir, en lui représentant le petit nombre de sujets, etc., et tous les motifs que j'ai pu et cru capables de l'ébranler et de le déterminer : c'est en vain. J'ai parlé, je n'ai rien obtenu,

sinon qu'il m'a répondu que pour des motifs que Dieu connaît il a renoncé à la supériorité. Nous sommes donc restés ici deux depuis son départ, c'est-à-dire depuis le 6 septembre 1814. Nos soins et nos efforts, ainsi que nos forces, sont peu de chose, et peut-être mon courage est-il encore moindre en proportion des occupations. Je vous soumets, Monsieur et très-honoré Père, nos nécessités en tout, qui sont bien grandes. Sans doute M. Renard, dont je joins un pli à la présente, vous informera de tout. Nous avons reçu votre paquet qui nous donnait alors quelque lueur d'espérance. »

M. Bricet eut la consolation de voir M. Renard en 1817 rentrer à Constantinople; mais la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour les raisons énoncées au chapitre 2e, refusa toujours de le nommer préfet apostolique et insista pour son rappel de Constantinople. M. Renard se rendit donc en Syrie en 1821 et y mourut en 1822. Le frère Elein, qui lui avait rendu tant de services autrefois, s'était mis en route pour aller le rejoindre, mais il n'arriva en Syrie qu'après la mort de M. Renard ; c'est pourquoi il revint sur ses pas et s'embarqua pour Smyrne. Mais il ne put y arriver et mourut subitement pendant le

voyage, à bord d'une gabarre française (1823).

Après que M. Renard eut quitté définitivement Constantinople, la Sacrée Congrégation de la Propagande envoya à M. Bricet les lettres de préfet apostolique (1822), fonction qu'il a exercée jusqu'à son retour en France, c'est-à-dire pendant seize ans. Cette charge, jointe à celle de visiteur, lui donnait l'administration de toutes les missions confiées à notre Congrégation dans ces contrées, y compris la Syrie, qui forma plus tard une province séparée.

Dès que M. Bricet se sentit chargé d'une pareille responsabilité, il s'empressa de déployer tout son zèle pour faire prospérer ces missions et pour leur procurer des sujets et des ressources, de manière à réaliser le bien qu'en attendait l'Église. L'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi n'était pas encore établie. M. Bricet dressa donc un rapport qu'il envoya à Paris pour intéresser à sa mission et être communiqué, au besoin, au gouvernement français, fondateur et protecteur de ces établissements.

Voici un extrait de ce rapport, daté du 25 avril 1822. Il détaille ce qui se faisait à la maison de Saint-Benoît, et fait comprendre quels étaient les travaux de M. Bricet à cette époque.

« Saint-Benoît, maison principale et chef-lieu de toutes nos missions dans le Levant, exerce son ministère et parmi les Latins et parmi les Arméniens, en français, en italien, en grec et en turc, quoiqu'elle soit principalement et particulièrement dédiée au service des Arméniens, dont elle est comme l'église paroissiale et le point central de cette nation, qui ne peut pas avoir d'église à elle à cause de l'opposition des hérétiques prépondérants. On y célèbre tous les jours le saint sacrifice en plusieurs rites. Les fonctions s'y font avec solennité et décence les dimanches et fêtes : entre autres les processions de Pâques et de la Fête-Dieu. Elle est encore le siége de plusieurs confréries célèbres, qui entretiennent singulièrement la piété des fidèles, et font briller le culte divin de manière à transformer Constantinople en une vraie et parfaite chrétienté.

« Cette mission embrasse toutes les fonctions du ministère, excepté les baptêmes, les mariages et les enterrements, n'étant pas paroisse. Chez les Arméniens, ce sont les prêtres hérétiques qui exercent cette partie du ministère, suivant l'usage toléré et comme inaliénable, à cause des persécutions des patriarches, chefs temporels de la nation, constitués, soutenus et autorisés par le

souverain. Le casuel est le principal revenu des prêtres et du clergé hérétique.

« Saint-Benoît est le refuge et, pour bien dire, l'unique espérance des malheureux égarés qui, désirant revenir au bercail, cherchent un appui, une protection et des moyens difficiles à trouver ailleurs.

« On y fait continuellement des conversions d'hérétiques, et souvent d'apostats. Les pauvres de tous les quartiers, de tous les villages et cantons, et, pour bien dire, de toute la nation, y cherchent et trouvent des secours et des consolations plus ou moins proportionnés à leurs nécessités spirituelles et corporelles.

« Les missionnaires ne se refusent à aucun service. C'est surtout lorsque la persécution oblige les prêtres arméniens à se tenir renfermés, qu'ils s'efforcent de suppléer à leur absence ; et lorsqu'une peste cruelle ravage, désole et épouvante le pays, prêtres et séculiers, ils ont souvent administré les sacrements et secours spirituels aux pestiférés, en l'absence de prêtres qui voulussent se dévouer à cet office charitable et périlleux.

« Ses revenus sont obérés de dettes immenses, qu'il est difficile ou même impossible de dimi-

nuer et de payer, sinon peu à peu, et moyennant la libéralité de notre pieux monarque, qui nous envoie des secours pour racheter en quelque sorte nos propriétés. Ces dettes énormes ont été contractées par M. Renard, pour rebâtir nos maisons, qu'un incendie général de Galata réduisit en cendres il y a 15 ou 16 ans.

« Il faudrait quatre ou cinq missionnaires pour desservir cette église avec quelque facilité, et tous sachant les langues du pays, quoique pendant plusieurs années, et présentement encore, nous ne soyons restés que deux pour en supporter tout le poids.

« Des grands services que les missionnaires de notre Congrégation s'efforcent de rendre à la religion et aux peuples, résulte le fruit que le gouvernement civil se propose sans doute, et qu'il a tout droit d'attendre de nous en retour de ses bontés et de ses faveurs, et de la protection toute particulière dont il nous honore. Je veux dire l'estime et l'amour du nom français, que la reconnaissance universelle célèbre et publie dans ses assemblées religieuses et partout, priant l'Auteur de tous les biens de maintenir à jamais et d'accroître incessamment la gloire et la prospérité de cette nation généreuse et bienfaisante.

« Quant au spirituel, le premier, le plus intéressant et sans doute le plus nécessaire de tous les services que les prêtres de la Congrégation de la Mission dits en Orient Lazaristes) rendent à la religion, dans le Levant, par leur conduite humble, charitable et vraiment apostolique, est de rendre le joug de l'Église latine de Rome doux et aimable aux Orientaux, toujours et généralement prévenus et mal informés, et, par ce moyen, de confirmer les fidèles dans l'unité de la charité et de la foi. Je parle surtout des Arméniens, nation trop malignement attaquée et combattue. Enfin, cette mission a pour fin de disposer les hérétiques et les schismatiques au rapprochement si ardemment désiré de notre Mère l'Église romaine, que ces pays regardent en général, et injustement, comme une marâtre, parce qu'ils ne la voient que de loin, d'après des rapports infidèles, et, par conséquent, avec des préventions, avec des rivalités trop universellement et malicieusement entretenues, et malheureusement difficiles à déraciner entièrement, sinon par un excès de patience et de charité, dirigé par une prudence toute surnaturelle.

« De tous nos missionnaires nous n'en avons qu'un seul qui soit jeune. Les autres sont tous

d'un âge incapable de résister longtemps et de rendre de longs services. »

La mission de Constantinople avait eu, comme nous l'avons vu, une grande ressource dans le dévouement de M. Ruffin; aussi la reconnaissance de M. Bricet était sans bornes à son égard. Il eut bientôt occasion d'en donner un témoignage solennel dans une circonstance malheureusement bien pénible. M. Ruffin, qui était alors conseiller d'ambassade, mourut le 19 janvier 1824, laissant une grande réputation de vertu et de probité. Il était né à Salonique, en 1742, de parents français, et avait rendu pendant soixante ans les plus grands services à la France. Il était regardé comme le patriarche de la diplomatie en Orient, et avait été cinq fois chargé d'affaires de France en Turquie. Ses obsèques eurent lieu le 20 janvier dans la chapelle de Saint-Louis à Péra. Tout le corps diplomatique se fit un devoir d'y assister, et M. Bricet, qui n'avait eu que quelques heures pour se préparer, prononça un discours qui émut vivement l'auditoire par le résumé simple et rapide d'une vie pleine de bonnes actions et d'honorables services (1).

(1) *Biographie universelle*, article Ruffin.

Mais nous arrivons au moment où M. Bricet, préparé par la pratique des vertus de saint Vincent, va être appelé à reproduire toutes les œuvres de notre bienheureux Père en faveur de la nation arménienne.

CHAPITRE IV

Persécution des Arméniens catholiques.

Il existait à cette époque (1824), parmi les catholiques arméniens, un parti qui tendait à se rapprocher le plus possible des hérétiques, sous prétexte de les amener un jour à l'unité en leur inspirant moins de défiance. Mais il est difficile de ne pas glisser dans ce chemin étroit de la foi, quand on veut marcher sur le bord du précipice. Sous prétexte de ne pas s'éloigner des hérétiques, on insinuait l'hérésie, on l'enseignait même, on la faisait imprimer dans les livres. Quand la cabale eut bien dressé ses batteries, on proposa une réunion des hérétiques avec les catholiques. Bien des prêtres appartenant au couvent méchitariste de Venise fréquentèrent les hé-

rétiques, communiquèrent avec eux *in divinis*, afin de donner l'exèmple. Un registre fut ouvert au patriarcat, où déjà bon nombre de familles s'étaient fait inscrire comme voulant participer à l'union. M. Bricet, sentant tout le danger et prévoyant les suites, sonna le premier l'alarme, démontra qu'une telle union ne pouvait se faire sans la participation du souverain Pontife et sans un examen raisonné et approfondi des articles du traité. Il démontra en outre à l'évêque catholique que les prêtres qui avaient communiqué avec les hérétiques étaient excommuniés. Ceux qui tenaient à la vraie foi, mais qui s'étaient tus jusqu'alors par timidité, se réunirent à lui; ils obtinrent de l'évêque qu'il lancerait une sentence d'excommunication contre ceux qui iraient se faire inscrire au patriarcat; alors les prêtres qui s'étaient tant avancés furent soumis à une pénitence, et la vraie foi triompha.

Mais l'erreur et l'esprit de parti ne sommeillent pas et ne se fatiguent jamais : aussi les défenseurs de la vérité ne doivent-ils pas se lasser de combattre pour elle. L'activité et le zèle de M. Bricet ne lui laissaient point de repos. Combien de mémoires écrivit-il à la Sacrée Congrégation de la Propagande, avec quelle chaleur,

quelle force et quelle conviction il pressait! il ne pouvait comprendre la sage lenteur de Rome, tant les délits lui paraissaient flagrants! D'un caractère naturellement calme et paisible, il s'échauffait, il s'animait; sa parole, sa figure prenaient de l'expression quand il parlait de ces matières. Tous ces travaux avaient déjà donné à M. Bricet une grande influence dans la nation arménienne, mais la persécution qui survint ensuite acheva de le faire le père et le conservateur de cette nation.

Les Arméniens hérétiques, voyant que la ruse ne leur avait pas réussi, résolurent d'avoir recours à la violence. Il se mêlait d'ailleurs aux discussions religieuses des intérêts matériels, toujours si puissants parmi les hommes. La plupart des banquiers des pachas turcs étaient catholiques, et les hérétiques voulaient les remplacer. Il fut donc décidé qu'on intriguerait pour faire exiler les catholiques. Mais la chose n'était pas facile : car la France prenait hautement la défense de ces derniers. On profita des brouilleries survenues entre la France et la Porte à l'occasion de l'émancipation de la Morée, en 1827; on fit entendre au sultan et à ses ministres que les Arméniens catholiques conspiraient avec la France pour

aider la Grèce dans son soulèvement; une absence de deux mois de l'ambassadeur français fournit tout le temps qu'il fallait. Le firman de persécution fut rendu, et l'exécution en fut confiée au patriarche hérétique. Alors les catholiques donnèrent au monde un spectacle digne d'être retracé un jour dans les annales de l'Église. Il ne s'agissait que d'aller une fois aux églises schismatiques, que de faire semblant même d'y aller, d'entrer par une porte et de sortir par l'autre, pour se soustraire à la peine d'exil. Mais quand il est question de confesser la foi, c'est tout ou rien, et peu importe le signe d'apostasie. On vit donc des femmes qui n'étaient jamais sorties de Péra ou de Galata, ou bien des campagnes où elles avaient été élevées, qui tremblaient pour traverser le canal, qui s'évanouissaient à l'idée de la moindre avanie, on les vit prendre leurs petits enfants, les placer dans des paniers sur des mulets, monter elles-mêmes ces animaux qu'elles n'avaient jamais approchés, entreprendre des voyages de cent, de cent cinquante lieues, au fort de l'hiver, à travers deux pieds de neige; on les vit exhorter elles-mêmes leurs maris à tout sacrifier plutôt que de faiblir dans la foi. Ces Arméniens, en général si attachés à leur fortune

et à leurs aises, donnaient à vil prix aux brocanteurs juifs les meubles et les effets les plus précieux ; ils renonçaient à leurs emplois, à leur commerce, à leurs établissements, et partaient généreusement pour des pays qu'ils n'avaient jamais vus. On en a vu emporter avec eux une bêche pour enterrer dans la route leurs pauvres petits enfants au fur et à mesure qu'ils mouraient. Les Turcs eux-mêmes étaient attendris d'un pareil spectacle, et beaucoup de schismatiques improuvaient hautement ces atrocités. Les derders seuls, c'est-à-dire les prêtres schismatiques, se montraient impitoyables ; ils faisaient eux-mêmes les fonctions de gendarmes, parcouraient les maisons, arrêtaient, dénonçaient, poursuivaient les malheureux catholiques.

On devine assez quel rôle jouait M. Bricet dans cette scène de désolation : exhorter, consoler, secourir, telles étaient ses occupations du jour et de la nuit. Bon nombre de familles étaient restées cachées ou n'avaient été exilées que dans les environs de Constantinople, mais pas un prêtre de la nation n'avait pu échapper aux recherches ; il fallait donc confesser tout ce monde, le fortifier dans la foi et lui fournir de

quoi vivre. L'association de la Propagation de la Foi, qui naissait à cette époque, vint au secours de ce troupeau désolé.

M. Bricet l'intéressa vivement en faveur de ses pauvres Arméniens, et l'on ne lira pas sans intérêt les lettres qu'il adressait à différents membres de cette œuvre. Il écrivait à M. Dromel de Marseille dans les termes suivants, le 25 décembre 1828 :

« Affligés, depuis huit mois, par la cruelle persécution qui a comme anéanti d'un seul coup le catholicisme dans l'empire ottoman, nous avons jusqu'ici réuni tous nos moyens et fait tous nos efforts pour secourir nos frères opprimés, spirituellement et corporellement : car ils ont également souffert sous ces deux rapports; nos moyens insuffisants pour subvenir aux besoins de tout genre d'une nation entière, ont été bientôt épuisés. Après nous être dépouillés de tout, afin de continuer les aumônes que nous avions commencées, nous avons été obligés d'emprunter à intérêt, au nom de l'établissement de nos missions à Constantinople, que je dirige comme supérieur et préfet apostolique; mais cette mesure, qui devait être proportionnée à nos ressources, ne pouvait l'être à de si grands besoins. Lorsque

cette somme a été tarie, quel autre espoir pouvait-il me rester, sinon de gémir devant le Seigneur et d'implorer sa miséricorde paternelle? Que son saint nom soit à jamais béni! J'étais privé de tout secours humain ; c'est alors que j'ai reçu de notre digne et bien-aimé confrère, M. Daviers, qui est de retour à Paris après trente ans de missions en Turquie, une lettre dans laquelle il m'annonce l'heureuse et consolante nouvelle, que la sainte et pieuse association de la Propagation de la Foi a destiné une portion de ses collectes aux Arméniens catholiques.

« Je puis vous assurer, Monsieur, que parmi les missionnaires, sans en excepter l'évêque, personne ne connaît comme nous la nation arménienne et ses besoins, attendu que notre mission s'exerce au milieu d'elle, et que notre établissement de Saint-Benoît est au centre. Depuis dix-sept ans je suis comme incorporé avec eux, c'est particulièrement à nous qu'ils ont recours dans tous leurs besoins, et qu'ils montrent la plus grande confiance. »

L'année suivante il réitérait encore ses demandes, en exprimant sa reconnaissance. Il est beau d'entendre les supplications de ce père des Arméniens : ses paroles ressemblent beaucoup à

celles de saint Vincent implorant la charité pour les enfants trouvés.

Il écrivit donc au président du conseil particulier de la Propagation de la Foi à Marseille, la lettre suivante, en date du 25 mars 1829 :

« Monsieur,

« Que ne puis-je vous exprimer la vive reconnaissance d'une nation entière, dont vous soulagez si charitablement les peines, et que vous avez préservée du plus grand et du dernier des maux, du désespoir! En effet, nos malheureux chrétiens, nobles victimes de l'hérésie et de l'infidélité, soumis à une épreuve qui surpasse les forces humaines, allaient être moissonnés par la famine, lorsque vos secours sont venus ranimer leur espérance et sécher en partie leurs larmes, en consolant leur cœur flétri par tant de souffrances.

« Comment vous donner, Monsieur, une juste idée de ce qui se passe sous nos yeux? Après avoir, pendant huit ou neuf mois, vu la terreur et la proscription disperser une population nombreuse et florissante, séparer les pères des enfants, les époux des épouses, et multiplier les veuves et

les orphelins; après avoir vu les satellites de l'hérésie, les satrapes infidèles, traîner dans les rues et les prisons de pauvres religieuses; des jeunes filles livrées à la puissance de leurs ennemis, des ennemis de la foi et de la virginité, obligées d'entendre des propositions plus offensantes pour elles que les menaces du dernier supplice, que nous restait-il encore à craindre et à voir? Dieu de bonté et de miséricorde, que vos jugements sont profonds et impénétrables! Mes yeux se remplissent de larmes, et la terreur passe dans mon cœur : car si le bois vert est ainsi traité, comment sera traité le bois sec, qui ne donne aucun fruit? Oui, Monsieur, c'est les larmes aux yeux que je vous trace ce peu de mots, en me rappelant les scènes d'horreur et d'impiété dont j'ai été témoin, et les maux qu'éprouve cette pauvre catholicité de gens simples et craignant Dieu.

« Après tant de désordres et d'afflictions, que nous reste-t-il encore à craindre? un fléau plus terrible et plus dévastateur encore, la famine, qui, plus funeste que la persécution même, met en péril la vertu la plus constante. Mon Dieu, j'ose le dire, je ne puis y penser sans gémir. L'innocence qui a résisté aux ennemis de la foi, vaincue par le besoin, s'abandonne en gémissant aux

promesses des cruels séducteurs, qui achètent à vil prix ce que la terre a de plus précieux aux yeux du Ciel, pour satisfaire des plaisirs brutaux dont l'enfer est altéré.

« Qu'il est douloureux, qu'il est horrible d'entendre les parents désespérés désirer la mort de leurs enfants, ne pouvant leur donner du pain! Nous en voyons qui sont déterminés à les livrer aux hérétiques, pour ne pas les voir mourir d'inanition; nous en voyons d'autres qui, ne pouvant payer leurs dettes, sont sur le point de mettre en gage des jeunes filles aux mains des plus cruels ennemis de la foi et du nom chrétien. Je me rappelle les lamentations de Jérémie sur les filles de Sion, et je pleure avec ce prophète, dont l'âme semble passer dans la mienne pour gémir sur le peuple de Dieu.

« Que ne puis-je, Monsieur, vous présenter en détail les veuves et les orphelins que les victimes de la persécution, morts en exil, martyrs de la foi, ont laissés en proie à la douleur et aux larmes! Ils ont été dépouillés de leurs biens, privés de leur commerce et de leur industrie, qu'on ne leur permet plus d'exercer! Quel moyen d'existence reste-t-il à cette pieuse nation? Les familles les plus aisées autrefois sont aujourd'hui

réduites à la dure nécessité de nous exposer leurs besoins extrêmes, par des lettres ou des billets : familles la plupart nombreuses, qui, dans la circonstance de la famine et de la cherté des denrées, n'ont d'autres ressources que celles qu'elles espèrent de nous. Dans l'abîme et la confusion de tant et si grands maux, je ne respire que pour gémir et pleurer avec ces malheureux, et je crois pouvoir m'appliquer ce texte de saint Paul : *Flere cum flentibus*. Je me vois chaque jour entouré de cent cinquante à deux cents malheureux, qui, la pâleur sur le visage, expriment par leur seul aspect le besoin qui les amène à nous; que faut-il que je fasse pour consoler et soulager tant d'affligés?

« Plusieurs catholiques, envoyés en exil pour la foi dans des pays lointains et malsains, victimes glorieuses de leur fidélité, ont consommé le sacrifice par une mort douloureuse. Ces dignes confesseurs de la foi ont déjà reçu la récompense promise à la persévérance; mais les veuves et les orphelins qu'ils ont laissés dans le plus grand dénûment de tout, seront-ils abandonnés du Ciel? Non, ils ne le seront pas, non plus que de nous; ils méritent tous les soins de la charité, sans lesquels le désespoir opprimerait infailliblement le

courage qui les a soutenus jusqu'ici : oui, je crois pouvoir le dire, les secours spirituels et temporels que nous avons prodigués à ces pauvres catholiques, les ont soutenus. Si le désespoir paraît quelquefois s'emparer de leur cœur affligé, ils accourent à nous, ou nous allons à eux, et les paroles de vie et de consolation, accompagnées de quelques secours temporels que nous leur donnons, raniment en eux le flambeau de la foi et leur rendent l'espérance. Nous les visitons partout, au milieu des hérétiques et des infidèles, et nous ne donnons pas à l'ennemi le temps de profiter de notre absence pour séduire les plus faibles. L'espoir d'être soutenus les soutient encore : serions-nous réduits à les abandonner, après les avoir préservés si longtemps du naufrage? à les voir succomber aux tentations qui les poursuivent constamment, et périr à la vue du port? Non, je ne puis m'arrêter à cette vue accablante. J'ai mis ma confiance en Dieu; et la charité qui vous anime, Messieurs, et tous les pieux confrères de la Société, bien dite de la Foi, m'est un sûr garant que vous continuerez les généreux efforts que vous avez déjà faits pour perfectionner cette grande œuvre de piété et de miséricorde : de piété, dis-je, puisque la foi en

est le premier motif, et de miséricorde, puisque l'humanité souffrante dans les membres de Jésus-Christ est si charitablement soulagée.

« Je remets donc, Messieurs, entre vos mains le sort éternel de tant d'âmes fidèles, auxquelles vous conserverez par vos soins charitables et la vie temporelle et la vie spirituelle. Si vous les abandonnez, combien d'entre elles succomberont aux besoins qui les oppriment, et aux périls qui les environnent ! Cet abandon les précipitera en grand nombre dans le désespoir et dans l'abîme des maux sans fin.

« Pardonnez, Monsieur, la peine que je vous donne ; pardonnez si l'affliction que j'éprouve, passant de mon cœur à la plume, s'est fait sentir au vôtre. C'est un besoin naturel à la sensibilité de se communiquer, et un soulagement pour elle de rencontrer cette commisération qui est fille de la charité, et que vous nous témoignez si efficacement par vos bienfaits. L'intérêt que vous avez mis à nous obtenir des secours, prouve assez celui que vous prenez à nos peines ; et c'est pour moi, Monsieur, une consolation bien douce de vous en témoigner une sincère reconnaissance, tant de ma part que de celle de nos pauvres catholiques persécutés. Je vous prie de plus, Mon-

sieur, de vouloir bien être mon organe auprès des respectables membres du Comité de votre sainte Société, pour leur offrir à tous, et à chacun en particulier, le témoignage de la haute estime et de la gratitude que mon cœur leur a vouées.

« J'ai reçu en février dernier la somme de 10,000 francs de la Société ; c'est-à-dire, d'après l'avis de notre maison de Paris, j'ai tiré sur elle le montant de ladite somme, M. Dromel m'ayant donné avis de ce secours depuis septembre 1828. J'avais fait un emprunt, de manière que cette somme était en partie et en grande partie employée lorsque je l'ai reçue, après avoir payé les dettes que j'avais contractées dans cette espérance. J'ai envoyé ce que j'ai pu à nos catholiques exilés dans des pays lointains, à Angora et ailleurs. La lettre de M. Dromel, que je reçois aujourd'hui, par laquelle il met à ma disposition une somme de 6,000 francs, est arrivée au moment où je me trouvais de nouveau dénué de moyens et dans la plus grande sollicitude. Comme je dois cette faveur à vos bons soins, permettez, Monsieur, que je vous réitère mes sincères remercîments. »

Non content de partager la douleur de tant de malheureux, M. Bricet partageait aussi leurs

souffrances physiques et leurs dangers : il avait réduit sa maison au plus strict nécessaire, puis il ne craignait pas d'aller chercher les malheureux que la crainte obligeait à se cacher. Déguisé en médecin, pour ne pas compromettre les familles qu'il visitait, il allait porter les derniers secours de la religion aux moribonds, fortifier ceux qui chancelaient, secourir ceux qui étaient dans le besoin. En un mot, il était pour tous un ange de consolation. La maison de Saint-Benoît était devenue comme un immense bazar, où les Arméniens avaient déposé ce qu'ils n'avaient point vendu de leurs meubles.

C'était lui qui dirigeait tous les secours que les missionnaires donnaient aux persécutés. Du reste, leur nombre était bien petit, et deux d'entre eux, étant Arméniens d'origine et connus pour tels, on jugea sage de les éloigner de Constantinople, au moins pour un moment.

Mais ce n'était point assez d'avoir consolé, soutenu, défendu ce petit troupeau dans les jours mauvais; il fallait travailler à lui en préparer de meilleurs. Déjà la reconnaissance de l'émancipation de la Morée était un fait consommé, déjà l'honorable général Guilleminot était revenu reprendre à Constantinople le poste qu'il y a si

dignement occupé; mais il eût été plus facile d'empêcher le décret d'exil que de le révoquer, surtout chez les Turcs, qui agissent toujours si lentement quand ils ne sont point stimulés par l'argent. « C'est une citadelle à assiéger, disait l'habile diplomate, mais elle est rembourrée de laine. » Enfin, au bout de deux ans, le jour de la Providence arriva, la foi eut son triomphe, la petite Église arménienne catholique fut émancipée et reconnue comme indépendante du patriarcat hérétique : elle se nomma un Patriarche, un Évêque, et l'on commença la construction d'une église.

Or, M. Bricet était l'âme de toutes ces affaires, et voici un des moyens qu'il employa pour faire réussir la diplomatie à obtenir le rappel des exilés. Il rédigea un petit mémoire, dans lequel il notait les principales raisons qu'il conviendrait d'exposer à la Sublime Porte pour l'engager à rappeler les Arméniens qu'elle avait exilés. Son travail fini, il va trouver le général Guilleminot et lui montre son écrit. Il était à peu près conçu en ces termes :

« Il est du plus grand intérêt de la Sublime Porte de rappeler les Arméniens exilés: 1° parce que, comme catholiques, les Arméniens sont les

plus fidèles sujets du Sultan; 2° parce que cette nation dispersée finirait par s'éteindre et priverait ainsi le gouvernement des fonds considérables qu'elle verse tous les ans au trésor; 3° parce qu'en rappelant les catholiques et en les réintégrant dans leurs biens, les puissances amies et alliées de la Turquie applaudiraient vivement aux démarches du Sultan, elles en seraient reconnaissantes à Sa Hautesse, et, dans l'occasion, elles ne manqueraient pas de le lui prouver. » Ces trois raisons bien développées formaient un cahier d'une dizaine de pages. Le général, armé de ces documents, se rendit quelques jours après au Divan, exposa les motifs énoncés, les appuya fortement, et eut enfin le bonheur d'obtenir un firman qui rappelait dans leurs foyers les Arméniens, exilés presque tous dans les provinces les plus reculées de l'empire.

Pour bien apprécier la portée du privilége obtenu d'avoir un Patriarche spécial, il faut savoir qu'avant la persécution le gouvernement turc, sans faire attention à la différence des catholiques et des hérétiques parmi les Arméniens, les considérait tous comme soumis au même Patriarche, et reconnaissait à celui-ci des droits temporels assez étendus. Ainsi il pouvait mettre

en prison et châtier ceux de sa nation toutes les fois qu'il le jugeait à propos. On conçoit combien sous un Patriarche hérétique armé d'un tel pouvoir, les catholiques devaient souffrir. Les prêtres catholiques, par exemple, ne pouvaient faire chez eux ni baptêmes, ni mariages, ni enterrements. Ils n'avaient ni église, ni chapelle, ni oratoire dans toute la ville de Constantinople ou dans ses environs.

M. Bricet obtint encore de la Porte, par l'entremise de l'ambassade de France, non-seulement la liberté du culte aux catholiques, mais encore, comme nous l'avons dit plus haut, un Patriarche avec les mêmes pouvoirs civils que le Patriarche hérétique, et le droit de se bâtir des églises dans tout l'empire ottoman, comme toutes les autres nations chrétiennes.

Pénétré de reconnaissance pour un si grand bienfait, l'Archevêque catholique arménien, résidant à Venise, voulut témoigner à M. Bricet combien toute sa nation lui était redevable dans cette circonstance, et de quels sentiments elle était pénétrée envers lui. Il lui écrivit donc la lettre suivante datée de Venise, le 10 février 1829.

« Ce n'est pas pour vous faire de fades compli-

ments que je prends la plume : c'est un devoir sacré, ou plutôt un sentiment sincère, qui me pousse à vous exprimer notre gratitude et notre admiration, que vous avez si bien méritées par vos bienfaits, durant tout ce temps orageux et fatal à la chrétienté catholique de l'Orient. Je sais que vous ne vous réjouissez que de ce que votre nom soit écrit dans les cieux ; mais je dois rendre hommage à la vérité, en disant que ce nom, si illustre par de vrais mérites, est et sera toujours gravé dans le cœur des Arméniens catholiques, et consigné dans les fastes de l'histoire, pour le faire connaître à la postérité la plus reculée. Tous les bienfaits que vous avez prodigués, et que vous ne cessez de prodiguer aux pauvres Arméniens persécutés et opprimés par des malheurs extrêmes, ne sont pas parvenus à notre connaissance; nous en connaissons quelques-uns de bien signalés, et nous en déduisons et en supposons d'autres ; et voici ce que nous en concluons : nous pensons tous que l'ennemi de l'Église de Dieu n'a rien gagné pour avoir banni de Constantinople les ministres du Seigneur, puisqu'il a laissé à son peuple en votre personne le bon pasteur qui remplace si bien les autres.

« Ce peuple, Monsieur, dont vous êtes le véritable

ami, le bienfaiteur et le tendre père, vous parle par mon organe pour vous assurer de sa reconnaissance éternelle et de son attachement. Il appelle sur vous, du haut des cieux, les plus abondantes bénédictions du Seigneur.

« Je vous assure, Monsieur, que ce sont les mêmes sentiments qui nous animent tous, et je me félicite de pouvoir vous les exprimer avec cette effusion de cœur qui doit caractériser notre amitié.

« Je vous prie d'agréer l'assurance de mon dévouement et de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

« SUKIAS SOMAL,
« Archevêque arménien. »

De son côté, M. Bricet témoigna sa joie et sa reconnaissance dans une lettre adressée à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en réclamant de nouveaux secours.

Cette lettre est datée du 25 novembre 1829.

« Les prières des malheureux peuvent fatiguer, mais non offenser des âmes charitables. Cette persuasion me donne la confiance de vous réitérer aujourd'hui des instances devenues importunes peut-être, mais nécessitées par la conti-

nuation des maux qui n'ont cessé d'affliger notre mission depuis deux ans. Grâces au Seigneur, nous espérons toucher au terme de nos peines, parce que sa miséricorde commence à se manifester par le rappel des exilés; néanmoins un effort de charité est indispensable pour perfectionner le bien commencé. L'émancipation des catholiques est à peu près certaine, c'est-à-dire que notre ambassadeur, digne représentant de sa nation, pour l'honneur du nom français et le bien de la religion ainsi que de l'humanité, va délivrer les catholiques de nos contrées de l'esclavage et de la servitude sous laquelle ils gémissent depuis tant de siècles. Dès lors ils jouiront pleinement de la liberté de conscience, au milieu des infidèles et des hérétiques. C'est pour moi une grande consolation, Monsieur, de pouvoir vous annoncer cette heureuse espérance, assez fondée pour pouvoir être communiquée. Le nom français déjà cher aux nations orientales, le sera bien plus maintenant. Béni soit le Seigneur! bénis soient à jamais tous ceux qui ont concouru à une si grande œuvre! bénis soient tous les pieux associés de la sainte Propagation de la Foi! que l'ange du Seigneur présente leurs mérites devant le trône de la Divinité comme les

aumônes de Tobie, et que les milliers d'âmes qu'ils ont sauvées des périls du naufrage soient leur couronne dans l'éternité bienheureuse! C'est particulièrement aux membres des conseils de l'Œuvre que je voudrais pouvoir exprimer ma reconnaissance personnelle et celle de tant de fidèles qui, par leurs soins charitables, ont conservé et la vie spirituelle et la vie temporelle. Nous jouissons de la douce confiance de pouvoir retirer des ombres de la mort une grande partie des persécuteurs, qui, forcés de reconnaître dans notre sainte Église les marques de la primitive, sont vaincus par la charité qu'ils ont reconnue dans la sainte union de la foi : *ut cognoscat mundus quia discipuli mei estis.*

« Déjà le sconversions ont commencé, quoique la persécution ne soit pas encore entièrement finie sous tous les rapports. J'ai déjà reçu plusieurs abjurations, et un nombre considérable n'attend que le moment de l'émancipation pour se réunir au bercail. Voilà, Messieurs, le fruit de vos aumônes, voilà la force de la charité : *Fortis est ut mors dilectio... hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

« J'ai dû contracter de nouveau des dettes pour continuer les secours qu'il n'est pas encore temps

de supprimer. C'est en vous, Messieurs, après Dieu, que j'ai mis ma confiance; j'espère que vous ne m'abandonnerez pas, car je suis incapable de soutenir tout seul un fardeau si pesant. Nos vœux pour votre bonheur présent et futur, auxquels s'unissent les remercîments les plus affectueux et les plus sincères de tous nos bons catholiques, sont trop peu pour répondre à vos bienfaits; que le Seigneur soit lui-même votre récompense éternelle. Telle est la prière que nous lui faisons tous d'un cœur et d'une voix unanimes. »

Pendant tout le temps que se traitait l'affaire importante de l'émancipation des Arméniens catholiques, la grande connaissance que M. Bricet avait du pays lui suggérait les raisons qui pouvaient faire impression sur l'esprit des Turcs, et il les transmettait à l'ambassade. Il sollicitait de tous côtés un appui pour ses enfants, qu'il savait gémir dans l'exil et soupirer après le jour de leur délivrance. Il nourrissait par d'abondantes aumônes ceux qui étaient restés, et travaillait à rappeler ceux qui étaient dispersés. Aussi est-il impossible de faire comprendre le respect, la vénération et la reconnaissance dont il était l'objet dans cette nation. Il n'est pas une famille, depuis

la plus riche jusqu'à la plus pauvre, à qui il n'ait rendu quelque service, dans laquelle il n'ait soulagé quelqu'un et dont il n'ait gagné l'affection : car il avait surtout au dernier degré le talent de se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Il savait s'asseoir sur un sopha comme les Arméniens, saluer comme eux, prendre part patiemment pendant des heures entières à leurs conversations. Il connaissait tout ce qui pouvait les intéresser, comme aussi leurs rites et usages différents, et savait s'accommoder à chacun. C'était à un tel point que le peuple se persuadait qu'il était de race arménienne par sa mère.

Si, encore aujourd'hui, vous consultez un Arménien catholique, si c'est surtout un de ceux qui ont été persécutés et exilés pour la foi, il vous répondra avec la plus vive émotion que M. Bricet fut toujours, mais plus que jamais dans ces temps d'épreuves et de souffrances, le père nourricier et le vrai sauveur de leur petite nation, que la maison de Saint-Benoît était le refuge des pauvres et de tous les malheureux, que personne n'allait jamais frapper en vain à sa porte, parce que sa bonté, aussi bien que ses ressources, étaient inépuisables.

Ceux surtout qui attiraient le plus ses soins

étaient les pauvres, les infirmes et ceux qui n'auraient pu partir pour l'exil sans périr indubitablement, au cœur de l'hiver, dans un voyage dangereux et lointain. Il en cacha un grand nombre dans les caves et les greniers des maisons dépendantes de Saint-Benoît. Il en envoya quelques-uns chez ses amis, il en dirigeait d'autres vers l'Archipel, vers Rome ou Trieste, et payait toujours les frais de voyage. Il employa à ses charités presque tous les revenus de la mission, outre les aumônes qu'il recevait de France et d'autres pays catholiques ; de sorte que la maison de Saint-Benoît, en 1830, était grevée d'une dette de plus de 50,000 fr.

Mais tant de travaux et de bienfaits ne s'opéraient point sans danger pour M. Bricet. On conçoit facilement que la fureur des hérétiques devait se diriger contre lui. Aussi sa vie fut-elle plusieurs fois sérieusement exposée, soit du côté des voleurs, soit du côté de sicaires apostés. Un jour, il avait un long trajet à faire pour visiter quelques pauvres malades qui étaient dans le besoin. A cette époque il fallait user d'une grande prudence, car on pouvait être volé et assassiné à chaque instant. Avant de partir, M. Bricet divise la somme qu'il avait l'intention d'emporter. Il

met quelques pièces de cuivre dans une bourse déjà usée, et son or dans une autre qu'il cache adroitement, et sort de la maison. Bientôt il rencontre deux hommes de mauvaise mine, et bien que ce fût en plein jour, ils lui demandèrent de l'argent. Cela voulait dire tout simplement : La bourse ou la vie. M. Bricet le comprit bien ; aussi sans répondre un seul mot ni faire d'embarras, il tire une bourse de la poche où les Orientaux ont coutume de mettre leur monnaie : «Tenez, leur dit-il, et que le bon Dieu vous accompagne.» Ces voleurs, charmés de tant de bonne volonté, laissèrent M. Bricet continuer tranquillement son chemin, et n'en demandèrent pas davantage.

Une autre fois, les hérétiques ayant appris que M. Bricet devait aller à tel jour dans un quartier de la ville, probablement pour y administrer les secours de la religion, mirent sur ses traces quelques agents de leur police secrète afin de le prendre s'il était possible. M. Bricet était déguisé; les émissaires le trouvent en route, et, sans le connaître, ils vont s'adresser à lui-même, demandant s'il n'a pas vu le *petit papas franc*. « Il n'est pas loin, répond M. Bricet avec assurance, dépêchez-vous si vous avez intention de l'arrêter.» Et

il s'échappa ainsi, comme l'avait fait autrefois saint Athanase en pareille rencontre.

Le trop fameux Casès Arétine, hérétique forcené, chef de l'hôtel des Monnaies, était l'ami intime de Mahmoud II. Appuyé du Sultan, ce fut lui qui alluma contre les catholiques la persécution dont il a été parlé. Il en voulait principalement à M. Bricet, parce qu'il savait bien que celui-ci était son plus redoutable adversaire et le plus puissant protecteur des catholiques. Un jour, il appela un individu de sa nation, lui donna trois cents piastres et lui fit jurer d'assassiner M. Bricet d'une manière ou d'une autre. Cet homme s'était converti quelque temps auparavant entre les mains de M. Bricet, qui avait pris la peine de l'instruire, l'avait confessé et avait reçu son abjuration. Ce nouveau Judas, résolu à exécuter son dessein, va trouver un jour son père spirituel et le prie de le confesser. C'était à la porte de l'église de Saint-Benoît. « Entrons dans la sacristie, dit M. Bricet. — Non, je désire que ce soit dans votre chambre.» Surpris de cette réplique un peu trop hardie, M. Bricet lève les yeux et remarque sur la figure de son pénitent des signes qui trahissaient ce qui se passait dans son âme. Avant d'entrer dans sa chambre, il dit à

un domestique de se tenir à la porte en cas de besoin. Le perfide n'avait pas prévu ces mesures; aussi était-il à peu près sûr de son coup. En effet, à peine aux genoux de son Père, le voilà de nouveau sur pied, un poignard à la main et prêt à le lui plonger dans la poitrine. Mais tout à coup paraît le domestique qui tombe sur lui, l'étreint et le terrasse. Ce malheureux traître avoua ensuite les circonstances de son crime telles qu'elles viennent d'être racontées ; et M. Bricet, au lieu de le livrer entre les mains de la justice, lui accorda son pardon et le laissa partir.

Dieu lui donnait ainsi une prudence merveilleuse pour éviter tous les dangers. Il avait un talent singulier pour dépister les inquisiteurs hérétiques, quand il s'agissait d'aller administrer les sacrements jusque dans l'intérieur des maisons. Une demoiselle arménienne, convertie depuis peu par M. Bricet, tombe dangereusement malade. Aller la confesser; lui porter le saint Viatique et les autres secours de la religion eût paru à tout autre, chose à peu près impossible: car les parents de la jeune personne auraient mieux aimé voir tous les maux du monde dans leur maison plutôt que le petit supérieur de Saint-Benoît. M. Bricet y pénétra pourtant sans

que le propriétaire s'en doutât; car de quoi n'est pas capable un cœur rempli de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Pour cela donc, M. Bricet prend un habit séculier, l'air, la tournure et la démarche d'un petit docteur, sans oublier la canne ni les gants de castor. Il se fait accompagner par son soi-disant domestique, qui n'était autre qu'un bon médecin de Péra portant fioles et remèdes. Arrivés à la maison, M. Bricet laisse son apothicaire à la porte de la chambre, et dit gracieusement aux membres de la famille qu'un médecin est comme un confesseur, qu'il doit être seul avec son malade, parce que celui-ci peut avoir des secrets à lui révéler, et parce qu'un infirme préférerait quelquefois mourir plutôt que de dire en public la cause ou les principes de sa maladie. Tout le monde applaudit à ces raisons: aussi M. Bricet entre seul, confesse sa malade, lui administre tous les sacrements et sort tranquillement. Quelques heures après la jeune personne avait cessé de vivre.

Il ne craignait rien quand il s'agissait de travailler au bien des âmes et de les préserver des dangers qui les entouraient, et n'épargnait pas les démarches même auprès des schismatiques. Un jeune missionnaire, peu de temps après son

arrivée à Constantinople, avait eu occasion de faire connaissance avec un libraire grec. De temps à autre il lui faisait une visite et lui achetait quelques livres. Un jour, le libraire lui fit voir tout son magasin, faveur qu'il refusait à tout le monde; le missionnaire, examinant attentivement, fut très-surpris de trouver un petit cabinet de réserve où étaient entassés quantité de livres obscènes et impies avec les gravures les plus révoltantes. A son retour à la maison, il avertit M. Bricet, et celui-ci lui répondit simplement : Laissez-moi faire, je vais remédier à tout cela. Puis il sortit et alla trouver le Patriarche grec, lui exposa le motif de sa visite et lui parla avec autorité du trafic honteux et immoral de l'un de ses sujets. Le Patriarche remercia M. Bricet de l'avis qu'il venait de lui donner, et le même jour la boutique du libraire fut fermée. Plus tard, celui-ci se mit sous la protection russe, grâce à laquelle il put continuer son infâme métier.

D'après tous ses efforts pour combattre le mal, on peut juger de la joie qu'éprouvait M. Bricet quand il pouvait voir quelque triomphe de la vertu et de la foi dans ceux auxquels il portait un si grand intérêt. Une jeune personne hérétique, ayant entendu parler de M. Bricet, voulut con-

naître cet homme extraordinaire dont on disait tant de bien. Dès la première entrevue elle prit la résolution de se convertir. Mais elle avait de grands obstacles à surmonter. Sa mère, fanatique à l'excès, épiait toutes ses démarches, ne la laissait sortir que rarement et toujours accompagnée d'une servante fidèle qui devait rendre compte de sa conduite. Malgré cette surveillance rigoureuse, la jeune personne trouva le moyen de faire sa confession et son abjuration, et de rentrer dans le sein du catholicisme. Bien que cette enfant fût plus sage qu'auparavant, plus humble et plus obéissante, la mère conçut des soupçons sur le compte de sa fille, parce qu'elle n'allait plus à l'église hérétique, fuyait ses prêtres et ne se confessait plus à eux. Cette mère, à toute heure, la maltraitait horriblement, l'accablant de coups, d'injures grossières et de toutes sortes de malédictions. La petite souffrait avec patience, et offrait ses peines à Dieu pour la conversion de sa mère; elle y réussit, comme on va le voir. La veille de Noël elle pensa que le lendemain elle devait s'approcher de la sainte Table. En conséquence, elle se prépare, elle jeûne, elle prie, mais dans le plus grand secret pour ne pas effaroucher sa mère. Cette fois Dieu permit

qu'elle se trompât, sa dévotion la trahit. La mère, furieuse comme une lionne, tomba sur sa fille le bâton à la main, et la frappa tellement que la pauvre enfant perdit connaissance et resta évanouie. Le lendemain elle avait presque oublié ce qui s'était passé la veille; elle se leva avant le jour, alluma sa petite lanterne et se rendit au confessionnal de M. Bricet. Elle s'accusa d'avoir murmuré contre sa mère pendant qu'elle la battait, pensant que c'était à tort et sans motif. Son confesseur la gronda et lui commanda d'aller à l'instant demander pardon à sa mère, et de venir ensuite recevoir l'absolution. La fille se leva, partit et alla se jeter dans les bras de sa mère, qu'elle trouva encore au lit. Elle lui avoua que, pendant qu'elle la *corrigeait,* elle avait dit dans son cœur que sa mère était trop cruelle, et que pour cela son confesseur l'avait obligée à venir lui baiser la main et recevoir sa bénédiction ainsi que le pardon de sa faute. Cette femme, saisie d'étonnement, jeta un regard attendri sur sa fille et l'embrassa; son cœur s'ébranla, ses larmes coulèrent par torrents, les sanglots l'étouffèrent : « C'en est fait! dit-elle; cela me suffit : moi aussi je suis catholique; conduis-moi à ton confesseur. » La fille retourna à l'église en triomphe, accompagnée

de sa mère. M. Bricet, en les voyant arriver, bénit le Seigneur et admira les voies merveilleuses de la Providence pour procurer le salut des âmes. La jeune personne, devenue plus tard religieuse, aimait à raconter ce trait où un acte de vertu, provoqué par M. Bricet, l'avait aidée à triompher ainsi du cœur de sa mère.

Mais si M. Bricet savait se servir des hommes pour vaincre l'erreur, il était bien plus fort encore lorsqu'il n'avait plus que Dieu pour ressource. Alors il savait par la prière arracher au Ciel les prodiges pour défendre les âmes en danger de périr. Le trait que l'on va lire a été connu de beaucoup de personnes, et Dieu voulut sans doute par là manifester hautement la sainteté de son serviteur. Il se passa dès le commencement de la persécution, en 1825.

Un Arménien hérétique, après avoir fait son abjuration entre les mains de M. Bricet et lui avoir promis qu'avec la grâce de Dieu il serait fidèle à ses engagements, se retira chez lui en disant à son Père spirituel que sous peu il viendrait le voir pour se confesser de nouveau. Cet homme ne tarda pas à devenir suspect aux agents du Patriarche; on l'arrêta et on le mit en prison. Plusieurs mois se passèrent sans que M. Bricet pût

avoir la moindre nouvelle de son cher néophyte, ce qui lui causait de vives inquiétudes : car on était en temps de persécution. Enfin, un beau jour, M. Bricet vit arriver son jeune homme, qui se jeta à ses pieds et lui baisa la main avec des signes extraordinaires de reconnaissance. « Je viens vous remercier, dit-il à M. Bricet : car ce matin vous avez disparu sans me donner le temps de vous adresser une parole. — Je ne vous comprends pas, mon ami; expliquez-vous, car je ne me souviens pas de vous avoir vu depuis la dernière fois que vous êtes venu dans ma chambre. — Comment! Père, vous voudriez me laisser ignorer le service que vous m'avez rendu? Ah! je vous connais bien. N'êtes-vous pas entré ce matin dans ma prison quelque temps avant le jour, je ne sais comment? ne m'avez-vous pas dit : Allons, dépêchez-vous, et suivez-moi? Les portes étaient ouvertes, et ce qui m'a étonné, c'est que personne ne s'est opposé à notre évasion. Quand nous nous sommes trouvés dans la rue, je voulais vous demander comment vous aviez fait pour pénétrer dans mon cachot, mais voilà que tout à coup je vous ai perdu de vue. Par où êtes-vous donc passé? Ah! Père, il faut que vous ayez couru vite pour arriver chez vous avant

moi. » M. Bricet lui dit tout doucement que c'était son ange gardien, et en même temps il se souvint que ce jour-là, au saint sacrifice, il avait prié pour son jeune homme avec plus de dévotion et un peu plus longtemps que les autres fois.

La nouvelle de cette délivrance extraordinaire arriva aux oreilles du Patriarche hérétique, qui se fit amener le jeune homme. Touché de son récit, il ne put s'empêcher de reconnaître le prodige opéré à son sujet et le laissa en liberté. Ce fait fut ainsi connu d'un grand nombre de personnes. M. Bricet lui-même le raconta, en tierce personne, dans une lettre latine adressée, le 24 décembre 1825, à M. Baccari, supérieur de Monte-Citorio, à Rome. Voici la traduction de l'extrait qui le concerne :

« Maintenant, pour la plus grande gloire de Dieu et pour votre édification, je veux vous raconter un miracle opéré tout dernièrement par le Seigneur. Un jeune Arménien hérétique, qui avait beaucoup souffert pour la foi et dont j'avais reçu l'abjuration depuis environ deux mois, fut de nouveau arrêté et détenu en prison pour être ensuite envoyé en exil. Mais le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux a daigné le délivrer de sa prison par le moyen d'un ange, qui prit la figure

et l'extérieur du missionnaire confesseur de ce jeune homme, en la même manière qu'il délivra saint Pierre des mains d'Hérode. Après qu'il eut ainsi été mis en liberté, le Patriarche arménien, qui était le persécuteur, le fit mander plusieurs fois, et, après l'avoir entendu, le laissa en liberté. Gloire à Dieu au plus haut des cieux (1). »

CHAPITRE V

Fin du séjour de M. Bricet à Constantinople, 1830-1838.

Après les temps de persécution, M. Bricet songea à réaliser un projet qui le préoccupait depuis longtemps pour assurer les progrès de la foi et de la religion dans Constantinople, et qu'il

(1) « Nunc ad majorem Dei gloriam vestramque ædificationem, nuper à Domino factum miraculum vobis narrare volo.

« Juvenis quidam Armenus hæreticus, cui post multa pro fide perpessa, absolutionem dederam (duos ante circiter menses), cùm iterum in exilium mittendus in carcere custodiretur, omnipotens atque misericors Deus, per angelum in habitu formâque missionarii dicti juvenis confessarii eum è carcere liberare dignatus est, eo modo quo sanctum Petrum apostolum è manibus Herodis liberavit. Quem jàm liberum, Patriarcha armenus persecutor iterùm vocavit, auditumque dimisit. Gloria in excelsis Deo ! »

(Archives de la Maison de Monte-Citorio.)

n'avait pu exécuter jusque-là. La maison de Saint-Benoît anciennement avait entretenu une école ou collége, que l'on avait été obligé de fermer à cause du défaut d'hommes et d'argent. Dès que les ressources le lui permirent, M. Bricet songea à procurer ce bienfait à la jeunesse catholique de Constantinople. La Congrégation, recevant chaque jour de nouveaux sujets dans son sein, put lui fournir un renfort d'ouvriers ; et il se décida à ouvrir le collége de Saint-Benoît en 1831.

Ce collége eut dès son début un succès inespéré. Il réunissait 54 élèves internes, parmi lesquels se trouvaient même plusieurs schismatiques, que l'on espérait, par le moyen de l'éducation, ramener dans le sein de l'Église. Plusieurs exercices publics eurent lieu dans le cours de l'année, à la grande satisfaction des amis de la religion et au grand étonnement des infidèles et des schismatiques. Le gouvernement turc lui-même témoigna porter un grand intérêt à cet établissement, et tout annonça que ce serait dans peu un puissant moyen de conversion, surtout pour ceux qui étaient séparés de l'unité catholique.

Comme la peste exerçait fréquemment ses

ravages à Constantinople, le collége se trouvait menacé d'interrompre souvent ses cours, par l'effroi des parents qui craignaient avec raison que le rassemblement des enfants ne développât et ne communiquât la contagion. M. Bricet fit l'acquisition d'un local très-convenable à San-Stefano, village situé à trois lieues de Constantinople, pour y transférer le collége en cas de peste. Cette maison se trouva heureusement prête, lorsqu'en 1832 la peste se déclara à Constantinople, où elle exerça d'affreux ravages. Il y avait alors six missionnaires qui dirigeaient ce collége, lequel fut plus tard transféré à Bébek, où il se trouve encore aujourd'hui. Deux autres missionnaires travaillaient à la Mission, sous la direction de M. Bricet, dont le zèle et l'inépuisable charité ramenaient à l'Église un grand nombre d'enfants séparés.

« Le vénérable M. Bricet, notre préfet apostolique, fait un bien immense, écrivait un missionnaire de cette ville en 1832. Il ne se passe pas de semaine qu'il ne se présente à lui bon nombre d'hérétiques pour être instruits de la vérité; il a surtout la confiance des Arméniens. Depuis quatre ans il en a réconcilié à l'Église au moins une centaine. Sa grande charité pour les

pauvres lui a acquis la vénération de tout le monde; on le regarde comme un nouveau saint Vincent de Paul. Quoiqu'il soit d'une santé fort délicate, il a une activité incroyable, et cette activité est la même pour toutes les bonnes œuvres. Il soigne avec une tendresse vraiment paternelle les enfants trouvés, que l'on expose ordinairement à la porte de notre église, et qu'il fait recueillir. Il les place comme on le fait en France, et il les fait élever aux frais de notre Mission. Les hérétiques ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à son zèle et à sa charité. Priez Dieu de nous conserver ce vénérable supérieur, qui est l'âme du collége aussi bien que d ela Mission : car c'est la vénération que les pères de famille de toutes les religions ont pour ce saint missionnaire qui les porte à nous confier leurs enfants. »

Les Turcs eux-mêmes avaient une grande vénération pour lui. On en voyait quelquefois venir se jeter à ses pieds : « Que voulez-vous, leur disait M. Bricet, que demandez-vous?—Nous sommes malades, répondaient-ils, nos imans nous ont dit qu'il n'y avait d'autre moyen de nous guérir que d'aller implorer les prières des prêtres francs. » Alors ces pauvres Turcs se mettaient à genoux, M. Bri-

cet lisait l'Évangile sur leur tête, puis ils se retiraient pleins de confiance, et quelquefois ils recouvraient la santé.

On ne pourrait raconter en détail toutes les conversions opérées par le ministère de M. Bricet, parmi les hérétiques; contentons-nous de citer encore quelques traits rapportés par les missionnaires qui travaillaient avec lui.

« Vous apprendrez avec plaisir, écrivait l'un d'eux, le 24 novembre 1833, que Notre-Seigneur vient de faire une nouvelle conquête dans la personne d'un prêtre hérétique très-renommé dans le pays. C'est notre vénérable supérieur, M. Bricet, qui a eu le bonheur de recevoir son abjuration. Il l'a fait embarquer pour l'Italie, parce que sa conversion l'exposerait ici aux plus grands dangers de la part des hérétiques.

« Nous avons aussi un Arménien que des malheurs particuliers ont mis en rapport avec nous. Il paraît que Dieu s'est servi de l'adversité pour lui ouvrir les yeux et le faire rentrer dans la voie de la vérité. Il a commencé sa confession à M. Bricet, et dans quelques jours il fera son abjuration. »

Un autre missionnaire, écrivant le 14 décembre de la même année, après avoir rapporté plusieurs

conversions d'hérétiques opérées dans l'espace de trois mois, ajoute :

« Voilà le fruit de la charité tout apostolique de notre supérieur, M. Bricet : les bonnes œuvres sans nombre qui sortent de ses mains comme d'une source intarissable, son zèle infatigable à soulager toutes les misères, qui dans ces contrées sont extrêmes et sans autres ressources que celle des missionnaires, tout cela touche les cœurs et frappe les hérétiques, qui ne sont pas du tout accoutumés à un tel exercice de la charité chrétienne. On peut dire de lui comme de saint Vincent, que les pauvres sont son *poids et sa douleur;* aussi est-il vénéré ici comme l'homme de miséricorde. »

Tant de travaux de M. Bricet, joints à son âge déjà avancé, lui occasionnèrent, en 1835, une maladie qui jeta l'alarme dans le cœur de ses confrères et de tant de malheureux qui recouraient à lui. M. Leleu écrivait à ce sujet le 2 mars 1835 :

« Notre bon et vénérable préfet apostolique, M. Bricet, vient de faire une maladie qui pour un moment nous a donné de vives inquiétudes. Le mal s'annonçait comme devant être fort sérieux. Enfin trois saignées coup sur coup, des

sueurs abondantes l'ont tiré de danger en peu de temps et ont dissipé toutes nos appréhensions. Il a dit la sainte Messe, quoique bien faible encore. C'eût été, je vous assure, une perte irréparable pour la mission de Constantinople. Cet excellent missionnaire jouit d'une considération universelle; mais il inspire surtout une confiance sans bornes aux familles arméniennes, dont il est vraiment le père. Il a rendu à cette nation, comme vous savez, de grands services, et il n'a pas peu contribué à son émancipation. Il répand sans cesse des aumônes considérables, et tous les malheureux viennent à la Mission comme ils allaient à Saint-Lazare du temps de saint Vincent. Quand on veut se débarrasser de quelqu'un qui est dans la détresse, on lui dit : « Allez à la Mission. » Et, en vérité, je crois que le bon Dieu multiplie miraculeusement les pains entre les mains de M. Bricet : car ce saint homme trouve toujours à donner sans s'épuiser. S'il a quelquefois l'air triste, ce n'est que lorsque sa bourse commence à se vider. Et remarquez qu'ici ce sont des familles entières à soutenir et à loger, surtout parmi les Arméniens.

« Vous apprendrez avec plaisir que le souverain Pontife a fait écrire à M. Bricet pour lui

témoigner sa satisfaction des développements que prennent nos missions du Levant, et surtout des soins que nous donnons à l'éducation de la jeunesse. »

M. Bricet avait en 1833 fait restaurer l'église de Saint-Benoît, qui depuis plus d'un siècle n'avait subi aucune réparation. Il y rétablit aussi la célébration des offices publics. De plus, chaque jour on y faisait le catéchisme en quatre langues : en turc, en grec, en italien et en français. Non content de travailler dans son église, M. Bricet parcourait encore les campagnes. Même après la maladie dont nous avons parlé et malgré son grand âge, il allait encore évangéliser tous les environs de Constantinople, où beaucoup de catholiques étaient privés des secours spirituels. Ainsi opérait-il un bien immense, en laissant à ceux qui devaient le suivre l'exemple d'une vie véritablement apostolique.

Le secret de M. Bricet pour opérer toutes ces merveilles était, nous l'avons vu au commencement de cette notice, le détachement du monde et la prière. On en jugera par la lettre suivante :

« Vous vous plaignez, écrivait-il à une de ses sœurs en 1833, que je ne vous tutoie plus. La

familiarité m'est devenue étrangère, et j'ai perdu l'usage de notre enfance, quoique j'en aie conservé le souvenir et les affections envers vous et mes chers parents. Mais je vous avoue que je suis si absorbé d'occupations que je pourrais m'appliquer ce que Dieu dit à Abraham. En lui commandant de quitter son pays, il lui ajouta : « Quitte aussi tes parents. » Je regarde les pauvres, les veuves et les orphelins qui m'environnent comme ma mère, mes frères et mes sœurs. Je prie néanmoins le Seigneur pour vous ; je lui demande, non qu'il vous enlève vos croix, mais qu'il vous donne le courage de monter jusqu'au Calvaire pour y mourir de son saint amour, comme il est mort pour nous. Quoi ! vous gémissez et vous ne vous rappelez pas ces douces paroles de notre divin Sauveur : « Venez à moi, « vous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai ? » N'est-ce pas assez de Jésus pour vous consoler ? Le temps va finir avec vos peines ; l'éternité est proche qui les couronnera ; vous ne travaillez pas en vain : pourquoi donc gémissez-vous ? Vous êtes faible, mangez souvent le Pain qui donne la force, et vous vous soutiendrez. Je vous écris ce peu de mots, car je n'ai rien de plus à dire, sinon que vous aimiez et serviez le Seigneur dans la joie de

votre âme et que vous me recommandiez à sa miséricorde. »

« J'espérais que vous n'auriez pas besoin de ces avis, écrivait-il encore à cette même sœur; mais quand on me presse de vous écrire, c'est assez me dire que vous êtes encore bien faible, puisque vous cherchez ou désirez quelque consolation, non de votre divin Époux, mais d'un pauvre homme misérable s'il en fût jamais. O doux Jésus, ô mon Dieu, ô mon Sauveur! faut-il que notre cœur ne puisse se détacher de tout ce qui n'est pas vous, pour se donner uniquement et entièrement à vous! Gardons, je vous prie, toutes nos affections et tous nos désirs pour Celui qui seul en est digne et qui seul pourra les récompenser. O âme chrétienne, c'est en Jésus que nous devons nous chercher, c'est en lui que nous devons nous réunir et nous trouver dans le temps et dans l'éternité de son divin amour, que je lui demande pour vous. »

« Nous sommes ici entourés de peste, écrivait-il encore en 1833 ; ce fléau a jeté la terreur dans le pays. Dieu est irrité, prions, et surtout priez pour un pauvre malheureux qui voit et connait sa misère et son indignité, son ingratitude envers son Sauveur et sa lâcheté à le servir. »

C'est par cette humilité qu'il s'était préparé dès longtemps à recevoir une grande abondance des grâces de Dieu ; il en était si rempli, qu'ayant écrit en 1815 à M. Hanon et lui ayant exprimé dans sa lettre les qualités désirables dans ceux que l'on enverrait dans le Levant, il ne put la terminer sans ajouter ces mots : « Je vous prie, Monsieur, de m'excuser si j'ai parlé de quelques qualités ou vertus requises dans les missionnaires du Levant, moi qui suis infiniment misérable et qui ne suis pas digne d'être appelé missionnaire. Cependant je le répète en tremblant : *Personne ne peut prendre l'honneur de l'apostolat, sinon celui qui est appelé par Dieu comme Aaron.* » (Hebr. v, 4.)

Cette humilité, qui remplissait son âme, le faisait gémir sur la charge de supérieur qu'il avait à remplir. « Nous avons fini notre retraite, écrivit-il à M. le supérieur général, le 27 septembre 1837. A la clôture de la retraite, j'ai donné à la communauté connaissance de ma détermination. Très-honoré Père, je me remets entièrement aux mains de l'obéissance, vous suppliant de prendre en considération ce que je soumets à votre sagesse. » Or, voici quelles avaient été ses paroles à ses confrères : « Après avoir réfléchi

devant Dieu, je me reconnais incapable et indigne de la supériorité, moi qui ne suis pas digne du nom de missionnaire. La crainte de me charger des fautes des autres, après que j'en ai déjà tant de personnelles à expier, me détermine, Messieurs, à vous faire cette déclaration, en vous priant d'écrire à notre très-honoré Père qu'il ait la bonté de vous donner un autre supérieur. Je lui écris moi-même par ce courrier. Je demande pardon à tous et à chacun de mes confrères pour le mal que j'ai fait, ou contre la charité, ou contre mon devoir, soit par ignorance, soit par mauvaise volonté, et je les prie instamment de me recommander au Seigneur. »

Quoiqu'il fût loin de mériter les reproches qu'il se faisait d'une manière si humble, on ne tarda pas à lui accorder la décharge qu'il demandait avec tant d'instances. Il avait déjà soixante-trois ans, dont vingt-six avaient été passés dans les plus rudes travaux apostoliques. Sa santé, toujours débile, semblait menacer ruine à chaque instant. Il paraissait épuisé, et à le voir on eût dit que la moindre incommodité eût suffi pour le conduire dans la tombe. On pensa donc qu'il était temps de diminuer le poids de ses travaux, et on lui écrivit pour lui annoncer qu'il avait ob-

tenu ce qu'il demandait avec tant d'instances, c'est-à-dire la décharge de cette supériorité qui pesait tant à son humilité.

Ses confrères qui connaissaient sa détermination, en étaient extrêmement affligés, et ils avaient fait tous leurs efforts pour l'engager à changer sa résolution, mais tout avait été inutile. La lettre fatale de rappel arriva en septembre 1838. « J'étais à Constantinople depuis huit jours seulement, raconte M. Doumerq, aujourd'hui supérieur de la mission d'Alger, lorsque M. Bricet fut rappelé à Paris. Il était si aimé et respecté que personne n'osait lui remettre les lettres qui lui donnaient un successeur. Je fus chargé de cette mission en qualité de nouveau venu. Je me rendis dans sa chambre, où je le trouvai en prières. A peine lui eus-je dit que M. le supérieur général, accédant à ses désirs, l'autorisait à aller finir ses jours à la Maison-mère, que, levant les yeux au ciel et les bras étendus comme en extase d'actions de grâces, il dit : « Oh ! quelle bonne nouvelle ! Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous avez enfin exaucé mes désirs et mes prières. » Et aussitôt il se mit à faire les préparatifs de son départ, qui eut lieu par le courrier suivant. Il s'empressa lui-même de répondre à M. le supé-

rieur général par la lettre suivante du 17 octobre 1838 : « Je suis à vos ordres au moment où je reçois votre lettre. J'ai embrassé M. Leleu (son successeur) en lui souhaitant tout ce dont on a besoin pour édifier le prochain et remplir son devoir au dedans et au dehors, surtout la douceur et la longanimité. Pour ne pas faire d'esclandre, je prétexte un voyage à Smyrne. D'ailleurs je suis chargé de nombre d'affaires de confiance, que je dois nécessairement régler pour le bien de plusieurs familles, et pour ne pas les laisser dans l'inquiétude. Je mets M. Leleu au courant de tout ce qu'il peut faire et je termine moi-même le reste. Je me garderai bien de dire que je suis appelé pour ne plus revenir, afin d'éviter les pleurs de beaucoup de pauvres. » Son départ fit en effet couler les larmes de tous. Les missionnaires avaient pour lui une estime et une affection telles qu'à son départ ils pleuraient comme des enfants. Ils l'ont toujours vivement regretté et ils ne se résignèrent à la séparation qu'à cause de l'extrême faiblesse de sa santé qui s'altérait sensiblement, et parce qu'ils voyaient bien que sa retraite à Paris était une mesure très sage, tant pour lui procurer du repos que pour le conserver encore quelque temps à la vénéra-

tion de la Congrégation. La nation arménienne fut inconsolable, surtout les pauvres qu'il avait tant aimés et secourus.

Il ne fut pas témoin de ces pleurs; mais ses confrères de Constantinople recueillirent pendant bien longtemps l'expression des regrets qu'il laissait sur ce théâtre de ses travaux. « Il est bien difficile, écrivait M. Leleu après son départ, d'emporter plus généralement l'estime et l'affection d'un pays que ne l'a fait M. Bricet. Vingt-huit années de travaux apostoliques, sans repos, sans relâche, et presque exclusivement parmi les Arméniens, une prudence consommée, une grande aptitude à se faire tout à tous, un cœur plein de sollicitude et de tendresse pour les pauvres, tel fut M. Bricet, que vient de perdre la Mission de Constantinople. » — « Je serais bien ingrat, écrivait un autre missionnaire en envoyant quelques détails sur sa vie, si je lui refusais ce tribut de reconnaissance: car M. Bricet eut toujours pour moi une bonté particulière. Il prenait grand soin de m'instruire, il le faisait avec la tendresse d'une mère pour son enfant, et il me donnait ainsi part à son expérience. J'ai passé plus de sept ans à Saint-Benoît sous sa sage direction. Il me prenait souvent dans ses courses aposto-

liques pour m'initier au saint ministère; il m'en montrait les dangers ainsi que les moyens de les éviter. Tous les habitants de Constantinople, jusqu'aux imans de Top-Hané, peuvent vous dire qu'il fut toujours le père des pauvres. Enfin, aux yeux de tous ceux qui l'ont vu dans le Levant, M. Bricet était un ange de douceur, le modèle du clergé, un véritable apôtre. » — «Je ne puis exprimer, répète un autre missionnaire, l'émotion de mon cœur quand, seize ou dix-sept ans après cette époque, les pauvres Arméniens et d'autres, me reconnaissant au même costume, s'avançaient vers moi, et, l'âme encore pénétrée du souvenir de notre vénéré confrère et de reconnaissance pour lui, me disaient : « Oh! pour l'amour « du Père Bricet, secourez-nous, nous fûmes ses « protégés et ses enfants! » Cette impression, je l'éprouve encore en rapportant ces détails, et je n'ai jamais pu m'empêcher de bénir le Seigneur d'avoir fait tant de bien, en Orient, par un enfant de saint Vincent. »

Quelques années après son départ, M. Bricet, dont la justice n'était pas moins grande que la charité, écrivait à l'un des missionnaires de Constantinople pour le prier d'aller saluer de sa part M. N., marchand arménien, et de lui solder

une petite dette qu'il croyait conserver encore à son égard. Il lui disait que dans le temps il avait acheté chez ce marchand quelques mouchoirs et qu'il ne se souvenait pas de les avoir payés. « Quand je lus ces lignes à M. N., dit le missionnaire, les larmes lui en vinrent aux yeux. « Écrivez à M. Bricet, me dit-il, qu'il soit tran- « quille, qu'il m'a tout payé, qu'il ne me doit rien, « qu'au contraire je lui dois beaucoup et qu'il « m'est impossible de solder les dettes immenses « que j'ai contractées envers lui. »

CHAPITRE VI

Dernières années et vertus de M. Bricet.

M. Bricet revint en France en passant par l'Italie : car il avait sollicité la faveur d'aller à Rome pour y baiser les pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Mais il ne se regarda pas comme autorisé à jouir d'un repos qu'il ne voulait goûter qu'au ciel. Aussi, loin d'accorder plus qu'auparavant à la nature, aux relations de famille, par exemple, il répondait à sa sœur, qui l'en pressait : « Pensez-vous que je sois revenu en France pour

revivre au monde? Je me souviens de vous dans mes prières, mais hors de là je garde mon esprit et mon cœur libres pour suivre ce que dit saint Paul, que notre conversation soit là où est Jésus-Christ. En effet, si ce Dieu Sauveur est notre unique bien et notre seule espérance, que chercherions-nous ailleurs et qu'y trouverions-nous? »

Toujours prêt à entreprendre les travaux que les supérieurs jugeaient à propos de lui confier, il semblait courir vers la fatigue et la souffrance, jugeant, comme il le disait, qu'il n'avait encore rien souffert pour son divin Maître. Au mois de mai 1841, on l'envoya à Rochefort pour y faire le service des malades de l'hôpital de la Marine à la place de l'aumônier absent, et pour y diriger en même temps les Filles de la Charité de cet établissement. Il remplit avec joie cette fonction, qui le rappelait au milieu des pauvres et des malades, l'objet de ses affections, et il s'en acquitta avec le même zèle qu'il avait montré autrefois dans les différentes pestes de Constantinople. Aussi la bonne odeur d'édification qu'il y laissa fit la plus profonde impression, et plusieurs années après on s'y rappelait encore avec bonheur le passage de cet homme de Dieu.

Mais ce travail ne dura que trois ou quatre mois, et ce n'était pas assez pour le désir qui le pressait de se consumer pour Dieu. Ce zèle n'avait toujours d'autre fondement que son humilité : « Embrassons la croix, disait-il dans une lettre à sa sœur, et réjouissons-nous de mourir sur cet arbre de vie. Pour moi je n'ai pas mérité ce bonheur de souffrir, et c'est ce qui m'inspire beaucoup de crainte : car le Seigneur éprouve ceux qu'il aime. Du reste je m'abandonne à sa miséricorde, mettant toute mon espérance dans la bonté et les mérites de ce divin Pasteur des âmes, quoiqu'il me semble que la croix serait la consolation de mon âme et son repos. »

Plein de ces sentiments, M. Bricet, âgé de 67 ans, se trouvait trop à l'aise avec les occupations qui lui étaient confiées dans la maison de Paris ; il n'y trouvait ni assez de peines ni assez de difficultés à surmonter. Il s'offrit donc aux supérieurs pour aller à Alger vivre sous l'obéissance, dans le nouveau séminaire qui venait d'y être établi. On lui accorda volontiers cette faveur : car on espérait avec raison que la présence d'un si saint vieillard serait un puissant encouragement pour ses confrères, et une grande édification pour

les jeunes clercs de ce nouveau diocèse. Il partit en 1842 avec la même joie que lorsque pour la première fois, trente-deux ans auparavant, il prenait la route de l'Orient. Il témoigna sa joie dans la lettre suivante qu'il écrivait à sa sœur pour lui faire de nouveaux adieux. « Il paraît que la divine Providence m'a destiné absolument pour les missions étrangères : j'ai commencé par là et je finirai par là, probablement, ma course et mon ministère. J'espère que vous ne serez pas assez peu chrétienne pour trouver mauvais ce que fait le Seigneur. En partant du pays, autrefois, j'y renonçai pour toujours, me proposant une meilleure patrie, vers laquelle nous tendons tous, quoique par des voies différentes. Suivons celle que Dieu nous a tracée, et nous arriverons heureusement au terme qui est l'unique objet de nos vœux, et qui doit l'être aussi de toutes nos actions et de toutes nos démarches. La terre est un lieu d'exil auquel nous ne devons point tenir. Cherchons Dieu et nous le trouverons partout. Je quitte donc de nouveau la France, probablement pour ne plus la revoir. Je la quitte sans regret, parce que je ne suis attaché à aucun lieu ; je la quitte avec plaisir, parce que c'est la volonté de Dieu ; c'est pour le servir autant que mon âge me

le permettra. Puissé-je mourir les armes à la main ! Dans quelques jours je pars pour Alger où, à la demande du roi, nous formons une mission. La distance ne m'empêchera pas de prier pour vous. Faites-en autant pour moi, afin que le Seigneur m'accorde toujours sa sainte grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien. »

Arrivé à Alger, M. Bricet mit tous ses soins à satisfaire avec la simplicité et l'obéissance d'un enfant, aux diverses obligations qu'on lui confia dans cette nouvelle maison. Toujours aux aguets pour rendre service au prochain et soulager ses confrères, il commença par prendre pour lui la charge d'excitateur,et ce saint vieillard se levait tous les jours longtemps avant les autres pour les éveiller à quatre heures. Souvent même avant d'avoir rempli cet office il avait déjà passé un long temps devant le Saint-Sacrement. On peut juger par là quelle fut sa fidélité à la règle en tout le reste.

Mais rien ne lui semblait pénible, il se plaignait toujours de n'avoir rien à souffrir, et il ne se consolait que par la conversation habituelle qu'il avait avec Notre-Seigneur. Continuellement appliqué à la prière, ses paroles ne respiraient plus que le désir du ciel, et les lettres rares qu'il

écrivait à sa sœur n'étaient plus que l'expression de sa prière et de ses soupirs vers cette éternelle demeure.

« Quoique le monde soit un lieu d'exil, écrivait-il d'Alger, le 6 mai 1843, nous y trouvons néanmoins notre consolation, puisque Dieu est en tout lieu et que Jésus-Christ, notre divin Sauveur, ne nous a point laissés orphelins: car il est toujours avec nous, au milieu de nous, dans la sainte Eucharistie, comme il était au milieu de ces apôtres et de ses disciples. Que dis-je? il est en nous : car il se donne tout à nous, afin que nous n'ayons rien à désirer. Oh! béni soit à jamais le saint Nom de Jésus! Je suis venu ici avec l'espérance d'y trouver quelque chose à souffrir, bonheur que je n'ai pas mérité dans les pays infidèles où j'ai été vingt-huit ans; mais il paraît que je suis indigne d'une si grande grâce. Que la sainte volonté de Dieu soit faite! elle est toujours sainte et adorable en tout. Abandonnons-nous avec confiance à sa conduite, lui disant avec amour : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite. Si vous êtes dans la consolation, glorifiez-le; si vous êtes dans les peines et les afflictions, remerciez-le : car il a dit : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront

consolés. O bonté divine, que vous rendrai-je pour tant de bienfaits ? En tous lieux, dans tous les états, vous nous assistez, vous nous consolez comme le plus tendre des pères ! Et que dirai-je de l'espérance certaine que vous donnez des biens futurs de l'éternité, que vous promettez en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. O ma sœur, consolons-nous, nous ne sommes pas loin, le moment de notre délivrance approche. Excitons notre foi, élevons notre âme, nos pensées et nos désirs au-dessus de tout ce qui est visible. Contemplez le séjour de délices qui vous est préparé, et que votre cœur se dilate de joie dans le Seigneur. Le ciel est notre patrie ; les anges et les saints sont nos vrais compatriotes : ils nous appellent, ils nous invitent et nous tendent les bras. Hâtons-nous donc par les désirs ardents d'un cœur brûlant d'amour, hâtons-nous d'arriver au port de l'éternelle félicité, que je vous souhaite et que je demande pour vous. Faites-le de même pour votre misérable frère. »

Après trois ans de séjour en Algérie, M. Bricet fut de nouveau rappelé en France. Sa santé toujours faible fit craindre aux supérieurs d'exposer plus longtemps la vie de ce saint vieillard, et il revint à Paris. Mais son séjour ne fut pas de lon-

gue durée; comme nous l'avons déjà vu, il se jugeait indigne de jouir du repos, il voulait mourir les armes à la main et se consumer jusqu'au bout au service du prochain. Il fut exaucé, on l'envoya à la maison de Mission établie à Tours. Là, portant toujours la même obéissance et la même simplicité, il se faisait un bonheur, pendant que ses confrères allaient en mission, de contribuer comme il pouvait au salut des âmes. Bientôt connu dans la ville, on lui amenait les plus grands pécheurs pour les disposer à la pénitence, et Dieu se servait de lui pour toucher leurs cœurs.

D'après le désir de l'archevêque de Tours et la permission spéciale requise à cet effet, il donnait presque tous les ans la retraite aux Carmélites, et personne mieux que lui ne pouvait leur inspirer les sentiments dont doivent être animées ces âmes consacrées à la prière et à la mortification pour le salut du prochain. Lui-même faisait son principal de cette vie de pénitence pour attirer les bénédictions de Dieu sur les œuvres de ses confrères. Semblable à Moïse, il priait et priait sans cesse pour ceux qui travaillaient, soit dans les missions soit dans les séminaires. « Père Bricet, lui dit un des directeurs du séminaire de

Tours, vous devriez bien prier pour notre œuvre. — Eh quoi, répondit-il, n'est-ce pas mon unique occupation à moi, pauvre vieillard? et puis l'œuvre des séminaires est si importante! » Et alors il se mettait à parler de l'excellence de la mission qu'ont à remplir ceux que l'obéissance applique à la formation des ecclésiastiques dans les séminaires. Tout le temps qu'il passait à sa chambre, il le passait tout entier en prières, et toujours à genoux, de sorte que l'on s'étonnait qu'un vieillard si faible pût se tenir des heures entières dans cette position.

Ce fut dans ces saintes occupations que M. Bricet passa les dernières années de sa vie. Quel sujet d'édification n'y avait-il pas pour les missionnaires de cette maison d'avoir au milieu d'eux un tel modèle de zèle pour le salut des âmes, d'obéissance et de régularité! « J'ai le cœur tout embaumé du souvenir du vénérable M. Bricet, dit l'un d'eux, j'ai sans cesse devant moi le tableau de cette vie uniforme d'un vieillard se préparant dans le silence et la prière à paraître devant Dieu. Mon cœur est plein de ce souvenir et je crois que je bénirai éternellement Notre-Seigneur de ce qu'il a permis que, jeune encore, je rencontrasse ce vénérable confrère, pour qu'il

m'apprit par ses exemples à mourir à moi-même, aux jouissances de la vie, à aimer l'obscurité; mais quand je veux redire ce que j'éprouve, ma plume s'arrête, tant il me semble difficile de retracer la sainteté de cet homme! »

Sa vertu en effet était d'un caractère si élevé qu'elle effrayait presque ceux qui le fréquentaient. Toujours doux et affable, il semblait cependant ne pas compatir à la misère humaine, ou plutôt il paraissait ne pas la comprendre, tant il avait une haute idée de la sainteté à laquelle doit tendre un prêtre et un missionnaire, et de la laideur que cause à l'âme la moindre imperfection. On en aura une preuve dans la réponse suivante qu'il fit à un de ses confrères. Celui-ci racontait comment pendant les missions il organisait des cérémonies extraordinaires pour attirer et toucher le peuple, ornant l'église de guirlandes et d'illuminations : « Ah! mon ami, dit alors M. Bricet, ce n'est pas par des décors et des illuminations que l'on convertit le peuple dans les missions; non, non, il faut des miracles! »

On a déjà vu quels étaient sa mortification et son détachement. Un jour, pendant qu'il était à Paris, quelqu'un lui proposa de faire une promenade à Saint-Germain-en-Laye : « Je vous

remercie de votre charité, répondit-il, mais je préfère une heure d'oraison à cette promenade.» Jamais il n'accordait aucune satisfaction à la nature, il lui permettait à peine le nécessaire, ce qui aurait pu paraître singulier dans tout autre. « Je ne puis oublier, dit un de ses confrères, l'impression que fit dans mon esprit un trait de mortification de ce saint vieillard. Il arriva un jour à Paris à trois heures du matin, il avait passé toute la nuit en voyage; quel ne fut pas mon étonnement en arrivant à la salle d'oraison de le voir à cet exercice avec les autres, comme s'il eût pris paisiblement son repos ordinaire!»

Il puisait cet amour de la mortification dans la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur: « Jamais je n'oublierai, dit un missionnaire qui vécut avec lui à Constantinople, la tendre dévotion que je lui ai vu continuellement pratiquer envers la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui l'attendrissait jusqu'aux larmes, lorsqu'il nous en parlait. Il avait dans sa chambre un grand crucifix accroché à la muraille et peu élevé au-dessus du plancher, il faisait ses délices de l'avoir devant les yeux et il le montrait avec attendrissement. Cette dévotion excitait en son cœur une tendre componction et une grande hu-

milité, qui se révélaient dans ses paroles ; je me souviens de ses conversations qui dénotaient la basse idée qu'il avait de lui-même et le sentiment de sa faiblesse, rapportant tout à la puissance et à la bonté de Dieu.

« Je l'ai souvent cité comme modèle de ponctualité ; il était extrêmement attentif à prévoir ce qui pourrait l'empêcher ou le retarder de se rendre exactement à l'heure, allant même jusqu'à éteindre sa lampe d'avance, pour être prêt à partir lorsque la cloche sonnerait.

« Sa modestie était exemplaire partout, et remarquable surtout au milieu des familles les plus distinguées de la nation arménienne, où son ministère et son zèle l'appelaient souvent et où il était reçu comme un roi ou comme le père le plus vénéré et le plus aimé. Son air doux et vénérable, ses regards modestement baissés, ses paroles pleines de bienveillance, de charité, de prudence, d'à-propos, de gaieté grave, de foi et de piété, lui attiraient le respect et l'affection. Il nous enseignait la manière de nous comporter dans ces familles ; il descendait même jusqu'aux plus petits détails. Il nous y recommandait beaucoup la gravité et la modestie. Il nous citait, comme avertissement, un petit trait qui lui était arrivé et

que j'ai répété à plusieurs de nos confrères arrivant de France et ne connaissant pas les mœurs du pays. Arrivé nouvellement à Constantinople, il était allé rendre une visite à une famille arménienne; parmi les nombreux membres de la famille se trouvait un petit enfant agréable et intéressant; M. Bricet, croyant faire plaisir aux parents de cet enfant, lui fit quelques caresses en lui passant la main sur la tête et sur les joues. Il fut bien étonné ensuite d'apprendre qu'on avait été scandalisé de sa conduite dans cette famille. Depuis il s'est bien gardé de faire aux enfants de ces sortes de démonstrations de bienveillance, auxquelles on ne trouve rien à redire en France, parce que les mœurs y sont différentes; tout au plus il leur donnait avec une gracieuse gravité sa main à baiser, selon l'usage du pays. On peut aussi citer M. Bricet comme un modèle pour l'observance de celle de nos règles qui nous recommande de tenir tout bien rangé dans nos chambres. Sa chambre, tout ce qui lui appartenait, les registres qu'il tenait, ses livres et toute sa personne étaient remarquables par une propreté exquise, que je n'ai jamais trouvée en défaut : je ne me rappelle pas d'avoir jamais trouvé des livres ou d'autres objets placés en

désordre dans sa chambre ; et les yeux se réjouissent encore de lire tout ce qu'il a écrit, soit lettres, soit registres, etc. C'est admirable d'ordre, de clarté, de propreté.

«A la propreté extérieure qui régnait sur toute sa personne il ajoutait une exemplaire gravité dans sa démarche, dans ses regards, dans toutes les différentes manières de se comporter : j'ai remarqué que toujours et partout il portait le bonnet carré, qui n'était pas aussi commode que notre barrette, surtout dans le temps des grandes chaleurs. »

En récréation il parlait peu, se tenant uni à Notre-Seigneur, qui était son tout ; mais si on le questionnait, il répondait toujours avec affabilité, même avec une certaine ardeur, alors surtout qu'on lui parlait de l'Orient, de ses chers Arméniens qu'il aimait tant dans les entrailles de Notre-Seigneur. Il se plaisait alors à édifier ses confrères par le tableau des merveilles de la grâce de Dieu ; il les excitait à la confiance en Dieu, à l'abandon à sa divine Providence, en leur racontant combien elle lui avait fourni de ressources au milieu de la plus grande détresse : « L'argent, disait-il, me venait je ne sais d'où ; il m'en passait tant entre les mains, ajoutait-il en souriant,

qu'on m'accuse presque d'avoir vendu les biens de la Congrégation. » Et alors on l'interrogeait sur les mœurs, les coutumes de l'Orient : on l'écoutait avec admiration, tant ses idées étaient claires, ses aperçus justes; tant sa conversation était intéressante. Lorsqu'il passait à Paris, les séminaristes s'empressaient de l'attirer au milieu d'eux pour jouir de quelques-unes de ses paroles. Après avoir répondu aux nombreuses questions qu'on lui adressait, il terminait toujours en les excitant à devenir des hommes intérieurs, des hommes de prière. « Par là seulement, disait-il, vous serez missionnaires. »

Un missionnaire prenait quelquefois plaisir à le questionner pour jouir de la belle simplicité de ses réponses : « M. Bricet, lui disait-il, que feriez-vous si maintenant on vous envoyait par exemple en Russie, où l'on persécute les catholiques? — Eh, j'irais de suite, puisque ce serait la volonté de Dieu. — Et si l'on vous envoyait en Chine à l'âge où vous êtes? — J'irais encore. — Mais si l'on vous envoyait au delà de la mer sans vous donner de vaisseau pour y aller? — Je me mettrais en route. — Mais arrivé au bord de la mer, que feriez-vous sans navire? — Je m'avancerais dans l'eau jusqu'à la bouche, alors seulement je

m'arrêterais, parce que je ne pourrais plus avancer sans me donner la mort volontairement, ce qui n'est jamais permis : et alors seulement je reconnaîtrais que ce n'est pas la volonté de Dieu. »

Son humilité était bien profonde, ses paroles l'ont montré plus d'une fois; mais elle était de très-bon aloi. Si on le voyait gémir de ses misères, on voyait aussi que la plus sincère conviction parlait par sa bouche. Du reste, il gardait ordinairement le silence sur tout ce qui le concernait. C'est ce qu'il recommandait souvent : «Le silence, disait-il, sanctifie les croix. » — « Les humiliations, écrivait-il encore, sanctifient et purifient l'âme; mais, si j'ai un conseil à vous donner pour les sanctifier, c'est de les souffrir en silence, d'en parler peu avec vos amis, mais de les offrir souvent à Dieu en union aux souffrances et à l'agonie de notre divin Sauveur au jardin des Olives et sur la croix. »

Autant il savait se taire, autant aussi ses paroles étaient naturelles pour répondre aux louanges qu'on pouvait lui donner. Il n'avait pas de tournures affectées pour les repousser, mais on voyait que l'humilité s'exprimait avec la plus aimable simplicité. Un de ses confrères lui enten-

dant prononcer la sentence rapportée plus haut, qu'il fallait faire des miracles pour convertir les âmes, lui repartit : « Mais, M. Bricet, cela vous est facile à dire, vous qui êtes un saint! » Il répondit simplement : « La charité vous fait un devoir de le croire, mais Dieu sait ce qu'il en est; » et puis il garda le silence.

Si son humilité était simple, sa piété l'était également : car il ne cherchait que Dieu et fuyait toujours ce qui pouvait sentir l'esprit du monde : « Je prends part à vos peines, écrivait-il à une personne, non pour vous plaindre comme les gens du monde, et certains amis dévots ou dévotes, qui, loin de vous encourager en vous montrant le grand avantage des souffrances offertes à Jésus-Christ, rabaissent, par une compassion tout humaine, vos sentiments au pur naturel. Ils vous font par là perdre de grands mérites et la douce consolation de souffrir pour Jésus-Christ. »

« Je ne vous dirai rien de nouveau, écrivait-il encore : les nouveautés sont de ce monde, et nous n'en sommes plus, grâces à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous en a séparés pour que nous soyons entièrement à lui. »

Depuis longues années il pouvait dire comme

saint Paul : *Quotidiè morior.* « Je l'ai étudié pendant cinq ans, dit un de ses confrères, son compatriote, et je n'ai jamais pu saisir en lui une fibre vibrant pour ce qui n'est pas Dieu. Lui parlais-je de notre Bretagne : « Je n'ai d'autre patrie que le ciel, » me répondait-il. Une année j'obtins la permission d'aller passer quelques jours dans ma famille. Je me rendis près de M. Bricet. Il me gronda, en souriant, ayant l'air de me dire de laisser les morts ensevelir leurs morts. Je lui demandai ses commissions. — Point de réponse, sinon pour me dire de témoigner toute sa reconnaissance à une Fille de la Charité qui avait rendu quelque service à sa famille. A mon retour il ne me fit aucune question, il détournait même la conversation dès que je le mettais sur le sujet de notre patrie commune. »

Il porta si loin le détachement envers sa propre sœur, que depuis longtemps déjà, en lui écrivant, il ne commençait plus ses lettres que par ces mots : *Ma chère sœur en Jésus-Christ.* « Je vous appelle ma sœur en Jésus-Christ, lui disait-il, parce que ce n'est qu'en lui que nous devons nous voir, c'est en lui que nos affections se perfectionnent, et nous ne devons rien aimer ni désirer qu'en lui. »

A son retour de Constantinople, loin de demander à aller se reposer dans sa famille, il sollicita au contraire, comme nous l'avons vu, la faveur d'aller à Alger. En revenant de cette dernière contrée et pendant qu'il était à Tours, il ne pensa pas davantage à faire aucun voyage dans ce but. Il se mettait en route cependant chaque année, mais c'était pour se rendre à Évreux afin d'y confesser une famille arménienne, dont plusieurs membres ne savaient pas le français. Malgré sa vieillesse, il fut fidèle à cet acte de charité jusqu'à la dernière heure de sa vie.

Si son cœur accordait si peu aux affections naturelles de la famille et du pays, il trouvait sa plus grande joie dans tout ce qui concernait sa famille spirituelle, la Congrégation. Rien n'égalait l'affection qu'il avait pour ses confrères et surtout la vénération qu'il portait à ses supérieurs : « Ce qui m'a le plus frappé en lui, dit un de ses confrères, c'est son affection vraiment filiale pour notre très-honoré Père. Quand il apprenait son arrivée à Tours, ce vénérable vieillard devenait tout joyeux : il semblait retrouver une ardeur toute juvénile, et celui que les souvenirs de sa famille trouvaient insensible, devenait presque méconnaissable, tant sa joie était

grande alors qu'il se voyait au moment de se retrouver en présence du bien-aimé successeur de saint Vincent; je n'oublierai jamais les paroles pénétrantes par lesquelles il exprimait la vivacité de son affection et de sa vénération. »

Cependant, depuis longtemps il se préparait à la mort : « Je suis ici, écrivait-il déjà de Paris en 1840, pour penser au grand voyage et m'y préparer. Je ne suis pas sans occupations pour le saint ministère, mais j'ai du temps libre et j'en ai besoin pour préparer mes comptes. Priez Dieu qu'il me fasse miséricorde et me pardonne le mauvais usage de tant de grâces qu'il m'a faites ou du peu de fruit que j'en ai retiré. Un prêtre de tant d'années, un missionnaire qui a eu tant d'occasions de servir et de glorifier Dieu, a un grand compte à rendre. Priez pour moi. J'ai un grand motif de craindre, c'est que je n'ai rien à souffrir; et comment donc ressemblerai-je à mon Sauveur ? »

C'est pour acquérir cette ressemblance qu'il cherchait son refuge dans la passion de Notre-Seigneur : il la méditait sans cesse et y trouvait la confiance, la joie et les avant-goûts du ciel. Tous ses désirs étaient fixés vers cette véritable patrie; aussi était-il peu soucieux de sa santé;

jusqu'au dernier soupir il ne fit en ce point que ce que lui prescrivit l'obéissance.

Si quelqu'un de ses confrères lui souhaitait de longues années : « Vous me croyez donc bien coupable, répondait-il, pour me faire un pareil souhait ; Dieu vous le pardonne, *cupio dissolvi ;* et il le disait avec tant d'ardeur que plus d'une fois, ajoute un de ses confrères, il m'est arrivé de lui adresser ce souhait pour voir en lui de mes yeux ce désir du ciel qui consumait les saints. « Dès à présent, disait-il, nous goûtons combien le Seigneur est doux, mais que sera-ce lorsque nous le posséderons entièrement dans le séjour des bienheureux. Oui, notre espérance repose sur la bonté de Dieu, notre Père, qui nous a établis ses héritiers, et sur les mérites infinis de notre divin Sauveur, qui nous a acquis et promis la possession du royaume céleste, nous faisant ses cohéritiers pour régner avec lui dans l'éternité, dans l'illustre compagnie des anges et des saints, participants à sa gloire et au bonheur de Dieu même, en Jésus-Christ qui nous a rachetés au prix de son sang, nous a lavés des taches du péché et faits enfants d'adoption de son Père, en se faisant notre frère, comme il a la bonté de le dire dans son Évangile selon saint Matthieu,

après sa résurrection. Ah! que tous les gens du monde, que tous les chrétiens ouvrent les yeux à la lumière, et portent leur espérance vers les seuls biens désirables de l'éternité. »

C'est dans ces sentiments que M. Bricet atteignit le mois de septembre 1855.

Depuis près de trois mois il se levait à deux ou trois heures du matin à cause de ses longues insomnies, de sorte qu'il faisait plusieurs heures d'oraison avant de dire la sainte Messe. Ces insomnies et une enflure qui lui survint aux jambes, annoncèrent à ses confrères que bientôt ils allaient être privés de ce beau modèle de toutes les vertus que doit pratiquer un enfant de saint Vincent. Ce fut pour lui un signe de joie et de bonheur. Il écrivit à notre très-honoré Père, pour lui demander la faveur de venir mourir dans la Maison mère. Cette permission lui fut accordée bien volontiers; mais au moment où il se disposait à en profiter, il se sentit beaucoup plus faible et ne put se mettre en route. Il reconnut en cela la volonté de Dieu, qui exigeait un dernier sacrifice, et il se contenta de dire : « *Factus est obediens usque ad mortem* : Il a été obéissant jusqu'à la mort. » C'était le 16 septembre 1855. Ce jour-là, malgré sa faiblesse extrême, il n'avait manqué à

aucun de ses exercices, il avait encore confessé une pauvre femme. Le soir, il prit son petit souper à l'ordinaire et pria un frère de préparer l'oratoire de la maison pour qu'il y pût dire la sainte messe le lendemain à six heures. Le 17, avant l'oraison, un de ses confrères s'empressa d'aller le voir et le trouva déjà occupé à prier; il s'était levé à trois heures et il témoigna, comme la veille, le désir de dire la sainte messe à six heures. Vers six heures et demie, comme on ne le voyait pas descendre, le même missionnaire entra dans sa chambre, et, le trouvant assoupi sur sa table, lui demanda s'il avait dit la messe; il répondit que non, mais qu'il allait la dire. Comme il était extrêmement faible, on chercha à l'en dissuader et on lui offrit de lui apporter son déjeuner, mais il ne voulut point sacrifier pour son propre soulagement le bonheur d'offrir à Dieu la Victime du salut. Cette fois la victime qu'il offrit fut sa propre vie. Il réunit toutes ses forces pour descendre à la chapelle, s'arrêtant à plusieurs reprises et se cramponnant à la rampe de l'escalier. Arrivé à la sacristie, il prit l'amict, et, au moment où il le mettait sur sa tête, il s'affaissa sur lui-même. Le frère qui le servait le soutint, approcha une chaise et appela un des prêtres de

la maison, qui se trouvait au confessionnal. Celui-ci le trouvant sans parole, s'empressa de lui donner l'extrême-onction, puis, se mettant à genoux près de lui, commença les prières des agonisants; mais à peine en avait-il prononcé quelques mots que M. Bricet, sans le moindre effort, remit doucement sa belle âme au Seigueur, à l'âge de quatre-vingts ans, en ayant passé cinquante-trois dans la Congrégation.

C'est ainsi que mourut au pied des saints autels ce fidèle ministre de Jésus-Christ. Il vit son désir accompli, il mourut les armes à la main, exact jusqu'au dernier instant à la règle qu'il ne voulut jamais sacrifier pour se permettre la moindre satisfaction. Digne imitateur de saint Vincent dans son humilité et dans sa charité, il eut une mort semblable à la sienne et rendit son âme à Dieu à l'heure accoutumée où il s'empressait de venir lui offrir chaque jour le sacrifice de louange et d'adoration.

Inutile de dire la vénération qui l'accompagna au tombeau et qui environne sa mémoire : « Plus j'avance dans la vie, dit encore aujourd'hui un de ceux qui l'ont connu, plus le souvenir de M. Bricet devient doux à mon cœur. Je lui ai voué un culte de vénération, et de son côté il

semble qu'il veuille me poursuivre sans cesse pour me dire que je ne suis point ce que je dois être. Daigne le Seigneur nous donner souvent de ces hommes dont l'esprit de foi et de prière attire tant de bénédictions sur une maison! »

NOTICE

SUR

M. ANGE PEZZI

Prêtre décédé le 12 novembre 1858, à Plaisance, à l'âge de 31 ans.

La Mission de Constantinople, qui avait vu un si beau modèle de charité dans la personne de M. Bricet, pendant le temps de la persécution des Arméniens, en présenta d'autres près de trente ans plus tard, dans la personne de plusieurs Missionnaires qui moururent en prodiguant les secours de la religion aux victimes de la guerre et des épidémies. La guerre ayant éclaté en 1854 entre la France et la Russie, les troupes françaises affluèrent à Constantinople. Le choléra prévint les armes de l'ennemi et fit d'innombrables victimes, le typhus suivit de près les ravages de la guerre, et tous ces fléaux réunis, en remplissant les ambulances établies à Constantinople, firent appeler 300 Filles de la Charité et un renfort de 14 Missionnaires. Parmi ces derniers 5 succombèrent, victimes de leur zèle :

ce furent MM. Gedda, Fraissignes, Caron, Bourgeois, et Pezzi (1). C'est de ce dernier que nous retraçons la vie, dont un éloge historique a été publié à Rome, en 1860, par Monsignor Francesco de Conti Fabi Montani.

Ange-Marie Pazzi naquit à Rome le dimanche 2 octobre 1824. Ce jour-là l'Église célébrait la fête du saint Rosaire, et comme la fête des saints Anges est fixée à ce jour, on l'appela Ange-Marie, afin de réunir dans son nom le souvenir de ces deux fêtes. Jamais nom ne fut mieux justifié, soit

(1) M. Philippe Gedda était un des six missionnaires qui furent envoyés à Balaklava, en Crimée, en qualité d'aumôniers de l'armée piémontaise et de directeurs de soixante Filles de la Charité destinées aux ambulances de cette armée. Il y mourut le 2 mars 1856, à l'âge de trente-sept ans et quinze de vocation.

M. Pierre Fraissignes mourut dans le même mois, le 30 mars, à Constantinople, où il avait contracté le typhus dans les ambulances. Il avait été autrefois militaire et s'était trouvé en qualité de sergent au siége d'Alger en 1830. Entré dans la Congrégation en 1843, il fut envoyé en Algérie à la mission de Mustapha, où il travailla jusqu'en 1854. Il mourut à l'âge de cinquante ans.

M. Jean-Matthieu Bourgeois fut emporté par le typhus dans le mois suivant, le 27 avril, à l'âge de quarante ans. Il n'était entré dans la Congrégation que depuis un an, et avait auparavant été curé dans le diocèse de Besançon.

M. Félix Caron mourut également du typhus un mois plus tard, le 27 mai 1856. Il n'avait encore que trente-deux ans et avait déjà donné l'exemple de toutes les vertus d'un bon missionnaire dans la maison de Grégy, où il avait été supérieur pendant deux ans.

par la vie angélique, soit par la dévotion à la sainte Vierge de celui qui les porta.

Élevé avec soin par de pieux parents, il correspondit amplement à leurs désirs, et dès ses premières années, au lieu de rechercher les amusements des enfants de son âge, ses plus grandes délices étaient d'orner de petits autels, d'imiter les cérémonies de l'Église, de prêcher et de prier comme les ministres du sanctuaire. Sa mère Maria Émiliani, descendant d'une ancienne famille de Venise qui se glorifie d'avoir donné à l'Église le fondateur de la congrégation des Somasques, ne cessait de lui proposer pour modèle les exemples de saint Jérôme Émiliani, surtout sa dévotion envers la très-sainte Vierge et sa charité envers les pauvres; elle eut la consolation de le voir marcher sur de si glorieuses traces.

A l'âge de six ans il avait déjà appris les éléments de la langue latine, et l'on était plutôt obligé de le retenir que de l'aiguillonner au travail. Le soir sa mère avait de la peine à lui faire quitter les livres pour le décider à prendre du repos; il lui répondait doucement qu'il avait besoin de bien employer le temps à étudier, afin de devenir un jour un bon missionnaire. Réponse

qui semblait déjà faire présager sa vocation future.

La princesse Christine de Saxe ne tarda pas à savoir quelque chose des dispositions de cet enfant : car elle habitait le palais de la famille Massimo, dont M. Pezzi était le majordome. Elle se plaisait à faire venir le petit Ange dans son oratoire privé, pour voir le recueillement et la dévotion de cet enfant pendant qu'il priait, et elle ne se lassait pas de répéter à tout le monde que cet enfant était un vrai petit ange.

Arrivé à l'âge de dix ans, les dispositions marquées qu'il témoignait pour la vie ecclésiastique attirèrent l'attention de plusieurs personnes, et on lui conseilla de concourir pour une place d'élève, vacante dans le Séminaire Romain. Il l'obtint, et grande fut sa consolation de revêtir l'habit ecclésiastique. Toujours plein d'ardeur pour l'étude, il s'y appliqua avec succès sous la conduite du célèbre professeur Giacomo della Valle, et ses progrès dans la piété égalèrent ceux qu'il faisait dans l'étude des belles-lettres. Ses maîtres l'estimaient et l'aimaient beaucoup; parmi eux on peut nommer Mgr Pio Bichi, mort archevêque de Philippes et vicaire de la basilique vaticane. Pendant le séjour du jeune Pezzi au Sémi-

naire Romain, le fameux P. Maximilien Ryllo, jésuite, vint y prêcher la retraite. A cette occasion M. Pezzi s'ouvrit à lui de ses dispositions intérieures et le pria de l'emmener avec lui évangéliser les contrées de l'Orient, impatient de courir après la couronne du martyre ; le savant jésuite lui répondit que le temps n'en était pas encore venu, et qu'il devait attendre que l'âge et l'expérience eussent mûri sa résolution.

Malheureusement ces belles dispositions parurent bientôt s'évanouir. Ange Pezzi était depuis quatre ans au Séminaire Romain, il étudiait déjà la rhétorique à l'âge de quatorze ans, quand tout d'un coup il voulut quitter le séminaire et l'état ecclésiastique. Il prit cette détermination par suite des conseils pernicieux d'un compagnon de chambre, qui renonça lui-même à l'état ecclésiastique, et il rentra à la maison paternelle. Son père ne voulant pas lui laisser perdre le fruit de ses études et la piété de son jeune âge, le confia à la direction spirituelle du P. Ventura, le célèbre théatin. Le jeune homme, docile aux avertissements de son directeur, suivait volontiers ses conseils. Néanmoins, jeune comme il était et d'un caractère vif et sensible, il ne s'appliqua qu'à contre-cœur à l'étude de la philoso-

phie et des mathématiques, dont lui donnait des leçons le P. Dominique Lo Jacono, théatin, qui est mort en 1860 évêque de Girgenti, en Sicile. Une autre étude lui souriait davantage, c'était celle de la musique, et l'attrait en devint si fort chez lui qu'il fut impossible de lui interdire le théâtre, où on ne le laissa cependant aller que dans la compagnie d'un fidèle et honnête gardien. Suivant cet attrait pour la musique, il s'y appliqua avec assiduité, et le peu d'exercice qu'il en fit prouva qu'il s'était rendu assez habile dans cet art. Grâces à Dieu, ce genre d'étude qui ne sert souvent qu'à amollir l'esprit et à pervertir les âmes, ne servit à M. Pezzi qu'à faciliter plus tard son goût pour la contemplation des choses célestes et pour célébrer les louanges de Marie, à laquelle il consacra son existence tout entière.

Mais il eut auparavant d'autres combats à soutenir avec le monde et avec lui-même.

Le P. Lo Jacono, son précepteur, ayant été élu général des théatins, résolut d'aller visiter les maisons de son ordre dans le royaume des Deux-Siciles. Comme il aimait tendrement le jeune Pezzi et qu'il désirait compléter son éducation par un voyage, il voulut le prendre à sa suite. Ses parents consentirent facilement à l'exé-

cution de ce projet, et Ange-Marie se mit en route dans le courant de 1842. Il passa successivement à Messine, à Syracuse, à Girgenti, à Mazzara, à Catane, à Palerme, et revint enfin à Messine, au mois de septembre. Dans cette dernière ville le P. Lo Jacono, suivant son habitude, lui fit visiter les principaux monuments et les familles les plus distinguées. Dans une de ces visites Ange-Marie eut occasion de voir une jeune personne très-bien élevée, qui de son côté le jugea avantageusement. De retour dans sa famille, il exposa à ses parents ses désirs et ses espérances. Déjà un emploi honorable l'attendait à Naples, ses amis lui en ménagaient un autre à Rome : tout semblait sourire à ses projets et lui préparer un établissement avantageux. Ses parents ne s'opposèrent point à son choix; seulement, comme il n'avait que dix-neuf ans, ils l'engagèrent à attendre encore quelque temps.

Toutes ces pensées lui avaient fait laisser de côté les études, et l'avaient rendu amateur des modes et des vanités du monde. Quelques mois se passèrent ainsi, mais le Seigneur, qui se le réservait, ne lui laissait savourer les espérances du monde que pour se l'attacher plus étroitement ensuite, et lui faire prendre un nou-

vel élan dans la carrière des vertus apostoliques.

Un beau matin, au mois de mars 1843, il vint, à l'improviste et sans qu'on eût pu en soupçonner le motif, se présenter devant son père et lui demander, avec de vives instances, la permission d'aller faire une retraite dans l'ermitage des Camaldules de Frascati. Grande fut la surprise du père, à qui une telle détermination ne pouvait qu'être agréable. Non-seulement il lui permit volontiers cette démarche, mais il voulut le conduire lui-même, en compagnie du P. Lo Jacono, à cet asile de la pénitence. Ni l'un ni l'autre cependant ne purent découvrir le motif d'un changement si soudain.

Dans cette solitude agréable, au milieu de ces religieux qui ressemblaient plus à des séraphins qu'à des hommes, à la vue d'une si grande innocence jointe à tant d'austérité, le jeune homme commença à goûter un calme qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Ses belles espérances lui apparurent bientôt comme des folies; il vit la vanité et la futilité des choses humaines. Cependant il ne pouvait encore prendre de détermination. Quinze jours s'étant écoulés, il voulut attendre encore quinze autres jours, et, prolongeant ainsi sa retraite, il passa quatre mois dans

cette solitude, sous la direction du prieur des Camaldules, homme de Dieu rempli de zèle pour le salut des âmes.

Pendant ce temps il entretenait un commerce de lettres avec son ancien directeur du Séminaire Romain, Vincent Palotti, homme dont la sainteté est attestée par le procès commencé pour sa béatification. Il lui exposa l'état de son âme et les différents désirs qui le portaient tantôt vers la vie érémitique, tantôt vers un état plus directement appliqué au salut du prochain. Palotti, après avoir considéré toutes ces données, ne craignit pas de lui assurer que Dieu le voulait parmi les enfants de saint Vincent de Paul. De son côté, M. Pezzi, dans une lettre à un de ses amis, le marquis Pio Bisleti, lui donna les motifs de sa détermination; il lui dit qu'il ne l'avait prise qu'après mûre délibération et après avoir sérieusement examiné le pour et le contre; qu'il avait assez reconnu la fausseté des espérances du monde, dont il avait fait l'expérience, et qu'enfin il le priait de faire connaître à ses parents le parti qu'il avait embrassé.

Son père et sa mère allèrent plusieurs fois le trouver dans sa retraite, et ils étaient hors d'eux-mêmes en apprenant de la bouche du prieur la

vie sainte qu'il menait; mais il leur en coûta de voir que leur fils était déterminé à quitter pour toujours la maison paternelle. Tout disposé à suivre la voix de Dieu, Ange Pezzi voulut, avant de quitter la maison des Camaldules, y laisser un témoignage solennel de sa reconnaissance envers la très-sainte Vierge. Après avoir promis à cette divine Mère d'imiter son détachement de toutes les créatures et son application aux choses du ciel, il passa au doigt de sa statue l'anneau précieux qu'il avait destiné à sa future épouse. Puis, pour avoir toujours sous les yeux l'image de Celle à qui il venait de se consacrer, il fit graver sur ivoire une petite image de la très-sainte Vierge, et porta constamment sur lui ce médaillon qu'il aimait, à l'imitation du vénérable Bernardo Clausi, son ami, à faire baiser aux autres, pour prendre de là occasion de leur parler de Marie.

Le P. Lo Jacono, heureux de voir la détermination de son ancien élève, aurait bien désiré venir le présenter lui-même à la maison de la Mission. Ne se trouvant pas alors à Rome, il pria le P. Ventura de le remplacer en cette occasion, commission que celui-ci accepta d'autant plus volontiers qu'il aimait et estimait beaucoup Ange-Marie.

Il vint donc, en compagnie du père du jeune

homme, le prendre à Frascati, vers la fin de juin 1843. Celui-ci en rentrant à Rome ne voulut pas retourner à la maison paternelle pour embrasser sa mère et ses frères, mais il se fit conduire tout droit à la maison de Saint-Silvestre au Quirinal, à la grande édification de son père et du P. Ventura.

Après avoir terminé la retraite d'usage avant l'admission au séminaire interne, il fut reçu dans la Congrégation le 9 juillet 1843. Quand il eut terminé au Quirinal son séminaire et sa philosophie, il vint au bout de trois ans faire son cours de théologie à Monte-Citorio. Il fut ordonné prêtre à Saint-Jean de Latran le 23 décembre 1848, et le lendemain il offrit pour la première fois le saint sacrifice dans l'église de Saint-Silvestre, assisté par son ami le P. Bernard Clausi, de l'ordre des Minimes, homme dont la sainteté est connue de Rome tout entière.

Au printemps 1849, comme sa santé paraissait fatiguée, on l'envoya à la maison de Fermo, où l'avait déjà devancé la réputation de fervent et zélé missionnaire. L'air doux et salutaire de ce climat rétablit en peu de temps les forces que lui avaient fait perdre l'application aux études et une maladie qu'il avait eue pendant l'hiver. Quel-

ques mois après il fut destiné à la maison de Florence. C'est là que l'on put voir jusqu'à quel point M. Pezzi était pénétré de l'esprit de notre saint Fondateur et connaître l'étendue de la charité qui l'avait embrasé. Nous ne parlons pas des quelques missions qu'il fit dans les campagnes avec d'abondants fruits de salut; nous ne ferons que citer celle de *Pontedera*, où entre autres bonnes œuvres il établit la conférence de Saint-Vincent, qui a été depuis si utile à cette population. Il rompait, avec une grande simplicité, le pain de la parole de Dieu à ces pauvres paysans grossiers et ignorants, et dans le tribunal de la pénitence il les accueillait affectueusement, tantôt compatissant à leur ignorance, tantôt excitant au repentir les pécheurs plus obstinés.

Le plus beau champ où s'exerça son zèle fut, à Florence, la pieuse association des Enfants de Marie, qu'il établit dans la chapelle domestique d'un prêtre nommé Léopold Mazzanti, pour l'avantage spirituel des clercs du collége Eugénien (1); c'est là qu'il formait à la piété ces jeunes

(1) Ce collége fut fondé par Eugène IV en 1435. C'est une école de clercs qui sont tenus à assister aux offices divins de la métropole. Saint Antonin croit que cette fondation a donné naissance aux séminaires.

ecclésiastiques et les animait par ses paroles comme par ses exemples. On remarquait en effet que, lorsque M. Pezzi parlait avec quelqu'un de choses spirituelles, il arrivait en lui ce qui arrive à ceux qui font deux prédications à la fois, c'est-à-dire, l'une d'exemple et l'autre de parole ; il avait cette éloquence qui en même temps donne la conviction à l'intelligence et entraîne la volonté pour l'amener à une parfaite conversion. C'est à cette éloquence, à la grâce de ses manières, à l'affabilité qui l'accompagnait partout, que nous devons attribuer les admirables conversions qu'il opéra pendant son apostolat. En effet, il sut ramener beaucoup de jeunes gens dissolus à une vie très-pénitente et austère, et retirer de la voie de la perdition grand nombre de personnes dont il fit des modèles de vertu. Ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est qu'il porta à quitter le monde des jeunes personnes déjà sur le point de s'engager dans le mariage, et qui, enflammées de l'amour de Dieu par ses paroles, s'enfermèrent dans des cloîtres pour s'y livrer à la plus austère pénitence. Si avec cela nous considérons qu'il ramena dans le sein de l'Église des protestants et même des juifs, on aura une idée de la puissance de ses paroles et de ses exemples. Nous

pouvons apporter en preuve les deux traits suivants :

M. Pezzi avait appris qu'une jeune juive, disposée d'abord à recevoir le baptême, avait ensuite renoncé à ce projet de se convertir. Plein de compassion pour cette pauvre âme, il résolut de venir à son secours. Il la trouva dans la plus désespérante obstination, mais il fit tant par ses efforts qu'il parvint à l'amener à la grâce du baptême. — Dans une ville où plus tard il demeura quelque temps, une jeune personne, appartenant à une famille noble et riche, se prévalait beaucoup de sa beauté. Sans être dissolue, elle suivait aveuglément les coutumes et le genre de vie du monde, occupant toute son existence à plaire et à se parer, sans penser aucunement à son salut éternel. Ayant vu M. Pezzi, elle fut frappée de la vertu qui reluisait en lui et voulut le prendre pour le directeur de sa conscience. Que devint-elle entre les mains de ce saint prêtre? Déjà elle était promise en mariage : elle renonça dès lors à tout lien terrestre, et rien ne put lui faire quitter sa résolution : ni prières, ni menaces, ni tracasseries de la part de ses parents, qui avaient mis en elle les plus belles espérances pour la gloire de leur famille. Le dépit de ceux-

ci alla au point qu'ils ne craignirent pas de l'accuser d'un crime odieux; mais la jeune personne se contenta de soupirer en disant : « Oh ! qu'il est beau de souffrir quelque chose pour vous, ô mon Sauveur crucifié. »

Si quelqu'un venait féliciter M. Pezzi de l'affection que lui portaient les jeunes clercs, et des conversions qu'il opérait parmi les personnes du monde, il répondait qu'il n'y était pour rien, mais que l'on devait attribuer tout ce bien au bon esprit des Toscans et surtout à l'intercession de Marie; et, disant cela, il tirait son petit médaillon d'ivoire, le baisait et le faisait baiser à celui qui lui parlait, accompagnant cet acte de dévotion de paroles, ou suaves, ou austères, ou même récréatives, selon les dispositions de son interlocuteur.

On pouvait dire de M. Pezzi ce que saint Paul disait de lui-même, qu'il n'avait d'autre désir que celui de porter les âmes à Dieu. Aussi était-il dévoré d'une soif ardente d'aller évangéliser ceux qui vivent dans l'ignorance et dans les ténèbres du paganisme. Il lui semblait qu'il pouvait travailler plus qu'il ne faisait à Florence, ville si religieuse et si abondamment fournie de ministres des autels; il aurait voulu marcher sur les traces de

notre vénérable martyr Jean-Gabriel Perboyre, et consumer sa vie dans ces pays lointains qui ne sont que rarement visités par un missionnaire apostolique. Mais il savait soumettre ce désir à l'obéissance, il ne le révélait pas même à ses amis les plus intimes, il ne cherchait qu'à connaître la volonté du Seigneur pour l'accomplir généreusement.

Les grands fruits qu'il opéra par ses travaux apostoliques en moins de deux années, déterminèrent ses supérieurs à le placer sur un champ plus vaste. Grande fut la douleur de tous quand sur la fin de mars 1852 il prit congé de ses enfants spirituels. Il les assura qu'il les porterait toujours dans son cœur, leur recommanda l'association des Enfants de Marie et les pria de se souvenir de lui dans leurs prières. Puis il leur demanda pardon de n'avoir pas su les guider aussi bien que tout autre l'aurait pu faire, et il les quitta généreusement pour aller prendre le poste où l'appelait la volonté de Dieu.

Ce poste était celui de directeur d'une division du Collége Alberoni, à Plaisance. On sait que ce grand édifice, semblable à un palais, était autrefois une léproserie et s'appellait Saint-Lazare, comme l'ancienne Maison-mère de notre Con-

grégation. Le célèbre cardinal Alberoni (1) obtint de Clément XII d'employer les modiques rentes de cette maison à former un collége en faveur des clercs de Plaisance. A peine reconstruit, cet édifice fut démoli par les Espagnols pendant la guerre de succession. Mais le courageux cardinal reprit l'édifice par les fondements et le vit achevé en 1751. L'année suivante il fit don, par testament, à cet établissement de ses immenses richesses et en confia la direction aux prêtres de la Mission. Ce collége, où 60 jeunes ecclésiastiques sont gratuitement élevés, a vu sortir de son sein beaucoup d'illustres personnages et a conservé jusqu'aujourd'hui sa célébrité.

A Plaisance comme à Florence le bon missionnaire continua son apostolat parmi les jeunes ecclésiastiques. Ses élèves trouvaient en lui non-seulement un directeur et un maître, mais un ami et un frère. Par son exemple il les animait au bien et stimulait chacun à l'acquisition des vertus du sacerdoce. Sa charité ne se restreignit

(1) On connaît la vie de ce cardinal, d'abord ministre d'État de Philippe V, roi des Espagnes, puis mis en procès à Rome et absous. Clément XII le nomma légat *a latere* de la Romagne, où il demeura six ans. Benoît XIV lui donna la légation de Bologne. Il se retira ensuite à Plaisance, où il était né, en 1664, de parents obscurs, et y termina ses jours en 1752.

pas dans les limites du collége, elle s'étendit autour de lui. Parmi les différents établissements que les Filles de la Charité avaient à Plaisance se trouvait un conservatoire d'orphelines. M. Pezzi en prit un soin très-assidu, et il fut heureux de pouvoir y établir l'Association des Enfants de Marie, dont on ne tarda pas à voir les résultats les plus satisfaisants. Mais ses regards se portaient toujours plus loin; malgré son application à bien remplir les offices dont il était chargé, il se regardait comme un enfant dégénéré de saint Vincent tant qu'il n'aurait pas fait à son Dieu tous les sacrifices possibles. Il demanda donc à venir à Paris, afin de communiquer ses pensées et ses dispositions à M. le supérieur général, pour connaître d'une manière plus déterminée les vues de Dieu sur lui. Cette grâce lui fut facilement accordée. Il vint à la Maison-mère pendant l'été de 1855. Grande fut sa joie de vénérer les restes de saint Vincent et de se voir entouré de 160 confrères de toutes nations, qui furent tous singulièrement édifiés de sa piété et de ses vertus. Peu soucieux de visiter les curiosités de Paris, son plus grand plaisir était de parcourir les différents établissements de charité et de parler de Marie aux orphelines dans les maisons des Filles

de la Charité. Rien ne pouvait détourner ses pensées de Dieu et du salut des âmes, et il attendait avec impatience quelque destination qui pût répondre à la soif qu'il en éprouvait. Elle ne tarda pas à lui être signifiée. La guerre d'Orient, dont nous avons parlé au commencement, avait, en se terminant, déposé un terrible fléau. Le typhus avait éclaté à Constantinople, au retour des troupes de Sébastopol. En un instant quatorze ambulances regorgèrent de malades, et les victimes furent innombrables. A cette époque le gouvernement français venait de charger notre Congrégation de fournir le service religieux de ces ambulances. Il fallut donc envoyer un renfort aux missionnaires, qui, n'étant partis dans le commencement qu'en qualité de directeurs des Filles de la Charité, avaient déjà volontairement commencé le service d'aumôniers des ambulances. Parmi ceux qui eurent le bonheur de faire partie de la nouvelle expédition se trouva M. Pezzi. Impossible de décrire la joie qu'il éprouva lorsque M. le supérieur général lui manifesta sa destination; ses pensées le transportèrent déjà auprès de ceux qu'il désirait soulager, et lui firent trouver bien longs les délais de son départ.

Enfin il s'embarqua à Marseille le 3 septembre.

Arrivé à Constantinople au milieu des victimes du fléau, M. Pezzi y parut comme dans le centre vers lequel tendait depuis longtemps sa charité. Écoutons ici ce qu'en dit M. Boré, visiteur de cette province : « M. Pezzi, dit-il, réunissait en même temps l'heureux et touchant contraste de la jeunesse et de la maturité, d'une santé délicate et d'une ardeur infatigable, d'une piété très-tendre et d'une affabilité peu commune. En un mot il réunissait en lui les qualités nécessaires pour opérer de grands fruits de salut. Placé d'abord à l'ambulance la plus nombreuse et du service le plus difficile, à celle de Ghulané, composée de quarante baraques, il remplit son office avec un grand succès, sans jamais s'effrayer ou se plaindre de la charge laborieuse qui lui était imposée, quoique plusieurs fois il se vît privé du concours de son unique compagnon. Après avoir accompli ses devoirs de missionnaire, il employait le reste de la journée et souvent une grande partie de la nuit au service des malades. Il les aimait avec un cœur de père, il s'attendrissait sur toutes leurs peines, toujours gai et affable, il portait la consolation auprès des deux mille lits sur lesquels gisaient souvent de bien grandes souffrances. La charité lui suggérait les égards

les plus ingénieux, les industries les plus heureuses pour s'insinuer dans les cœurs les plus durs et dans les volontés les plus obstinées. Il faisait tout pour les convaincre, pour les tirer de l'erreur, pour les amener entre les bras de la miséricorde divine. » L'épidémie dévastait toutes ces salles et un secret pressentiment faisait craindre à tous qu'un jour M. Pezzi n'en fût attaqué. Lui seul semblait ne pas faire cas du danger, mais plutôt le défier, semblable à un vaillant soldat qui vole au plus fort de la mêlée.

Les craintes ne tardèrent pas à se réaliser, et M. Pezzi succomba victime de son zèle, comme avaient succombé plusieurs de ses confrères et une trentaine de Filles de la Charité. Atteint du typhus, il fut transféré à Galata dans notre maison de Saint-Benoît. Là il donna les plus beaux exemples de patience pendant sa maladie, qui fut longue et qui, changeant de caractère, sembla le condamner à ne plus quitter le lit. Tous s'affligeaient de son état; mais lui ne pensait qu'à ses malades; souvent dans son délire il les appelait par leurs noms, priait pour eux, et implorait la miséricorde de Dieu en leur faveur en excusant leurs fautes. Enfin la force du mal sembla l'avoir mené aux portes de la mort et on lui ad-

ministra les derniers sacrements. Mais chose étrange, le sacrement des mourants lui rendit la vie, et un prêtre, témoin oculaire, qui lui tenait le pouls pendant qu'on lui faisait les onctions, assure qu'à chacune d'elles le pouls se ravivait, et trois jours après le malade était en pleine convalescence. Cependant il ne put jamais retrouver la santé qu'il avait perdue. Quand il eut repris un peu de force, il voulut se remettre au travail, à la grande édification de ses confrères, qui le voyaient vaincre avec tant de courage la faiblesse de son corps. Cependant on ne lui permit pas de retourner aux ambulances, qui, du reste, s'évacuaient petit à petit. Il fut chargé des enfants élevées dans une des maisons des Filles de la Charité. Mais ce fut pour peu de temps, car bientôt on jugea que le climat de Smyrne lui serait plus favorable.

Avant de le voir s'éloigner de Constantinople, écoutons le récit que fait une des Filles de la Charité de cette ville des actes de vertu de M. Pezzi. Elle en rend compte dans une lettre à M. Boré, visiteur de Constantinople.

« Monsieur,

« Outre l'incapacité que je reconnais en moi

pour vous donner les détails que vous me demandez sur M. Pezzi, je vous avoue en même temps l'embarras que j'éprouve pour le faire d'une manière digne de lui. En effet, pour parler convenablement de ses vertus, il faudrait les retracer dans mille petites circonstances, en faire ressortir la beauté et l'éclat et en montrer la pratique dans tout ce qu'elles ont de plus généreux et de plus héroïque. Alors nous pourrions espérer d'avoir atteint le but que nous nous étions proposé. Le bon missionnaire dont nous tâchons de peindre les vertus les possédait toutes dans le degré le plus éminent. En lui se trouvaient les qualités du parfait chrétien, les vertus d'un saint prêtre, la perfection d'un missionnaire et d'un enfant de saint Vincent, dont il fut un fidèle imitateur surtout dans les vertus d'humilité, de simplicité et de charité.

« Vous comprendrez maintenant, Monsieur, si la tâche qui m'est imposée est difficile. J'avoue qu'elle est au-dessus de mes forces intellectuelles et que je ne l'entreprends que pour les motifs suivants : 1° pour satisfaire à l'obéissance; 2° pour payer à M. Pezzi le tribut de ma reconnaissance, et 3° pour l'édification des deux familles de saint Vincent. J'ai prié la très-sainte Vierge et surtout

le bon ange de M. Pezzi de venir à mon secours pour me dicter les actes de vertu que je lui ai vu pratiquer. Pour abréger je ne parlerai que de quelques vertus qui ont brillé davantage dans cette belle âme.

« Commençons par sa charité qui s'est signalée d'une manière admirable dans les ambulances, pour le service desquelles il avait été envoyé ici pendant la guerre d'Orient. Ce que j'en dirai n'en donnera qu'une faible idée, car je n'ai pas connu M. Pezzi dans cet emploi. Je ne ferai que rapporter ce que j'ai appris de deux de nos Sœurs qui ont passé quelque temps avec lui dans ces ambulances.

« Digne émule de saint Vincent, M. Pezzi ne lui cédait en rien pour la charité ; son zèle héroïque en a fourni des preuves. Il s'oubliait tout à fait lui-même pour se livrer entièrement aux âmes qui lui étaient confiées. Il fut placé d'abord à Ghulané, où on le voyait jour et nuit auprès de nos braves soldats pour les consoler, les encourager et leur administrer les sacrements ; sa parole produisait un tel effet sur ces bons militaires, que non-seulement aucun d'eux ne refusait les secours de la religion, mais que la plus grande partie, que Dieu appelait à lui, mouraient en véritables saints.

On avait toute la peine du monde à l'arracher du chevet de ses pauvres malades pour le contraindre à prendre un peu de repos, qu'il ne prolongeait jamais au delà de quatre heures du matin, bien que souvent il eût continué son ministère jusque fort tard dans la nuit. Il recommençait sa journée par une oraison fervente, puis venait la sainte messe qu'il célébrait avec la ferveur d'un séraphin; ensuite il volait auprès de ses *chers amis*. C'est ainsi qu'il appelait ceux de ses malades qui étaient le plus en danger. Il s'informait avec le plus vif intérêt de la manière dont ils avaient passé la nuit, il les embrassait avec tendresse et les exhortait à souffrir avec résignation. Il leur parlait de Jésus, de l'Immaculée Marie, mais avec une telle onction qu'il touchait les cœurs les plus durs, les ramenait à Dieu et faisait pleurer tous ceux qui l'entendaient. Oh! combien il était touchant de voir ce jeune missionnaire agenouillé au chevet de ces moribonds! car c'était en cette posture qu'il les confessait ordinairement. Il était si heureux dans l'exercice de ce saint ministère que si l'on n'avait pris soin de l'avertir de l'heure du repas, les journées entières se seraient écoulées sans qu'il se fût aperçu qu'il n'avait pris aucune nourriture. A l'exemple

de notre divin Sauveur, il n'avait d'autre faim, d'autre soif que celle du salut des âmes. Cet héroïsme de sa charité lui a coûté la vie.

« Son zèle le tenait habituellement renfermé dans les salles destinées aux maladies épidémiques, où gisaient grand nombre de nos bons Français frappés de ce fléau. M. Pezzi fut lui aussi attaqué du typhus, contre lequel il lutta pendant six semaines, et qui le conduisit jusqu'aux portes du tombeau. Il n'en revint que par une espèce de miracle, attribué aux prières continuelles et ferventes que l'on faisait pour sa conservation. La maladie l'avait saisi avec sa plus grande fureur; et s'il n'a pas succombé en ce moment, il n'en est pas moins un martyr de la charité. En effet, par suite du typhus sa poitrine est demeurée si faible que, malgré les soins les plus assidus et les consultations des plus habiles médecins, il est mort dix-huit mois plus tard, à la grande douleur de tous ceux qui l'avaient connu et qu'il avait si admirablement édifiés.

« On a remarqué dans M. Pezzi une obéissance admirable; les moindres désirs de ses supérieurs étaient pour lui des ordres. Je lui ai souvent entendu dire que rien n'est plus agréable à Dieu que l'obéissance, et qu'il n'y a rien de

plus sûr pour l'âme, parce que celui qui obéit se trouve toujours là où Dieu le veut. « Quant à « moi, disait-il, je n'ai pas de plus douce satisfac- « tion que celle d'obéir, et si en ce moment mon « supérieur me faisait seulement un signe pour « m'envoyer au bout du monde, je n'hésiterais pas « une seconde à satisfaire son désir. » On lui fit alors observer que, sans manquer à la soumission, il pourrait alléguer la faiblesse de sa santé : mais il ajouta qu'il ne connaissait d'autre manière de répondre qu'en obéissant aveuglément. Combien d'autres choses pourrions-nous dire encore pour prouver combien il avait à cœur cette vertu d'obéissance. Il est vrai qu'il l'exigeait dans sa plus grande perfection des personnes qu'il dirigeait, mais aussi il l'enseignait par ses exemples plus encore que par ses paroles.

« Une de nos sœurs qui se trouvait à l'ambulance de Canlidja, où M. Pezzi avait été transporté pendant sa convalescence, nous assure qu'elle était souvent confuse de voir la soumission que ce saint prêtre pratiquait à son égard. Il se croyait obligé à lui obéir, parce que l'on avait chargé spécialement cette sœur d'avoir soin de lui. Une seule parole suffisait pour le faire sortir de la chapelle, quand on voyait que son état de faiblesse ne pou-

vait permettre qu'il suivît l'impulsion de sa ferveur. La seule expression d'un désir, c'en était assez pour lui faire faire le sacrifice d'un mets qui était plus à son goût, et en prendre un autre qui ne lui plaisait pas. Cette obéissance était d'autant plus méritoire en cette occasion, qu'il avait un extrême dégoût pour toute sorte de nourriture.

« Sa mortification était si grande qu'il paraissait insensible à la fatigue et à la souffrance. Rien ne l'affligeait tant que de s'entendre recommander de se ménager. Souvent on l'a vu après une longue marche, nécessitée par son ministère, et malgré une abondante sueur, occasionnée par son état de fáiblesse et de fatigue, refuser les soins et les ménagements qu'on lui offrait, et se mettre aussitôt à catéchiser ou à confesser. Que s'il était forcé de céder aux instances réitérées qui lui étaient faites, la tristesse peinte sur son visage manifestait clairement la peine qu'il éprouvait de voir que l'on prît tant de soin de son corps. Il l'appelait souvent une misérable carcasse, et un squelette auquel il ne fallait plus penser. C'est pour cela qu'il ne pouvait même pas souffrir que l'on priât pour le rétablissement de sa santé : « Cessez, cessez, disait-il, de penser à ce

« corps qui va devenir la pâture des vers ; ne « vous occupez plus que de ma pauvre âme, qui a « grand besoin de la divine miséricorde. »

« Nous avons observé en lui une modestie angélique : elle était si grande, si admirable qu'elle commandait le respect même aux vieillards. Une de nos sœurs a remarqué que plusieurs soldats des plus avancés en âge ne l'appelaient pas autrement que *mon Père*. Nos enfants avaient aussi été frappés de sa modestie, et disaient entre elles qu'il était un ange. Ce nom lui appartenait parce qu'il l'avait reçu au baptême, mais on peut dire que jamais il ne fut mieux porté. Il était véritablement un ange dans un corps terrestre ; tout en lui était angélique : son regard, sa parole, sa contenance, ses mouvements ; il semblait ne pas appartenir à la terre. En le voyant il était facile de comprendre que toutes ses pensées, tous ses désirs n'étaient que pour le ciel, où se trouvaient les seuls objets de son amour, Jésus et Marie.

« Et que dire de sa douceur et de son humilité ? Je me contenterai de citer un trait de cette dernière vertu, pour montrer combien elle avait de profondes racines dans l'âme de M. Pezzi. Je l'ai souvent entendu raconter par la dame qui en avait été l'occasion. Elle s'était approchée du

tribunal de la pénitence, mais une fausse honte l'empêchait d'ouvrir la bouche pour s'accuser. M. Pezzi, voyant son embarras, l'exhortait par tous les moyens que lui suggéraient son zèle et sa charité, il la faisait prier avec lui, mais rien n'était capable de tirer une parole de sa bouche. Que fit alors le bon missionnaire? Par un effort de cette sainte humilité que pouvaient seuls lui dicter la compassion et le zèle pour une âme en péril, il lui dépeignit dans sa propre vie l'image d'un si grand pécheur, que la pénitente, confuse et édifiée, n'hésita plus à avouer tous ses péchés.

« Son recueillement habituel était une constante invitation au silence; il se faisait surtout remarquer au pied des autels. Son maintien était recueilli, humble et dévot; il était si absorbé en Dieu qu'il paraissait un ange en adoration. Malgré son extrême faiblesse, il demeurait souvent longtemps sans s'appuyer, ce qui devait le faire souffrir beaucoup. Il inspirait sa ferveur aux âmes les plus froides et les plus insensibles.

« Je tiens aussi à dire quelque chose de son zèle pour le salut des âmes. Ce zèle était si ardent en lui, qu'à l'exemple du grand apôtre, il était prêt à se faire anathème pour le salut de ses frères. Oui, il aurait sacrifié mille vies, s'il les avait eues,

non-seulement pour sauver une seule âme, mais même pour obtenir la perfection de celles qu'il connaissait. En effet, il n'épargnait rien pour les gagner toutes à Jésus-Christ : travaux, fatigues, prières, pénitences, exhortations réitérées, il employait tout pour les attirer à Dieu. Oh! combien d'âmes, combien de pécheurs désespérés n'a-t-il pas arrachés à l'enfer! Que d'exemples ne pourrait-on pas citer dans Constantinople seulement, où il est demeuré si peu de temps. Dès qu'il apercevait de la résistance dans une âme, il sacrifiait aussitôt ce qu'il avait de plus cher. C'est ce que rapporte en particulier un jeune homme de mauvaises mœurs, pour qui il s'est vivement intéressé, et qui conserve encore par écrit les recommandations de M. Pezzi ; en voici le contenu : « Par la grâce de Dieu j'ai fait pour vous « tout ce que j'ai pu : je n'ai rien épargné, et Jésus « n'a pas encore vaincu votre cœur endurci. Tous « les jours, à la sainte messe, je m'offre pour vous « à Dieu comme une victime pour le salut de votre « âme ; espérons qu'à la fin Dieu se laissera tou- « cher, et qu'il voudra bien accepter le sacrifice « de ma misérable vie pour donner la vie à votre « chère âme. » Ce jeune homme a depuis avoué que la mort de M. Pezzi fut la cause de sa conver-

sion : car elle eut lieu un mois après qu'il eut expiré. Dieu ne pouvait pas résister à tant de générosité. Ceci nous explique la facilité avec laquelle M. Pezzi obtenait ces conversions extraordinaires dont nous avons souvent été les témoins. Si l'on voulait ramener un pécheur, il suffisait de le conduire à lui, et l'on pouvait être sûr d'un heureux succès. Notre missionnaire en faisait non-seulement de bons chrétiens, mais encore des hommes qui aspiraient à la plus haute perfection. Le fait suivant en sera la preuve. Un impie qui se permettait de se moquer de la religion et de ses ministres, qui tournait en ridicule toutes les personnes dévotes, et allait jusqu'à les insulter en public toutes les fois qu'il en avait l'occasion, vint un jour le trouver, non pas tant pour l'utilité de son âme, que pour se délivrer des importunités de plusieurs personnes intéressées à son salut. A peine se fut-il entretenu pendant quelques instants avec M. Pezzi qu'il se sentit tout à fait changé. Il demanda à se confesser, chose qu'il n'avait pas faite depuis longues années, et sa confession fut accompagnée des sentiments de la plus vive componction. Quelques jours après il s'approcha de la table des anges, à la grande édification de tous ceux qui avaient contribué à

sa conversion. Il ne s'arrêta pas là, mais à partir de ce jour il tendit à la plus haute perfection. Les humiliations les plus grandes n'étaient rien pour lui; il pratiquait la vertu avec une générosité telle que M. Pezzi jugea prudent d'y mettre des bornes. Plusieurs fois on le vit, au milieu des rues, se jeter aux pieds des religieux qu'il rencontrait, croyant devoir réparer ainsi les insultes qu'il leur avait prodiguées auparavant.

« Que ne pourrait-on pas dire de sa dévotion envers la très-sainte Vierge qu'il appelait sa bonne mère? Quand il parlait de l'Immaculée Marie, il inclinait la tête en prononçant ce nom aimable, et les traits de son visage en s'enflammant montraient la joie dont son cœur surabondait. Il semblait être un saint Stanislas Kostka quand il s'agissait de Marie. Cette dévotion était le moyen dont il se servait pour gagner les âmes : il commençait par en inspirer les sentiments à toutes celles qui s'adressaient à lui, et après les avoir recommandées lui-même à cette divine Mère, il était assuré du succès. Il avait coutume de dire : « Je ne puis faire autre chose que tout gâter; « mais si la bonne Mère se charge de cette âme, « elle ne la laissera pas périr. » Qui pourrait dire la ferveur avec laquelle ce bon missionnaire se

préparait à célébrer les fêtes de la très-sainte Vierge ? Alors il multipliait les actes de vertu, les mortifications et les prières. Il conseillait à ses pénitents d'honorer Marie de cette manière; il voulait qu'on ne fît rien que par Marie, et je crois bien qu'en cela, comme en tout le reste, il n'enseignait que ce qu'il pratiquait lui-même. Il s'était donné à cette bonne Mère avec tout ce qu'il avait, avec toutes ses facultés intérieures et extérieures, avec toutes ses bonnes actions passées, présentes et futures, lui laissant plein pouvoir de disposer à son gré de lui et de tout ce qui lui appartenait.

« Oh ! combien M. Pezzi aimait Marie ! Combien il était heureux de pouvoir proclamer ses louanges! Mais il m'est impossible d'exprimer tout son amour pour la très-sainte Vierge; je sais seulement qu'il savait faire passer dans le cœur des autres sa tendresse filiale pour cette divine Mère.

« Je termine : car je m'aperçois que je me répète continuellement. Vous m'excuserez à cause de mon ignorance et du peu de temps que me laisse mon office; je ne pouvais pas écrire plus d'une page à la fois.

« Je ne veux pas manquer de faire remarquer que si la tristesse pouvait entrer au ciel, M. Pezzi

serait extrêmement affligé de me voir faire son éloge en ce moment. Il ne me le pardonnerait jamais, tant il avait en horreur les louanges. »

Pendant quatre mois que M. Pezzi demeura à Smyrne, il édifia toute la maison par les preuves qu'il donna de son zèle et des autres vertus que nous avons déjà remarquées en lui. Mais sa santé ne se rétablissait pas plus à Smyrne qu'à Constantinople, et les médecins lui conseillèrent de quitter l'Orient, où il s'était déjà résolu à finir ses jours. Indifférent à la vie et à la mort, il ne reprit le chemin de l'Europe que parce qu'il vit la volonté de Dieu dans le désir que lui exprimèrent ses supérieurs. Vers le milieu de novembre 1857, il était de retour à Florence. Inutile de décrire la joie qui éclata dans tous les cœurs et qui rassembla autour de lui ses anciens Enfants de Marie, ces clercs auxquels il avait consacré tous ses soins. Mais la douleur succéda bientôt à cette joie, lorsque l'on vit que la santé de M. Pezzi, loin de se rétablir, dépérissait de jour en jour. Les supérieurs, pleins de sollicitude pour une vie si pieuse, cherchaient tous les moyens propres à la conserver. Pendant l'été de 1858, on l'envoya à Sienne, mais sans succès; l'automne arrivé, on espérait qu'un air plus chaud,

comme celui de la Syrie ou celui de Rome, sa ville natale, lui serait plus favorable. La connaissance qu'il eut de ces projets ne le troubla aucunement : aller à Rome au milieu de ses parents et de ses amis ne lui souriait pas plus que de s'expatrier une seconde fois. Aussi, quand on lui proposa le choix il répondit qu'il voulait être jusqu'à la fin enfant d'obéissance. Enfin on prit le parti de le placer à Plaisance. « Dieu, écrivait-il de là à un de ses amis, a manifesté sa très-sainte volonté au sujet de ma destination. Je reçois l'ordre de quitter Florence pour aller à Plaisance, où je me trouvais avant de partir pour l'Orient. Personne ne s'attendait à ce changement, et cette circonstance me le fait estimer davantage : car je vois clairement qu'il n'y a que Dieu qui ait pu en inspirer l'idée à nos supérieurs. Oh ! comme il est doux de se laisser conduire aveuglément par la main du Seigneur, et de ne voir en toutes choses que l'accomplissement de ses desseins adorables ! C'est de cette vie de total abandon à la divine Providence qu'il nous faut tâcher de vivre jusqu'à notre dernier soupir. N'est-il pas doux, en effet, de reposer entre les bras du meilleur des pères ? »

Arrivé à Plaisance, il trouva les élèves en re-

traite, il voulut aussitôt partager avec eux ces saints exercices. Tout le monde vit bien qu'il voulait se préparer à la mort, tant il y apporta de ferveur. Ces jours, en effet, furent les derniers de sa vie. Le 4 novembre, ne pouvant plus se tenir sur pied, force lui fut de garder le lit. Missionnaires, Filles de la Charité, élèves du Collége, tous commencèrent pour lui une neuvaine en l'honneur de Mlle Legras, première supérieure des Filles de la Charité. Mais cette vénérable servante de Dieu lui obtint, au lieu de la santé, la grâce d'aller recevoir au plus tôt une brillante couronne dans le ciel ; en effet, à chaque jour de la neuvaine le malade baissait davantage, et lorsque la neuvaine expira, il rendit son âme à Dieu. Il conserva jusqu'à la fin toute sa connaissance, et il attendait tranquillement ce qu'il nommait *son rappel*, en s'y préparant par de fréquentes oraisons jaculatoires. Il souffrait beaucoup, et, comme il ne pouvait trouver de repos en aucune position, il craignait toujours d'être exigeant et ennuyeux pour ceux qui l'assistaient. Contre l'usage de la maison, on permit aux élèves de se rendre chez lui afin qu'ils apprissent à bien mourir.

Après avoir reçu le saint Viatique et l'extrême-

onction, il demanda pardon à tous ses confrères, s'appelant un fils dégénéré de saint Vincent. Puis, s'adressant à son confesseur, il le pria de rendre compte à ses parents de ses derniers moments, de leur demander pardon pour lui, de les remercier en son nom des soins qu'ils lui avaient prodigués dès son bas âge, et de la bonne volonté avec laquelle ils l'avaient donné à saint Vincent; de le recommander à leurs prières et de les supplier de maintenir et de perpétuer toujours dans la famille la dévotion à Marie comme souvenir de leur fils mourant, qui, à ce moment surtout, appréciait la consolation d'avoir eu une telle dévotion, et espérait bien par son moyen se retrouver en leur compagnie dans le ciel.

M. Crémisini, supérieur de la maison, était alors absent, il était allé donner plusieurs retraites dans le diocèse de Parme. Il eut la consolation d'arriver avant que M. Pezzi expirât. A peine rentré à la maison, il courut à sa chambre: « Je vous ai attendu, lui dit M. Pezzi, pour vous dire adieu et vous demander votre bénédiction avant de m'en aller. » Toujours occupé de Dieu, il imitait bien saint Martin, dont on célébrait la fête le jour même de sa mort, et dont il est dit : « *Invictum ab oratione spiritum non relaxabat*:

Son esprit inébranlable ne quittait pas la prière. »
Une demi-heure avant d'expirer il avait encore fait le chemin de la croix avec quelques prêtres qui l'assistaient. Il adressait volontiers ses oraisons jaculatoires à la très-sainte Vierge, et aux autres saints ses protecteurs. C'est dans ces dispositions qu'il mourut dans la nuit du 11 au 12 novembre 1858. Sentant la mort s'approcher, il leva les yeux au ciel et dit affectueusement : Mon Dieu!...; puis, inclinant un peu la tête, il s'endormit dans le Seigneur.

Laissons maintenant un missionnaire de cette maison exprimer ses sentiments au sujet de cette mort si édifiante. « Notre cher Ange Pezzi, écrit-il au supérieur de la maison de Florence, a quitté cette demeure de misère pour s'en aller à la maison de l'éternité bienheureuse. Il n'y a pas à s'en affliger, nous devons plutôt nous en réjouir : car sa mort a été celle d'un saint. Dans le cours de sa pénible maladie il fut toujours calme et joyeux, il paraissait avoir déjà sur le front l'auréole des prédestinés. Il ne se faisait pas illusion, il disait à tout le monde qu'il s'en allait et qu'il attendait la mort à chaque instant; il ne proféra pas la moindre plainte jusqu'au dernier soupir. Le médecin en fut si édifié qu'il conseilla lui-

même de permettre aux élèves de venir le voir pour apprendre à mourir. »

Le supérieur de la maison de Florence, qui avait connu particulièrement M. Pezzi, donne aussi les détails suivants sur ses vertus :

« J'ai eu avec moi M. Pezzi pendant quelque temps à Florence, en 1849 et 1850; puis pendant plusieurs mois, après son retour d'Orient en Italie. J'ai remercié Dieu d'avoir bien voulu nous le rendre à Florence, quoique pour peu de temps, à cause de la bénédiction que nous apportait son bon exemple. Son zèle, sa piété, sa patience et toutes ses autres vertus devaient achever de bénir et de sanctifier cette maison, qui déjà a vu tant d'excellents missionnaires et entre autres deux véritables saints, M. François Filippi, mort ici supérieur en 1751, et M. Joseph Tosi, mort en 1842 (1), tous deux décédés en odeur de sainteté. M. Ange Pezzi ne le cédait en rien à leurs vertus ; il fut un aimable et saint enfant de notre bienheureux Père saint Vincent, dont il aima à copier les vertus et à imiter les œuvres de charité, autant que la brièveté de sa vie et la faiblesse de sa santé le lui purent permettre. Il suffisait de le voir pour se

(1) Voir la notice de M. Tosi, t. I, p. 1.

sentir aussitôt consolé ; il suffisait de l'entendre pour connaître qu'il était un homme de Dieu et d'oraison ; on ne pouvait prêter l'oreille à quelques-unes de ses paroles sans en recevoir aussitôt une salutaire impression. Tous ceux qui l'ont approché, missionnaires ou externes, laïcs ou ecclésiastiques, jeunes gens séculiers ou clercs, personnages distingués ou pauvres et villageois, tous se retiraient en disant : « Voilà un saint « missionnaire, un saint prêtre. C'est un ange, il « est tout angélique ! »

« Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour directeur de leur conscience ont prouvé, par leurs œuvres et leur conduite, la puissance céleste qui était en lui et l'heureuse influence de sa sainteté. On voyait qu'il ne se contentait pas de parler et d'agir, mais il parlait et priait, il agissait et priait. Je n'ai pu m'empêcher de dire plusieurs fois, à quelques personnes, que M. Pezzi portait la grâce de Dieu sur le bout de la langue et sur le bout des doigts, pour la distribuer à qui l'approchait ; et si ce qui l'approchait était quelque fragment de dur rocher, il l'amollissait aussitôt comme de la cire. Ce n'est pas seulement avec les hommes qu'il semblait faire ce qu'il voulait, mais aussi avec la très-sainte Vierge et

les saints, surtout saint Joseph et saint Vincent, auxquels il avait une tendre dévotion. La confiance qu'il avait en cette divine Mère et en ces deux saints, et qu'il inspirait aussi aux autres, ne pouvait être fondée que sur l'expérience que ce bon missionnaire avait faite, que les invoquer, les prier, leur recommander une affaire, c'était la même chose que d'avoir obtenu la grâce désirée. Mais à quoi bon tant de détails? M. Pezzi avait l'esprit de Dieu; cela dit tout. Notre-Seigneur a dû dire de lui en le montrant aux anges et en le donnant à notre Congrégation : « *Ecce « puer meus electus, posui super eum spiritum « meum:* Voilà mon fils choisi, sur lequel j'ai placé « mon esprit. » Dans la vie de M. Pezzi, dans ses œuvres, ses actes et ses paroles, on trouvera la preuve évidente qu'il possédait en tout l'esprit de Dieu. Il eut l'esprit de sagesse, qui lui rendit si facile l'exercice de la contemplation et de cette vie unie à Dieu qui a été proprement la vie de notre cher M. Pezzi, bien digne sous ce rapport du nom d'Ange qu'il portait. Il eut l'esprit d'intelligence, ce don que Dieu accorde à ceux qui ont le cœur simple et droit, en leur communiquant sur les choses divines des lumières que n'ont pas les savants. M. Pezzi eut ce don d'une manière

singulière, et sut pénétrer dans les cœurs et dans les esprits ; il sut manier et conduire chacun selon ses besoins, ses dispositions et son caractère. Il eut l'esprit de conseil : la preuve en est dans l'empressement avec lequel on recourait à lui pour lui demander ce que l'on avait à faire dans des circonstances et des cas très-difficiles. Il eut doublement cet esprit de conseil, d'abord pour lui-même en ne se réglant jamais par caprice ou par attachement à ses lumières, mais en demandant toujours, avec une aimable et humble simplicité, l'avis, le conseil, l'approbation et le consentement de qui de droit et de personnes sages, expérimentées et instruites, auxquelles il recourait. Il l'eut ensuite pour les autres, mais sans orgueil, sans prétention ; bien au contraire, avec une belle humilité et une suave simplicité qui commandaient la docilité. Il eut l'esprit de force, et pour quitter ses parents et le monde en se donnant à Dieu, et pour se tenir détaché d'esprit malgré la vive affection et la tendresse avec laquelle il aimait son père et surtout sa mère. Il en donna un beau témoignage quand, étant malade à Florence pendant l'été qui précéda sa mort, ses parents vinrent lui faire visite. Quel spectacle impossible à décrire ! Qu'il suffise de dire qu'il ne

les vit pas, qu'il ne voulut pas même consentir à les recevoir une seule fois sans demander auparavant la permission et la bénédiction de son supérieur. Ses parents l'accompagnèrent à Sienne, et quand ils repartirent pour Rome, il les quitta les yeux secs, quoiqu'il fût certain dès lors de ne plus les revoir en ce monde, et qu'il eût sujet d'être vivement attendri par leurs paroles et leur affection pour lui. Il eut l'esprit de force aussi pour faire le bien malgré les difficultés, les oppositions et les contradictions, même domestiques, qui sont les plus pénibles et que l'on se permet quelquefois dans les meilleures intentions.

« Cet esprit de force le soutint et le conserva calme et patient au milieu de ses indispositions et de ses maladies, qui lui durèrent plusieurs années. Loin d'altérer sa vertu, de troubler la paix de son âme, ces souffrances firent briller d'un nouvel éclat le sourire angélique qu'il portait sur les lèvres. Il ne manqua pas plus de l'esprit de science : il aimait à savoir, mais seulement ce qui aide à l'accomplissement de la vocation du missionnaire ; il étudia et travailla pour se rendre utile aux âmes, au saint ministère, à des offices qui exigent tous du savoir et des connaissances ; il ne perdait pas une minute de temps : tout était

employé à travailler, à prier ou à étudier. Que dire de son esprit de piété ? Il l'eut complétement. Il suffit de l'avoir vu se préparer à célébrer la sainte messe, faire son action de grâces, visiter le Saint-Sacrement, pour dire sans crainte qu'il était un ange, un saint. On peut affirmer enfin qu'il posséda l'esprit de la crainte du Seigneur : car dès l'enfance il commença à craindre Dieu, et cette chaste crainte le rappela à la voie de la sainteté dans des années de grands dangers, et en fit un zélé missionnaire et un fervent pénitent. Cette crainte lui inspira la haine du siècle, la fuite du moindre péché, et lui enseigna la vigilance et la mortification. Je n'ai pas pu savoir quelles pénitences il pratiquait, mais je sais que l'usage de la discipline et du cilice ne lui était pas étranger, au moins dans le temps que sa santé était moins affaiblie. La crainte de Dieu le porta, en arrivant d'Orient à Florence, à se préparer immédiatement à sa mort, qu'il regardait comme prochaine. A peine arrivé, il voulut faire une confession générale, et quand il l'eut terminée, il sembla dire à Dieu comme le vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, bonheur qui ne tarda pas à lui être accordé par la belle et sainte mort qui vint nous le ravir. »

Les missionnaires de notre maison de Monte-Citorio, et surtout les plus anciens, croyaient avoir retrouvé en M. Pezzi un image de M. François Folchi (1), mort, en 1823, en odeur de sainteté : Romains tous deux, tous deux remplis de talents, tous deux appelés à la famille de Saint-Vincent d'une manière extraordinaire, tous deux tendrement dévots à la très-sainte Vierge et distingués par leur charité envers le prochain, tous deux enfin morts très-jeunes et enlevés par la même maladie, que l'un contracta dans les hôpitaux de Rome et l'autre dans les ambulances de Constantinople, où il renouvelait les mêmes prodiges de charité.

(1) Nous espérons donner plus tard la notice de M. Folchi.

NOTICE

SUR

M. PIERRE - PAUL GAMBA

Décédé à Saint-Benoît de Constantinople, le 12 mars 1860, à l'âge de quarante-deux ans.

La maison de Saint-Benoît, qui déjà avait été l'asile de tant de vertus et l'instrument de tant de bien depuis cinquante ans, perdit en la personne de M. Gamba un homme de Dieu qui avait puissamment contribué au développement des œuvres de charité commencées par ses prédécesseurs. Sa vie, quoique terminée de bonne heure, a laissé un parfum de vertu qui ne doit point disparaître, et que nous devons conserver comme un précieux trésor.

Pierre-Paul Gamba naquit à Biella, ville du Piémont, le 21 mars 1818; il fut le cadet de six enfants, et sa naissance donna la mort à sa mère, circonstance qui lui fit toute sa vie chérir beaucoup les orphelins. Son enfance se passa sous les yeux d'un oncle prêtre, et dès l'âge de neuf ans il sentit un vif désir de se consacrer à Dieu dans

l'état ecclésiastique. Déjà il en avait les dehors et les manières. D'un caractère ingénu et candide, il était peu porté à s'associer aux jeux bruyants des enfants de son âge. On observait en lui l'esprit de recueillement et de sagesse, l'amour pour l'étude, et une franche et sincère piété. Des qualités si précieuses ne pouvaient manquer de le faire arriver d'une manière précoce aux degrés de l'ordre sacerdotal. A l'âge de dix-sept ans il entra au séminaire de Biella ; la maturité de son jugement et son application à l'étude le rendirent bientôt capable d'être le maître de ses condisciples. Les questions les plus difficiles et les plus abstraites de la sainte Écriture et de la Théologie n'offraient point d'embarras à son âme calme et éclairée par les lumières de Dieu, puisées dans la prière. Au bout de quatre années d'études théologiques, il prit part au concours ouvert pour remplir le poste de chanoine théologal de la cathédrale de Biella, et l'emporta sur ses concurrents. Il fut donc investi de cette charge le 27 août 1839, âgé seulement de vingt-un ans. L'évêque de Biella lui conféra alors successivement tous les ordres sacrés, et l'année suivante, le 19 décembre 1840, il l'ordonna prêtre par dispense apostolique : car M. Gamba n'avait encore que

vingt-deux ans et demi. Malgré sa jeunesse, il inspirait déjà tant de confiance à Mgr l'évêque de Biella (1), que celui-ci le prit pour son conseiller habituel, et disait qu'il ne voulait rien résoudre en fait de théologie sans en avoir conféré préalablement avec lui. Mais le désir du salut du prochain, qui consumait l'âme du chanoine Gamba, le faisait aspirer à des fatigues plus grandes ; il fallait un autre aliment à l'esprit de patience, de charité et d'humilité dont il était rempli ; il se trouvait mal à l'aise dans les honneurs et le repos de sa patrie ; et bientôt, après avoir consulté Dieu, il se résolut à entrer dans notre Congrégation pour se consacrer aux missions étrangères. Mais il eut un rude combat à soutenir pour se séparer de l'évêque de Biella et pour obtenir de lui son consentement ; nous pouvons en juger par le récit que le prélat fait lui-même de cette séparation si douloureuse pour lui.

« M. Gamba, dit-il, pouvait trouver dans sa ville natale de quoi exercer sa charité envers le prochain. Mais l'accomplissement de sa charge, le soin de sa famille tombée dans une condition

(1) Mgr Giovanni Pietro Losanna qui fut, de 1828 à 1833, délégué du Saint-Siége en Syrie.

difficile, par suite de déplorables péripéties, offraient un champ d'action trop restreint au zèle dont il brûlait pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Il vint donc un jour m'exprimer son désir de se consacrer aux missions étrangères. Au premier abord je craignis qu'une telle détermination ne fût provoquée par quelques motifs humains, plutôt que par une vocation divine : car sa frêle complexion me faisait croire qu'il n'était pas apte à un pareil ministère ; d'un autre côté, j'avais une peine extrême à laisser priver mon diocèse d'un homme aussi précieux. Je lui déclarai donc tout net que je ne pouvais approuver une semblable idée. Quelque temps après, M. Gamba profita, pour revenir à la charge, de la présence de Mgr Gianotti, évêque de Saluces, qui était venu pour prêcher une Retraite au sanctuaire d'Oropa. Il supplia ce prélat de vouloir bien interposer sa médiation dans le but d'obtenir de moi la faveur qu'il sollicitait. Une pareille insistance m'indisposa vivement, je lui en fis d'amers reproches, et, pour toute réponse, je lui dis de s'en aller à l'église pour demander pardon à Dieu. Ce fut alors qu'il confia secrètement à un saint homme, le P. Goggia, supérieur de l'Oratoire, l'ardent désir et l'invincible attrait qu'il

éprouvait pour se consacrer aux missions. Il régla avec lui toute l'exécution de son projet, prépara son sac de voyage, retint même sa place à la diligence, puis vint me trouver à ma maison de campagne. Au premier aspect, je m'aperçus bien qu'il avait pris quelque détermination extraordinaire, mais je n'aurais jamais imaginé qu'elle fût si bien arrêtée et si bien combinée. Sans aucun préambule, il se jeta à mes pieds et me dévoila le mystère. Il me dit qu'il ne pouvait plus résister à l'impulsion intérieure qui l'obligeait à se donner au service de Dieu et de l'Église dans les missions, mais qu'il ne pouvait et ne voulait point partir sans ma bénédiction. A ces mots, je restai un instant comme frappé de la foudre, puis je donnai un libre cours aux plaintes les plus amères ; lui, de son côté, fondit en larmes et me saisit par les genoux. Je cherchais à me débarrasser, mais il s'accrochait à moi et se traînait à terre. Bientôt mes larmes étouffèrent mes paroles et complétèrent la scène la plus étrange. Je fus vaincu, et au bout de quelques instants je lui dis : « Écoute, je « ne puis plus maintenant te refuser mon consen- « tement ; il n'y a plus moyen de douter que ce « ne soit le Dieu de miséricorde qui te veuille ail- « leurs pour sa plus grande gloire. Va donc en paix

« avec ma bénédiction, que je te donne dans toute « l'effusion de mon âme. »

M. Gamba partit donc pour Paris, où l'avait précédé la connaissance de son mérite et de sa vertu; il fut admis au Séminaire interne, le 7 octobre 1843, et l'année suivante, il fut jugé digne d'aller prendre part aux travaux de la Mission de Constantinople. Lorsqu'il arriva à la maison de Saint-Benoît, M. Leleu (1) était encore supérieur de cette maison et venait d'établir des écoles dirigées par les Filles de la Charité et par les Frères des Écoles chrétiennes; il préparait là une riche moisson de bonnes œuvres pour le zèle de M. Gamba. Dès que celui-ci parut à Constantinople, sa vertu frappa les regards de tous ses confrères; on admirait surtout sa simplicité, sa modestie et son humilité. Il se mit avec un grand courage à l'étude de la langue turque, et, en attendant qu'il la possédât assez, il fut chargé de prêcher en français dans l'église de Saint-Benoît, de faire le catéchisme et de confesser les enfants des écoles. Mais à ces œuvres se joignait aussi la visite des malades et des pauvres, et tout son temps était scrupuleusement consacré à l'exercice

(1) Voir sa notice, t. I, p. 400.

de la charité. A peine commençait-il à se faire entendre dans la langue turque, que déjà on le voyait avec admiration, un catéchisme à la main, derrière la porte d'un parloir ou dans l'embrasure d'une fenêtre, instruisant quelque pauvre négresse, ou bien se rendant au dispensaire des Filles de la Charité pour dire quelques paroles de salut aux pauvres qui s'y rencontraient. C'était là sa plus douce jouissance : « Si j'ai de la passion pour quelque chose, disait-il un jour dans un saint abandon, ce serait pour prêcher, catéchiser, confesser, visiter les pauvres et les malades. »

Deux ans après son arrivée à Constantinople, il eut la douleur d'assister aux derniers moments de son supérieur, M. Leleu, qui fut peu après remplacé par M. Doumerq, auparavant supérieur de la maison de Santorin. « Dès que j'arrivai à Saint-Benoît, dit ce dernier, dans une lettre du 23 mars 1861, obligé, en vertu de ma charge, de m'appliquer à bien connaître nos confrères, je ne tardai pas à découvrir en M. Gamba un missionnaire pieux, régulier, d'un caractère doux, calme et grave; d'un abord humble, facile et obligeant; d'une politesse simple et modeste, et d'une extrême complaisance à rendre au prochain tous les services qu'on lui deman-

dait. Il était doué d'une bonté sans égale envers toute sorte de personnes, même les moins méritantes. Jamais il ne censurait personne, et il souffrait beaucoup si on le faisait en sa présence. Cette indulgence si connue, proclamée partout, lui amenait quantité de pécheurs qu'il réconciliait avec Dieu en peu de temps, ce qui le faisait appeler *le père de miséricorde* de cette grande ville de Constantinople, où affluent ces aventuriers, ces cosmopolites, qui cherchent fortune et ne parviennent guère qu'à charger leur conscience de péchés. De toutes parts on recourait à lui, et il suffisait à ce travail, on ne sait comment et sans même qu'il parût se hâter ou se préoccuper d'autre chose que de ce qu'on lui proposait.

« Cette bonté et cette douceur lui étaient sans doute un peu naturelles et très-probablement favorisées en lui par une excellente éducation chrétienne; mais pourtant elles étaient aussi le fruit de ses oraisons et de son habitude de la présence de Dieu; car parfois on devinait en lui un combat intérieur qui se trahissait sur son visage, quand il ne venait pas à bout d'une bonne œuvre ou qu'il voyait Dieu offensé. Evidemment il souffrait alors, et beaucoup; mais il se possédait toujours. Du reste il ne portait quelque atten-

tion qu'à ce qui intéressait la religion, le salut des âmes et le soin des pauvres. Son cœur n'aspirait qu'à exercer les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, et tous ses instants étaient invariablement consacrés à la prière et au saint ministère de la prédication et de la confession. Outre le travail qu'il avait à la maison et à l'église de Saint-Benoît, il faisait le catéchisme dans plusieurs écoles et pensions de la ville et des faubourgs, où il avait par surcroit beaucoup de confessions à entendre. Les moments libres étaient employés à préparer des instructions solides qu'il prêchait à Saint-Benoît les dimanches et les fêtes.

« Un dévouement si constant et une charité si ingénieuse à se rendre utile au prochain, lui avaient acquis l'estime, le respect, la confiance et la reconnaissance de ceux qui en étaient l'objet et même de tout le peuple. Ajoutons que son zèle, sa foi vive et sa correspondance à la grâce divine avaient répandu sur sa personne un reflet surnaturel, un attrait dont Dieu se plaît souvent à favoriser ses enfants de prédilection. Son visage conservait cette auréole de sainteté qui naît de l'union à Dieu et des actes intérieurs souvent réitérés; en sorte que tous ceux

qui le voyaient et se mettaient en rapport avec lui subissaient immédiatement cette impression et se disaient : Voilà un saint. Et comme ce sentiment était universel, il n'y avait qu'une voix pour l'appeler *le saint M. Gamba*. Ceux-là mêmes qui parfois trouvaient sa bonté et son indulgence excessives lui rendaient le même témoignage, bien persuadés que, pour ses bonnes intentions, il ne cessait pas de mériter devant Dieu lors même qu'il se trompait. De là vient que tous ceux qui m'ont annoncé sa mort ont résumé leurs éloges dans ce peu de mots : « Nous avons « perdu un père, mais le ciel a gagné un saint, « et il y sera notre protecteur. Nous ne pensons « pas à prier pour lui, mais à l'invoquer. » Je suis « tout-à-fait de leur avis, et j'en fais autant. »

M. Doumerq ayant été appelé en 1851 à remplir le poste de secrétaire de la Congrégation, on ne trouva personne qui fût plus digne de le remplacer comme supérieur de Saint-Benoît que M. Gamba, qui était depuis longtemps l'objet de l'estime, de la vénération et de la confiance de ses confrères, et de tous les externes.

« Sa nomination de supérieur, dit un missionnaire qui se trouvait alors à Saint-Benoît, fut accueillie par tous avec bonheur et joie, et

nous adoucit la peine que nous faisait éprouver le départ de M. Doumerq. L'affection, le véritable attachement des missionnaires de Saint-Benoît envers lui, était on ne peut plus sincère et unanime. Il est vrai qu'il gagnait les cœurs par une bonté si grande et si condescendante, qu'on aurait dit quelquefois que c'était de sa part faiblesse de caractère. Mais l'expérience a prouvé le contraire, en montrant qu'il n'avait en vue que la gloire de Dieu et le bien spirituel de ceux qui lui étaient confiés. M. Gamba était toujours le même, toujours calme dans tous les événements, dans tous les embarras, dans toutes les difficultés; et il ne se laissait rebuter par rien dès qu'il était sûr de faire la volonté de Dieu.

« Doué d'un jugement sain et solide, il possédait une grande prudence; je pourrais citer des faits à l'appui de mon assertion si cette même prudence me le permettait. Tout le monde connaît l'humilité de ce saint missionnaire, qui ne faisait connaître les bonnes œuvres qu'il faisait ou qu'il se proposait de faire que dans l'intérêt de ceux qu'il voulait servir, et cachait tout ce qu'il pouvait faire sans bruit. Qui pourrait dire tout ce que sa charité lui faisait exécuter? Jamais un malheureux n'était rebuté, il écoutait tous

ceux qui venaient lui faire la confidence de leurs misères spirituelles et temporelles. Il les soulageait autant qu'il le pouvait, ou par lui-même ou par d'autres personnes charitables qu'il savait intéresser à leur sort. On a pu voir à sa mort, par les larmes qui ont été versées, par les aveux qui ont été faits, combien sa charité avait été grande envers les malheureux, et son humilité industrieuse pour cacher ses bonnes œuvres. En un mot, voulez-vous savoir quelle était l'occupation de ce saint missionnaire? Depuis le matin jusqu'au soir il ne pensait qu'à une chose, au soulagement du prochain. Aussi n'avait-il pas une minute qui fût consacrée à son délassement; dans la maison et même dans les rues il donnait continuellement audience à ceux qui avaient quelque peine à lui confier. Faites-vous maintenant une idée de toutes les misères spirituelles et corporelles qui surabondent à Constantinople et dans ses environs, et vous aurez un faible tableau de l'étendue de la charité de M. Gamba. »

Pendant plus de huit ans qu'il fut supérieur de la maison de Saint-Benoît, il eut l'occasion d'exercer sa prudence et sa sagesse dans des circonstances très-importantes. Elle parut soit

dans l'économie qu'il mettait dans l'administration des ressources de la maison, veillant à l'entretien et au développement des différentes œuvres; soit dans la manière d'agir à l'égard des Frères des écoles chrétiennes, lorsque ceux-ci voulurent se séparer de la direction spirituelle et de l'administration temporelle des missionnaires; soit enfin pendant le temps de la guerre d'Orient et des épidémies qui l'accompagnèrent et la suivirent. Pendant cette dernière époque, surtout de 1854 à 1856, la maison de Saint-Benoît devint le centre où tout aboutissait, et fut même pendant quelque temps une espèce d'ambulance pour les missionnaires frappés par le typhus. Le nombre des Filles de la Charité, dans Constantinople et ses environs, ayant été porté à près de trois cents pour le service des ambulances militaires, celui des missionnaires fut aussi augmenté de douze ou de quatorze; mais ils n'auraient pu suffire encore sans le secours de ceux de Saint-Benoît. Presque tous les missionnaires de la maison ou des ambulances tombèrent successivement malades, et plusieurs même moururent; et tous revenaient à Saint-Benoît, où M. Gamba se trouvait heureux de se faire leur serviteur et leur infirmier. En outre

plusieurs aumôniers de l'armée avaient prié M. Gamba de les recevoir chez lui, et il les accueillait pour ne pas les obliger à aller se loger dans des hôtels où ils eussent été mal à l'aise. A tous il prodiguait les soins les plus tendres et les plus fraternels. Puis, l'affluence des étrangers de toute nation à Constantinople amenait des visites continuelles à la maison de Saint-Benoît, c'était un va-et-vient perpétuel. M. Gamba avait toujours et pour tous la même affabilité et la même charité. Ce fut aussi pendant le temps de cette guerre qu'il forma une nouvelle association de Dames de la Charité à Galata, outre celle qui existait déjà à Péra, afin de fournir des ressources aux pauvres au moment où la disette de vivres commençait à se faire sentir.

Malgré la multitude des besoins qui l'entouraient, malgré les apparences de bien à réaliser qui se présentaient à lui, il n'avait point cette précipitation qui fait entreprendre des œuvres avant de s'assurer de la volonté de Dieu. Il avait la plus grande soumission de jugement pour ses supérieurs, et n'entreprenait rien que de leur avis. Puis il savait attendre, et, pour la gloire de Dieu, il préférait ne pas moissonner les fruits lui-même pour les laisser à d'autres. « On ne perd rien,

dit-il une fois, pour attendre quelques mois, quand il s'agit d'un établissement... ; il est vrai que si nous étions en plus grand nombre, nous pourrions faire de bonnes et de nombreuses conquêtes à la religion : cela viendra avec le temps; nous préparons le chemin à ceux qui nous suivront. »

Ce qui faisait le fondement de sa prudence et de sa modération, c'était l'humilité. Devant Dieu il se réputait indigne d'être l'instrument de ses œuvres et ne voulait point le prévenir. C'est pourquoi, malgré le désir qui le consumait de travailler au salut des âmes, il cherchait avant tout la volonté de Dieu, afin de suivre en tout sa conduite et de ne pas prévenir ses moments.

Cette même humilité lui rendait facile la conduite de ses confrères; sous le voile de quelques défauts il savait reconnaître en chacun ce qu'il y avait de bon, et les élever peu à peu par l'esprit de foi à la hauteur de leur devoir. Se mettant au-dessous d'eux, il s'attribuait à lui-même la cause de leurs maux spirituels et corporels. « Aussi, dit un des missionnaires de Saint-Benoît, il était adoré de ses confrères; pour mon compte, il m'a fait un bien infini, et je ne puis l'oublier un seul jour au saint Sacrifice. C'était le modèle accompli non-seulement d'un véritable enfant de saint Vin-

cent, mais aussi d'un parfait supérieur. On ne voyait dans ses actions rien d'extraordinaire ; mais tout ce qu'il faisait, il le faisait bien. Je ne l'ai pas vu une seule fois manquer au plus petit point de nos règles, pas la moindre impatience ; tout le monde accourait à lui : il venait à bout des plus incorrigibles, par sa patience admirable et son excessive bonté. Il n'était inexorable qu'envers les prêtres ; aussi, je vous assure que ceux des prêtres externes qui se confessaient à lui, allaient droit leur chemin. »

Tout supérieur qu'il était, il n'hésitait pas à demander l'avis de ses confrères dans ses difficultés, et préférait souvent leur sentiment au sien propre. « En 1855, dit un des prêtres de la maison de Saint-Benoît, M. Gamba fut nommé député à l'Assemblée sexennale de la Congrégation. Cette nomination le jeta dans une grande perplexité : car d'un côté, en allant à Paris, il était obligé de laisser ses chers pauvres et toutes les sollicitudes des malheureux, avec lesquels il s'identifiait ; d'un autre côté, comme il se laissait toujours conduire par la divine Providence, il craignait de s'écarter de ses voies en renonçant à la députation qu'elle seule lui avait ménagée. Eh bien, je le dirai à ma confusion, il n'hésita pas à

venir me consulter pour savoir ce qu'il avait à faire. Je ne me rappelle pas ce que je lui aurai répondu, mais il se décida à accepter la députation. Il s'est rendu à l'Assemblée, et ne fit en France que le plus court séjour possible; puis il revint à Constantinople directement, sans s'arrêter dans sa famille, qu'il n'avait pas revue cependant depuis son entrée dans la Congrégation. C'est que ses pauvres, ses œuvres, ses travaux, étaient pour lui la famille qui lui tenait le plus au cœur.

« Je citerai un autre fait qui prouve encore son détachement de sa famille. En 1853, il fit une maladie qui, sans être grave, le tint quelque temps dans un état de souffrance. Notre très-honoré Père, qui se trouvait alors en Italie, ayant appris sa maladie, lui écrivit pour lui permettre un voyage en France ou ailleurs pour rétablir tout à fait sa santé. Le bon M. Gamba profita de la permission; mais au lieu de se diriger vers la France ou l'Italie, où la nature aurait pu trouver des délassements et des distractions agréables, sa piété lui fit entreprendre le pénible pèlerinage de Jérusalem ; je dis pénible, vu la saison dans laquelle nous nous trouvions, et pendant laquelle il ne pouvait avoir les satisfactions que vont cher-

cher ordinairement les pèlerins qui se rendent aux saints Lieux aux grandes époques de Noël et de la Semaine sainte. Ce voyage, qu'il aurait pu faire durer plusieurs mois, ne nous priva de son aimable présence que cinq ou six semaines. »

Il donna une autre marque de ce même détachement au mois de février 1859. M. le supérieur général devant se rendre à cette époque à Naples, pria M. Gamba d'accompagner M. Boré, qui venait le trouver en cette ville. M. Gamba accepta cette offre avec reconnaissance et se rendit à Naples. Il sortait de maladie et pouvait à peine se soutenir pour reprendre ses travaux; de plus, il n'était qu'à une petite distance de sa patrie; néanmoins, dès que notre très-honoré Père eut quitté la ville de Naples, il se hâta de reprendre le chemin de Constantinople, d'où il ne devait plus sortir que pour entrer dans la céleste patrie.

Ce mépris qu'il faisait de toutes les satisfactions naturelles s'étendait à toute sa conduite. Sa pensée première en entrant dans la Congrégation, avait été d'aller en Chine pour y chercher le martyre. N'ayant pu obtenir cette faveur, il voulut y suppléer par le martyre de la mortification et de la charité. Il fut véritablement martyr de la charité : car la maladie qui l'emporta fut

l'effet d'un refroidissement causé par les courses lointaines qu'il exécutait, quelque temps qu'il fît. D'une santé très-faible et d'une complexion délicate, il se levait régulièrement à quatre heures, quoique ses occupations l'eussent souvent forcé de se coucher fort avant dans la nuit. Il était souvent obligé de rentrer tard pour dîner, et alors il prenait ce qu'on lui donnait, sans jamais rien demander de particulier. Sa conscience délicate lui occasionnait aussi bien des tourments intérieurs, et lui insinuait quelquefois la pensée de s'abstenir de la célébration de la sainte Messe, dans la crainte d'offenser Dieu; c'est pour cela, qu'il ne montait à l'autel qu'avec la plus grande frayeur. Depuis qu'il eut fait les saints vœux, son âme fut presque continuellement travaillée par des sécheresses et des tentations de tout genre, jusqu'au moment de sa mort. Malgré ce martyre intérieur, son esprit de pénitence le porta encore à pratiquer des austérités corporelles, et il a porté plusieurs mois, sur le dos, une plaie qui provenait de ses sanglantes disciplines.

Comme une grande partie des œuvres de M. Gamba eurent pour objet les maisons des Filles de la Charité de Constantinople, écoles, dispensaires, catéchumenat, orphelinat, ambu-

lances militaires, hôpitaux, beaucoup d'actes de vertu y ont été remarqués ; et le lecteur pourra trouver une grande édification dans les détails suivants, qui nous ont été communiqués par la Sœur Lesueur, Sœur servante de la maison de la Providence de Galata, et qui sont le résumé d'une conférence qui fut faite sur les vertus du serviteur de Dieu, dans laquelle chacune des Sœurs rapporta simplement ce qui l'avait le plus frappée dans une si sainte vie.

« La première vertu qui fut remarquée, fut son humilité ; cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres, il la possédait au suprême degré. Toujours il s'effaçait pour laisser paraître les autres. Il faisait toutes ses actions de manière à n'être vu que de Dieu, suivant ce précepte de l'Évangile : « Que votre main droite ne sache pas ce « que fait la gauche. » Que d'actes de vertu nous sont échappés, et qui se révèleront au grand jour de l'éternité! car aucune de ses actions n'était inutile.

« Jamais on n'eût pensé qu'il était le supérieur. Il ne le faisait paraître qu'en se rendant le plus petit et en remplaçant ceux qui ne pouvaient pas agir. Il était toujours prêt, heureux de servir Dieu seul pour lui seul.

« Que dirons-nous de sa charité? elle était immense, puisée dans le cœur même de Notre-Seigneur. On peut dire qu'elle n'avait pas de bornes. Je n'ai jamais connu personne qui, à l'exemple de saint Vincent, ait plus fidèlement retracé la vie de Notre-Seigneur sur la terre. Et ces paroles gravées sur sa tombe lui conviennent admirablement : « Il a passé en fai« sant le bien. » Oh ! oui, il a passé : car sa vie n'a été qu'une ombre. Ce modèle d'une si ardente charité nous a été enlevé au moment où l'on espérait encore de longs jours. Sa charité s'étendait à tous; à l'exemple de saint Paul, il se faisait tout.à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il n'y avait pas d'exception : depuis le petit enfant abandonné par une mère cruelle, jusqu'au vieillard le plus décrépit, le plus misérable; depuis la pauvre négresse échappée à l'esclavage, jusqu'au renégat malheureux qui avait fui son Dieu. Pour ce qui est de ces derniers, on peut dire qu'il avait le don de les convertir. Il allait à leur rencontre; comme le bon pasteur de l'Évangile, il courait dans le désert après la brebis perdue et la ramenait sur ses épaules, bandait ses plaies et lui prodiguait les soins du plus charitable médecin; et une fois

qu'il l'avait retrouvée, sa sollicitude ne la quittait plus. Son cœur était si grand que toujours il y avait place, et les plus misérables, les plus grands pécheurs y étaient toujours accueillis. Nos sœurs chargées des pauvres ne peuvent tarir sur les traits de bonté dont elles ont été les témoins. Il est inouï que jamais M. Gamba ait refusé l'aumône à un pauvre, et encore cette aumône, elle était toujours accompagnée d'une bonne parole, d'un abord gracieux. Le samedi particulièrement les pauvres se donnaient rendez-vous à sa porte. On eût cru voir Notre-Seigneur lui-même quand les pauvres l'entouraient et le bénissaient; ils le suivaient encore loin dans la rue, ne pouvant quitter leur père. Un jour on le vit sortir un pain de dessous son bras pour le donner à un pauvre qui lui avait exposé sa misère pressante. Une autre fois ce fut son propre déjeuner qu'il apporta à un pauvre homme, auquel le frère avait refusé. Sa porte était assiégée depuis le matin jusqu'au soir par toutes sortes de personnes, qui venaient ou chercher des secours d'argent, ou recevoir des conseils ou des consolations; et jamais aucune n'a pu dire qu'elle soit partie mécontente. Il se donnait à tous et semblait n'être jamais pressé. Quand il vous parlait, il parais-

sait n'avoir à faire qu'à vous seul : vos peines devenaient ses peines, vos joies ses joies, vos souffrances ses souffrances; il avait du baume pour tous les maux. Chargé de diriger une assemblée de Dames de la Charité que lui-même avait fondée, il s'en occupait avec un zèle toujours nouveau : c'était sa joie et sa consolation de parler de ses pauvres, de s'occuper d'eux. Il ne fallait pas lui en dire de mal, toujours il trouvait moyen de les excuser. Un jour qu'une de nos sœurs, le trouvant avec un homme qui avait la réputation de voler, lui disait : « Mais vous ne connaissez « pas cet homme, c'est un voleur ; » il lui répondit, tout en souriant : « S'il a pris quelque « chose, c'est qu'il ne l'avait pas. » Il disait toujours que pour faire la charité il ne fallait pas trop y regarder, autrement on ne ferait rien.

« Combien de mariages n'a-t-il pas réhabilités? Pour cela, il avait un don particulier. Du reste, aucune peine ne lui coûtait pour arriver à ses fins, et il savait tout ménager pour faire le bien. Ce grand pouvoir, il l'exerça même après sa mort: car une de nos sœurs, se trouvant embarrassée pour plusieurs mariages à faire réhabiliter, invoqua M. Gamba et les choses s'arrangèrent comme par miracle.

« Pour les pécheurs, on pouvait lui appliquer en quelque façon ces paroles de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes « chargés. » Rien ne l'étonnait, rien ne le rebutait. Ayant entendu parler d'une personne si méchante, qu'on voulait l'exiler, il la fit venir sous prétexte de lui parler de son pays, et s'y prit si bien qu'il la ramena à Dieu ; et cette malheureuse, comme sainte Madeleine, pleura et arrosa de ses larmes les pieds de son sauveur. Elle appelait M. Gamba l'ange de l'Église. Elle persévéra depuis, et quelques mois avant sa mort, M. Gamba, comme s'il en avait eu un pressentiment, la renvoya dans son pays en disant : « Je suis sûr que « là elle persévèrera ; cette femme aura une gran- « de place dans le ciel, sans doute avant moi, qui « ne suis qu'un misérable pécheur. »

« Ayant découvert à Constantinople, bien loin de Saint-Benoît une pauvre allemande qui n'était pas mariée légitimement et vivait fort misérablement, il allait lui-même deux fois par semaine lui porter des secours malgré la neige et la glace. Il la convertit, car elle était protestante, la maria, baptisa ses enfants, et fut lui-même leur parrain pour éviter à la mère la honte de faire connaître sa conduite passée. Il assista cette famille jus-

qu'au moment de sa mort; et cette malheureuse, quand elle apprit que M. Gamba n'existait plus, s'écria : « Ah ! maintenant je puis mourir, car j'ai « tout perdu. » Et ce trait, on pourrait le répéter mille fois sous différentes formes : car ce n'est qu'à sa mort que beaucoup de ces traits se sont fait jour et que l'on se plaisait à publier la charité de celui qu'on avait perdu. Jusqu'au fond des prisons, on nous répète le nom de M. Gamba pour le bénir.

« Plusieurs fois il faillit être victi mede sa charité. Une fois entre autres, étant allé confesser un pestiféré sur un navire, on le retint en quarantaine, et là il souffrit tout ce qu'il est possible d'imaginer, manquant de tout. Mais sa plus grande privation dans cette circonstance, comme il l'avoua depuis, c'était de ne pouvoir offrir le saint sacrifice de la Messe.

« Une autre fois, pour arracher une jeune grecque qu'il avait convertie des mains de ses parents, qui l'avaient reprise, il se déguisa, au risque de sa vie, pour aller lui parler et la faire revenir à Dieu, et il réussit. Il fit de même pour une pauvre négresse catholique qui était retournée chez les Turcs. La malheureuse sentant sa fin approcher, eut des remords de conscience. M. Gamba l'ap-

prit et se rendit chez elle comme médecin, la confessa et lui procura les derniers sacrements. Elle mourut peu après.

« Mais on ne peut dire la peine qu'il se donna dans bien d'autres circonstances encore: car sa charité pour les catéchumènes surpassait tout ce qu'on peut en dire. Combien d'heures passa-t il avec de pauvres négresses pour leur apprendre à connaître et à aimer Dieu. Il fallait voir avec quel esprit de foi il envisageait ces pauvres âmes, qu'il était si heureux d'offrir à Dieu. Il avait la soif des âmes, et quand le jour de leur baptême arrivait, on peut dire que pour lui c'était un jour de fête. Ces pauvres filles ne savaient comment témoigner leur reconnaissance à celui qu'elles appelaient leur père. Et il l'était en vérité, car il s'occupait d'elles. Elles revenaient toujours lui conter leurs peines, soulager leur cœur, et en M. Gamba elles trouvaient un ami sincère qui les écoutait toujours avec intérêt. Après sa mort, plusieurs d'elles ne pouvaient se consoler, et c'était bien touchant de voir tous les soirs de l'été dernier une de ces pauvres négresses pleurer sur sa tombe, et rester là immobile de douleur pendant des heures entières.

« Peu de temps avant sa mort, il convertit une

famille juive tout entière. Il trouva moyen de leur procurer tout ce qui leur était nécessaire. Il allait lui-même faire le catéchisme à la femme, qui était souffrante. Il trouva un emploi au père, de l'ouvrage aux filles, et ces nouveaux enfants de Dieu devinrent encore les siens. Il suffisait d'avoir de la peine pour trouver accès dans ce cœur de miséricorde. Quand il ne pouvait agir, il priait. Un jour, une de nos Sœurs lui ayant parlé d'une personne qui avait beaucoup de peine, il lui demanda quelques jours après comment elle allait. Et comme on lui répondit qu'elle était mieux, il dit qu'il avait offert le saint Sacrifice pour elle, et c'était à cette heure que la personne s'était trouvée mieux.

« Une femme, dont le mari était aux galères, reçut aussi tous les effets de sa charité délicate, qui faisait le bien avec des manières qui allaient jusqu'à l'âme. Si cette pauvre dame pouvait écrire tous les traits de bonté de M. Gamba à son égard, sa reconnaissance remplirait un volume. Car, grâce à lui, elle fut reçue dans notre maison avec ses trois enfants, et quoiqu'elle eût tout ce qui lui était nécessaire, le bon Père qui l'avait fait entrer lui donnait encore souvent de l'argent, parce qu'elle avait été riche et qu'elle pou-

vait avoir besoin sans oser demander. Maintenant ces pauvres gens, réunis en Italie, qui était leur patrie, bénissent chaque jour le Seigneur et M. Gamba, qu'ils invoquent comme un saint.

« Après sa mort, on éprouva encore les effets de cette immense charité. Un pauvre Italien étant venu trouver une de nos Sœurs pour lui demander de lui procurer le moyen de retourner dans son pays, elle lui dit : « Cela m'est impos-« sible, je n'ai rien, mais allez trouver M. Gamba « et demandez-lui un vapeur, allez prier à sa « tombe. » Le pauvre homme, plein de foi, s'en va, entend la messe, et deux jours après il rencontre dans la rue un capitaine de navire qui lui offre de l'emmener, et il revient tout joyeux raconter cela à la Sœur.

« Un pauvre malheureux capitaine avait naufragé, et craignant extrêmement de se présenter devant l'armateur dont il redoutait les reproches, il se dit à lui-même : « Ah ! si M. Gamba vivait « encore, il me consolerait, m'aiderait; mais je « ne l'ai plus. » Alors il entendit plusieurs jours de suite la messe de sept heures en priant M. Gamba, et ensuite il alla trouver son armateur qui le reçut si bien qu'il pensa le devoir au saint prêtre.

« La Présidente des dames de la Charité se

trouvait fort embarrassée pour ses pauvres, parce que les ressources lui manquaient ; pleine de confiance en la vertu de M. Gamba, elle l'invoque en le priant de venir en aide à cette petite assemblée, qui était la sienne. Et le même soir un monsieur inconnu se présente à elle, lui remettant 5,000 piastres pour ses pauvres. Elle criait partout au miracle.

« Une pauvre jeune femme, ancienne élève de la maison, se trouvant très-mal au milieu de la nuit, sans aucun secours, invoque M. Gamba, le priant d'avertir sa mère qui demeurait loin d'elle. Et au même moment la mère vit en songe M. Gamba, qui lui disait d'aller voir sa fille qui était malade. Cette femme ne voulant pas croire à un songe se rendormit ; mais trois fois le même avertissement lui ayant été donné, elle se lève, va trouver sa fille qui lui dit : « Ah! ma mère, « c'est M. Gamba qui vous envoie ! » Ce fait est connu de beaucoup de personnes.

« Sa charité s'étendait à tous ; mais qui pourra dire celle qu'il eut pour nos Sœurs ? Dans le temps des ambulances, il se multipliait pour les confesser, faisant pour cela de longues courses. Quand la maladie frappa avec violence sur nos pauvres Sœurs, il fallait voir avec quelle bonté il

les visitait, il les consolait, il les portait à Dieu. Il savait sacrifier son temps pour aller les fortifier, les rassurer. Il ne pouvait savoir une âme dans la peine sans lui porter quelque soulagement ; et sa parole si douce, si pieuse, pénétrait jusqu'à l'âme, et toujours on remportait un baume qui faisait remonter à Dieu. Je ne finirais pas si je voulais énumérer les actes d'une charité que je ne puis comparer qu'à celle de Dieu même, et qui est retournée à la source d'où elle était partie, en laissant parmi nous un parfum qui durera toujours.

« Cependant les pauvres orphelines, les enfants des classes, doivent trouver ici une petite place. C'étaient là les enfants de son cœur, il les aimait comme un père et comme le meilleur des pères. Chaque fois qu'il en voyait quelqu'une se consacrer à Dieu, c'était une satisfaction pour lui. Quand il paraissait au milieu d'elles, tous ces petits cœurs d'enfants laissaient paraître la joie la plus vive. Il était si bon ! Chargé des Enfants de Marie, du catéchisme de persévérance, il ne pouvait se décider à punir. Une fois, obligé de faire une réprimande, il fit si bien que la coupable qui était venue toute tremblante, s'en retourna joyeuse: car il l'avait reçue avec sa bonté ordi-

naire, et l'enfant se corrigea; et aujourd'hui encore elle se rappelle ce trait avec la plus vive reconnaissance. Quelquefois il était question de renvoyer des aspirantes qui n'étaient pas assez sages; mais ce père des miséricordes disait toujours : « Attendons, elle se convertira. » Puis il parlait à l'enfant, et cette clémence la faisait rentrer en elle-même.

« Il avait une piété qui charmait tous les yeux, particulièrement quand il offrait le saint sacrifice de la Messe. Toutes les personnes qui le voyaient à l'autel croyaient voir un Chérubin descendu du ciel pour offrir l'adorable Sacrifice. On ne pouvait faire autrement que d'être pénétré de la dévotion qui s'échappait de cet ange de la terre. Il était si pénétré de respect et d'amour pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie, qu'il tremblait quand il tenait la sainte Hostie entre ses mains.

« Quand il parlait de Dieu, on voyait que c'était son cœur qui débordait et qui voulait embraser tous les autres du même feu dont il était animé, au point que quelquefois il s'oubliait et avait prié qu'on l'avertît quand il serait trop long. Il fallait entendre ses instructions aux Enfants de Marie, sur les vertus de la sainte Vierge, dont il était le fils bien-aimé! Aussi, tout son extérieur portait

l'empreinte de cette dévotion, qui faisait qu'on l'appelait un saint Louis de Gonzague. Et, en effet, il en avait toutes les vertus et lui ressemblait par la modestie qui réglait tous ses mouvements extérieurs. Sa démarche était si simple, si grave, que sa présence inspirait le respect. Il joignait à cela un calme et une patience qui ne se démentirent jamais. On l'a vu aux prises avec la calomnie, les jugements téméraires: et jamais un mot de plainte, ni qui pût être en sa faveur, ne sortit de sa bouche. Qu'un événement le contrariât, qu'une chose lui plût, tout était reçu également par cet homme de Dieu, qui avait acquis un tel empire sur lui-même qu'il savait contenir jusqu'au moindre mouvement d'impatience. Un jour, une Sœur mécontente de ce qu'il lui avait refusé quelque chose, alla le trouver au moment où il était occupé à confesser. Elle lui parla vivement. Lui, sans s'émouvoir, répondit : « Attendez un « peu que j'aie fini. » Ensuite, il écouta jusqu'au bout tous ses reproches, qui n'étaient pas fondés, et, comme la même Sœur, confuse, allait lui demander pardon, il lui dit : « Il n'y a que moi qui « vous aie entendu, ce n'est rien: quand vous avez « quelque chose, adressez-vous toujours à moi, « cela me fait plaisir. » Une dame lui ayant dit quel-

que chose de très-désobligeant devant plusieurs autres, il prit cela avec son calme ordinaire ; et comme cette dame, revenue à elle-même, lui faisait ensuite mille compliments pour réparer sa sottise, il ne fit pas plus de cas de l'un que de l'autre. On peut dire qu'il était vraiment mort à lui-même en toutes choses. Il avait aussi un grand esprit de foi, qui lui faisait voir Notre-Seigneur en toutes les personnes avec lesquelles il avait affaire, surtout avec les pauvres; il les écoutait avec bonté, s'informait de tout ce qui pouvait les intéresser. On l'a vu une fois quitter la table parce que quelqu'un le demandait ; pensant que c'était un pauvre, il se rendit au parloir, emportant un morceau de pain sous son bras. Une autre fois, il avait caché deux pains sous sa houppelande pour un pauvre honteux; arrêté en chemin par quelques personnes, il les laissa tomber par mégarde, et celles-ci en furent très-édifiées.

«Lorsqu'il entrait à l'église, il semblait qu'il n'y eût plus là que Dieu et lui. Il faisait aussi chaque chose comme la dernière de sa vie, tant il y mettait de perfection. Sa vie était une immolation continuelle; on peut dire qu'il est mort martyr de sa charité, car il ne faisait pas plus attention à son corps que s'il n'en eût pas eu. »

Quoiqu'il ne s'accordât aucun soulagement, et que son cœur fût rempli de douleur à la vue de tant de maux spirituels et temporels qui l'entouraient, il laissait entièrement à Dieu le soin de lui accorder le repos du ciel au moment où il le jugerait convenable dans sa miséricorde, sans vouloir le prévenir par des désirs trop empressés. Un jour, quelques Filles de la Charité lui disaient naïvement qu'elles souhaitaient le repos du ciel pour être débarrassées des misères de cette vie. « Quoi ! mes Sœurs, reprit-il, vous voulez quitter le travail? Pour moi, je ne le souhaite pas. N'aurons-nous pas toute l'éternité pour nous reposer? Oh ! travaillons sur la terre, afin de gagner quelques âmes à Dieu. »

Ce repos, qu'il ne cherchait point d'une manière empressée, mais qu'il attendait dans la soumission à la volonté de Dieu, ne tarda pas à lui être accordé.

Tant de bonnes œuvres l'avaient déjà mûri pour le ciel. Depuis longtemps sa santé, déjà si faible, avait été bien éprouvée par des accès de fièvre; mais au commencement de l'année 1860, surtout, elle donna de sérieuses inquiétudes. Ce fut, comme nous l'avons vu, un refroidissement gagné à la suite de ses longues courses d'hiver qui

le força de se mettre au lit ; en peu de jours, sa maladie le conduisit aux portes du tombeau. Modèle de patience pendant sa vie, il ne le fut pas moins sur le lit de douleurs : on n'entendit pas une seule parole de plainte s'échapper de sa bouche ; toute sa consolation était de tenir les yeux fixés sur une image de la Sainte Vierge qu'il avait auprès de lui. Sa confiance en cette divine Mère lui faisait croire à sa guérison, mais il n'en était pas moins disposé à mourir ; indifférent à la vie ou à la mort, il ne désirait qu'une chose, la volonté de Dieu. Mais cette volonté adorable avait déterminé la fin de son exil, et il s'endormit dans le Seigneur le 12 mars. Il n'avait pas encore accompli sa quarante-deuxième année.

Le lendemain, son corps fut exposé dans le corridor du bas de la maison, puis de là transporté à l'église ; à dix heures du matin, Mgr Brunoni, vicaire apostolique, vint avec plus de quatre-vingts prêtres et officia lui même pontificalement. L'église était tellement remplie que les Filles de la Charité, avec leurs enfants, ne purent trouver de place que dans les tribunes. Don Mattéo, prêtre séculier et compatriote de M. Gamba, prononça son oraison funèbre ; et lorsqu'il arriva à parler de la charité du défunt, une ex-

plosion de cris de douleur, de soupirs et de sanglots vint étouffer sa voix. Mais ce n'était pas assez pour donner un libre cours à la douleur de la multitude. Il fallut laisser le corps du défunt exposé, après l'office, jusqu'à quatre heures du soir; le peuple vint en foule faire toucher des chapelets, des médailles, des images; tous, fondant en larmes, voulaient baiser ces mains instruments de tant de bonnes œuvres. Et un de nos Frères, pour satisfaire la piété, dut couper les cheveux du défunt, que l'on se partagea comme des reliques d'un saint. Ainsi, Dieu se plut à glorifier son serviteur qui, durant sa vie, n'avait cherché qu'à se cacher. Il n'avait été connu que des pauvres ; aussi, quelques jours après sa mort, des dames riches, du faubourg Péra, voyant tant de gens dans la douleur, se demandaient : «Quel est donc ce missionnaire que nous n'avons jamais connu et que tout le monde pleure? » Son corps repose aujourd'hui dans le caveau de Saint-Benoît, à peu près au-dessous du marche-pied de Notre-Dame des Sept Douleurs, où il avait coutume, chaque dimanche de Carême, après Vêpres, de faire le Chemin de la Croix.

RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES

PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—

1862

NOTICE

SUR

M[GR] LOUIS GANDOLFI

Evêque d'Acor et Délégué du Saint-Siége apostolique en Syrie, décédé à Antoura, le 22 août 1825.

Les Notices qui précèdent nous ayant donné le tableau des vertus et des œuvres de plusieurs missionnaires qui ont édifié la mission de Constantinople depuis son origine jusqu'à nos jours, il convient de joindre ici les détails sur la vie et les œuvres des principaux missionnaires qui ont sanctifié la Syrie par leurs travaux et leurs souffrances pendant la durée de près d'un siècle. Rien ne sera sans doute plus intéressant que de voir réunis dans le même récit ceux qui, pendant leur vie, ont ensemble travaillé aux mêmes œuvres, et se sont mutuellement encouragés et soutenus dans l'accomplissement d'une mission laborieuse et au milieu des plus grands obstacles à la réalisation du bien. Rien en même temps ne sera plus utile pour donner lieu d'admirer les voies de la Providence, qui sait faire

grandir et fructifier ses œuvres en faisant passer ses serviteurs par de grandes peines et de grandes tribulations.

Nous commencerons par donner la relation de la vie et de la mort des missionnaires qui ont été à la tête de cette mission.

M. Louis Gandolfi était né à Mondovi en Piémont, et fut mis au nombre des premiers missionnaires que M. Jacquier, supérieur général, envoya en 1783 dans les missions du Levant (1). Il fut d'abord placé à Smyrne et y demeura jusqu'en 1796. A cette époque, la Révolution française ayant forcé M. Viguier, qui avait jusqu'alors été supérieur de tous ces établissements, à en quitter le gouvernement, M. Gandolfi fut envoyé en Syrie pour prendre soin des missions de ce pays confiées à la Congrégation, et qui se composaient des maisons de Tripoli, Antoura (2), Saïde, Damas et Alep. Il y avait alors très-peu de missionnaires dans ces différentes maisons. Tripoli et Saïde n'avaient même pas encore pu en recevoir; à Alep il s'en trouvait deux qui,

(1) Il y eut encore dans cette première colonie un autre Gandolfi (Joseph-Marie), qui mourut à Damas dans le mois de décembre 1790.

(2) Un jeune missionnaire, M. Alexandre Batallie, y était déjà mort le 28 juillet 1787, à l'âge de 25 ans et 5 de vocation.

en 1791, avaient refusé énergiquement de chanter le *Te Deum* pour la Constitution civile du clergé ; à Damas la mission était soutenue par M. Virot, qui mourut en 1805 (3). A peine arrivé en Syrie, M. Gandolfi vint se fixer à Antoura. Cet établissement avait été bâti en 1657 et avait servi, comme tous les autres déjà mentionnés, de résidence aux PP. Jésuites sous le nom d'hôpital ou de collége. Voici la description que Volney donne de cette maison : « Sur la frontière du Kesrouan, à une lieue au nord du Naher-el-Kelb (fleuve du Chien) est le petit village d'Antoura, où les Jésuites avaient établi une maison qui n'a point la splendeur de celles d'Europe ; mais dans sa simplicité cette maison est propre, et sa situation à mi-côte, les eaux qui arrosent ses vergers et ses mûriers, sa vue sur le vallon qu'elle domine, et l'échappée qu'elle a sur la mer, en font un ermitage agréable. » Cette maison avait besoin de beaucoup de réparations ; mais M. Gandolfi, qui jusqu'en 1808 ne reçut rien d'Europe, ne put s'en occuper, ayant lui-

(1) M. Pierre-Etienne Virot était Jésuite et se trouvait déjà à Damas quand arriva la suppression de son ordre. Lorsque les missionnaires arrivèrent en Syrie, il entra dans notre Congrégation et y fut reçu à Damas le 13 août 1784, probablement par M. Joseph-Marie Gandolfi.

même beaucoup de peine à se procurer le nécessaire. Dans une lettre que M. Renard, supérieur de Constantinople, écrivait à M. Hanon, vicaire général de la Congrégation, le 25 novembre 1808, il lui donnait les détails suivants sur M. Gandolfi : « Il joue un grand rôle dans le Mont-Liban, dit-il. Le prince qui y commande fait de lui le plus grand cas, et la Sacrée Congrégation de la Propagande lui a envoyé les pouvoirs de Visiteur apostolique, afin de réprimer quantité d'abus qui se trouvent dans le pays. Malheureusement il est privé de secours en hommes et en argent. Je lui ferai passer 800 piastres. Depuis 1792 nos missions de Syrie se sont trouvées sans ressources, et le zélé missionnaire pouvait à grand' peine suffire à son entretien. Nos maisons n'ont pu être réparées. M. Gandolfi me marque qu'il faudrait au moins mille piastres pour réparer celle d'Antoura, et celle de Tripoli a tellement souffert par le tremblement de terre qu'a éprouvé cette ville il y a huit ou neuf ans, que trois mille piastres ne suffiraient pas pour la rendre un peu logeable. » Les ressources que reçut alors M. Gandolfi lui permirent de faire les réparations désirables, au moins à la maison d'Antoura. On peut en juger

par le rapport suivant, qu'en fit, en 1809, un employé du gouvernement français. « On est redevable, dit-il, de l'état de cet hospice à M. Gandolfi, supérieur des missions des Lazaristes en Syrie..... Il s'est fait estimer et chérir par sa conduite sage et réglée et par la douceur de son caractère. Il joint aux qualités et à l'instruction de son état des connaissances en pharmacie et surtout en médecine qui l'ont rendu doublement utile et recommandable. Il a obtenu la bienveillance et même l'amitié du prince Béchir et de son père l'émir Hassan, qui sont les principaux commandants du Liban et font profession secrète du catholicisme. »

M. Gandolfi eut à traverser en Syrie des années bien difficiles. Outre le défaut de secours en missionnaires, il était obligé de souffrir la vue de beaucoup de maux et de ne pouvoir réaliser le bien qu'il aurait désiré. Il parvint cependant à réconcilier le clergé maronite avec son Patriarche, objet pour lequel il avait d'abord reçu du Saint-Siége les pouvoirs de Visiteur apostolique. Plus tard il fut témoin de la division des princes de la montagne, des combats des Turcs entre eux et de l'invasion des Français en Syrie. Enfin, en sa qualité de protégé français, il eut

beaucoup à souffrir du retentissement qu'eut en Orient la captivité du pape Pie VII.

Il écrivait de Gasir les lignes suivantes à un de ses amis le 20 août 1813 : « Je profite volontiers d'une occasion qui se présente à moi pour vous renouveler mes remerciements de la peine que vous avez prise de me communiquer les bonnes nouvelles qui vous sont parvenues, et qui véritablement sont arrivées fort à propos pour détruire beaucoup de fausses rumeurs, que nos ennemis s'étaient efforcés de faire courir dans nos montagnes. Ces rumeurs étaient soutenues par N., qui travaille jour et nuit à dénigrer le nom français. Quand il entend le nom de notre Empereur, il tombe en frénésie, et, comme un possédé, il commence à vomir des imprécations contre son auguste personne et ne l'appelle pas autrement que l'excommunié, le maudit ; et moi en particulier, il m'a dénoncé plusieurs fois en public comme un renégat sans foi ni religion et un damné. Je ne tiens aucun compte de ces violences ; mais ce qui me fait de la peine, c'est que tout cela fait impression sur le peuple et sur les chefs même du pays. »

Plein de sollicitude pour le bien des âmes, M. Gandolfi se préoccupait davantage d'une

autre affaire importante qui mettait le trouble dans une sainte communauté. Non loin d'Antoura, on avait établi autrefois un monastère de religieuses de la Visitation. Ces religieuses, appartenant à un ordre du rit latin, semblaient par là même devoir ressortir de la juridiction latine, représentée par M. Gandolfi. D'un autre côté, par leur nationalité elles appartenaient au rite maronite, et de là les prétentions du Patriarche pour les retenir sous sa dépendance. Cette circonstance était un grand sujet de trouble pour les religieuses, qui ne savaient à qui s'adresser. M. Gandolfi conduisit cette affaire avec beaucoup de douceur et de patience. Au lieu de se mettre en lutte pour la défense de sa juridiction, il commença par une chose qui lui parut être de plus grande importance. Il s'appliqua avec grand soin à l'éducation des jeunes princes de la montagne qui lui avaient été confiés, dans la conviction que c'était là le meilleur service qu'il pût rendre à la mission pendant des temps si difficiles. Quant à l'affaire des religieuses, il la mena à bon terme, avec le temps, par le moyen de M. Sicardi, vicaire général de la Congrégation à Rome.

La sagesse qu'il montra dans le gouverne-

ment de la mission de Syrie attira l'attention de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et elle jugea à propos de l'élever à l'épiscopat. M. Gandolfi fut donc, le 27 juillet 1816, nommé évêque d'Acor *in partibus* et consacré, en 1817, avec le titre de Délégué apostolique. Sans se prévaloir de ces honneurs, Mgr Gandolfi vécut toujours en zélé missionnaire et s'occupa avec soin et autant qu'il le put de nos maisons de ces contrées. Ne recevant d'Europe aucun renfort, il tâchait au moins d'empêcher les maisons de tomber en ruine et les biens de passer en d'autres mains. Il nous reste de lui une lettre datée de Damas du 26 juillet 1820 et adressée à M. Daviers, missionnaire à Smyrne; on y verra quelles étaient ses préoccupations à cette époque.

« Monsieur et très-cher confrère et ami,

« Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos chères nouvelles, ni de celles de notre digne confrère, M. Trévaux (1). C'est donc avec bien du plaisir

(1) M. Louis-Maurice Trévaux, né à Transloy, diocèse d'Arras, le 12 septembre 1759, était entré dans la Congrégation le 12 janvier 1783. Pendant la Révolution il s'enfuit en Allemagne où il fut longtemps précepteur. En 1803 il vint rejoindre à Paris

que je profite de l'occasion qui se présente pour me rappeler à votre souvenir, et vous prier de me rassurer sur l'état de votre santé, qui est si précieuse dans ce temps surtout où notre Congrégation ne peut encore nous envoyer des sujets. C'est moi plus que tout autre qui souffre de ce défaut de secours, principalement pour la belle mission de Damas, fermée et abandonnée déjà depuis quinze ans. Il faut que tous les deux ou trois ans je fasse un voyage en cette ville, et je m'y trouve actuellement pour faire les réparations nécessaires à la maison et entretenir dans ces bons catholiques l'espérance de voir bientôt rouverte cette mission, pour laquelle ils ont un attachement extraordinaire. Depuis sept ans cette maison m'a coûté 2,700 piastres en réparations nécessaires, et cela dans un temps où je souffre les plus grandes privations, n'ayant pas même le moyen d'avoir un secrétaire, malgré les affaires sans nombre qui m'accablent. Je désire d'autant plus un missionnaire que ma santé est entièrement ruinée. Je crois que je cours rapidement vers la fin; et si, à ma mort, je ne laisse pas un

les quelques missionnaires qui commençaient à s'y réunir. C'est de là qu'il fut envoyé à Constantinople en 1803, et plus tard à Smyrne, où il mourut le 18 janvier 1836.

missionnaire dans la maison, tout y sera mis au pillage, tout ce qu'elle possède sera perdu et cette perte sera irréparable.

« Je dois maintenant parler d'un autre objet fort important. Vous avez su la persécution que l'évêque grec schismatique fit souffrir il y a deux ans aux catholiques d'Alep : le patriarche schismatique vient d'en susciter une bien plus furieuse à Damas, et si son projet eût réussi, tous les catholiques de Syrie étaient perdus. Un miracle évident de la Providence les a sauvés, mais moyennant la promesse d'une somme énorme, qu'il leur est impossible de payer au pacha. Car, à l'exception de quelques maisons aisées, tout le reste n'est composé que de petits marchands et ouvriers qui vivent au jour le jour, en sorte que, sans le secours des fidèles, ils ne peuvent absolument se libérer de l'engagement qu'ils ont pris. La somme qu'ils ont à payer se montera à environ 350,000 piastres. Tous ces catholiques m'ont prié de vous écrire, afin que vous vous intéressiez pour eux et pour le maintien de la religion catholique. Si vous pouviez avoir quelque chose de vos amis et de vos élèves, vous feriez une œuvre bien méritoire.

« Le révérend Père François, chef de la mis-

sion des Pères Capucins de cette ville, envoie au président de leur hospice de Smyrne une relation succincte de la persécution dont je vous ai parlé. Vous y verrez l'état où se trouvent les catholiques. Tout ce qu'il y rapporte s'est passé sous mes yeux. Il serait à souhaiter que nos souverains prissent quelques mesures de protection envers ces catholiques, qui ne sont si cruellement persécutés que parce que les hérétiques les font passer auprès des Turcs pour attachés et partisans des *Francs*.

« Vous ne pouvez vous former une idée de l'affliction profonde où mon cœur est plongé, en voyant la désolation de tant de familles et le danger auquel elles sont exposées de perdre la foi. Cependant, ce fut pour moi une consolation bien grande de voir que, parmi tant de milliers de catholiques, pas un seul n'ait été ébranlé malgré tout ce qu'ils ont eu à souffrir. Ils étaient au contraire tous disposés à donner leur vie plutôt que de communiquer avec les hérétiques et schismatiques, et encore ici s'est vérifiée cette parole de l'Évangile : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* : Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

« Je vous prie de présenter mes compliments

respectueux à Mgr l'archevêque. Tous ces bons catholiques le prient instamment de les recommander, s'il est possible, dans la cathédrale, à la charité des fidèles; je vous prie aussi de penser à moi dans vos prières et saints sacrifices. »

Les prévisions de Mgr Gandolfi sur sa mort prochaine ne tardèrent pas à se réaliser. Il mourut le 25 août 1825, et, comme il l'avait annoncé, sa maison d'Antoura, n'ayant plus aucun missionnaire, fut mise au pillage. Tout ce qu'il y avait de précieux ou d'utile, soit dans la maison soit dans l'église, fut emporté, et pas un meuble ne resta. A peine M. Bricet, supérieur de Constantinople et Visiteur de toutes nos missions d'Orient, eût-il appris la mort de Mgr Gandolfi, qu'il s'empressa d'envoyer à Antoura deux jeunes missionnaires. Mais à leur arrivée ils ne trouvèrent même pas une fourchette. N'ayant à leur disposition qu'un millier de piastres turques, ils furent obligés de pourvoir à tout avec cette modique somme. Mais voyant que cette ressource ne pouvait pas les conduire loin, ils se réduisirent à aller à pied de village en village, et par des chemins affreux, assister aux enterrements pour avoir l'aumône d'un repas et quelques honoraires de messes à 10 centimes. C'est dans une de

ces courses pénibles qu'un de ces deux missionnaires, M. Gaïero, fut attaqué d'une fièvre pernicieuse et mourut après douze jours de maladie, le 4 janvier 1826. Son compagnon, M. Barozzi, ne pouvant rester seul à Antoura, alla rejoindre à Alep M. Gaudez. Tel était l'état de la mission de Syrie lorsque la Providence lui envoya deux hommes destinés à la relever de ses ruines : ce furent MM. Poussou et Leroy, dont on va lire la vie.

NOTICE

SUR

M. MARC-ANTOINE POUSSOU,

Assistant de la Congrégation, décédé le 19 octobre 1860.

M. Marc-Antoine Poussou, que la Providence destinait à rétablir la mission de Syrie et à rendre d'éminents services à toute la Congrégation, naquit à Sainte-Victoire, commune de Montalzat, diocèse de Montauban, le 11 thermidor an 2 (2 juin 1794). Cette date indique suffisamment le malheur des temps où il vit le jour et les difficultés qui durent environner sa première éducation. Il ne fut baptisé qu'à l'âge de trois ans: encore fut-ce par un prêtre assermenté, curé intrus de Saint-Fleurien. Le curé légitime de cette paroisse était l'oncle de l'enfant, l'abbé Poussou, qui avait émigré en Espagne. Ce vénérable ecclésiastique, poursuivi comme tous les prêtres fidèles à l'époque de la Terreur, avait pendant longtemps erré dans les bois de Dource et aux environs. Son frère, le père de Marc-Antoine, le

suivait la nuit de gîte en gîte portant la pierre sacrée et les ornements pour la sainte messe, et quand il lui échappait quelque parole de murmure contre les persécuteurs, le bon curé lui disait : « Silence, souffrons cela pour Dieu. » La maison où naquit Marc-Antoine fut souvent un des sanctuaires où le prêtre fugitif offrit le saint sacrifice à la faveur des ombres de la nuit.

Le jeune Poussou avait huit ou neuf ans lorsque son oncle rentra dans sa patrie et se remit en possession de sa petite cure. Celui-ci le prit avec lui pour lui servir la messe, et, voyant ses heureuses dispositions, lui enseigna les éléments de la langue latine. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de douze ans, il fut placé chez un prêtre vénérable de Montauban, nommé M. Gratacap, qui le garda trois ans et lui fit faire sa première communion. Il termina ses humanités à Caussade, où il se distingua toujours par son bon cœur et par sa facilité pour le travail.

Ces deux dons de la nature s'étaient manifestés de bonne heure aux yeux de ceux qui s'étaient occupés de son éducation. Doué d'un tempérament vif, il était assez taquin, et pendant les vacances il était toujours entouré des enfants de son âge, qui accouraient à lui attirés par son en-

jouement, son esprit et son bon cœur. Son grand plaisir était de les mettre en désaccord, de les faire bien quereller et se disputer, puis de rétablir la paix entre eux; tous ensuite s'empressaient autour de lui et lui témoignaient leur commune amitié; le lendemain c'était à recommencer.

Lorsqu'il eut fini ses humanités à Caussade, il fut présenté par son oncle au grand séminaire de Cahors pour y faire sa philosophie. Le supérieur fut au premier abord favorablement impressionné par la vue du vénérable vieillard, sur le visage duquel se reflétait la sainteté, et par l'air de simplicité et de candeur qui rayonnait sur le front du jeune homme. Bientôt il eut un autre sujet de concevoir les plus heureuses espérances sur le compte du nouveau séminariste. Il le fit entrer dans la salle où les autres aspirants avaient déjà commencé leur composition. Le nouveau venu la termina longtemps avant les autres, et le supérieur en fut si content qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner sa satisfaction à l'évêque et d'attirer son attention sur un sujet d'aussi grande espérance.

L'étude de la philosophie et de la théologie fournit à son esprit un vaste champ, qu'il exploita avec un grand succès. Animé d'une piété fran-

che, droite et sincère, il conservait néanmoins quelque chose de son caractère taquin et pétulant, ce qui plus d'une fois lui attira des désagréments; voici quelques anecdotes qui le feront connaître. Un jour son professeur de théologie développait une thèse; le séminariste lui fait des objections : le professeur répond; l'élève insiste : le professeur répond encore; nouvelles objections de la part de l'élève; la discussion s'anime, les objections et les réponses se succèdent avec une étonnante rapidité; mais à la fin le professeur réduit au silence lui dit dans un mouvement d'impatience : « Je vois que vous triomphez : eh bien, allez chanter victoire hors de la classe. » Aux examens suivants le professeur voulut prendre sa revanche : il accable le séminariste de questions, d'objections et d'instances. L'élève répond à la grande satisfaction de tous; mais à la fin une difficulté qui lui est posée l'arrête tout court, et il se met dans l'attitude de la réflexion pour chercher une solution qui semblait se faire attendre pour la première fois; mais l'évêque, qui était présent, vint à son secours en disant au professeur : « C'est assez, ne cherchez pas davantage à embarrasser un élève capable d'en embarrasser bien d'autres. »

Sa pétulance jointe à son bon cœur le mit à une épreuve bien plus sérieuse encore pendant le temps de son séminaire. Pendant les vacances il avait entendu parler d'un appel fait à la jeunesse dévouée : on était alors au temps des grandes guerres de l'empire. Sans réfléchir aux conséquences de sa démarche, il prit un engagement militaire, croyant seulement donner son nom pour aller soigner les blessés et espérant revenir au bout de quelque temps reprendre le cours de ses études. On ne tarda pas à lui faire comprendre l'imprudence de sa démarche. Une certaine dame de Monas, chez laquelle il avait été précepteur, eut assez d'influence pour le faire libérer de son engagement, et il rentra au séminaire. Mais le maire de Montalzat, sa commune, remua ciel et terre pour le faire partir, il y mit une passion qui allait jusqu'à la fureur : on eût dit que le démon s'efforçait par son moyen d'arracher M. Poussou à la carrière qu'il avait embrassée, dans la prévision du grand bien qu'il devait opérer plus tard. Néanmoins tous les efforts de ce maire furent vains, et M. Poussou, grâce à l'intervention de plusieurs personnes importantes, fut complétement débarrassé de son malencontreux engagement.

La vivacité et l'enjouement de son caractère, en lui occasionnant plusieurs désagréments, ne l'avaient pas empêché de s'appliquer sérieusement à la pratique des vertus les plus solides. La foi surtout brillait en lui de la manière la plus vive, et l'on en eut des preuves en plusieurs occasions. Nous citerons surtout un fait bien remarquable. M. Poussou se trouvait déjà au séminaire de Cahors, lorsqu'en 1814 l'empereur Napoléon, pressé par les armées alliées qui envahissaient la France, permit au pape Pie VII de retourner à Rome. Il avait ordonné que la voiture qui transportait le pape ne s'arrêtât nulle part, et l'illustre voyageur, entouré d'une escorte de gendarmerie, traversait en poste les villes nombreuses qui se rencontraient sur son passage. Lorsque les séminaristes de Cahors surent que la voiture approchait de la ville, ils coururent à sa rencontre. M. Poussou, plus ardent que les autres, sauta à la bride des chevaux, ses compagnons suivirent son exemple, et, en dépit des menaces et des cris des gendarmes qui faisaient briller leurs pistolets, les séminaristes obtinrent ce qu'ils désiraient, la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ.

En 1816, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-

Orléans, avant de se rendre dans son diocèse aux États-Unis d'Amérique, parcourut une grande partie de la France pour réclamer le concours des jeunes ecclésiastiques qui se sentiraient le courage de s'expatrier pour aller travailler au salut des âmes. Il passa au séminaire de Cahors. M. Poussou voulut un instant se joindre à lui pour cette mission ; mais la perspective de se voir seul et livré à lui-même pour conduire une paroisse dans ces missions lointaines le retint ; il ne pouvait pas même se faire à l'idée d'être à la tête d'une paroisse en France, où les conseils et les secours spirituels peuvent se trouver plus facilement. Ce fut cette crainte qui lui fit tourner les yeux vers la Congrégation, où il espérait trouver dans l'exercice des fonctions apostoliques l'appui, les conseils, les lumières et les encouragements que fournit abondamment la vie de communauté.

Après avoir passé deux ans au grand séminaire de Cahors, il fut envoyé pour professer au petit séminaire de Montfaucon, où il resta peu de temps, et il revint au séminaire pour achever son cours et fut ordonné diacre. Ce fut alors que, voyant s'approcher le moment de recevoir la prêtrise, il se résolut définitivement à entrer dans la

Congrégation, et, après les démarches préliminaires, il y fut admis à Paris le 26 mars 1819. L'année suivante il fut ordonné prêtre, le 27 mai 1820.

A cette époque la Congrégation avait encore la direction du séminaire de Sarlat, qui dépendait de l'évêque d'Angoulême. M. Poussou y fut envoyé comme professeur, et l'évêque du diocèse apprécia si bien ses talents et sa vertu, qu'il voulut le prendre pour l'accompagner dans sa visite pastorale, et lui proposa même la cure de Bergerac. Mais cette proposition et la faveur dont il jouissait, n'ébranlèrent pas la vocation du jeune missionnaire : il remercia le prélat et lui dit que pour tout au monde il ne voulait pas jeter un regard en arrière.

Six mois après, la Congrégation, alors dépourvue de sujets, renonça à la direction du séminaire de Sarlat, et M. Poussou fut appliqué au ministère des missions de la campagne.

Dès la fin de 1820 il fut associé aux travaux de MM. Chossat et Redon, deux missionnaires doués de qualités bien remarquables.

M. Chossat, mort le 8 juillet 1853 supérieur du grand séminaire d'Évreux, se distinguait par sa régularité, son zèle généreux, son esprit de

mortification, qui allait même jusqu'à l'austérité, et par son habileté à prévoir les difficultés et à les aplanir.

M. Redon, mort, un mois plus tard, le 26 août 1853, supérieur de la Mission de Tours, était incomparable comme missionnaire. Cet homme, d'une étonnante ardeur au travail, n'était pas content quand il n'avait pas confessé quatre cents personnes pour sa part dans une mission, et dix ans avant sa mort il avait déjà entendu quarante cinq mille confessions générales; il ne se ménageait en rien, et pendant le temps des missions il dormait à peine quatre heures par jour.

Associé à de tels modèles, M. Poussou se fit bientôt remarquer dans son nouveau ministère par son amour pour la règle, par son esprit de foi qui frappait tous ceux qui vivaient avec lui, par la solidité de son jugement et par la force de ses discours.

Il commença par la mission de Montereau dans le diocèse de Meaux. Cette mission dura cinq semaines; les fruits en furent très-abondants: bon nombre de vieillards y firent leur première communion, et plusieurs mariages civils furent bénis et réhabilités. M. Poussou y laissa un si précieux souvenir que l'année suivante le curé le demanda

pour venir encore donner quelques instructions à sa paroisse.

De Montereau on passa à Coulommiers, où la haute classe de la société donna l'exemple ; une grande partie de la population profita de la mission. Là, comme à Montereau, on établit une confrérie de jeunes personnes qui fut fervente pendant plusieurs années, et dont il reste encore quelques vestiges. Comme l'évêque de Meaux donnait la confirmation dans cet arrondissement, les missionnaires se répandirent dans les villages environnants. M. Poussou eut pour théâtre de son zèle le village de Saint-Denis-lez-Rebais, où il fit véritablement des merveilles pendant plusieurs semaines qu'il y demeura, et il emporta les regrets de toute la population catholique : car il y avait dans cette paroisse quelques familles protestantes. Les fidèles de la petite ville voisine, Rebais, accouraient aussi pour l'entendre : il y eut parmi eux des conversions éclatantes et solides.

En 1822 et 1823 M. Poussou fit encore de nombreuses missions dans le même diocèse. Nous ne parlerons que de celle qui fut donnée à La Ferté-sous-Jouare, petite ville peu chrétienne, pays de richesses et de plaisirs. Avant l'arrivée des missionnaires, quarante des principaux habi-

tants avaient juré de ne point mettre le pied à l'Église, ni eux ni leurs femmes, pendant la durée de la mission. Malgré cela l'église fut toujours pleine. Là on vit un vénérable vieillard, curé d'un village voisin, venir chaque jour à la tête de sa paroisse pour suivre la mission ; son zèle fut bien récompensé : car tous ses paroissiens et les habitants d'un autre village qu'il desservait encore, s'approchèrent des sacrements au nombre de onze cents.

Pendant les années 1824 et 1825, M. Poussou travailla dans les missions du diocèse d'Amiens : à Doullens, Bray, Conté, Péronne, etc. Pendant qu'il prêchait à Puchevilliers, près de Conté, un ministre protestant établi dans le voisinage lui adressa une petite brochure qui contenait une réponse de plusieurs ministres de sa secte à un mandement de Mgr d'Astros, alors évêque de Bayonne; elle était accompagnée d'une lettre dans laquelle le ministre priait le missionnaire de prendre connaissance de cet ouvrage, espérant qu'après sa lecture il aurait assez de loyauté pour reconnaître la vérité des propositions qui s'y trouvaient renfermées. M. Poussou lut effectivement avec attention l'ouvrage envoyé, puis mit à la marge de chaque page la réponse claire et

péremptoire à toutes les propositions, et renvoya la brochure au ministre avec une lettre dans laquelle il le remerciait de lui avoir donné connaissance de cet ouvrage, ajoutant qu'au lieu d'avoir été converti par la brochure il la lui renvoyait convertie par lui. Le ministre honteux n'osa plus revenir à la charge.

Malgré tous les heureux succès dont Dieu bénissait ses travaux, M. Poussou n'en était pas moins pénétré de la plus profonde humilité, et se persuadait qu'il était incapable de faire le bien dans les missions de France; aussi il n'aspirait qu'à travailler dans quelque contrée éloignée et privée d'ouvriers. Il avait entendu parler de l'abandon où gisaient nos missions de Syrie, et il demanda avec instance d'y être envoyé.

Au mois de mai 1826, il travaillait à la mission de Péronne, dans le diocèse d'Amiens, lorsqu'il reçut la nouvelle que ses désirs étaient exaucés; M. Boujard, alors vicaire général de la Congrégation, lui annonçait qu'il était destiné à se rendre prochainement en Syrie.

La mission de Péronne fut terminée au commencement du mois de juin; M. Poussou s'empressa alors de se rendre à Paris. Déjà ses premiers travaux avaient fatigué sa santé, et l'on

jugea à propos de lui permettre de passer quelques jours dans sa famille pour se reposer et se préparer à supporter plus facilement les fatigues d'un long voyage. Mais ce délassement se changea pour lui en véritable supplice, à cause du secret qu'il voulait garder en face de ses parents au sujet de sa destination. Il rend compte lui-même de ce combat intérieur dans une lettre qu'il écrivit de Sainte-Victoire à M. Boullangier, Assistant de la maison de Paris : « Je suis arrivé, avec la grâce de Dieu, en bonne santé et sans accident. Ma visite a surpris agréablement mes parents, et ils n'ont pas connaissance de mon projet. Il est bien vrai qu'ils en ont entendu dire quelque chose, mais ce n'est qu'un bruit de voyage auquel il n'ont pas fait grande attention. Ils sont tranquilles de ce côté-là; mais moi je ne le suis pas : je ne puis voir sans attendrissement ce bon père et cette tendre mère, déjà l'un et l'autre fort avancés en âge, et qui se flattent que je vais rester avec eux au moins pendant quelques mois. J'ai besoin à chaque moment de la plus grande attention sur moi pour ne pas mentir et pour ne pas trahir mon secret. Serai-je pour longtemps dans le pays? ai-je connaissance de ma destination pour l'année prochaine? peut-on espérer

que je demeurerai à Cahors ou à Montauban? voilà des questions et d'autres de ce genre auxquelles j'ai à répondre plusieurs fois le jour. Tout cela me fatigue, m'inquiète; mais je ne me décourage pas, et plus la chair et le sang parlent à mon cœur, plus je me sens de courage pour les fouler aux pieds. Je soupire après le moment de renouveler à Dieu mon sacrifice. J'ai déjà annoncé à mes parents que je voulais aller célébrer la fête de S. Vincent avec nos confrères à Montauban : ils ont trouvé cela fort raisonnable. J'irai donc, si Dieu le veut, et je ne reviendrai pas : ils m'attendront, mais en vain. Je leur ferai savoir que je pars lorsque déjà je serai loin d'eux. La nature crie, mais la grâce parle; elle commande, elle sera obéie. » Elle fut obéie en effet, et ceux qui ont connu M. Poussou peuvent dire que les paroles de cette lettre furent la règle de conduite qu'il garda pendant toute sa vie.

De retour à Paris, il fit ses préparatifs de départ. Ce qui lui tenait surtout au cœur était d'avoir un compagnon : il le sollicitait avec ardeur, mais, dût-on ne lui en point donner, il était prêt à partir seul et à supporter seul le poids des fatigues et des ennuis de cette mission sur une terre étrangère et barbare. Il était pourtant impossible aux

supérieurs de lui donner le compagnon qu'il demandait, le nombre des prêtres suffisant à peine pour répondre aux besoins de la France. M. Poussou ne se découragea pas : il avait remarqué parmi les séminaristes un jeune homme dont on semblait faire peu de cas, et qui n'avait même été admis qu'à grand'peine au séminaire, à cause de son défaut de moyens; il le demanda pour compagnon de mission, malgré sa jeunesse et son défaut d'études théologiques, et on consentit à le lui accorder. Ce jeune homme n'était entré dans la Congrégation que depuis dix-huit mois environ, et n'était âgé que de 19 ans : c'était M. Leroy, qui, par la suite de sa sainte vie et de ses travaux apostoliques, a démontré combien avait été heureux le choix que M. Poussou avait fait de lui, malgré tant d'apparences contraires. Après avoir obtenu ce qu'il désirait si ardemment, M. Poussou partit au commencement du mois d'août, avec son compagnon, pour aller s'embarquer à Toulon sur un navire de l'État.

La divine Providence, qui avait déjà éprouvé par tant de moyens son vif désir de se rendre à sa mission, sembla pour un moment accumuler toutes les contrariétés possibles, afin de mettre davantage à l'épreuve son courage et sa patience.

En partant de Paris, il s'attendait, d'après les mesures prises antérieurement, à s'embarquer sur le même navire qui devait porter à Constantinople un nouvel ambassadeur de France; il arrive à temps à Toulon, mais le navire est au complet, et l'on a déjà été obligé de refuser le passage à plusieurs autres personnes. Force est donc de demeurer dans l'incertitude en attendant une autre occasion. On était au 17 août. On lui fait espérer que la semaine suivante il pourra s'embarquer sur un autre navire en charge. En effet, le 25 août il se trouve au moment de partir; il monte sur un vaisseau de l'État, qui doit le transporter, y passe la nuit et s'attend à être réveillé par le cri des matelots et le canon du départ. Mais le lendemain on attend jusque vers midi sans lever l'ancre, et à ce moment arrive l'ordre au bâtiment de rentrer dans le port : ce vaisseau devait porter des vivres à l'escadre française en Orient; mais des navires arrivant de ce pays avaient annoncé qu'on n'avait pas besoin de ce ravitaillement. Nouvelle déception, nouvelles incertitudes. Pendant le temps qu'il lui avait fallu attendre à Toulon, il avait vécu à l'hôtel avec son compagnon; mais, voyant son séjour se prolonger indéfiniment, il loua une petite chambre

pour pouvoir vivre plus économiquement, et passa ainsi près de deux mois à attendre. Pour éviter l'ennui et le désœuvrement, il suivit le conseil de l'évêque de Fréjus, qui l'avait engagé à prêcher dans les églises de Toulon; il prêcha en effet tous les dimanches, et adoucit par là les anxiétés de sa longue attente. Enfin le 22 octobre il avait trouvé un navire qui faisait voile pour Smyrne, et se mettait définitivement en marche vers le but où tendaient ses désirs et où l'appelait la volonté de Dieu; mais il devait encore passer près de onze mois avant de l'atteindre.

Le terme de son voyage était Damas; il partait avec le titre de missionnaire apostolique, pour travailler dans cette ville sous la juridiction de M. Bricet, préfet apostolique de Constantinople. Après une traversée de soixante-dix jours, il arriva à Smyrne; il y séjourna pendant quelques mois. Les instructions qu'il y fit pendant le Carême laissèrent une si profonde impression, que plusieurs années après on en parlait encore. De Smyrne, il passa successivement en Chypre et à la côte de Syrie, et arriva au mois de mai 1827 à Antoura, dans l'ancienne maison des missionnaires. Il y passa cinq mois avec son compagnon pour apprendre un peu d'arabe, et se rendit

enfin à Damas au commencement d'octobre, à peu près un an depuis son départ de France. Mais dans quel état trouva-t-il cette maison ! Il en fait un petit tableau dans une lettre qu'il écrivit alors à Paris. « Nous sommes enfin arrivés à Damas, dit-il, depuis une vingtaine de jours ; nous les avons passés à recevoir des visites ou à les rendre, sans parler de la poussière que nous avons avalée pour nettoyer la maison, qu'un abandon de près de vingt-cinq ans a mise dans un état pitoyable. Les murailles sont pourtant assez bonnes, excepté celles de la chapelle, qui sont tout étayées en dehors et en dedans, et qu'il faut refaire incessamment à partir des fondements ; la maison est nue, sans linge, sans meubles, excepté ceux de la cuisine ; la moitié des fenêtres est sans croisées, et l'autre moitié sans vitres ; il n'y a pas une chaise de bonne pour s'asseoir. Ce qu'on a de mieux conservé, ce sont les vases sacrés, qui sont bons et en nombre suffisant ; il y a aussi quelques ornements encore bons, quoique très-vieux. Quant au linge d'église, il y en a peu, et il est si usé qu'à la première lessive je crains qu'il ne reste rien entre les mains des laveuses. Voilà en gros l'état de la maison, qui est d'ailleurs grande et bien distribuée. »

Après ces détails, il est bon de connaître le champ dans lequel M. Poussou était appelé à travailler. La mission de Damas, jusqu'en 1805, avait produit beaucoup de fruits : chaque année était marquée par des conversions nombreuses. La nation syrienne, qui à la fin du dernier siècle n'avait pas un seul catholique à Damas, n'avait plus, à l'arrivée de M. Poussou, que quatre ou cinq familles qui fussent schismatiques. Ces progrès étaient dus au zèle des missionnaires, qui avaient répandu l'instruction religieuse dans le pays, soit par des livres de piété et de controverse qu'ils avaient traduits en arabe, soit par les prédications et les visites journalières qu'ils faisaient dans les maisons, soit enfin par les pieuses congrégations qu'ils avaient établies, et surtout par l'excellente éducation qu'ils donnaient aux enfants dans leur école. En 1805, la mission s'éteignit par la mort de M. Virot. M. Gandolfi, son collaborateur, ayant été nommé délégué du St-Siége au Mont-Liban, et la maison de Damas ne recevant plus de missionnaires de la France, l'école fut fermée, et les fidèles furent ainsi privés de l'instruction religieuse qu'ils y avaient trouvée jusqu'alors avec tant d'abondance. Jusqu'à l'arrivée de M. Poussou, vingt-deux ans après, en

1827, Damas n'avait vu aucun missionnaire, et l'homme ennemi avait eu le temps de semer l'ivraie parmi le bon grain. En effet, en 1820, les Grecs schismatiques, qui jusqu'alors avaient tracassé les catholiques, se déchaînèrent plus que jamais contre eux; ceux-ci, n'ayant plus les missionnaires pour les protéger par le moyen des ambassadeurs de Constantinople, s'enfuirent en grande partie dans les montagnes. La révolution de Grèce mit fin à la persécution de Damas, mais non à ses suites : car les catholiques, par suite des avanies qu'on leur avait fait subir, étaient presque tous réduits à la pauvreté, ne pouvant vivre que de leur travail. Au moment où M. Poussou arriva dans cette ville, il y avait environ mille familles de catholiques grecs et une centaine de familles syriennes et arméniennes. Ils n'avaient point d'église : les maronites seuls, au nombre d'environ cent cinquante personnes, en possédaient une. Il était donc urgent de rétablir la chapelle de la Mission, afin de pouvoir distribuer le pain de la parole à tous ces fidèles privés d'instruction depuis si longtemps. Ce fut là un des premiers soins de M. Poussou, mais l'exécution de ce projet fut entourée de bien des difficultés. La première provint des troubles po

litiques. Il ne pouvait faire de réparations et de constructions qu'autant qu'il aurait l'appui des représentants du gouvernement français auprès du gouvernement turc. Or, précisément à cette époque, par suite de l'appui donné par la France à la Grèce contre la Turquie, les relations amicales étaient interrompues avec le sultan. D'un autre côté, la victoire de Navarin excita l'indignation et le fanatisme des Turcs contre les Francs ou catholiques : car pour eux ces deux mots sont synonymes. Ces divers événements firent craindre à M. Poussou pour le rétablissement de sa mission, mais ne le déconcertèrent pas. « Quel que soit le résultat des événements, écrivait-il, l'intérêt de notre mission de Damas demande que nous ne la quittions pas. Nous sommes entre les mains de Dieu ; il ne nous arrivera rien contre l'ordre de sa divine providence. Et, du reste, nous nous trouverons heureux d'avoir à souffrir pour sa gloire. » Dieu, en qui il avait mis sa confiance, ne permit pas que la mission fût inquiétée pendant les quatre premières années de son séjour à Damas. Il n'y trouva que des consolations ; mais il lui tardait toujours de mettre l'église en état de servir au culte divin. Pendant deux ans il sollicita un

firman du sultan pour la réparation de cette église; mais, voyant que cette permission n'arrivait pas, et craignant à chaque moment de voir l'église s'écrouler, il se décida à faire en secret les réparations les plus urgentes, au risque d'être surpris, emprisonné et condamné à une forte amende, peut-être même à voir démolir ce qui aurait été fait. Il réussit à faire ces réparations au moyen d'un stratagème : il choisit la semaine sainte pour faire les travaux, fit entrer de nuit tous les matériaux, puis fit tendre un voile au milieu de l'église, comme pour cacher le sanctuaire à cause de la semaine sainte; dans l'intervalle des offices on travaillait avec grande activité, de sorte que le jour de Pâques tout était fini. Enhardi par ce premier succès, M. Poussou se détermina à continuer et à terminer les réparations; mais la Providence permit qu'un mauvais chrétien allât le dénoncer au gouverneur. Aussitôt le pacha, qui ne demandait pas mieux que de trouver l'occasion pour exercer ses vexations, et surtout pour avoir de l'argent, menaça de prendre des mesures qui devaient compromettre gravement la religion dans son gouvernement : il ne s'agissait de rien moins que de démolir l'église et de pendre tous les maçons qui y avaient travaillé.

M. Poussou, connaissant déjà la cupidité de celui avec qui il avait affaire, entra de suite en négociation avec lui, et à force de démarches et de sollicitations il en fut quitte pour une somme de 3,000 francs, qu'il lui remit très-volontiers pour sauver son église et ses pauvres chrétiens. Telle fut la seule avanie considérable qui vint troubler les quatre premières années de son séjour à Damas. D'un autre côté, Dieu semblait l'encourager par les heureux fruits de son ministère et par plusieurs conversions dont il fut ou le témoin ou l'instrument. La première fut celle de l'évêque syrien de Damas, suivie de celle de toute sa famille, composée d'un grand nombre de personnes. Une autre conversion fut celle d'un jeune rabbin qui, s'étant retiré chez un évêque de la montagne, y reçut le baptême. Un Européen qui résidait en Turquie depuis plus de vingt ans, y avait apostasié et s'était fait mahométan : M. Poussou l'aida à se retirer de l'abîme et lui fournit les moyens de repasser en Europe. Deux autres personnes avaient aussi apostasié depuis peu de temps et avaient causé un grand scandale parmi les fidèles. Il trouva le moyen de les faire mettre en lieu de sûreté et de procurer leur réconciliation à l'Église.

Au mois de mars 1831, il éprouva une bien grande consolation en voyant arriver de France deux nouveaux confrères, MM. Tustet et Teste. Ce renfort, qu'il sollicitait depuis longtemps, lui procura l'occasion de prendre un peu de repos après quatre années de fatigues continues, et ce repos il ne voulut aller le prendre qu'auprès du sépulcre du Sauveur. Il avait obtenu la permission de faire le pèlerinage de Jérusalem et il l'exécuta au mois de mai 1831. Son récit se trouve inséré dans le premier volume des *Annales* de notre Congrégation. « Les jours que j'ai passés dans la Palestine, disait-il après son retour, je les regarde comme les plus heureux de ma vie. Dieu veuille conserver dans mon cœur les sentiments que m'a inspirés la vue des lieux sacrés où se sont opérés de si ineffables mystères. » Dieu exauça ses désirs, et la foi vive qui le soutint jusqu'à son dernier soupir montra les fruits qu'il était allé cueillir auprès de la crèche et de la croix du Sauveur.

Revenu à Damas au mois de juin de la même année, il ne tarda pas à trouver une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Deux fléaux à la fois, la peste et le choléra, vinrent fondre sur la ville. Depuis quinze jours, écrivait-il le 12 septembre,

nous faisons des prières publiques dans notre église ; le mal n'a pas encore disparu, mais il est, grâces à Dieu, beaucoup diminué et moins mortel. Nous n'avons jusqu'à présent perdu qu'un assez petit nombre de catholiques, et nous avons la consolation de voir que le fléau n'a pas été sans fruit pour un grand nombre d'entre les autres. Nous avons profité de cette occasion pour annoncer la parole de Dieu et exhorter à la pénitence. Plusieurs avis importants, qui jusqu'ici n'avaient pas été suivis, ont été écoutés avec attendrissement. Grand nombre de confessions générales ont été faites, et plusieurs abus déjà introduits, ou qui commençaient à s'introduire, ont été supprimés : tant il est vrai que Dieu ne châtie ses enfants que pour les corriger, qu'il ne les frappe dans leurs biens temporels que pour leur procurer une plus grande abondance de biens spirituels. » Ces travaux de M. Poussou l'avaient déjà fait aimer et apprécier non-seulement dans la ville de Damas, mais encore dans toute la montagne du Liban. C'était du reste vers les villages de ces montagnes que son cœur le portait depuis longtemps ; il savait qu'il y avait là bon nombre de fidèles à qui personne ne rompait le pain de la parole de Dieu, et qui étaient dans l'i-

gnorance la plus déplorable. Il s'occupait activement de préparer des sermons et des instructions pour aller les évangéliser. Mais auparavant il lui fallait attendre que son nouveau compagnon, M. Tustet, sût assez l'arabe pour le remplacer à Damas, et qu'une autre œuvre très-importante fût rétablie dans cette ville.

Jusque-là M. Poussou, pour instruire les enfants, avait été obligé d'aller de maison en maison leur faire le catéchisme. Ce ministère n'était pas très-éclatant, mais avait pour lui un charme particulier. « La vue de ces petits enfants dans ces modestes réunions, disait-il, me touche bien sensiblement; le *sinite parvulos venire ad me* se présente alors à mon esprit, et il me semble dans ce moment avoir quelque petit trait de ressemblance avec notre divin Maître. » Mais cette instruction partielle était loin d'être suffisante et ne s'étendait qu'à un petit nombre de personnes. Il lui tardait de rétablir l'école qui existait autrefois à la Mission pour y réunir les enfants, les habituer à venir de là au catéchisme de l'église, et y attirer par ce moyen les grandes personnes. Ce projet put enfin être mis à exécution au mois de décembre 1831; M. Poussou commença des cours suivis de catéchisme et de conférences sur

la religion, qui produisirent beaucoup de fruit; puis, sachant combien les bons livres sont nécessaires, il se proposa de faire imprimer en arabe la *Journée du Chrétien*, la Bible de Royaumont, et un bon catéchisme, projet qu'il ne put exécuter que longtemps après.

Pendant qu'il s'occupait activement de ces travaux, la guerre éclata entre l'Égypte et la Turquie et eut pour théâtre la Syrie, qui resta enfin au pouvoir de l'Égypte pour une dizaine d'années. Ce changement de maître procura un peu plus de liberté aux chrétiens, mais ouvrit aussi une plus large porte à la séduction. Avec les voyageurs européens arrivèrent les *biblistes*, qui s'établirent à Damas et firent des tentatives de prosélytisme; mais bientôt repoussés par les hérétiques eux-mêmes, ils se retirèrent sans avoir pu réussir dans leurs projets.

Cette circonstance encouragea M. Poussou à continuer son œuvre de l'instruction des enfants. Déjà au commencement de 1833 l'école renfermait 80 enfants, auxquels M. Tustet consacrait tous ses soins. Mais l'éducation des filles avait été jusque-là bien plus abandonnée que celle des garçons; leur instruction religieuse était tout à fait nulle, et les mœurs du pays entouraient de

beaucoup de difficultés le zèle du missionnaire qui eût voulu travailler à leur salut. Une école de filles était donc de la plus grande nécessité. L'idée en paraissait d'abord impossible à réaliser, mais, aidé par la grâce de Dieu, M. Poussou en vint à bout. La grande difficulté était de trouver une maîtresse; à force de chercher, il finit par découvrir dans le Liban une fille qui savait lire. Il bâtit son école, y installa la maîtresse et lui adjoignit une couturière pour apprendre aux enfants à travailler. Grâces à ces soins, il vit bientôt les plus heureux résultats, non-seulement pour les petites filles, mais encore pour les personnes plus âgées. Les mœurs du pays s'opposant à ce que le missionnaire les réunît pour leur faire le catéchisme, les deux maîtresses d'école les rassemblèrent elles-mêmes tous les dimanches et jours de fête pour les instruire.

Depuis longtemps, comme nous l'avons vu, M. Poussou se proposait d'aller faire des missions dans la montagne pour y instruire le pauvre peuple qui s'y trouvait. Il le fit en effet, et s'appliqua à rétablir dans ce but la maison de Tripoli, pour que les missionnaires qui devaient y résider pussent se consacrer entièrement à la prédication des missions. En attendant, il saisit toutes les

occasions qu'il put trouver pour aller prêcher dans les villages ; la divine Providence vint en outre lui offrir une œuvre nouvelle. Le nouveau patriarche que les Grecs de Syrie s'étaient choisi en 1833, lui exprima l'idée qu'il avait de faire instruire son clergé, et le pria de faire chaque semaine une conférence aux prêtres de sa nation. Il se chargea bien volontiers de cette importante fonction : « Je m'y sens d'autant plus porté, disait-il, que c'est une des principales institutions de S. Vincent, et qu'entre ses mains elle a été la plus abondante en fruits de salut. »

L'ouvrage ne manquait pas dans la Syrie au zèle des missionnaires, et M. Poussou appelait de tous ses vœux de nouveaux ouvriers. Pour lui donner plus de facilité de faire prospérer les œuvres de cette province, M. Salhorgne, alors supérieur général de la Congrégation, avait sollicité pour lui à Rome les pouvoirs de Préfet Apostolique : ils lui furent en effet accordés en 1833, et en cette qualité il jouissait de pouvoirs plus étendus pour aider ses confrères dans l'accomplissement du bien. Déjà par ses soins trois maisons de Syrie étaient relevées : celle de Damas, celle d'Alep et celle d'Antoura. Cette dernière, où était autrefois un collége, ne pouvait encore

s'occuper que des travaux des missions, mais elle portait déjà des fruits bien consolants. Outre l'instruction du pauvre peuple, les confessions générales et autres succès ordinaires, un village presque entièrement musulman s'était converti par les soins de M. Leroy. A l'occasion de cette conversion M. Poussou fut invité à venir à la montagne, pour y faire la cérémonie du baptême. Il vint en effet, et ce fut pour lui l'occasion de rétablir cette mission, dont la principale résidence est la maison de Tripoli. Grâce à l'arrivée de nouveaux missionnaires, il put à la fin de 1834 la reconstituer, et pour en diriger les travaux il se fixa pour quelque temps dans cet endroit. Au commencement de l'année suivante il exprimait sa joie à un de ses confrères en ces termes : « Enfin j'ai la consolation de vous annoncer que la restauration de notre pauvre mission de Tripoli est sur le point d'être terminée, les travaux pour la réparation de la maison et de l'église sont fort avancés. Grâces à Dieu, nous allons pouvoir commencer ici les œuvres que nous avons établies à Damas. » Avec l'aide de M. Teste, qu'il avait fait venir d'Alep, il ouvrit un cours d'instructions pour les dimanches et les fêtes. Pendant que M. Teste prêchait à Tripoli, il allait à un

petit bourg peu éloigné de là, nommé Sgorta, et y faisait les mêmes fonctions. Les bénédictions que le Seigneur répandait sur ses travaux l'encourageaient et lui faisaient concevoir de belles espérances, que la suite n'a pas démenties. Il faut dire aussi qu'il arrosait cette terre de ses sueurs et qu'il portait avec courage le poids de la chaleur et du jour. Voici quelles étaient ses occupations : chaque samedi et veille de fête il se mettait en route pour Sgorta, et faisait à pied les deux heures de chemin qui l'en séparaient, s'il faisait beau : la route était assez agréable ; mais s'il pleuvait, il lui fallait marcher dans la boue d'un mauvais chemin. Restait une petite rivière à passer. Arrivé sur le bord, s'il ne rencontrait pas quelque paysan qui voulût bien lui prêter son âne, il fallait la passer à pied, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et arrivé au village il se mettait au confessionnal pour trois heures environ. Le dimanche il disait la sainte Messe et prêchait devant un auditoire toujours fort nombreux. L'après-midi se passait à faire le catéchisme à près de deux cents enfants et à confesser. Le lundi, après avoir visité l'école qu'il avait établie en cet endroit, il reprenait le chemin de Tripoli. Lorsque le temps était beau, cette route était un prolongement de sa mission :

presque tout le long de la rivière il trouvait un grand nombre de familles pauvres, que les neiges et la faim chassaient de la montagne, et qui venaient passer l'hiver dans des grottes voisines de la ville pour y trouver un morceau de pain gagné péniblement. Il s'arrêtait de temps en temps dans quelqu'une de ces grottes, et se voyait aussitôt entouré d'une dizaine de personnes, dont quelques misérables haillons couvraient à peine la nudité. Il entendait les confessions d'un bon nombre de ces pauvres gens, leur adressait quelques mots de consolation, faisait réciter les prières aux petits enfants et aussi aux grandes personnes, leur donnait encore quelques aumônes avant de partir, et les quittait suivi de leurs bénédictions et le cœur rempli de consolation d'avoir porté la parole du salut dans ces asiles de la misère. C'était toujours pour lui une nouvelle satisfaction de se retrouver au milieu de ces pauvres gens, à cause de la simplicité et du fonds de foi qu'il remarquait en eux.

Il désirait établir à Sgorta les mêmes œuvres qu'à Damas; l'une des plus importantes était l'instruction des enfants. C'était le premier moyen qu'il employait pour faire refleurir la religion et la vertu. Nous avons vu qu'il s'en était

utilement servi à Damas, où les écoles en 1835 comptaient déjà quatre-vingt-quinze garçons et soixante-cinq filles. On y appréciait alors les bienfaits de cette institution; et les succès qu'elle obtenait, malgré les préjugés du pays, faisaient oublier à M. Poussou les peines qu'il avait endurées pour l'établir. A Sgorta il parvint aussi à établir une école gratuite pour les garçons; mais quand il s'agit d'en faire une pour les filles, il lui fut impossible de vaincre les préjugés qu'il rencontra dans le pays. Voici une petite anecdote qui pourra donner une idée de la force de ces préjugés. Un jour que M. Poussou se trouvait à Sgorta, il se hasarda, dans une conversation avec un vieux curé qui résidait en cet endroit, de parler à demi mot de son projet d'établir une école pour les filles. « A peine m'eut-il entendu, raconte M. Poussou (1), qu'il se mit dans une colère telle que je crus un moment qu'il allait me saisir par la barbe. — Vous n'y pensez donc pas! me dit-il, apprendre à lire aux filles? Qu'est-ce donc qu'une fille ou une femme? — Mais, mon respectable curé, répondis-je, est-ce que les femmes n'ont pas une âme à sauver comme les hommes? — Il

(1) *Ann.*, t. II, page 181.

leur suffit, dit-il, de connaître quelques mots de religion : plus de science ne ferait que les rendre plus méchantes. — Mais le moyen de leur apprendre ces quelques mots de religion, c'est de leur enseigner à lire, et pensez-vous que vos femmes et vos filles seraient moins bonnes, moins honnêtes, parce qu'elles seraient en état de lire les prières de l'Église, de s'occuper utilement les jours de Dimanche dans quelque livre de piété, et de pouvoir remettre de temps en temps dans leur mémoire ces quelques mots de religion qui sans cela s'effacent si facilement? — Le concile du Liban, répliqua-t-il, n'ordonne pas d'apprendre à lire aux filles, ni le Concile de Trente non plus. — Il est vrai, mon bon curé, que ni le concile du Liban que je respecte, ni le concile de Trente que je respecte encore plus n'ordonnent pas d'apprendre à lire aux filles; mais ils ne le défendent pas, et si vous étiez bien entré dans l'esprit de ces deux assemblées vous penseriez différemment : car l'une et l'autre font aux curés une obligation rigoureuse de bien instruire tous les fidèles sans distinction de sexe. Ce dialogue aurait duré longtemps si j'avais voulu répondre à mon vieux curé, qui criait à tue-tête; mais je m'aperçus qu'on commençait à se rassembler

autour de nous, et je m'efforçai de changer de conversation; ce fut impossible : je ne parvins à faire taire mon interlocuteur qu'en me retirant tout doucement dans une maison, comme si j'eusse fait un mauvais coup. » On comprend qu'avec de tels préjugés il fut impossible à M. Poussou de venir à bout de son projet, du moins pour le moment.

Pendant qu'il prodiguait ainsi ses soins à Tripoli et à son annexe de Sgorta, il n'oubliait pas Alep, où il pensait à établir aussi des écoles; ni Damas, dont les œuvres lui fournissaient tant de consolation. Pendant son séjour à Tripoli, il était allé faire une visite à l'intéressante mission de Damas, et avait trouvé dans un bourg qui était sur sa route un évêque schismatique syrien qui venait récemment de se faire catholique avec tout son troupeau. Cet homme, peu instruit, était plein de bonne volonté et de zèle, et lui témoigna son désir d'avoir un missionnaire pour l'aider à former les nouveaux convertis : M. Poussou lui promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour l'aider dans cette sainte entreprise.

Après tant de travaux couronnés de tant de succès, Dieu voulut mettre à l'épreuve le zèle, la patience et l'obéissance de M. Poussou, et permit qu'on lui confiât une œuvre qui devait lui coûter

beaucoup de fatigues sans autre résultat que celui du mérite de l'obéissance. Nous allons voir comment il sut en cette circonstance pratiquer la plus complète abnégation de sa volonté et de son jugement.

Au mois de mars 1835, il s'était établi à Sgorta pour y prêcher pendant tout le carême à ce peuple, qui avait si besoin d'instruction religieuse. Déjà il recueillait les fruits les plus consolants de ses fatigues. La plus grande partie de la journée se passait à entendre des confessions générales. Avant midi il réunissait les enfants pour les disposer à la première communion. La nuit sa chambre se remplissait de petits paysans qui, étant occupés toute la journée à paître les vaches, ne pouvaient ni aller à l'école qu'il avait établie dans la ville, ni assister aux instructions qu'il faisait à l'église. Il était occupé de tout cœur à ce consolant ministère, lorsqu'il reçut une lettre de Mgr le Délégué apostolique. Ce digne prélat, Mgr Auvergne, avait formé le projet de procurer aux fidèles du Caire le bienfait d'une mission et au clergé de cette ville une retraite ecclésiastique; en conséquence il priait M. Poussou de se rendre en Égypte pour la mi-carême, afin d'y accomplir ses intentions. Un tel projet était digne

du zèle de Mgr le Délégué : car le Caire comptait environ 12,000 catholiques et une trentaine de prêtres; mais l'appel qu'il faisait à M. Poussou mettait celui-ci dans une grande perplexité. Il ne savait à quel parti se déterminer, non pas qu'il fût retenu par la crainte de la peste qui faisait des ravages au Caire, ni qu'il mît en doute s'il devait obéir ou non aux invitations d'un prélat zélé qui lui proposait une œuvre tout à fait conforme à notre institution; mais parce que d'un côté, la lettre ayant éprouvé un grand retard, il craignait de ne pas arriver vers la mi-carême, comme Mgr le désirait, et que d'un autre côté, la peste venant à faire des progrès, il prévoyait que la mission ne pourrait avoir lieu. Enfin il lui en coûtait de quitter ses petits paysans et de laisser un bien certain pour un bien incertain. Mais, tout bien considéré, il crut voir la volonté de Dieu dans l'appel qui lui était fait et il se décida à partir sans délai. Dès le lendemain matin il se rend à Tripoli, envoie M. Teste, son compagnon, continuer à Sgorta l'ouvrage commencé et part le jour même pour Antoura, en poursuivant sa route sous une pluie battante. Arrivé le soir du 19 mars, il repart le lendemain pour Beyrouth, et s'embarque dans l'intention de se rendre par mer

jusqu'à Jaffa. Mais le bâtiment relâcha à Sour (l'ancienne Tyr), parce que le vent était devenu contraire, et M. Poussou, se trouvant lui-même fort incommodé du mal de mer, prit le parti de continuer sa route par terre.

Après cinq jours de marche, monté sur un âne et en compagnie de quelques arabes, il arrive à Gaza, et là est obligé de prendre une monture nouvelle pour lui, c'est-à-dire le chameau, pour traverser pendant six jours et six nuits les vastes déserts qui séparent la Palestine des plaines fertiles de l'Égypte. Pendant le jour il n'avait d'autre nourriture que du biscuit trempé dans l'eau. Lorsque la nuit venait, et que l'on voulait se reposer quelques heures, on étendait un tapis sur le sable, on dormait un peu, puis on se remettait en route, à moins que l'obscurité ne forçât d'attendre le jour pour ne pas se désorienter. C'est ainsi qu'il se rendait à marche forcée vers le but où l'appelait la volonté de Dieu. Sa consolation au milieu de ses fatigues était de se rappeler Joseph qui, vendu par ses frères, avait suivi cette même route pour obéir aux ordres de la Providence, ou bien la sainte Famille se réfugiant en Égypte pour se dérober aux poursuites d'un roi barbare. Jésus, Marie, Joseph étaient sans cesse

présents à son esprit, et il lui semblait les voir devant lui l'encourageant à suivre leurs pas. C'est ainsi qu'il accomplit ce pénible voyage pour arriver au sein d'une ville ravagée par la peste. Ses prévisions ne s'étaient malheureusement que trop réalisées, le fléau était devenu plus terrible et n'emportait pas moins de cinq cents victimes par jour. Mais la crainte de la mort n'eût été rien pour lui s'il eût pu atteindre le but de son voyage. Il se présente à l'entrée de la nuit à la porte du couvent de la Propagande, lieu du rendez-vous de Mgr le Délégué. Il trouve la porte fermée, et il lui est impossible de la faire ouvrir. Depuis un mois le Délégué était parti pour la Haute-Égypte. Il va droit alors au consulat de France, et le vice-consul lui procure un logement. Le but du voyage était manqué, et il n'était plus question ni de mission ni de retraite, on ne parlait que du fléau, qui faisait tous les jours des progrès effrayants. Il fallut donc songer au retour, et, quatre jours après son arrivée au Caire, M. Poussou prit la route de Damiette pour éviter les fatigues du désert. Il descend le Nil en trois jours et arrive à Damiette le dimanche des Rameaux; là il veut dire la sainte Messe, mais il ne peut ni la dire ni l'entendre et est obligé de

se tenir hors de l'église comme suspect de peste. De là il se rend à l'embouchure du Nil à deux heures de Damiette pour prendre un vaisseau : le vent contraire l'empêche de partir pendant dix-huit jours; ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il peut enfin se rendre à Beyrouth après un voyage de près de deux mois, ayant les yeux incommodés par le sable, souffrant d'une jambe blessée pendant la route, et enfin accablé de fatigue; mais, de tous ces désagréments, celui qui avait été le plus sensible pour lui avait été la privation de la célébration des saints mystères pendant tout ce voyage. Du reste il se reconnut toujours redevable de la vie au milieu de tant de dangers à une protection spéciale de la Ste Vierge, dont il n'avait cessé d'invoquer l'assistance, portant avec affection et baisant souvent la médaille miraculeuse en répétant son invocation : O Marie, conçue sans péché, etc.

Revenu à Tripoli, M. Poussou y continua ses travaux ordinaires et attendit l'été de l'année suivante 1836 pour aller visiter la mission d'Alep, afin de consoler et d'aider le bon M. Gaudez, qu'une vie laborieuse, mortifiée et traversée de toutes sortes de contradictions, et surtout son grand âge de près de 80 ans avaient presque mis

hors de combat. Après avoir accompli ce ministère de charité, il revenait à Tripoli sur la fin de l'été 1837 et s'était arrêté à Éden, village voisin de cette ville, lorsque tout-à-coup il fut attaqué d'une fièvre bilieuse inflammatoire, accompagnée de vomissements violents, qui le mit en peu de jours aux portes du tombeau. M. Leroy, alors supérieur d'Antoura, s'empressa de se rendre auprès de lui, et, grâce aux soins du médecin qu'il avait amené, le malade fut bientôt hors de danger. Néanmoins la conservation de M. Poussou en cette circonstance dut plutôt s'attribuer aux prières des enfants de l'école d'Éden, qui l'aimaient comme un père. On était attendri jusqu'aux larmes en les voyant se rendre dans les églises, élevant leurs petites et innocentes mains vers le ciel et demandant par de ferventes prières la guérison de leur bon *Père Antoine*. Ils s'imposèrent même un jeûne de trois jours pour obtenir cette grâce. Pendant que M. Leroy était à prodiguer ses soins à M. Poussou, il vit arriver un jour le fils du gouverneur d'Éden (1), enfant de dix à onze ans, et il lui dit en souriant qu'il n'avait pas prié avec beaucoup de

(1) C'était Joseph Karam qui fut nommé en 1861 kaïmakan de la Montagne.

ferveur, puisque le *Père Antoine* n'était pas encore guéri. « Ah ! répondit l'enfant, je puis vous assurer que j'ai bien prié, et que, dans l'épanchement de mon cœur devant Dieu, je me suis offert à prendre la place du *Père Antoine* et à souffrir tout ce qu'il souffrait, pourvu qu'il daignât lui rendre la santé. » De telles prières ne pouvaient manquer d'obtenir leur effet, et après avoir été pendant quinze jours aux portes de la mort, M. Poussou entra en convalescence. Pour favoriser son complet rétablissement, M. Leroy résolut de le conduire à Antoura, où il devait trouver un air meilleur et des soins plus abondants. Mais Dieu permit que cette mesure, qui devait hâter sa guérison, le mît dans un nouveau danger. Comme le malade ne pouvait ni marcher ni se tenir à cheval, on le transporta sur un lit dans une barque découverte afin de faire par mer le trajet de dix-huit lieues qui le séparait d'Antoura. On choisit pour cela un jour où la mer était calme et le vent favorable, et l'on put faire tranquillement la moitié de la route. Mais vers le soir le temps change, le vent devient violent et contraire, la mer entre en fureur. La petite barque ne peut lutter contre les vagues qui menacent de l'engloutir, et l'on est obligé de ré-

trograder vers Tripoli, où l'on débarque le pauvre malade tout mouillé et transi de froid. C'en était assez pour achever un homme qui depuis trois mois n'avait pas quitté le lit, et qu'on avait dû transporter depuis peu comme un mort d'Éden à Sébaïl, de là à Sgorta, et enfin à Tripoli. Mais la divine Providence, qui voulait le conserver encore pour le bien de beaucoup d'âmes, permit que cette aventure n'empêchât point son prompt rétablissement.

Néanmoins ce rétablissement ne fut jamais complet; mais M. Poussou songeait plutôt aux autres qu'à lui-même. Ayant appris que M. Tustet, qui était à Damas, souffrait des yeux, et qu'un changement d'air et d'habitation lui était devenu nécessaire, et ne pouvant d'un autre côté le tirer de cette ville sans fermer l'école, il résolut d'aller prendre lui-même la place de son confrère, qu'il fit venir à Tripoli, et se mit à faire l'école et à reprendre ses anciennes occupations. Il fut bientôt réjoui par l'arrivée de nouveaux ouvriers, qui lui permit de faire prospérer le collége d'Antoura, ouvert depuis 1834, et de donner du secours à la mission d'Alep. Il aurait bien désiré aussi pouvoir quitter de temps en temps Damas pour aller travailler aux missions dans la

Montagne. Mais comme il cherchait plutôt la satisfaction des autres que la sienne propre, il aimait mieux s'enchaîner à son œuvre obscure et cachée de Damas que de priver les autres maisons d'un secours dont elles avaient besoin. Il avait cependant trouvé moyen d'aller évangéliser à douze lieues de Damas le troupeau de l'évêque syrien récemment converti dont nous avons parlé plus haut. Il trouva ce peuple dans l'ignorance la plus déplorable ; mais son court séjour ne fut pas inutile : il prêcha et catéchisa ces pauvres gens, et, avant de se retirer, il fournit à l'évêque les moyens d'établir une école en cet endroit, se réservant d'y faire de temps en temps une petite apparition pour soutenir le bien commencé. Le pays dont il s'agit renfermait les villages de Réchaia et de Hasbaïa, devenus célèbres dans ces derniers temps par les massacres des Druses.

Cette année 1837, qui avait été si féconde en souffrances pour M. Poussou, ne se termina pas sans lui apporter un nouveau tribut d'amertumes. Ses propres souffrances étaient peu pour lui, pourvu qu'il vît les ouvriers se multiplier et travailler efficacement dans la vigne du Seigneur; il ne s'épargnait aucune fatigue pour les mettre en

état de se rendre bientôt utiles au salut des âmes. Dans cette vue, malgré ses nombreuses occupations, il consacrait encore une partie de son temps à donner des leçons d'arabe à deux nouveaux confrères qui venaient de lui arriver; mais tout-à-coup, le 20 novembre, il apprend que M. Tesseyre, l'âme du collége d'Antoura, vient d'être enlevé par la mort, et le lendemain une lettre d'Alep lui annonce que M. Bazin, qu'il venait d'y envoyer, était à l'agonie. Ces nouvelles lui firent verser un torrent de larmes; tour à tour il tremblait, il pleurait, il priait; mais malgré sa douleur il s'écriait toujours : « Que le saint nom de Dieu soit béni! » Néanmoins son affliction fut si vive qu'il en fut malade pendant plusieurs jours.

Malgré tant de chagrins, il travaillait toujours avec la même ardeur à son œuvre de prédilection, à l'éducation des enfants. Ses deux écoles étaient très-florissantes: chacune renfermait plus de cent enfants. Chaque jour il passait une heure dans l'école des filles pour leur expliquer le catéchisme; le dimanche il avait un catéchisme général pour les garçons et pour les filles. Un bon nombre d'habitants s'approchaient aussi fréquemment des sacrements et venaient le trouver pour la confession. Telles étaient ses occupations,

lorsqu'après avoir mis un confrère en état de le remplacer à Damas, il songea à profiter de la permission qui lui avait été accordée de faire un voyage en France pour refaire un peu sa santé délabrée.

Il partit au mois d'avril 1838. Après dix ans de séjour en Syrie, il laissait dans cette province quatre maisons bien rétablies, où dix missionnaires travaillaient avec succès, soit aux écoles soit aux missions. Il employa son voyage, qui dura plus d'un an, à régler les affaires de sa mission à Paris, et à Rome où il passa à son retour. Au mois d'avril 1839, il n'hésita pas à reprendre la route de la Syrie, quoiqu'il prévit bien que sa santé ne pouvait soutenir de nouveau les fatigues de ces contrées ; mais il ne fit pas la moindre observation sur cet article, et reprit le fardeau avec soumission. Il partait avec le titre de Visiteur de la Syrie, qui venait d'être érigée en province de la Congrégation. Arrivé à Rome au mois de mai, il en repartit bientôt, emmenant avec lui les deux premiers missionnaires qui devaient aller ouvrir la mission d'Abyssinie. Il donna en cette circonstance un bien bel exemple de mortification et de dévouement à son devoir : il avait fixé son départ de Rome au 23 mai ; trois jours plus tard, devait

avoir lieu la magnifique cérémonie de la canonisation de S. Liguori et de quatre autres saints. De tous côtés on accourait à Rome pour assister à cette fête si rare, et pour être témoin d'un des plus beaux spectacles que la religion puisse offrir à ses enfants. Sa vive piété n'était pas insensible à ce beau triomphe ; mais il avait hâte d'arriver à son poste : « N'est-ce pas un grand mal, disait-il, que la perte d'un temps précieux, qui peut être employé si utilement au salut des âmes. » Fidèle à cette maxime, il ne voulut pas laisser ce qu'il regardait comme un devoir pour satisfaire une pieuse curiosité, et Dieu, favorisant son zèle, lui donna une heureuse navigation : le 31 mai il était déjà à Syra, et quelques jours après il débarquait en Syrie.

Après une aussi longue absence, il s'empressa d'aller visiter les établissements de cette province, dont la direction lui était confiée. Il commença par Antoura, puis se rendit à Éden, près de Tripoli : mais il trouva tout le pays en trouble et sous les armes : une bande de brigands de deux ou trois cents hommes, de ceux que l'on appelle *métoualis* ou de la secte d'Ali, s'étaient portés dans cette contrée pour y exercer le brigandage à la faveur des hostilités qui avaient recommencé

entre la Turquie et l'Égypte; ils avaient déjà pillé un village, massacré quelques personnes, et ils menaçaient particulièrement le village d'Éden : grâce à la bonne contenance des habitants, ils durent bientôt se retirer. La troisième maison que visita M. Poussou fut celle de Damas, où il arriva au mois de septembre : c'était sa maison favorite, parce que c'était là qu'il avait éprouvé le plus de peines et de contradictions. Il lui restait à visiter celle d'Alep, où il voulait se fixer pour un peu de temps, afin d'établir les œuvres de la Mission sur le même pied que dans les autres endroits où il avait déjà résidé. Ces œuvres, comme nous l'avons vu, n'avaient rien qui flattât l'amour-propre : car elles consistaient principalement à s'enfermer dans une école pour y apprendre le catéchisme aux enfants. « Mais ce qui me console, disait M. Poussou, c'est que nous sommes à la place qui nous convient, et que, quoique nos succès ne soient pas grands, le Père de famille voudra bien pourtant avoir égard à notre bonne volonté et nous traiter comme les derniers de ses ouvriers. »

Après avoir fait sa retraite annuelle à Antoura au mois d'octobre, il se rendit à Alep, comme il en avait formé le projet, et se mit en route mal-

d'un petit archipel alors en la possession des Anglais, M. Poussou put y visiter les nouvelles chrétientés qui s'y étaient formées. Dans l'une d'elles il eut la consolation, le jour de l'Assomption, de conférer le baptême à seize adultes, huit hommes et huit femmes, et de constater le progrès que faisait la foi de jour en jour au milieu des païens. Il resta près de deux mois à Ning-po pour régler tous les intérêts de la mission de Chine et préparer la translation des Filles de la Charité de Macao à Ning-po, et, après avoir rempli de joie par sa visite le cœur de tous les missionnaires qui avaient eu le bonheur de le voir, de s'entretenir avec lui et de recevoir ses salutaires conseils, il se remit en route vers l'Europe au mois d'octobre de la même année.

Il repassait à Aden vers la fin de novembre. De cette extrémité de l'Arabie il devait se rendre en Abyssinie et reprendre son ancien mode de voyager avec les Arabes. Il quitte donc le magnifique paquebot anglais pour entrer dans une misérable barque, où il trouve pour gîte un trou de deux pieds de haut au milieu des balles de coton dont cet esquif était chargé, et il passe huit jours au milieu de ce triste réduit, souffrant horriblement des secousses de la mer et de la malpro-

de concert avec quelques personnes charitables pour 1,000 francs : « C'est beaucoup pour nous, disait-il, mais c'est bien peu en comparaison du prix qu'y a mis Jésus-Christ. » Pendant ce temps on élevait des prétentions sur certains biens de la Mission dans la Montagne. Le désir qu'il avait de garder la paix le portait à céder plutôt qu'à contester; une seule considération le retenait : «Si nous sommes dépouillés, disait-il, il n'y aura que les pauvres qui en souffriront, et c'est la seule raison pour laquelle je tiens à défendre la possession de ces biens. » Au milieu de tant de difficultés qui entravaient son zèle, il ne demandait pas à quitter son poste; mais les Supérieurs, voyant qu'un homme d'une telle vertu et d'une telle capacité était appelé à faire ailleurs un bien plus considérable, songèrent à le rappeler en France. Un de ses confrères lui fit part de ce projet et lui exprima l'embarras que l'on éprouvait pour le remplacer : « Je vous parle comme je pense, lui répondit-il, et je crois que chacun de mes confrères peut faire ce que je fais ici, et que, par conséquent en me perdant, la Mission ne perdrait qu'un pauvre missionnaire tout comme un autre. Au reste, je ne désire que la volonté de Dieu; je ne demande rien, prêt à faire ce que

lage situé sur le chemin d'Adoua et sur un des plateaux les plus élevés de l'Abyssinie. Ce voyage de quatre journées offrait de grandes difficultés et de grands dangers : les trois principaux ennemis à craindre étaient les voleurs, les bêtes féroces et les épines. Ce voyage d'un nouveau genre était loin de rassurer M. Poussou, et, malgré sa longue expérience, il redoutait les dangers de cette marche, surtout du côté des bêtes féroces : aussi s'était-il armé d'un mauvais fusil et de deux pistolets ; mais l'arme dans laquelle il mettait surtout sa confiance était la prière et il y recourait souvent. Résolu d'accomplir fidèlement sa mission jusqu'à la fin, il partit le 15 décembre avant le jour; à peine la petite caravane avait-elle marché une demi-heure qu'une énorme hyène s'élança à quinze pas d'elle en poussant d'horribles cris; heureusement, effrayée elle-même, elle prit la fuite : car cet animal n'attaque guère l'homme que lorsqu'il le trouve endormi. Voyageant à la mode d'Abyssinie, M. Poussou se nourrissait de même : là on n'emporte pas de pain en voyage, mais seulement de la farine, et au moment du repas on délaye cette farine dans de l'eau, on la fait cuire sur une poêle, et c'est ce qui compose le dîner ou le souper. C'est de cette manière qu'il

traversa le désert de Semhar et gravit les flancs du Taranta, montagne élevée de près de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Le quatrième jour de la marche, la montée devint si rapide qu'il lui fallut quelquefois s'aider des mains pour gravir les rochers, tant le sentier était étroit et suspendu dangereusement au-dessus des précipices.

Il dut faire à pied cette ascension périlleuse de quatre heures, et, arrivé au sommet, il se trouvait si accablé de fatigue qu'il avait à peine la force de remonter sur son mulet. Heureusement il n'était plus qu'à une lieue d'Halaï, où Mgr de Jacobis vint le rejoindre au bout de deux jours. Ce fut là qu'il passa les fêtes de Noël en compagnie de ce saint évêque ; ces jours lui parurent bien courts, tant il était charmé de ses entretiens avec un homme aussi rempli de l'esprit apostolique. Après avoir pris de lui tous les renseignements qu'il désirait, il redescendit le Taranta presque aussi péniblement qu'il l'avait monté. Cette fois il eut encore à rendre grâces à Dieu de l'avoir délivré d'un danger prochain. Obligé de dormir en plein air, une nuit il se réveilla en sursaut et vit une hyène qui s'était approchée déjà jusqu'à trois ou quatre pas de lui ; mais elle

prit la fuite au bruit de son pistolet chargé à poudre seulement. Revenu à Massouah, après quatre autres jours de marche, il lui restait à choisir entre deux chemins pour repasser en Europe : ou retourner à Aden et y attendre le paquebot anglais, ou se diriger immédiatement vers Suez. Connaissant les difficultés qu'il aurait pour se faire transporter par les Arabes de l'autre côté du détroit de Bab-el-Mandeb, où il courait risque d'être condamné à passer le reste de l'hiver dans quelque mouillage de la côte arabique, il prit le parti de noliser à son compte une barque pour Djedda, comptant trouver là une autre barque pour le ramener en Égypte. Il partit donc le 2 janvier 1852; douze jours après, il était à Djedda; le 15 janvier, il en repartait sur une autre barque se dirigeant vers Kosséir, ville de la côte de Nubie; il lui fallut vingt jours pour faire cette nouvelle traversée. Si nous nous rappelons les détails du premier voyage d'Aden à Massouah, nous pourrons nous faire une idée de ce qu'eut à souffrir M. Poussou pendant ces trente-neuf mortels jours. Mais ne se départant jamais de l'esprit de foi qui l'animait, il se soutenait par le souvenir des voyages de S. Paul, et par celui bien plus mémorable encore que fit notre divin

Sauveur du jardin des Olives au Calvaire. Du reste, la Passion était l'objet de prédilection de ses pensées. L'esprit continuellement occupé d'idées sérieuses, il tournait tout vers Dieu, et, même au milieu de ses voyages, tout le ramenait à sa conversation habituelle avec son divin Maître. Aussi, nous avons pu le remarquer, jamais il ne donnait rien à la curiosité. Il n'était pas insensible à la vue des beautés de la nature ou des monuments des hommes, il les considérait même avec plaisir, lorsque l'occasion s'en présentait, pour honorer et adorer les perfections de Dieu; mais jamais il n'eût fait un pas hors de sa route pour consacrer son temps à de semblables délassements. Il va encore nous donner un exemple de ce détachement.

De Kosséir pour retourner à Alexandrie, il lui fallait aller gagner le Nil. Il traversa, monté sur un chameau, le désert de quarante lieues qui l'en séparait, et, après une marche pénible de quatre jours au milieu des tourbillons de sable, il arriva à Keneh, petite ville sur les bords du Nil à quelques lieues au-dessous des ruines de la fameuse Thèbes : « La curiosité, dit-il à cette occasion, me conseillait bien un peu de remonter le fleuve de quelques lieues pour

aller admirer les immenses et magnifiques antiquités de cette ville célèbre et de plusieurs autres très-rapprochées les unes des autres. Ces antiquités attirant tant de voyageurs de toutes les parties de l'Europe, il me semblait que j'aurais pu comme eux rendre hommage aux antiques chefs-d'œuvre du génie égyptien ; mais il m'aurait fallu consacrer à cette excursion une semaine entière ; ma conscience m'aurait reproché ce temps perdu, ainsi que l'argent dépensé pour le perdre : j'en fis le sacrifice et sans regret. » Ce sacrifice lui fut du reste très-profitable sous un autre rapport et lui sauva probablement la vie. Il s'embarqua sur le Nil le 8 février et le descendit en onze jours jusqu'au Caire. Quelques jours après un violent coup de vent coulait à fond un très-grand nombre de barques sur le Nil, et il aurait sans doute été victime de ce désastre s'il avait retardé son départ.

Chargé de visiter encore la province de Syrie, il s'en acquitta avec le même zèle, la même promptitude et la même sagesse qu'il avait déployés dans tous ses travaux précédents, et il rentra à Paris au mois d'avril, après avoir accompli en une année une mission dont les résultats

devaient être bien utiles à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Sa santé, loin d'avoir été affaiblie par tant de fatigues, s'était rétablie et fortifiée, et les deux familles de S. Vincent se réjouirent à l'envi en voyant reparaître au milieu d'elles celui que de nouveaux travaux leur avaient rendu plus cher. Mais tout ce qu'il avait fait, M. Poussou le comptait pour rien ; imitateur de l'apôtre S. Paul, qui disait de lui-même qu'oubliant le passé il s'efforçait de marcher en avant pour saisir sa couronne, il voulait à son exemple consumer sa vie dans l'exercice du ministère apostolique et mourir les armes à la main. Avant de partir pour la Chine, effrayé du peu qu'il croyait avoir fait pour le service de Dieu, il s'était promis que s'il recouvrait la santé dans ce voyage, il travaillerait ensuite avec une nouvelle ardeur et ne se donnerait pas un moment de repos. Fidèle à sa parole, il employa les huit années que le Seigneur lui accorda encore, à se vouer à toutes les œuvres qu'il put entreprendre pour le service du prochain. Non content de ses travaux ordinaires, que nous avons déjà mentionnés, il s'offrait pour répondre au moindre appel de secours que l'on faisait à notre Congrégation. Désirait-on une

retraite d'enfants dans quelque maison des Filles de la Charité, il était prêt. Réclamait-on un missionnaire pour donner les mêmes exercices à quelques pieux laïques, à une réunion d'ecclésiastiques, il priait aussitôt M. le Supérieur de l'envoyer. Quelque curé demandait-il une petite mission dans sa paroisse, soit dans la banlieue de Paris soit dans les provinces, il s'en chargeait très-volontiers, quelque fût le succès qu'il pût en prévoir. A cette surcharge de travaux extraordinaires, il voulut encore en ajouter d'autres par les services réguliers et assidus qu'il s'astreignit à rendre pendant les dernières années de sa vie, soit à la maison des Filles de la Charité d'Ivry-sur-Seine et aux enfants qu'elles y élèvent, soit au *Petit Ouvroir* établi dans la rue Cherche-Midi. Rien n'était plus admirable que de voir cet homme, dont la vie était déjà enrichie de tant de travaux, catéchiser, confesser, prêcher régulièrement les enfants dans ces différentes maisons, donnant les soins les plus minutieux à leurs associations d'Enfants de Marie et des saints Anges, et prenant tous les moyens pour établir dans l'âme de ces petites filles la piété la plus solide. Il avait fui toute sa vie les œuvres qui avaient de l'éclat; nous l'avons vu, dès le

commencement de ses travaux en Syrie, s'appliquer à former les enfants à la connaissance et à l'amour de Dieu : c'est par cet emploi qu'il voulut aussi finir sa vie. Craignant sans cesse de se perdre lui-même en prêchant aux autres, il avait toujours cherché son refuge dans l'imitation de son divin Maître, qui s'est fait petit enfant, et qui a promis la gloire de son royaume à ceux qui se feront petits et qui rendront quelques services aux moindres de ceux qui lui appartiennent. C'était dans ces promesses surtout qu'il mettait son espérance, c'était par ces œuvres humbles en apparence qu'il avait toujours cherché à se gagner les bonnes grâces de son divin Maître, et il ne manqua pas de les obtenir : car il conserva toujours cet esprit de simplicité et d'humilité qui est un sûr garant de la récompense éternelle. On aurait pu lui appliquer avec raison la définition que Dieu a faite du saint homme Job, en disant de lui qu'il était un homme *simple, droit et craignant Dieu.* Tels furent en effet les caractères distinctifs de M. Poussou. Tout le monde a pu admirer combien peu il se prévalait de ses talents, de ses travaux et des emplois qu'il avait occupés ; combien peu de cas il faisait de l'estime des hommes, de

leurs contradictions, de l'apparence des œuvres, de leur obscurité ou de leur éclat; avec quelle rectitude il agissait dans toutes les affaires qu'il avait à traiter, et combien il paraissait sans cesse préoccupé de la seule idée de la gloire et de la volonté de Dieu. Toujours pénétré de sa présence, s'il s'entretenait de quelque œuvre intéressant le bien de la religion, il n'en parlait jamais qu'en faisant abstraction de tout ce qui était calcul humain, et cherchait uniquement à en raisonner selon les maximes de Notre-Seigneur. Malgré ce sérieux de son esprit, sa conversation était agréable, et personne mieux que lui ne savait égayer ses confrères. Pénétré comme il l'était des sentiments de la plus profonde humilité, il parlait à tous, même aux plus jeunes séminaristes de la maison, avec un respect qui souvent les étonnait et les touchait. Son extérieur, comme ses paroles, annonçait l'humilité de son âme et sa préoccupation continuelle de la seule *chose nécessaire*.

Au commencement de l'hiver 1859, aux souffrances habituelles qu'il avait endurées jusque-là avec tant de courage, vint s'ajouter une infirmité qui lui préparait un long martyre. Une tumeur s'était formée dans ses intestins au-dessous du

foie ; parvenue à un volume considérable, elle lui occasionna les douleurs les plus aiguës et le priva presque entièrement de sommeil. Force lui fut de se confiner à l'infirmerie, pour y savourer à longs traits ce calice d'amertume que lui préparait Celui qui voulait par là perfectionner sa vertu. L'hiver entier se passa dans les tourments continuels que lui causait cette infirmité sans remède. Il les accepta avec le calme et la patience qu'il avait montrés toute sa vie. Si son visage était abattu par suite de la douleur et du défaut de sommeil, il s'épanouissait aussitôt pour recevoir ceux qui venaient lui rendre visite. Ses paroles respiraient moins la gaieté, sans doute ; mais elles étaient toujours pleines de douceur et d'affabilité, et il témoignait à chacun sa reconnaissance de la manière la plus cordiale. Surmontant toutes ses souffrances, il ne négligeait aucun de ses exercices de piété, et tout le reste du temps il l'employait à d'utiles lectures et à sa correspondance, qu'il n'interrompit que lorsqu'il fut sur son lit de mort. L'été de 1860 ayant apporté un peu de soulagement à son état, on l'envoya prendre les eaux de Néris près de Montluçon. Il revint à Paris au commencement de septembre ; sa maladie dès lors sembla avoir

changé de caractère : la poitrine était horriblement oppressée, et une toux pénible le fatiguait incessamment. Malgré cela, il fit tous ses efforts pour suivre encore pendant quelque temps les exercices de la communauté, et il put avoir la consolation d'assister à la grande fête par laquelle on solennisa le 200ᵉ anniversaire de la mort de S. Vincent.

Pendant les jours qui précédèrent cette fête, il passait une grande partie de son temps dans la tribune voisine des reliques de notre bienheureux Père : il prévoyait que bientôt arriverait pour lui le moment d'aller le rejoindre. Le jour de la fête du 27 septembre, il voulut contempler une dernière fois le spectacle de la réunion du séminaire des Filles de la Charité dans la cour de notre maison, à l'issue des Vêpres. Ce furent là les adieux qu'il fit à cette communauté à laquelle il avait consacré tout ce qu'il avait eu de forces dans ses dernières années; désormais cloué sur son lit de douleur, il ne voulut jamais consentir à ce qu'aucune des Sœurs, même des Officières, vînt le visiter à l'infirmerie.

Il avait eu jusque-là un long martyre à supporter dans son corps. Depuis près d'un an surtout le mal semblait avoir usé sur lui toute sa

puissance ; mais tout cela n'était rien en comparaison du martyre que souffrit son cœur en voyant la manière dont l'Église était affligée dans la personne de son chef visible. A ces douleurs communes à tous vinrent s'en joindre d'autres plus particulières encore : les massacres des chrétiens en Syrie, l'horrible boucherie de Damas, théâtre de ses travaux, l'incendie des maisons des missionnaires et des Sœurs de cette ville, la mort de M. Leroy, son premier compagnon de travaux, qui avait été comme son Timothée et qui l'avait si bien remplacé dans ses anciennes fonctions ; enfin la mort de l'apôtre de l'Abyssinie, de Mgr de Jacobis, qu'il eut encore le temps d'apprendre, furent autant de glaives qui transpercèrent son âme. Dieu, qui avait voulu le faire passer par ce creuset de souffrances physiques et morales, ne tarda pas à lui donner sa récompense.

Depuis la fête du 27 septembre il lui était presque impossible de marcher; de temps en temps on le trouvait encore se traînant péniblement vers la chapelle, mais dès les premiers jours d'octobre il fallut céder au mal et ne plus quitter le lit. Obligé de se priver de la récitation du bréviaire, il la compensait par celle du cha-

pelet, qu'il avait toujours à la main. Le vendredi 6 octobre, M. le Supérieur général, voyant sa faiblesse croître de jour en jour, lui proposa de recevoir les derniers sacrements; il y consentit avec empressement, craignant de ne pouvoir plus tard recevoir cette consolation avec sa parfaite connaissance. Le même jour à quatre heures de l'après-midi, toute la Communauté se rendit à l'infirmerie, accompagnant le Très-Saint Sacrement, que portait M. le Supérieur général. Après avoir reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, M. Poussou, malgré l'oppression de poitrine qui lui rendait la parole très-pénible, et malgré l'émotion qui étouffait sa voix, dit les yeux mouillés de larmes : « C'est maintenant surtout que j'éprouve le bonheur qu'il y a de mourir dans la Congrégation, selon ces paroles que l'on chante souvent dans notre chapelle : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Je compte beaucoup sur vos prières, messieurs et chers confrères, j'espère que vous ne m'oublierez pas quand je serai en purgatoire, où je crains de rester longtemps : car il me semble que j'ai beaucoup à expier; à l'heure de la mort on voit autrement les choses et on découvre mieux l'importance de la pratique des petites règles. Je vous

remercie particulièrement, M. le Supérieur, de toutes les bontés que vous n'avez cessé de me prodiguer, et je vous prie de me pardonner si je vous ai jamais causé de la peine, ce qui aurait été contre mon intention. » M. le Supérieur lui répondit que les liens de famille nous unissaient non-seulement en cette vie, mais encore en l'autre; que tous nous prierions beaucoup pour lui, et qu'il lui recommandait à son tour, lorsqu'il jouirait du bonheur du ciel, de vouloir bien prier pour la petite Compagnie et obtenir pour elle tout ce dont elle avait besoin, surtout dans les circonstances difficiles que l'Église avait à traverser. M. Poussou le lui promit et ajouta : « Veuillez bien, je vous prie, me donner encore votre bénédiction paternelle. » M. le Supérieur la lui donna, et tous les prêtres qui remplissaient sa chambre se retirèrent les larmes aux yeux; un d'entre eux, Directeur de l'œuvre de la Sainte-Trinité pour le soulagement des âmes du Purgatoire, alla, quand tout le monde se fut retiré, s'agenouiller auprès de son lit et lui demander sa bénédiction pour son œuvre. M. Poussou, mettant la main sur son cœur, répondit avec un ton plein de conviction : « J'en suis indigne. » Mais son confrère, saisissant sa main, lui fit tracer

un signe de croix sur son front. M. Poussou lui dit alors en élevant la main : « Eh ! bien, je prie le bon Dieu qu'il vous bénisse, et qu'il vous fasse continuer son œuvre avec sa bénédiction. » Conservant toujours le même calme et la même patience au milieu de ses souffrances, il s'occupa pendant les quelques jours qui suivirent à régler tous les comptes des missions, donnant toutes les indications afin qu'après sa mort on pût les reprendre sans difficulté. Rien n'était plus édifiant que de voir la tranquillité avec laquelle il faisait toutes ses dernières dispositions, dictait les éclaircissements qu'il avait à donner et mettait tout en ordre. C'est ainsi que jusqu'à son dernier moment il contribua aux travaux des missions étrangères. Huit jours après avoir reçu les derniers sacrements, la faiblesse devint si grande qu'il semblait plongé constamment dans un profond sommeil, d'où il ne sortait qu'avec peine lorsqu'on lui adressait quelques paroles et qu'on lui suggérait quelques pieuses pensées, jusqu'à ce qu'enfin, le 19 octobre, il expira doucement comme une lampe qui s'éteint. Il était dans la soixante-sixième annnée de son âge et avait passé quarante et un ans dans la Congrégation. Puissent ceux qui liront ces lignes remercier le Sei-

gneur d'avoir donné à la famille de S. Vincent un homme aussi animé de l'esprit de simplicité, d'humilité et de zèle, et qui a si bien atteint le but de notre vocation, exprimé dans ces paroles de S. Paul qu'il avait sans cesse devant les yeux : *Elegit nos..., ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate :* Dieu nous a choisis pour que nous fussions saints et sans tache en sa présence dans la charité. (Eph. I, 4.)

NOTICE

SUR

M. FRANÇOIS LEROY

Prêtre, décédé à Antoura, le 30 juillet 1860.

Quelques mois avant que M. Poussou ne mourût à Paris, les missions de Syrie et d'Égypte firent une perte bien sensible dans la personne de leur visiteur, M. Leroy, dont la mémoire vivra autant que les établissements de cette province : car la plupart lui doivent leur existence, et tous lui sont redevables de cet état de prospérité dont ils jouissent aujourd'hui. Il a été pleuré et regretté par ses enfants comme le père le plus tendre et le plus affectionné. Les étrangers déplorent aussi sa perte : car son nom était devenu populaire en Orient; les grands trouvaient en lui un conseiller sage et éclairé; les petits, un appui toujours assuré dans le besoin; les affligés, un cœur compatissant; les hommes d'affaires, un homme prudent, judicieux; les pauvres, une providence vivante. Qui ne lui rend aujourd'hui

dans ces contrées le tribut d'éloges qu'il a si bien mérité?

Sa mort a répondu à sa belle vie, à cette vie de dévouement et de sacrifice qui lui faisait compter pour rien la peine et les fatigues, pour s'occuper du sort des deux familles confiées à ses soins. C'est à la suite des grandes et terribles commotions que sa sollicitude paternelle éprouva dans la sanglante catastrophe de Damas, qu'il a rendu sa belle âme à son Créateur.

Nous ne pourrons faire qu'une faible peinture des vertus et des mérites de ce zélé missionnaire, dont la vie a été si remplie, si abondante en œuvres, et dont les œuvres portent le caractère d'un amour si vif et si ardent pour la Congrégation. Nous ne saurions parler dignement de cette vie d'abnégation, de travail et de sollicitude, qu'animaient la foi la plus vive, la plus simple, la plus humble, et une charité qui ne se démentit jamais, même en face des nombreuses contradictions qu'il eut à traverser durant les trente ans de sa carrière apostolique. Nous ne ferons donc que rapporter quelques circonstances de sa vie commune où percent quelques-unes des belles qualités de son âme : c'est moins un tribut d'éloges que ses enfants chéris entendent payer à sa mémoire, qu'un sujet

d'édification qu'ils veulent mettre sous les yeux des membres de la Compagnie.

M. François Leroy naquit à Montigny-les-Metz (Moselle), le 4 mai 1803. Sa mère, Marie-Madeleine Geoffroy, était la tante maternelle de M. Étienne, aujourd'hui supérieur général de la Congrégation. Il fit ses études au petit séminaire de Metz et n'annonça pas de grands talents, quoique cependant il s'appliquât consciencieusement à l'étude. Après avoir fait à peine trois mois de rhétorique, il s'adressa en 1825 à son cousin M. Étienne, qui était déjà entré dans la Congrégation depuis 5 ans, pour lui témoigner le désir de suivre son exemple. Aux informations qui furent prises alors sur son compte au séminaire de Metz, on répondit que le jeune homme avait d'excellentes qualités, mais qu'en fait de moyens il était au-dessous du médiocre. D'après cette réponse on lui annonça qu'il ne serait pas admis. Quinze jours après, grande fut la surprise de M. Etienne de le voir à Paris, apparaître dans sa chambre. « Mais que venez-vous faire? lui dit-il. — Je viens pour rester ici. — On vous avait dit de ne pas venir. — Je veux voir M. le Supérieur. » Il fut alors présenté à M. Boujard, vicaire général de la Congrégation, lequel, après

s'être entretenu un peu avec lui, décida qu'on pouvait l'admettre comme par essai : il entra donc au séminaire le 18 février 1825.

Il n'y avait pas dix-huit mois qu'il était dans la maison, n'ayant qu'ébauché un peu de théologie, lorsque M. Poussou, sur le point de partir pour la Syrie, demanda un compagnon. Il avait remarqué ce jeune séminariste dont la simplicité et la résolution l'avaient frappé. Voyant bien qu'on ne pouvait lui donner aucun prêtre pour l'accompagner, et qu'on ne semblait pas tenir beaucoup à M. Leroy, il le demanda pour l'emmener avec lui, se chargeant de lui faire achever son cours de théologie. On le lui accorda sans trop de difficulté, et il se mit en route pour le voyage dont il est fait mention dans sa notice.

D'après ces commencements, on ne pouvait guère s'attendre aux grandes œuvres que Dieu voulait opérer par le moyen de M. Leroy; et la suite de sa vie montra l'accomplissement de cette parole de S. Vincent, que Dieu se sert souvent des ouvriers qui ont le moins de talent pour opérer les œuvres les plus admirables.

Arrivé à Damas, après avoir surmonté les difficultés de la langue arabe, M. Leroy fut tout à coup attaqué d'une violente tentation contre

sa vocation. Par une singulière méprise, on lui avait fait faire les vœux avant le temps, à son départ de France, le 19 juillet 1826. On ne tarda pas à lui annoncer de Paris que ses vœux étaient nuls. Cette nouvelle l'affligea d'autant plus qu'il pensait qu'on tenait peu à le garder dans la Congrégation. Il s'imagina donc qu'on allait saisir cette occasion pour le renvoyer, et il écrivit à Mgr de Coupery, évêque de Babylone, pour le prier de l'agréger au clergé de son diocèse. Quand M. Poussou vint à connaître cette démarche précipitée, il en eut le cœur déchiré de douleur et ne trouva de soulagement que dans la prière et les larmes. Il fit tant néanmoins par ses exhortations réitérées et ses sages conseils, qu'il décida M. Leroy à changer de résolution et à persévérer dans sa vocation. Dieu permit cette épreuve mutuelle de ses deux serviteurs pour cimenter l'union étroite qui devait régner entre eux et durer jusqu'à la mort : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

Deux ans après, M. Leroy reçut la permission de faire les saints vœux, et le jour de l'Ascension 1829 ainsi que les suivants il reçut successivement tous les ordres à Antoura des mains de Mgr Losanna, Délégué du Saint-Siége en Syrie, et

se rendit à Damas pour y célébrer sa première messe le jour de la Sainte-Trinité, à la grande consolation de M. Poussou, qui trouva dès lors en lui un puissant concours pour la restauration de la mission de cette ville et de celle d'Antoura.

Les missions de l'Échelle du Levant, tenues autrefois par les RR. PP. Jésuites, furent, après la suppression de cette Compagnie, confiées aux prêtres de la Congrégation de la Mission par un concordat passé entre Clément XIV et Louis XVI. La Révolution française, qui ne tarda pas à éclater, ne permit pas à notre Congrégation de fournir les sujets nécessaires pour tenir tous ces établissements ouverts. C'est ainsi qu'à l'arrivée de M. Poussou les établissements de Damas, de Tripoli et d'Antoura étaient fermés; il se trouvait à Alep un ancien missionnaire, M. Gaudez, avec M. Barozzi nouvellement arrivé. M. Poussou commença le travail de la réorganisation des missions par Damas, où, à force de zèle et de patience et à travers toutes sortes de difficultés, il parvint à former des œuvres qui ont porté les plus heureux fruits. C'était à ses côtés que M. Leroy se formait à l'exercice du zèle de missionnaire qu'il a continué avec succès tout le temps de sa carrière apostolique : aussi lui a-t-on

souvent entendu dire qu'il considérait toujours ce vénérable supérieur comme un père, à qui il était redevable de sa vie de missionnaire, et il n'a cessé jusqu'à sa mort de se guider par ses conseils.

M. Poussou lui avait aussi sauvé la vie du corps dans un bien grand danger,et voici à quelle occasion. Dès 1828 il avait envoyé M. Leroy à Antoura : car l'air de Damas avait été sur le point de lui faire perdre la vue. Au mois de juin M. Leroy, s'ennuyant à Antoura, voulut venir rejoindre M. Poussou et se mit en route pour Damas. Arrivé à Zahlé, il tomba gravement malade chez l'évêque, qui lui donnait l'hospitalité. Le mal empirait de jour en jour sans que les remèdes pussent lui procurer le moindre soulagement. Le malade demandait à toute force de manger une pastèque, fruit qui dans le pays est regardé comme un poison pour ceux qui sont attaqués de fièvres pernicieuses, comme l'était alors M. Leroy. On se refusait donc à satisfaire son désir; mais lui de réclamer avec plus de force, au point que l'évêque, fatigué de ses importunités, dit à son domestique : « Donne-lui ce qu'il demande, et qu'il meure s'il le veut. » Dieu permit que cette pastèque causât au malade une abondante transpiration, qui le sauva. Cependant M. Poussou,

averti de l'état de M. Leroy, accourut à Zahlé, et dès qu'il le vit en convalescence, il l'emmena à Damas. M. Leroy ne pouvait pas marcher, il se tenait avec peine sur son âne. Mais comment entrer dans la ville? car alors il était encore interdit aux chrétiens d'y paraître sur des montures. M. Poussou avait recommandé au guide de faire un détour pour éviter le milieu de la ville. Celui-ci, soit par oubli soit par malice, entre droit dans le quartier turc. Aussitôt les Turcs de crier à la profanation, et les enfants de lancer des pierres. M. Poussou représente l'état de son malade, qui ne lui permet pas de marcher, supplie qu'on ne le fasse pas descendre : prières inutiles ; pendant qu'il parle encore, un turc saisit un pied de M. Leroy et le lance avec force de l'autre côté de sa monture. Il serait infailliblement tombé sur le pavé, si M. Poussou n'eût été là pour le recevoir dans ses bras et pour le reconduire avec mille peines jusqu'à la maison. Quand M. Leroy fut entièrement rétabli, il revint à Antoura, où il résida habituellement jusqu'en 1844. L'arrivée de MM. Tustet et Teste en Syrie, en 1831, lui permit de rétablir les œuvres attachées anciennement à cette maison, dont il fut nommé supérieur en 1832.

Il y avait autrefois à Antoura une maison de missionnaires avec une église publique, et à côté un petit établissement qui, au temps des Jésuites, servait à élever une douzaine de jeunes gens maronites et à les former à l'état ecclésiastique; c'était une fondation faite en faveur des Jésuites par un Chypriote de la nation maronite. Lorsque M. Leroy voulut, d'après les termes de la bulle pontificale, entrer en possession de ce droit et de ce bénéfice, il trouva une forte opposition de la part du patriarche. Cette opposition ne le découragea point; mais, pour ne pas s'engager en des discussions avec le clergé national, ni s'exposer à perdre la paix de l'âme ou à s'écarter des bornes de la charité, il remit cette affaire entre les mains du gouvernement français, parce que c'était le gouvernement qui avait traité avec le souverain Pontife, et il laissa de côté cet établissement jusqu'à la décision du procès. Tous ses soins se portèrent sur la maison de la mission, où, avec l'aide de deux confrères, M. Tesseyre et M. Calvi, il forma un collége pour l'éducation de la jeunesse du pays : c'était le premier établissement de ce genre qui s'élevait en Syrie, et tout le monde connaît ses heureux résultats. Il dut pour cela ajouter considérablement aux anciennes cons-

tructions, et cela en un temps où les ressources de la mission étaient très-petites. Ce n'est qu'à force de soins, de privations, d'intelligence, qu'il put à la longue réaliser son établissement, qui fut en partie terminé en 1834. Il fut bientôt obligé d'y ajouter une succursale un peu plus haut dans la montagne, dans le village de Reyfoun, pour y faire passer à la communauté trois mois des plus fortes chaleurs de l'été, qui sont un temps de fièvres pour la plaine. Pour ce surcroît de dépenses, lui et ses confrères consacrèrent pendant plusieurs années leurs honoraires de messes, voyant qu'ils ne pouvaient tirer d'ailleurs des fonds pour cet effet. En parcourant les registres de la maison, on est étonné de voir avec quelle économie il exécuta des travaux si considérables. C'est là que l'on commença à admirer et son talent dans les constructions, et sa grande constance à pousser jusqu'au bout ses entreprises, et le talent singulier qu'il avait pour se faire aimer et obéir de tous les ouvriers qui travaillaient chez lui, et enfin cette admirable précision d'idées qui, dans toutes les affaires, le mettait au niveau des intelligences les plus éclairées comme des plus communes.

Ces soins du temporel ne préoccupaient cepen-

dant pas tellement M. Leroy, qu'ils l'empêchassent de s'occuper du spirituel : car c'est au milieu de ces œuvres matérielles qu'il donnait les premières preuves de son zèle tout apostolique. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il exerça le saint ministère, prêchant, catéchisant, administrant les sacrements et faisant les fonctions de curé dans Antoura; il avait même établi dans l'église de la maison des conférences en forme de dialogues, qui produisaient beaucoup de bien dans les âmes. Le village d'Antoura ne suffisant pas à son zèle, il parcourait de temps en temps les villages circonvoisins, donnant des retraites de huit jours, faisant faire des confessions générales, et instruisant ces pauvres gens, que leurs prêtres laissaient dans l'ignorance des choses du salut. Ses premiers travaux furent si remarquables que, dès 1831, le consul général de France en Syrie, étant venu à Paris, s'empressa d'aller s'en entretenir avec M. Étienne, alors procureur général de notre Congrégation : « Vous avez en Syrie, lui disait-il, un homme de grande espérance et destiné à opérer un bien immense. — Vous voulez sans doute parler de M. Poussou? répondit M. Étienne. — Je parle de M. Leroy. » M. Étienne faillit éclater de rire en entendant cette assertion, et témoigna

au consul son étonnement, vu le peu de talents qu'il connaissait à M. Leroy. « Ne vous étonnez pas, répondit le consul; ce que je dis est appuyé sur des faits : M. Leroy a une influence extraordinaire sur les gens de la montagne; ses paroles sont des oracles, et lorsqu'il prêche, tout le peuple est entraîné à sa voix. »

Après ces premiers essais, il fit des missions en règle. Dans celle qu'il fit à Ageltoun surtout, son cœur fut grandement consolé : ce village a près de deux mille habitants; la mission dura un mois; il entendit beaucoup de confessions générales de quarante et cinquante ans, réhabilita plusieurs mariages et fit des réconciliations entre ennemis invétérés. Tout le monde profita de cette mission, et, comme la plupart des habitants ignoraient le catéchisme, M. Leroy, aidé d'un de ses confrères, le leur enseignait. Il était beau de voir ces pauvres gens, jeunes et vieux, assis par groupes au milieu des champs pour apprendre les vérités principales de la foi. On ne parlait plus, dans les conversations du soir, que des catéchismes et des instructions des missionnaires. A la fin de la mission, la face du pays était renouvelée.

Après avoir ouvert le collége d'Antoura, en

1834, M. Leroy trouva encore le moyen de faire bon nombre de missions. Une des plus remarquables fut celle du village de Batroun, dont une grande partie des habitants étaient musulmans ; elle eut lieu en 1839. Parmi les beaux fruits qu'il retira de cette importante mission, le principal fut, sans contredit, la conversion de ces pauvres infidèles, qu'il persuada d'abord d'embrasser le christianisme, qu'il instruisit ensuite et qu'il admit enfin, après quelque temps d'épreuve, à recevoir le sacrement de la régénération. Leur nombre fut de soixante-dix adultes, qui conservèrent le précieux trésor de la foi malgré les traverses sans nombre et les menaces des musulmans de Beyrouth, qui mirent tout en œuvre pour les faire retourner à l'islamisme.

Dans la mission de Zouk, il eut aussi le bonheur de convertir une famille musulmane, et elle s'est bien conservée dans la foi jusqu'à ce jour. On vit à cette occasion la vivacité de la foi que M. Leroy avait su inspirer à ses néophytes. Le chef de la famille, nommé François, fut pris par les musulmans de Beyrouth et conduit au cachot du pacha ; sa femme fut aussi prise : on la menaça du dernier supplice, et elle confessa avec énergie qu'elle resterait chrétienne. On ramassa

du bois, dont on fit un bûcher dans la cour du sérail; on la conduisit liée devant ce bûcher, avec menace de la faire mourir dans les flammes, et on la trouva toujours inébranlable. Une circonstance providentielle la retira des mains de ses bourreaux, elle ainsi que son mari; mais ils furent de vrais confesseurs de la foi; car ils étaient bien disposés à mourir pour Jésus-Christ, quoiqu'ils laissassent après eux des enfants en bas âge, pour lesquels ils espéraient que M. Leroy ferait l'office de père.

En énumérant ici les fruits spirituels des missions de M. Leroy, nous pouvons ajouter l'histoire de la conversion d'un renégat, qu'il raconte lui-même dans une lettre du 2 juin 1843, adressée à M. Étienne. « Il y a quelques jours que j'ai eu l'honneur de vous écrire, mais je ne puis m'empêcher de vous faire connaître un fait vraiment scandaleux et qui peut cependant édifier, vu le moyen dont Dieu s'est servi pour ramener à lui une âme égarée. Ce trait vient de se passer dans nos montagnes. Le prince N. avait perdu dans ces dernières affaires des Druses une grande partie de sa fortune. Chargé d'une nombreuse famille, il s'était retiré dans le voisinage de notre maison d'Antoura; il vint plusieurs fois me voir,

et me demanda d'admettre au collége son fils, enfant de dix ans, mais ajoutant qu'il ne pourrait pas payer toute la pension ; cet enfant fut néanmoins reçu au collége. Il y avait à peine six mois qu'il y était, lorsqu'un jour, à mon arrivée d'une petite excursion apostolique, à peine étais-je rentré dans ma chambre que j'entendis frapper à la porte, et je vis entrer ce pauvre enfant tout en pleurs, se jetant à mes pieds, me prenant les mains et me priant de vouloir bien être son père. Ne comprenant rien à cette scène, je lui demandai pourquoi il voulait que je fusse son père, et où était le sien. « Ne m'abandon-« nez pas, je vous en prie, ne me renvoyez pas « du collége ; mais je n'ai plus de père, me dit-il, « mon père est mort à Dieu : il s'est fait turc ! » Je pleurai alors en voyant les sentiments de cet enfant, je le relevai, l'embrassai en l'assurant qu'il ne serait pas chassé du collége ; mais qu'il fallait qu'il priât pour la conversion de son père. « Je le ferai de tout mon cœur, » dit-il, et je le renvoyai.

« Je m'informai alors, d'un de mes confrères, si ce que m'avait dit cet enfant était vrai. « Ce n'est « que trop vrai pour le scandale de tout le pays, « me répondit-on ; c'est une bien mauvaise porte

« qu'il vient d'ouvrir : on dit que plusieurs autres « doivent l'imiter; demain on doit le purifier en le « conduisant aux bains, et le promener proces- « sionnellement dans toutes les rues de Beyrouth, « à la honte de la religion catholique. Comme vous « le connaissez, vous pourriez peut-être le rame- « ner, » ajouta mon confrère. « J'y pense, répon- « dis-je ; mais comment faire pour avoir une entre- « vue secrète avec lui ? » Alors une idée se présente à mon esprit : dans le temps cet homme m'a- vait dit qu'une personne voulait vendre quelques pieds d'oliviers, et que si je voulais les acheter, il me les ferait avoir à bon marché. J'ordon- nai aussitôt qu'on me préparât un mulet, et je recommandai à mes confrères de faire prier les enfants pour la réussite de cette affaire. Je me rendis au sein de la famille, qui s'était retirée à quelques lieues d'Antoura. Quand j'entrai, tous se groupèrent autour de moi en poussant des sou- pirs, des lamentations et des sanglots ; alors la femme de l'apostat, tenant un petit enfant à la mamelle, m'adressa la parole : « Ah ! mon Père, « quel malheur ! quel scandale ! Que vais-je de- « venir avec tous ces petits enfants ? Ah ! mon « Père, si vous aviez été ici, cela ne serait pas ar- « rivé ! » et tout ce que l'on peut dire en pareille

circonstance. « Je sens assez votre position, « leur dis-je, mais il faut prier, il faut aviser aux « moyens de le retirer des mains des Turcs. » On me fit quelque observation à cet égard, mais je passai outre. « Cherchez-moi, leur dis-je, un « homme sur lequel on puisse compter. » L'homme trouvé, j'écrivis à notre Turc une lettre sans signature, lui disant que j'étais chez son frère; que j'avais à traiter avec lui des oliviers, que l'affaire pressait, que je lui envoyais ma monture, et qu'il eût à venir de suite. Il vint en effet; mais en entrant, lorsqu'il me vit, il baissa la tête, n'osant me regarder en face; il vint cependant me baiser la main, et, après avoir échangé quelques paroles avec lui, je le pris dans une pièce voisine, et là je commençai à lui témoigner mon étonnement de ce qui était arrivé, lui demandant la raison qui l'avait porté à faire cette démarche. Il me dit qu'il était fort mal dans ses affaires, qu'il était chargé de cinq enfants, qu'il n'avait rien pour les soutenir, qu'il s'était adressé à un Turc de Beyrouth pour emprunter quelque argent; que ce Turc lui avait dit qu'il lui prêterait tout ce dont il avait besoin, qu'il lui donnerait même une certaine somme s'il voulait renoncer à sa religion et embrasser le mahométisme;

qu'il intéresserait d'autres de ses amis à lui donner quelque chose; enfin qu'on lui donnerait un emploi lucratif. Il résista d'abord, mais au bout de quelques jours il retourna chez le même Turc. Celui-ci revint à la charge, lui conseilla d'engager sa femme à en faire autant, mais refusant de lui donner l'argent dont il avait besoin. « Enfin « j'ai succombé, me dit-il, j'ai prononcé la pro- « fession de foi des mahométans : Allah, etc... En- « suite on m'a conduit chez le pacha ; celui-ci m'a « envoyé chez le chef de sa religion, qui a reçu « mon apostasie et m'a fait signer une pièce que « voici. » J'ai lu cette pièce infâme : elle était remplie de malédictions contre la religion chrétienne et contre la croix, et d'anathèmes contre la croyance des chrétiens. « Enfin, lui dis-je avec « douceur, vous avez fait de belles choses. Com- « ment, malheureux! pour quelques pièces de « monnaie vous damnez votre âme ! » Je lui demandai alors s'il avait des doutes sur la religion, et qu'il m'en fît part, que je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour les dissiper. Il me répondit que l'affaire était faite, qu'il ne fallait plus y penser; que si je voulais traiter des oliviers, il était tout disposé à me les faire avoir à bas prix. « Pas à si bas prix que votre âme que

« vous venez de vendre, lui dis-je ; pensez donc « que cette âme a coûté bien cher au Fils de « Dieu, qui est mort pour la racheter ! »

« Mais tout était inutile ; je restai près de deux heures sans rien gagner. Enfin je m'adressai à Dieu et à Marie conçue sans péché, les priant d'amollir cette âme endurcie. Alors il me vint la pensée d'employer les sentiments de la nature, et, un peu déconcerté de mon peu de succès, je lui dis d'un ton animé : « Si la religion de tes « pères n'a plus d'empire sur toi, as-tu aussi re- « noncé aux sentiments de la nature ? Tes enfants, « que vont-ils devenir ? Ton fils qui est au collége, « lorsqu'il a appris ta triste chute, cet enfant âgé « seulement de dix ans, voilà quels sont ses sen- « timents, voilà ce qu'il pense ! voilà ce qu'il est « venu me dire tout en pleurant, en se jetant à mes « pieds, me prenant les mains et les arrosant « de ses larmes : « Soyez mon père, m'a-t-il dit, « n'est-ce pas, vous ne me renverrez pas du col- « lége ! — Qu'as-tu donc fait mon enfant ? — Je « n'ai rien fait, mais promettez-moi d'être mon « père. — Mais pourquoi veux-tu que je sois ton « père ? — Ah ! parce que le mien est mort à Dieu, « il s'est fait turc ; mais je vous promets d'être « sage, afin de ne pas faire comme lui ! »

« C'en est assez, me dit ce père infortuné, tout « tremblant. » Il verse un torrent de larmes et se jette à mes pieds, protestant de son repentir. Je l'embrassai à l'instant avec tendresse ; je fis entrer sa femme et son frère, et nous rendîmes ensemble grâces à Dieu de la faveur signalée qu'il venait de nous accorder. Mais vous savez que la loi de Mahomet ne pardonne jamais dans ce cas, c'est-à-dire que si le chrétien après avoir apostasié veut retourner à sa religion, il est digne de mort.

« Alors le nouveau converti me dit : « Mon Père, « il faut que je me prépare à mourir: car vous « savez que demain c'est le jour fixé pour me pro- « mener processionnellement dans toutes les rues « de la ville de Beyrouth ; on va me chercher par- « tout, où pourrais-je me cacher ? — Sois tran- « quille, lui répondis-je ; remercie Dieu de la « grâce qu'il vient de te faire ; je me charge de te « mettre à l'abri des poursuites des Turcs. Je pars « à l'instant pour Beyrouth, je vais prendre les « moyens de t'embarquer sur un navire de guerre, « et pendant la nuit je t'enverrai prendre. » Tout « ceci fut exécuté à la lettre.

« Le lendemain, j'envoyai un Père capucin à bord pour le réconcilier à l'Église, et moi je

partis précipitamment pour Antoura, craignant d'être découvert. Les Turcs furent bien désappointés lorsqu'ils trouvèrent le nid vide. Ils surent qu'il était à bord du navire ; on le demanda au consul de France, mais le consul tint bon. Le navire fit voile le lendemain matin, et mon homme est sauvé.

« Cependant je dois vous dire que cela m'a coûté près de 1,000 francs. J'ai été obligé de les lui donner pour s'entretenir quelque temps. Le Délégué, Mgr Villardel, m'a aussi donné pour lui 500 fr. Je pense que ces détails vous feront plaisir. »

Ainsi M. Leroy, quoique très-occupé à élever des édifices matériels pour l'importante mission d'Antoura, destinée à régénérer la jeunesse, trouvait encore du temps pour la conversion des âmes et pour l'exercice des missions, exercice qui a fait toute sa vie l'objet de ses désirs les plus ardents, quoiqu'à son grand regret il n'ait pu le reste de ses jours les réaliser de la même manière que pendant ces premières années, qu'il appelait les plus belles de sa vie. Tout le reste de son temps fut pris pour la fondation et la consolidation de nouvelles œuvres.

Pendant que M. Leroy jetait les fondements de la belle mission d'Antoura, M. Poussou, qui

déjà avait mis la dernière main à l'établissement de celle de Damas, allait tirer la maison de Tripoli des ruines et des décombres où elle gisait depuis un grand nombre d'années, et commencer dans ce district le ministère de la prédication, que ses successeurs purent ensuite exercer sur une plus grande échelle, quand le nombre des sujets permit de donner une forme régulière aux missions et aux retraites ecclésiastiques.

Ce fut dans les travaux de cette dernière mission que M. Poussou, encore seul dans ce poste, fit une maladie très-sérieuse et tomba dans un tel épuisement qu'on désespéra de sa vie. Après un premier voyage en France, à la suite de cette maladie, M. Poussou quitta définitivement la Syrie en 1840. Il laissa M. Tustet comme son successeur dans la charge de visiteur et de préfet apostolique. M. Leroy saisit cette occasion pour réaliser un projet qu'il désirait depuis longtemps mettre à exécution. Il avait souvent demandé à être déchargé de la supériorité, sans pouvoir obtenir cette faveur. M. Tustet ne pouvant résider à Damas à cause de sa santé, M. Leroy supplia M. Poussou de le mettre à sa place à Antoura. Voyant ses vives instances, M. Poussou y consentit, et M. Leroy, plein de joie,

ne pensa plus qu'à se livrer à son œuvre de prédilection, aux missions parmi les montagnards. Il ne jouit pas longtemps du bonheur de vivre sous l'obéissance ; bientôt la divine Providence le plaça, non plus seulement à la tète de la maison d'Antoura, mais à la tête de toute la province de Syrie. M. Tustet étant mort au mois de novembre 1841, M. Leroy fut nommé à sa place visiteur et préfet apostolique au mois de février 1842. M. Poussou était alors vicaire général de la Congrégation. Éloigné de la Syrie, il n'avait pas abandonné cette mission, à laquelle il conservait toujours ses plus chères affections. Il y laissait un homme sur lequel il pouvait compter, non-seulement pour le maintien des œuvres déjà fondées, mais encore pour la fondation de celles que la divine Providence destinait à cette province, dont la prospérité devait aller toujours croissant par le concours des Filles de la Charité. Ce fut pour elles, ainsi que pour les missionnaires, que M. Leroy fonda les beaux établissements d'Alexandrie, de Beyrouth et de Damas.

Quand M. Leroy prit en main le gouvernement des établissements de Syrie, le collége d'Antoura était en pleine prospérité : il avait déjà rendu, comme il rend encore aujourd'hui, des services

immenses à la Syrie et à l'Égypte : car c'est de là que sont sortis beaucoup de jeunes gens capables d'occuper les premières places dans les consulats, et dont la plupart sont aujourd'hui de grands négociants. A proportion que le nombre des élèves augmentait, la nécessité d'agrandir le local était devenue plus urgente, et imposait à M. Leroy des peines et des fatigues que son courage seul pouvait supporter. Que de pénibles voyages n'a-t-il pas entrepris, que de peines n'a-t-il pas endurées, pour procurer le nécessaire à l'entretien de sa maison ! C'est ainsi que, pour avoir le blé à bon marché, il faisait tous les ans le voyage de Nazareth pour rapporter sa provision. Il en était de même des matériaux de construction : il fallait faire tout apporter de bien loin, à dos de mulet et de chameau. Il était obligé de surveiller tout par lui-même, d'être du matin au soir près des ouvriers, qui sont généralement paresseux en ce pays. Que d'ennuis ne lui ont pas causés ces pauvres gens, en faisant de travers le travail qu'il leur marquait, ce qui l'obligeait souvent à défaire et à refaire ! On comprend par là ce qu'il devait souffrir, lui qui ne désirait rien tant, comme il le dit souvent dans ses lettres, « que de mener la vie cachée en Jésus-Christ et de tra-

vailler au salut des pauvres. » Se voyant chargé de l'emploi de visiteur, qui allait l'astreindre plus que jamais à de semblables travaux, il baissa humblement la tête. La pensée qu'il accomplissait la volonté de Dieu ranimait son cœur affligé. Dieu du reste lui ménageait dans sa miséricorde de grandes consolations.

Depuis longtemps il désirait voir les Filles de la Charité associer leurs œuvres à celles des missionnaires. Dès 1838 il avait conçu l'idée d'établir à Antoura un hôpital européen. Dieu lui fit voir la réalisation de cette pensée sur un autre point. Les différents consuls européens d'Alexandrie sollicitèrent un établissement de cette nature. M. Poussou, comme nous l'avons dit dans sa notice, y mena les premières Filles de la Charité en 1843, et commença les constructions de l'hôpital et des écoles jusqu'au mois de mai 1844. C'est alors que M. Leroy, pour continuer l'œuvre, vint s'établir dans cette ville et construisit tour à tour les écoles des filles, les écoles des garçons, la maison des missionnaires, le collége et l'église. On peut juger, par ce que nous avons dit plus haut, des fatigues qu'il eut à endurer pendant près de dix ans que durèrent les travaux. Ici encore, pour ménager ses ressources,

il ne ménagea pas ses peines, et, grâce à un voyage qu'il fit à Carrare en Italie, il put avoir en marbre blanc les autels et le pavé de son église à un prix relativement très-modique (10,000 fr.). En même temps il conduisait à Beyrouth les commencements d'établissements analogues, où les Filles de la Charité arrivèrent en septembre 1847, pour y prendre la direction d'un hôpital et des écoles nouvellement érigées. C'est alors que fut formée dans cette ville une maison de deux missionnaires pour la direction de ces œuvres.

Telles furent ses préoccupations pendant les dix années de sa résidence à Alexandrie (1844-1854). Si à cela nous ajoutons les soins assidus qu'il prenait du personnel de sa province, qui s'était étendue jusqu'en Abyssinie, toutes les sollicitudes que lui occasionnèrent les différents massacres accomplis par les Druses chez ses chers Maronites, les fléaux nombreux qui désolèrent la Syrie pendant plusieurs années, on pourra se faire une idée des souffrances que coûtèrent à ce saint missionnaire des œuvres qui produisent aujourd'hui un bien inappréciable.

Avant de donner le récit des dernières années de M. Leroy, il convient de se former une légère idée de la physionomie de son caractère, et de

parcourir rapidement les vertus qui ont brillé en lui d'une manière si frappante. On n'aura pas de peine à reconnaître dans ce tableau un missionnaire formé sur le modèle tracé par S. Vincent.

Ce qui formait le fond du caractère de M. Leroy, c'était la droiture, la justice, la loyauté. Il aimait la vérité jusqu'à la passion : on ne vit jamais en lui l'ombre de la duplicité; de là, cette parole si souvent répétée dans les chancelleries de Beyrouth, d'Alexandrie, de Damas : « C'est un besoin pour M. Leroy de dire la vérité. » Nos agents consulaires, en s'exprimant ainsi, en avaient sans doute fait souvent l'expérience personnelle. A ce fond d'équité il joignait une fermeté inébranlable, qui ne sut jamais pactiser avec les petites passions. Son cœur cependant était magnanime : il n'était pas de ces censeurs incommodes qui, s'arrêtant aux plus petits défauts de l'humanité, rendent leur approche ennuyeuse et pénible; il ne notait que les défauts de quelque importance, et cela sans dédain, pour le seul acquit de sa conscience : la personne était toujours respectée. Sa physionomie restait toujours bonne et aimable; de là cette parole devenue proverbiale dans le pays : « M. Leroy a un cœur de roi. »

La fermeté et le courage étaient une suite naturelle de ces belles dispositions; aussi, dans les circonstances les plus difficiles, l'a-t-on toujours vu au-dessus des événements. Dans les différentes révolutions qui se sont succédées en Syrie depuis 1840, lorsque tout semblait vouloir paralyser les œuvres des missionnaires, on aurait dit que M. Leroy, spectateur tranquille de ces événements, et poursuivant avec calme le développement de ses œuvres, n'avait pas même le sentiment des dangers qui les menaçaient. C'est ainsi qu'il parut à Alexandrie, lorsqu'il fut attaqué dès son entrée dans cette mission par des coteries de toutes sortes. La jalousie des détracteurs de la nouvelle mission ne s'en tint plus bientôt au secret des coteries : on travailla les passions populaires, les amours-propres nationaux furent surexcités. Les émigrés de la révolution italienne de 1848 vinrent prêter leur appui aux mécontents et ajouter les menaces aux intrigues de leurs devanciers. Qui ne se serait préoccupé au moins de cette persécution ouverte, surtout quand des plaintes réitérées affluaient aux bureaux de la Sacrée Congrégation de la Propagande? Or, les missionnaires qui ont vécu avec M. Leroy pendant cette période d'années, peu-

vent lui rendre ce beau témoignage, qu'ils ne le virent pas un seul jour préoccupé sérieusement de toutes ces menées, de toutes ces intrigues: il resta toujours aussi calme et aussi serein que si tous ses ennemis n'eussent eu qu'une voix pour faire son éloge et celui de ses établissements. Il fit plus, il ne jugea pas même nécessaire d'écrire à Rome une seule lettre de justification. A côté d'un supérieur si élevé au dessus des événements, les missionnaires étaient heureux, animés et fortifiés par son courage.

Quelques années avant de venir à Alexandrie, en 1841, dans une circonstance difficile et critique, il avait poussé le courage jusqu'à la bravoure. Le trait dont il s'agit étant aussi digne d'un missionnaire que d'un homme du monde, nous le rapporterons ici, quoique la modestie et l'humilité de M. Leroy eussent voulu le laisser ignorer : car, depuis son accomplissement, on ne se rappelle pas l'avoir entendu s'en glorifier.

Un jour qu'il retournait de Beyrouth à Antoura, seul sur sa mule et sans armes (car il n'en porta jamais dans ses voyages), il fut attaqué vers l'entrée de la nuit par trois assassins druses dans le célèbre passage de la côte du fleuve du *Chien*. Le chemin est étroit et difficile : d'un côté est un

précipice qui aboutit à la mer, de l'autre se dressent des rochers escarpés et inaccessibles. La mort du vénérable missionnaire paraissait certaine; l'état de trouble où se trouvait le Liban semblait être un gage assuré d'impunité pour les assassins.

M. Leroy d'un seul coup d'œil envisagea sa position : son intelligence venant à l'aide de son courage, il se précipite en bas de sa mule, renverse d'un seul bond le premier des assassins, dont le bras armé était levé contre lui, le terrasse, saisit le second et le terrasse de même, les désarme tous deux, et, les tenant sous ses pieds, menace le troisième qui était à distance de faire feu sur lui. Celui-ci épouvanté prend la fuite.

Les deux assassins terrassés, pressurés contre le rocher, éprouvant toute la force musculaire de leur vainqueur, furent contraints de demander grâce. Leur vie en effet était entre ses mains; non-seulement il pouvait décharger sur eux leurs propres armes, mais encore les jeter dans le précipice avec la plus grande facilité. Il se contenta de les moraliser et d'emporter leurs armes. Il reconnut un de ces misérables, il pouvait lui faire subir un rude châtiment : il ne le fit pas, dans

l'espérance que la leçon qu'il avait reçue lui serait salutaire.

A cette générosité d'âme, le vénéré visiteur joignait un jugement exquis, une pénétration, un coup d'œil qui étonnaient les plus sages. Un général français au service du vice-roi d'Egypte était grand ami et grand admirateur de M. Leroy. C'est par son assiduité auprès de lui qu'il abjura les erreurs du saint-simonisme et devint un fervent chrétien. On lui a entendu dire plusieurs fois ces paroles : « Il n'eût manqué à M. Leroy que des études un peu plus étendues pour en faire un homme d'État. » Une autre personne très-distinguée disait aussi : « En lisant M. Leroy, ne vous arrêtez pas à la construction des mots et de la phrase : mais comprenez ce qu'il veut dire, et vous reconnaîtrez que son mérite n'est pas au-dessous de sa renommée. »

Cette droiture de jugement était accompagnée d'un grand sens rassis, qui n'avait rien de commun avec le flegme de l'homme apathique, ni avec le dédain de l'homme insidieux. Malgré son activité naturelle, son attitude généralement calme ne prenait de l'animation qu'en face de la duplicité et de l'hypocrisie, ou bien vis-à-vis de ses travailleurs arabes, quand il surveillait les

travaux, parce qu'il savait par expérience qu'il devait prendre ce ton élevé pour donner de l'activité aux ouvriers de ces pays, et même affecter parfois un air sévère et menaçant; mais cette attitude, qui convenait si bien à son physique mâle et noble tout à la fois, était tempérée par un regard de bonté indéfinissable, qui semblait électriser ces pauvres gens, au point qu'on aurait dit qu'ils s'estimaient heureux de recevoir ses reproches et au besoin quelques légers châtiments : c'est pourquoi il a toujours eu des ouvriers quand il en a voulu, et même à meilleur marché que qui que ce fût.

On conçoit aisément qu'un homme de ce caractère n'ait pas été accessible au respect humain. Il semble, en effet, que cette basse passion n'ait pas même effleuré son âme. Il a quelquefois repris en particulier un missionnaire qui semblait faire trop de cas de l'opinion des hommes, et il aimait à se rappeler souvent et à citer ce trait rapporté dans la vie de notre saint fondateur, où il est dit qu'en entendant un missionnaire s'accuser d'avoir agi par ce motif, il fut saisi d'un mouvement d'indignation contre ce vice, disant qu'il vaudrait mieux être jeté sur des charbons ardents que d'agir par un motif semblable.

Les rapports assez fréquents que lui imposaient les devoirs de sa charge avec les autorités consulaires, ou avec d'autres personnages qui par leur haute position et leur dignité semblent imposer des réserves, n'exercèrent jamais sur son caractère un malheureux empire. Il leur parlait toujours sans détour, n'usant à leur égard que des devoirs de pure civilité, sans s'inquiéter de ce qu'ils pourraient penser ou dire à son endroit. On lui disait, en parlant du fameux apostat qui commandait en chef les troupes égyptiennes, Soliman Pacha, qu'on ne pouvait sans s'attirer son indignation lui rappeler son apostasie : « Eh bien, répliqua M. Leroy, je la lui ai rappelée moi-même, pas une fois seulement, mais plusieurs fois; et je l'ai engagé sans crainte à rentrer dans la foi de ses pères : il m'a laissé espérer; mais mettra-t-il à exécution cette velléité? Dieu le fasse! »

Il n'eut pas plus égard aux considérations humaines vis-à-vis du vice-roi d'Égypte lui-même, Mohammed Saïd. Un jour ce prince, qui l'aimait beaucoup, lui fit l'honneur de le faire monter avec lui dans sa voiture. M. Leroy saisit cette occasion pour lui parler de religion et s'exprima sur cette matière avec toute la simplicité d'un

homme à foi vive, et en quelque sorte patriarcale. Le vice-roi, loin de s'en formaliser, en parut édifié et lui répéta à peu près les mêmes paroles qu'Agrippa adressa à S. Paul : « Je crois que bientôt vous me persuaderiez de me faire chrétien. » *In modico suades me christianum fieri.* Ce fut ce même prince qui donna à la mission d'Alexandrie un beau terrain situé hors de la ville, pour servir de lieu de promenade aux enfants élevés chez les missionnaires.

M. Leroy, dans le cours de ses missions, eut à traiter une foule d'intérêts particuliers et généraux. Il n'alla pourtant jamais au-devant de ces préoccupations, que les seuls devoirs de la charité lui imposaient ; en cela personne n'imita mieux que lui notre saint fondateur, qui ne voulut jamais, selon sa belle et naïve expression, enjamber sur la Providence. A peine arrivé dans sa mission d'Antoura, il fut connu, aimé et estimé dans le pays. Pendant les quinze années qu'il y séjourna, une grande partie des affaires des montagnards de ce district furent portées à sa connaissance : ce qui le mit en état de leur faire beaucoup de bien, tant pour le spirituel que pour le temporel.

Les cheiks du Liban, qui ont été de tout temps

fort remuants et fort jaloux les uns des autres, et qui faisaient alors des abus de pouvoir très-répréhensibles, furent pendant quelque temps maintenus dans le devoir par le seul ascendant que la vertu donnait à ce vénérable supérieur. Chacun des chefs briguait en quelque sorte l'honneur d'être admis à sa confiance. Des hommes qui se haïssaient mutuellement, allaient le trouver tour à tour avec une foi sans bornes à sa probité et à sa conscience; et quoiqu'il ne ménageât ni les uns ni les autres, disant à chacun ce qu'il voyait en lui de répréhensible, il n'en était pas moins le dépositaire des intérêts les plus opposés; il était enfin comme *le voyant* de l'Écriture aux yeux de ces populations, qui conservaient encore la simplicité de la foi.

Dans les affaires où l'autorité suprême du prince de la Montagne l'*émir Béchir*, et la puissance morale du patriarche Joseph Habeich venaient à échouer, on avait encore un recours, c'était celui du père François, *Abouna Francis* (c'est le nom sous lequel il était connu); et l'on était sûr de les voir réussir, pour peu qu'on apportât de bonne volonté à mettre ses conseils à exécution. On ne saurait croire combien d'enne-

mis il a réconciliés, combien de familles divisées il a réunies.

La popularité de son nom ne fut pas due à cette condescendance qui sait ménager la susceptibilité de tous; mais bien à son intégrité inaltérable, à cette vertu qu'on ne peut puiser que dans une conscience pure, animée d'une charité inépuisable et d'une foi tout évangélique, chose excessivement rare, dans ce pays surtout où un des principaux titres à la popularité est de savoir se plier aux temps, aux personnes et aux occurrences.

Le clergé du pays n'a pas toujours été assez en réserve contre cette tendance commune, quoique cependant dans ces derniers temps le haut clergé avec son patriarche ait donné des exemples d'une intégrité rare, n'ayant pas égard aux considérations humaines dans les affaires où la gloire de Dieu est intéressée.

Voici un de ces traits qui fait autant d'honneur au patriarche qu'à M. Leroy, qui en fut l'objet. Pendant les événements de 1840, M. Leroy avait rendu des services signalés à la population libanaise. Le patriarche maronite, Joseph Habeich, vieillard vénérable, un des prélats qui par leur science et leur vertu ont fait le plus

d'honneur à leur nation, profondément touché de tout ce qu'avait fait le généreux missionnaire pour le salut des Maronites, se rendit en personne à la maison d'Antoura; et là, prenant à part M. Leroy, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon d'avoir méconnu jusque-là sa vertu et son mérite.

Au sujet des services rendus par M. Leroy à la population libanaise, nous ne devons pas omettre ceux qu'il lui rendit dans les événements de 1840 : ils nous font bien voir ce qu'était dans l'action ce vénérable missionnaire. Ces événements furent en partie occasionnés par les abus de la noblesse. S'il se fût trouvé auprès de l'émir Béchir un conseiller charitable et sincère tel que M. Leroy, il est probable que cette révolution n'aurait pas eu lieu. Les paysans ne se seraient pas révoltés contre le gouvernement égyptien et contre lui, et les Anglais n'auraient pas eu de prétexte pour une intervention qui, en chassant de la Syrie Ibrahim Pacha et l'émir Béchir, remettait ce pays sous la domination du Sultan.

Ces faits s'accomplirent dans des circonstances malheureuses et au grand regret des missionnaires, qui voyaient dans cette révolution un germe fatal pour la foi et pour les mœurs des

chrétiens. Cependant M. Leroy, qui jusque-là n'avait cessé de prémunir les cheiks et les paysans contre cet esprit de révolte, sembla dans le moment critique avoir déposé le titre de censeur, pour se revêtir de celui de père. Les troupes égyptiennes, les Albanais et les Turcs, avaient pénétré dans la montagne, qui allait devenir le théâtre de combats acharnés et être en proie au pillage des deux armées ennemies. Qu'allaient devenir les églises et ce grand nombre de couvents d'hommes et de femmes qui se trouvaient çà et là disseminés dans tout le Liban? La perspective des maux qui les attendaient toucha vivement le cœur de notre charitable missionnaire, qui fit valoir toutes les ressources de son talent et de son énergie pour prévenir de si terribles malheurs.

Après avoir pourvu à la sûreté d'un grand nombre de personnes compromises, il crut devoir accepter une mission officielle que lui confia, pour la circonstance, le consul français de Beyrouth. Dans cette circonstance critique, exceptionnelle, le représentant de la France lui déléguait pour la Montagne l'autorité dont il était lui-même revêtu.

En sa qualité d'agent avoué du consulat de France, M. Leroy fit hisser le drapeau français

sur chacun des établissements religieux de la Montagne, puis il prévint les chefs des deux armées que, chargé par la France de sauvegarder les personnes et les propriétés des religieux du Liban, il avait fait mettre le pavillon français sur chacun de ces établissements, afin que les troupes dans leurs excursions eussent à les respecter et ne pussent prétexter d'ignorance sur la nature de ces édifices. C'est ainsi qu'il sauva 93 couvents, sans compter les églises paroissiales. Les religieuses les plus exposées furent cependant retirées provisoirement de leurs cloîtres et mises en des lieux plus sûrs.

Les services de tout genre qu'il rendit aux chrétiens durant tout le temps de l'expédition sont incalculables. On s'adressait à lui dans toute sorte de souffrances; dans les dangers on accourait à l'ombre de sa protection. Un évêque grec, accusé de trahison, fut pris et emmené de nuit sur un vaisseau turc en station dans la rade de Djounie, pour y passer par un conseil de guerre. On avertit M. Leroy, qui, sans perdre un instant, se lève de son lit et court trouver le commandant de la station; il savait qu'il courait le plus grand danger pour passer, de nuit, au milieu des factionnaires échelonnés tout le long

de la route, et surtout aux approches du camp, sans savoir le mot d'ordre et sans être connu des soldats en faction. Il fut en effet plusieurs fois couché en joue avec ordre de se retirer à l'instant ; mais il fit tant par ses prières et ses supplications qu'il obtint d'être conduit devant le commandant, où il eut le bonheur d'obtenir grâce pour la vie du prélat.

Lorsque l'expédition fut terminée, il n'exerça pas moins vivement son zèle inépuisable pour réparer autant qu'il était en lui les maux que la guerre avait laissés après elle. Il fit venir de France des secours abondants, qui furent distribués aux plus nécessiteux avec cette sagesse qui distingue un véritable enfant de S. Vincent.

Au lieu de confier les sommes fournies par la charité des Français, aux principaux chrétiens du pays pour être réparties selon leur conscience, il fournit aux indigents des secours en nature, autant que possible, et non en espèces. L'expérience montra, mais trop tard, que ces secours furent à peu près les seuls qui arrivèrent à leur vraie destination : car il en vint d'Autriche, et beaucoup plus abondants que ceux de France, il en arriva d'autres lieux de la chrétienté : et le pauvre peuple, les vrais nécessiteux demandè-

rent bien souvent, mais en vain, ce qu'étaient devenus ces fonds, qui étaient destinés pour eux.

Après la première guerre des chrétiens en 1841, un grand nombre d'églises furent pillées et incendiées : M. Leroy en usa de même que dans les événements précédents. Après avoir pris les renseignements les plus exacts sur les pertes souffertes à cette occasion, il fit venir des calices, des ornements, des croix, des chandeliers pour en fournir à une centaine d'églises, et il les distribua lui-même.

Les œuvres charitables du zélé missionnaire, jointes à ses belles qualités du cœur et de l'esprit, lui attiraient l'admiration, non-seulement des peuples indigènes et des Européens du pays, mais encore des Turcs eux-mêmes. Le célèbre Omer Pacha, qui commandait l'expédition de 1840, voulut faire la connaissance de ce missionnaire qu'il avait entendu si souvent louer. L'étant venu voir au collége d'Antoura, il trouva en effet qu'il n'était pas au-dessous de sa renommée : dès lors il s'attacha à lui, et dans les visites fréquentes qu'il lui fit, il lui confia ses plus intimes secrets. Déjà M. Leroy avait conçu l'espoir de voir le renégat rentrer dans le sein de l'Église; il lui fit verser des larmes en lui parlant

des premières années de sa jeunesse chrétienne ; il lui fit même entendre secrètement la messe et en obtint une parole par laquelle, à un moment donné, il devait exécuter cette suprême démarche.

Ce moment se présenta deux ans après, quand ce général fut envoyé au Liban contre les Druses. Après les avoir vaincus et réduits, il pouvait obtenir facilement de son gouvernement l'investiture de la principauté de la Montagne ; il se croyait assuré de l'adhésion des chrétiens, dont il venait d'améliorer la position ; en succédant ainsi au pouvoir déchu de l'émir Béchir, il se trouvait en position de lever le masque et de suivre ses convictions religieuses; mais les chefs des Maronites, par un aveuglement inconcevable, ne voulurent pas aller lui offrir leur soumission. M. Leroy, fidèle à la règle qui nous défend de nous occuper des choses qui regardent la politique, dut à son grand regret rester spectateur passif de l'obstination des cheiks et garder le silence sur les intentions du général.

La création des établissements d'Alexandrie obligea M. Leroy à s'éloigner du collége d'Antoura et à quitter le Liban, où il ne retourna plus dans la suite que par intervalles et lorsque les

affaires des missions l'y appelèrent. Il laissa dans le pays de profonds regrets. Quant à lui, il était bien aise, en un sens, que la divine Providence l'éloignât de ce tracas d'affaires qui allait toujours croissant, et dont le résultat, au point de vue religieux, ne lui donnait pas la satisfaction qu'il aurait désirée : car les germes de division que la révolution avait jetés parmi les chrétiens, allaient tous les jours se développant et rendant infructueuse la parole jusque-là si puissante du zélé missionnaire.

En considérant le grand nombre d'affaires que M. Leroy eut à traiter pendant toute sa vie, on serait peut-être tenté de croire qu'il allait au-devant d'elles, et se créait des relations au dehors. Il en était bien autrement, sous ce rapport surtout; fidèle observateur des règles de la congrégation, il sortait très-peu et n'allait jamais dans les maisons, à moins qu'il n'y fût appelé pour voir un malade, ce qui arrivait très-rarement, ou pour les visites du premier de l'an qu'il ne rendait qu'à très-peu de personnes, ou pour parler aux magistrats lorsque les intérêts de ses missions le réclamaient; et dans quelque maison qu'il entrât, il refusait toujours le café et la pipe, cérémonies usitées chez les Orientaux, et rendait sa

visite aussi courte que possible. Cette règle de conduite, qu'il observa si exactement toute sa vie, il tenait aussi à la faire observer à ses missionnaires. Durant une absence qu'il fit pour se rendre à Paris à l'assemblée générale de 1849, un de ses confrères d'Alexandrie fut appelé de nuit pour assister un moribond, qui depuis longues années ne s'était point confessé ; son assistance auprès de lui dura jusqu'au lever du jour. Ses confrères, à son retour, lui firent observer charitablement que c'était contre les usages de la mission. L'avis fut bien reçu par ce prêtre, lequel cependant, pour plus grand éclaircissement, en écrivit à M. Leroy en lui demandant si, dans une circonstance exceptionnelle comme celle-là, il fallait abandonner le moribond après une première confession insuffisante, surtout quand on avait des raisons de croire qu'il ne donnerait pas facilement sa confiance à tout autre prêtre. La réponse de M. Leroy fut que dans le cas cité, après avoir entendu le malade et avoir obtenu ce qu'on pouvait de lui , il fallait pour le reste faire appeler le curé de la paroisse et se retirer : il corroborait sa réponse de l'opinion de M. le Supérieur général, avec lequel il en avait conféré.

Cette disposition du vénérable visiteur à se

tenir constamment dans la maison, était l'effet de son attachement à la règle, et en même temps de son amour pour la famille confiée à ses soins. On n'a jamais vu en effet un père de famille chérir plus tendrement ses enfants, et se donner plus de peine et de soin pour leur entretien. Il fut en cela le modèle des supérieurs, et les souvenirs qu'il en a laissés dans toutes les maisons de la province, seront un enseignement précieux pour ceux qui seront appelés à lui succéder. Il tenait à ce que ses confrères ne manquassent de rien des choses nécessaires, il prévenait leurs besoins et y pourvoyait avec un cœur libéral. Il s'est trouvé plusieurs fois dans la gène, cependant ses confrères ne s'en aperçurent jamais. D'autre part, s'il tenait à entretenir les maisons des confrères dans une aisance honnête et conforme à leur état, il n'aimait pas les dépenses superflues et de pure fantaisie, parce qu'il les considérait comme contraires à la règle, et il était du reste persuadé qu'elles ne pouvaient servir qu'à énerver le missionnaire et à lui faire perdre le goût du travail et de la mortification. C'est pour cela qu'il permettait rarement les absences qui devaient entraîner quelques dépenses et n'avaient pas pour but une utilité réelle. Le pèlerinage

même de Jérusalem, quoique assez facile à faire dans sa province, il savait l'entourer de tant de difficultés, que les nouveaux missionnaires savaient d'avance que leurs vifs désirs de l'entreprendre ne seraient satisfaits qu'après qu'ils l'auraient mérité par leur travail et leur constance.

En somme, pour l'administration du temporel, M. Leroy fut un homme unique, exceptionnel. Il sut allier la plus sage économie avec le nécessaire et l'utile que demande la règle. Il put, fondé sur la seule Providence, amener à leur fin des ouvrages très-dispendieux, il ne contracta jamais de dettes, ne créa jamais d'embarras financiers : son secret était de travailler toujours, mais de ne donner à ses travaux qu'une activité relative.

Bien avant qu'il eût épuisé ses fonds, il calculait à peu près le temps où d'autres pourraient lui arriver, et restreignait le nombre des travailleurs. Il savait temporiser, chose bien rare dans ceux qui entreprennent des édifices. L'impatience de voir l'accomplissement d'un ouvrage fait commettre bien des fautes en administration.

Notre vénéré visiteur sut les éviter, parce qu'il

s'était habitué à réprimer ses désirs. Il eut du goût pour les bâtisses, comme il en faut avoir pour tout travail qu'on veut bien exécuter; mais il n'en eut pas la passion; car la passion entraine l'homme aux imprudences : or M. Leroy peut passer comme un modèle de prudence consommée.

Pour les besoins spirituels de ses confrères, M. Leroy montra non moins de prudence et de sagesse. Si quelqu'un était affecté intérieurement de quelque peine, voici quelle était sa conduite. D'abord il ne le prévenait jamais, il semblait ne pas s'en apercevoir, persuadé qu'il était que la seule apparence de curiosité dans ces cas, de la part d'un supérieur, ne fait qu'aigrir certaines petites passions qui se dissipent d'elles-mêmes avec un peu de patience; et que, pour d'autres qui seraient plus sérieux, chacun devait connaître la règle, avoir assez de confiance en lui pour lui en faire l'ouverture. Par ce moyen, il accoutumait les jeunes missionnaires à se passer des petites consolations à s'aguerrir contre les petites épreuves, et en même temps à ne pas se considérer comme étant sous les yeux scrutateurs d'un supérieur pointilleux; mais lorsqu'on avait le bon esprit de s'adresser à lui, alors on était

sûr de trouver en lui, non-seulement un père, mais encore un guide éclairé, qu'on n'avait qu'à écouter pour se trouver aussitôt rassuré et content.

Si quelquefois ce digne supérieur semblait ne pas se préoccuper impatiemment de l'état intérieur de chaque missionnaire en particulier, ni le stimuler avec empressement vers son avancement spirituel, c'était sans doute par le même motif, auquel venait se joindre une estime pour ses confrères que la basse opinion qu'il avait de lui-même rendait peut-être exagérée ; mais ce serait une grande injustice faite à sa mémoire que de dire qu'il ne fut pas, en réalité, vivement préoccupé de l'avancement spirituel de tous ses confrères et de chacun en particulier.

Sans doute toute la province de Syrie eût été bien aise que les visites de règle eussent été plus fréquentes, on s'est même plaint de leur rareté : mais ceci prouve deux choses : 1° le bon esprit des missionnaires qui leur fait désirer une chose qui n'est guère aimée de ceux qui n'observent pas les règles ; 2° l'estime et l'affection qu'avait su s'attirer ce vénérable visiteur. Cependant s'il s'exempta sur ce point d'une partie des obligations de sa règle, ce ne fut pas de sa part une né-

gligence. « Il avait, nous disait-il dans l'assemblée provinciale de 1855, des raisons qu'il avait fait connaître à M. le Supérieur général; elles avaient été approuvées, il nous priait de vouloir bien les avoir nous-mêmes en considération et de suppléer, autant que possible, au défaut des visites par nos fréquents rapports de lettres avec lui. »

Au reste, il a bien paru que ce défaut n'était qu'apparent, puisqu'en réalité il a obtenu dans sa province les résultats des visites les mieux ordonnées : car dans toutes les maisons de la province la règle est tout entière observée aussi scrupuleusement que dans les maisons les plus régulières de la Congrégation. C'est ce que les supérieurs majeurs ont bien reconnu : car M. Leroy écrivant un jour à M. le Supérieur général sur quelque sujet qui lui faisait craindre un déchet dans la ferveur de ses confrères, il en eut cette réponse consolante : « Ne vous plaignez pas, Monsieur et cher confrère, car de toutes les missions que nous avons à l'étranger, la vôtre est peut-être celle qui me donne le plus de consolation. »

Il était surtout attentif à ce que les exercices communs se fissent avec exactitude, et était des premiers à s'y rendre, quoique ses grandes oc-

cupations du dehors parussent devoir être une cause fréquente d'absence ou de retard. Il faisait exécuter avec la plus grande exactitude les règles communes et les prescriptions des assemblées générales et des supérieurs généraux. Il était exact à réunir son conseil lorsque les maisons furent assez nombreuses pour cela, et il ne faisait rien d'important sans prendre son avis.

Ceci rappelle un beau trait d'humilité de sa part. Un jour que, contrairement à l'avis de son conseil, il avait pris une détermination, qui fut approuvée par M. le Supérieur général, pour une affaire qui regardait le temporel, quelques-uns de ses confrères, n'écoutant que la voix d'une imagination un peu exaltée, portèrent leurs plaintes à Paris, mais des plaintes exagérées et avec des expressions peu conformes à la charité.

Peu de temps après, dans un voyage qu'il fit en France, il eut à s'expliquer devant le supérieur général sur le sujet des plaintes de ses confrères. Il n'eut pas de peine à se justifier. Il écrivit aussitôt à un des auteurs de la plainte une lettre fort charitable et respirant toute la bonté de son cœur paternel. Il lui disait entre autres choses : « J'aurais désiré que vous eussiez pris une connaissance plus exacte des faits avant de vous

adresser à notre très-honoré Père, pour les choses dont M. N. et vous l'avez entretenu. Vous auriez vu, comme vous le voyez peut-être aujourd'hui, que je n'étais pas sorti des bornes que la règle me prescrit. Pour tout le reste, je puis vous assurer, mon cher confrère, que vous n'en avez pas trop dit; si vous m'aviez connu tel que je suis, vous en auriez dit bien davantage. »

Tel est l'abrégé des vertus qui ont marqué la vie de ce vénérable missionnaire. Cette vie précieuse allait se consumer bientôt au milieu de nouvelles fatigues. Pendant les dernières années qu'il passa à Alexandrie, sa santé commença à s'altérer. Plus de dix fois déjà il avait demandé à M. le Supérieur général d'être déposé de la supériorité : tantôt il s'était offert à aller travailler en Abyssinie comme simple missionnaire ; tantôt, à la suite des désastres de la Montagne, il avait proposé de conduire en Algérie des colonies de Maronites pour vivre plus caché et moins distrait par les affaires temporelles. Malgré cela il redoublait ses travaux ; en 1845, il parcourut toute la Basse-Égypte pour reconnaître les besoins des chrétiens et venir à leur secours. A la fin de 1850, voyant l'église d'Alexandrie terminée et

le collége ouvert, il crut que le temps de son repos allait arriver. Il écrivit à M. le Supérieur général : « Je viens de vous donner l'état de nos maisons, il est temps que je vous parle de moi-même. Je pense que vous serez assez bon pour écouter favorablement ma prière. Voilà bien longtemps que je suis occupé à entasser des pierres et du mortier ; je suis missionnaire-maçon depuis douze ans. Je désirerais abandonner ce métier, afin de prendre un peu de temps pour bien rentrer en moi-même, et pour cela je vous prie de me démettre de ma charge et de me permettre de me retirer à Damas. Comme c'est la Mission que j'aime le moins, je chercherai à m'y rendre utile en qualité de simple missionnaire. La chose vous est facile, je pense que vous ne me refuserez pas la grâce que je vous demande. »

Il devait en effet retourner à Damas, c'était là que Dieu lui réservait une terrible agonie ; mais, en attendant, la Providence lui destinait encore des travaux de la nature de ceux dont il était si fatigué, afin de lui donner ensuite son repos dans le ciel.

En 1854, après avoir vu les beaux établissements d'Alexandrie se compléter par le don d'un petit terrain que fit au collége Mohammed Saïd

devenu pacha d'Égypte, M. Leroy, dont la santé paraissait déjà affaiblie, fut mandé à Paris par M. le Supérieur général, qui voulait lui procurer un peu de repos et se concerter en même temps avec lui sur un établissement des Filles de la Charité à Damas, que le consul de France en cette ville réclamait avec empressement.

Après quelques mois de séjour en France, il se remit en route pour la Syrie, se rendant droit à Damas pour y commencer l'établissement en question. Bientôt il fut à l'ouvrage : les écoles furent bâties, le dispensaire établi, les pauvres secourus et les malades visités par les Filles de la Charité. Mais la santé de M. Leroy ne se remettait guère : elle semblait au contraire décliner de plus en plus; un funeste accident sembla devoir lui porter le dernier coup.

Au mois de janvier 1858, pendant que les œuvres de la Mission allaient prospérant, M. Leroy s'occupait de la construction de l'église. Il parcourait les travaux selon sa coutume, et pour surveiller les ouvriers il était obligé de monter sur les échafaudages. Tout à coup le pied lui manque, il tombe du haut des constructions; quand on le releva il avait une jambe cassée.

Il n'en fallait pas tant pour le conduire à deux

doigts de la mort. Cependant, après cinquante jours de repos forcé, il ne craignit point d'entreprendre le long et pénible voyage de Diarbékir, dans la Mésopotamie, à 200 lieues de Damas, pour y aller visiter l'emplacement d'un établissement offert à la Congrégation.

A son retour, il fut attaqué d'une violente congestion cérébrale, qui le tint pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort. Il échappa encore à ce nouveau danger : il semblait que Dieu voulût le réserver à une mort plus digne de lui, et lui donner plus de ressemblance avec son divin Maître. Il voulait le mettre sur une croix sanglante, lui laisser percer le cœur de mille glaives, et le prendre comme une victime d'agréable odeur destinée à affermir les bénédictions qui semblent réservées dans l'avenir à ces contrées jusqu'ici si malheureuses.

Dès que M. Leroy fut un peu remis, M. le Supérieur général l'invita à venir en France prendre les eaux de Bagnères de Luchon. Ces eaux et le repos lui furent salutaires, et après avoir passé en France l'été de 1859, il alla reprendre son poste à Damas, pour mettre la dernière main à ses œuvres. Dès ce moment la maison des missionnaires contenait quatre prêtres et cinq frères

coadjuteurs; et celle des Filles de la Charité, onze Sœurs; les uns et les autres occupés au soin des pauvres, à l'instruction des enfants et au secours spirituel des fidèles. Tout semblait promettre les plus consolants succès, quand tout à coup une tempête des plus furieuses fut déchaînée contre les chrétiens de la Syrie, et vint en un instant faire de Damas le théâtre du plus affreux carnage.

Dès le mois de juin 1860, les Druses, munis d'armes anglaises, et encouragés au massacre des chrétiens par les pachas de Beyrouth et de Damas, renouvelèrent dans le Liban les scènes sanglantes de 1840 et 1845. M. Leroy, qui connaissait le pays et les gens avec lesquels il avait à faire, prévit bien ce qui allait arriver. Habitué qu'il était à envisager les dangers de cette nature, il ne craignait rien pour les missionnaires, ni pour lui; car une mort sanglante dans une pareille circonstance était l'objet de leurs désirs.

Mais il connaissait la brutalité des Turcs, et il tremblait à la vue du danger que couraient les onze Sœurs confiées à ses soins : c'était là l'objet de ses plus vives préoccupations. En vain il cherche à les faire sortir de la ville, les routes sont interceptées; il se voit réduit à attendre de pied ferme le moment du danger.

Ce moment ne se fit pas longtemps attendre. Le 10 juillet éclatent le massacre et l'incendie dans le quartier des chrétiens (1). Depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à dix heures du soir, M. Leroy, retiré avec ses confrères dans la maison des Filles de la Charité, attend dans la plus mortelle anxiété le secours qui lui avait été promis par le consul de France.

Pendant ce temps de cruelle agonie, les cris de carnage, la vue des flammes, les menaces des brigands sont pour son cœur un martyre prolongé. Couvert d'une sueur froide qui ruisselle partout de son corps, il se considère lui-même dans un état semblable à celui de Notre-Seigneur dans le Jardin des Olives. Ceux qui connaissent son cœur de père, s'étonnent de ne pas le voir expirer sous un tel pressoir de craintes et d'angoisses.

Enfin, à dix heures du soir, les Algériens d'Abd-el-Kader viennent arracher le père et les enfants au danger devenu plus pressant que jamais, et à deux heures du matin il peut respirer en voyant sauvés les objets de ses plus vives préoccupations.

Mais ce n'est pas tout : il faut qu'il boive le

(1) V. *Annales de la Congrégation*, t. XXV, p. 277-385.

calice jusqu'à la lie. Ces beaux établissements, construits à tant de frais, fruit de six ans de travaux, sont en un instant réduits en un monceau de cendres; il a sous les yeux des milliers de cadavres, il voit dix à douze mille chrétiens privés d'asile et entassés, soit dans la maison d'Abd-el-Kader, soit dans la citadelle; lui-même, ses confrères et les Sœurs, sont pendant dix jours logés dans des réduits presque inhabitables, nourris seulement d'un peu de mauvais pain et de concombres; sa santé se délabre de jour en jour; plusieurs de ses confrères sont aussi accablés par les souffrances et la maladie, et avec cela il ne sait quand il pourra quitter un pareil séjour de deuil et de tribulations.

Enfin le 19 juillet, fête de S. Vincent, il parvient à obtenir la formation d'une caravane pour Beyrouth, et achète à prix d'argent la garde de ces mêmes Druses, instruments du carnage. Il arrive enfin à Beyrouth le 23, après trois jours de la marche la plus pénible, et épuisé par une diarrhée opiniâtre.

Voyant son état de faiblesse augmenter de jour en jour, il se dirige vers Antoura, espérant que l'air de la montagne va le rétablir; mais il s'achemine sans le savoir vers son tombeau. Dé-

sormais sa mission de travaux et de souffrances est accomplie, il ne lui reste plus qu'à aller au ciel recueillir sa récompense : « Jamais, dit-il au supérieur d'Antoura en arrivant, je n'ai été mieux préparé à la mort. »

Il ne s'en croyait peut-être pas si près, mais depuis longtemps il soupirait après cet heureux moment de sa délivrance des liens du corps. La faiblesse dans laquelle il était tombé, sembla diminuer pendant trois jours; mais le lundi matin, 30 juillet, une petite fièvre le saisit; de temps en temps il laissa encore échapper son invocation habituelle : « O Jésus. » C'est tout ce qu'il put dire, et vers sept heures et demie il perdit connaissance. On s'empressa de lui administrer l'extrême-onction, et à onze heures il rendait doucement son âme à Dieu.

Plongé dans la plus profonde douleur, le supérieur d'Antoura écrivait quelques jours après à M. le Supérieur général : « Vous avez déjà appris la déchirante nouvelle que j'ai eu la douleur de vous annoncer par le dernier vapeur. Il m'était réservé de voir expirer entre mes bras l'excellent M. Leroy, et, afin que ce douloureux souvenir persévérât vivant dans mon cœur, les visites de condoléance se sont succédées à chaque

instant pour le renouveler; avant-hier j'avais celle de l'évêque maronite de Beyrouth. La mort de M. Leroy est regardée par les grands du pays comme une calamité publique ajoutée à celle qui a plongé la Syrie dans les larmes, le sang et la dévastation. Toutes les classes de la société pleurent en lui un bienfaiteur, un sauveur et un père.

« Plusieurs émirs, plusieurs cheiks lui ont dû la vie dans la guerre précédente. Il serait difficile de raconter tout ce que le clergé lui doit de bons avis pour la direction du peuple, de dons pour les églises. Que de secours accordés par lui à des couvents presque réduits à la mendicité! que d'aumônes versées dans le sein des pauvres! que d'Européens exilés de leur patrie, ou pour cause politique ou par le mauvais état de leurs affaires, ont trouvé en lui un refuge, un soutien indispensable dans leur extrême misère! »

Sa mort fut bientôt suivie de celle de deux compagnons de souffrances, du Frère Perry et de M. Dubourdieu, tous deux déjà malades au moment du désastre de Damas. Le premier mourut à Antoura le 21 août 1860; et le second, qui eut le temps de revenir en France, expira après de longues et de cruelles souffrances, le

26 octobre de la même année, dans notre maison de Valfleury. Quelques jours après, le 1er novembre, la mission de Syrie pleurait encore la mort de M. Pierre Guillot, qui succomba à Beyrouth de la fièvre contractée au service des ambulances de l'armée française envoyée en Syrie.

Parmi les nombreux missionnaires qui ont secondé les travaux de M. Poussou et de M. Leroy, nous pourrions encore citer MM. Teste, Tesseyre, Bazin et Rhodes, enlevés à la fleur de l'âge en 1831 ; MM. Tustet, Basset, décédés après quelques années de travaux. Mais nous devons nous borner à retracer ici la vie de trois autres missionnaires, qui, chacun dans des positions différentes, ont grandement contribué à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, et fourni à la Congrégation d'abondants exemples de vertus : nous voulons parler de MM. Gaudez, Borde et Guillot.

NOTICE

SUR

M. NICOLAS GAUDEZ

Prêtre, décédé à Alep, le 24 avril 1844.

Parmi les missions de la Syrie celle d'Alep est la première qui ait vu des missionnaires de notre Congrégation. En 1763, le Saint-Siége désigna pour une mission délicate et fort épineuse M. Bossu, sur la recommandation du cardinal Spinelli. M. Bossu avait été précédemment vicaire apostolique et consul de France à Alger. Revenu en France, il avait été nommé directeur du séminaire interne de Saint-Lazare. Il partit pour Rome en compagnie de M. Julienne, diacre, et du Frère Louis Piorette. Le Pape lui conféra les droits de vicaire apostolique du Saint-Siége à Alep et dans toute l'étendue des patriarcats d'Antioche, de Jérusalem et de ceux des Maronites et des Arméniens. Quelque temps après être arrivé en Orient, il fixa sa résidence à Seïde, s'occupant continuellement avec son compagnon à exécuter

les ordres de la Propagande. Il s'agissait d'éteindre ou de prévenir un schisme, occasionné par l'élection de deux patriarches dans la nation grecque melchite. Quand sa mission fut accomplie, c'est-à-dire au bout d'une dizaine d'années, il revint à Paris, où il mourut à Saint-Lazare en 1774. Nous allons maintenant donner un abrégé de la vie, des travaux et des souffrances d'un vénérable missionnaire, qui, pendant l'espace de cinquante-quatre ans et au milieu des difficultés les plus redoutables, a travaillé dans Alep au salut des âmes et à la conservation de la religion dans ce malheureux pays.

M. Nicolas Gaudez naquit le 14 octobre 1763, dans la paroisse de Jainvillote en Lorraine, aujourd'hui département des Vosges. Il était prêtre lorsqu'il entra dans la Congrégation, ayant été ordonné le 17 mai 1788.

Nous ne savons de ses premières années que ce qu'il en dit lui-même dans une lettre qu'il adressa au vicaire général de la Congrégation, aussitôt qu'il la sut rétablie après la Révolution.

« Je suis entré dans la Congrégation en 1789 au mois de mars, et, après avoir assisté le 14 juillet au pillage de Saint-Lazare, je fus envoyé à Beauvais. J'y arrivai au milieu des plus grands

dangers, après m'être refusé aux invitations que l'on me faisait de retourner en Lorraine. Enfin arriva le moment où l'on demanda le serment de la nouvelle constitution du clergé : tous ceux qui étaient employés au séminaire de Beauvais refusèrent de le prêter. Quant à moi, ayant tardé de me rendre à Paris, je n'y arrivai pas à temps pour m'embarquer pour la Chine avec M. Clet, selon que nous en étions convenus. Alors on m'envoya dans le Levant. Je passai dix mois à Antoura pour apprendre l'arabe, et de là on m'envoya à Alep, où j'arrivai le 9 août 1791. »

M. Gaudez arriva dans des circonstances bien difficiles à Alep. Il trouva là deux confrères, MM. Dallard et Barberis, qui venaient de refuser au consul de France de fêter par un *Te Deum* la proclamation de la constitution française. Le 12 juillet précédent, à l'invitation qui leur en avait été faite, ils avaient répondu par la lettre suivante :

« Nous avons reçu la lettre dont vous nous avez honorés hier soir, et dans laquelle vous nous invitez à nous rendre jeudi prochain dans l'église paroissiale pour y entendre une messe et chanter le *Te Deum* en actions de grâces de l'heureuse révolution qui, selon vos propres ex-

pressions, a procuré la prospérité, l'ordre, la paix et la tranquillité de la France. Nous avons l'honneur de vous répondre qu'une lettre du 21 mai, qui nous est arrivée par le dernier courrier, nous empêche à notre grand regret de manifester dans cette occasion le zèle et le patriotisme que vous nous supposez avec tant de raison. Cette lettre nous avertit que le Saint-Siége a condamné ce que précisément vous voulez solenniser dans votre église paroissiale... »

Le lendemain 13, arriva un ordre plus pressant du consul pour forcer les missionnaires, sous peine *de désobéissance*, à prendre part à la fête du lendemain. Ceux-ci firent une nouvelle réponse plus étendue que la première, dans laquelle ils exposaient les motifs de leur refus; en voici quelques passages :

« ... Les missionnaires ont reçu des lettres authentiques qui leur apprennent que Rome a non-seulement condamné le serment qu'on exige aujourd'hui en France de la part du clergé, mais qu'elle a aussi réprouvé la sanction civile de ce même clergé faite par l'Assemblée nationale... Irons-nous donc nous-mêmes, oubliant notre ministère, solenniser par notre présence des décrets que le Père commun des fidèles ordonne d'effacer

du corps de la nouvelle constitution? et ce Souverain Pontife, qui nous a extraordinairement envoyés ici pour soumettre les indociles à l'obéissance de l'Église, aura-t-il la douleur d'apprendre que ses députés eux-mêmes s'écartent du respect qui est dû à ses oracles?... Nous ne nous persuaderons jamais que notre absence de cette cérémonie soit *une désobéissance*... Nous ne voulons pas vous désobéir, et vous en êtes persuadé plus que tout autre, nous osons nous en flatter. Lorsque les circonstances nous ont obligés de recourir à votre ministère, ce ministère magistérial nous a-t-il jamais trouvés rebelles?... »

Telle est la réponse que le consul qualifia de séditieuse : « La lettre des missionnaires, dit-il dans son rapport, paraît si séditieuse que j'ai failli en venir à une punition exemplaire ; cependant j'ai temporisé jusqu'à réception des ordres du ministre.

« ... Leur zèle pour purifier les consciences s'étend sur les affaires temporelles de famille et de nation, ce qui les rend arbitres, despotes, et en fait des juges souverains. » Il conclut en demandant le renvoi des missionnaires.

On voit que M. Gaudez était à bonne école pour se préparer à une vie de combats, de souf-

frances et d'abnégation. En effet, le rapport du consul ne tarda pas à produire le résultat qu'on pouvait en attendre, et le commissaire des relations extérieures adressa au citoyen Marcel, consul général à Alep, la lettre suivante en date du 17 messidor an II (5 juillet 1794).

« J'ai été informé par le citoyen Descorches que les *moines* d'Alep se plaisaient à susciter des querelles, à troubler la paix des familles, à regimber contre l'autorité nationale. Le gouvernement de la République doit laisser au bon sens des Français établis dans le Levant le droit de se soustraire au joug ridicule que la superstition de leurs ancêtres leur a imposé, et dont les principes de la raison et de la liberté doivent les affranchir, s'ils veulent être dignes d'une nation qui, reconnaissant l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme, l'égalité et la liberté, a foulé aux pieds tous les préjugés. Dans le cas où ces moines oseraient troubler l'ordre public, si ton autorité n'est pas suffisante pour les contenir, je t'autorise à avoir recours à celle du gouvernement du pays.... »

En conséquence des ordres qui suivirent cette déclaration, la maison des missionnaires fut revendiquée comme propriété nationale de la Ré-

publique, mais on leur permit toujours d'y résider. Seulement, à partir de 1794, ils ne reçurent plus rien des secours pécuniaires que le gouvernement devait leur envoyer.

Les missionnaires furent ainsi réduits à ne vivre plus que d'aumônes, et, ce qui prouve d'une manière remarquable le zèle et la constance de M. Gaudez, c'est que, depuis son arrivée à Alep, il n'avait pas pu faire les vœux de la Congrégation : car alors, les relations avec les supérieurs étant si difficiles, il ne pouvait avoir l'autorisation nécessaire à cet effet. Il était donc libre de quitter un poste si pénible pour se retirer ailleurs; mais il se considéra toujours comme placé là par la main de Dieu, et, mettant sa confiance en lui, il ne cessa de s'exposer à tout sacrifier plutôt que d'abandonner son poste : «Comme on ne m'avait jamais parlé de vœux, écrivait-il plus tard, je me contentai de les faire devant le Très-Saint Sacrement, et je disais tous les ans un certain nombre de messes pour les défunts de la Congrégation.» Il avait quelques revenus de son bien patrimonial : il les employa à l'entretien de la mission, et ces ressources, jointes aux aumônes des fidèles, purent fournir aux missionnaires le moyen d'attendre des jours meilleurs.

Ces jours se firent longtemps attendre, et pendant dix ans, de 1794 à 1804, les missionnaires eurent à passer à travers bien des souffrances, au milieu desquelles ils ne cessèrent jamais de se dévouer au saint ministère pour lequel ils avaient été envoyés dans ce pays.

Le 13 août 1798, on apprit l'arrivée de la flotte française à Alexandrette. Par suite de l'invasion de l'armée française sur les terres du sultan, et des ordres du grand visir, le consul d'Alep fut arrêté le 7 septembre et conduit au château ; tous les négociants français furent très-maltraités, plusieurs furent jetés en prison, on leur ordonna de livrer tout ce qu'ils avaient, et, pour les y forcer, on menaçait de leur couper le nez et les oreilles et de leur arracher les yeux ; la chancellerie française fut pillée.

On conçoit assez dans quelle position critique se trouvaient alors les missionnaires. Ils ne perdirent pas courage ; mais ils se mirent sous la protection d'une autre puissance, et purent ainsi rester dans leur maison et continuer leur ministère.

Lorsque la Congrégation eut été rétablie par le décret du 7 prairial, an XIII (27 mai 1804), le gouvernement envoya quelques secours à la mai-

son d'Alep ; mais la famine vint bientôt réduire la ville à la dernière misère. Les missionnaires partagèrent la désolation commune, et le consul réclama pour eux quelques nouvelles ressources. « Victimes des événements désastreux qui dernièrement ont désolé le pays, écrivait-il le 3 messidor an XIII (23 juillet 1804), les missionnaires se voient donc réduits à une misère plus profonde encore que celle dont sa Majesté Impériale avait daigné les retirer. »

Au fléau de la famine se joignit celui de la guerre et les vexations des chrétiens.

La division s'était manifestée en décembre 1807 entre les janissaires et Ibrahim-Pacha. Comme il fallait de l'argent pour opérer un rapprochement entre les deux partis, on recourut au moyen ordinaire à cette époque pour en trouver, c'est-à-dire aux avanies, et l'on mit un impôt de dix-huit mille piastres sur les chrétiens du pays.

Le 23 décembre, pour lever toutes les difficultés que faisaient pour le payement les nations syrienne, arménienne, grecque et maronite, les *tufenkchis* du pacha commencèrent, suivant l'usage, à arrêter indistinctement dans les rues tous les chrétiens et à les conduire en prison. Le 24, M. Gaudez fut arrêté dans la rue à une heure

de l'après-midi par un tufenkchi, qui le crut ou prétendit le croire un des prêtres du pays, parce qu'il en portait le costume. Le consul français, informé de son arrestation, envoya un janissaire, qui ne put faire sortir de prison M. Gaudez, sous prétexte qu'il n'était point Français. Mais le consul s'adressa au pacha et le fit délivrer.

Dès cette époque M. Gaudez était le seul missionnaire resté à Alep, par suite de la mort de M. Dallard (1); il jouissait déjà d'une grande estime à cause de sa prudence et de ses lumières, comme on le voit dans les documents de cette époque. Le gouvernement français, appréciant les services qu'il avait déjà rendus dans ce pays, le gratifia en 1808 d'une pension annuelle.

Ce qui distinguait M. Gaudez était une grande science théologique qui le faisait déjà surnommer par le peuple : l'*Étoile de la science* (*cakeb aélam*). Son zèle apostolique, n'était pas moindre : on le verra par les travaux auxquels il s'appliqua constamment, malgré les persécutions incessantes qui l'assaillirent jusqu'à sa mort.

Pour bien comprendre les événements de la

(1) M. Dallard, né à Cahors en 1730, entré dans la Congrégation au séminaire interne de cette ville le 2 février 1769, mourut à Alep en 1805.

vie de M. Gaudez, il est nécessaire de donner ici quelques détails sur la population d'Alep et sur les œuvres qui y étaient établies.

Les catholiques dans Alep appartiennent à cinq rites différents : le latin, le grec, le syrien, l'arménien et le maronite. Les Latins n'y sont guère qu'au nombre de 4 ou 500 ; ils ont pour curé le supérieur du couvent des Franciscains de Terre Sainte. Chaque nation a son évêque et son clergé particulier.

Il semble, d'après cela, que la présence des missionnaires y soit tout-à-fait inutile, vu surtout l'antipathie générale des Orientaux pour les Latins. Pour répondre à cela, on peut rapporter les paroles de Benoît XIV à un évêque de ce pays, qui le priait de retirer de Syrie les missionnaires latins, qui étaient alors les Jésuites, parce que, disait-il, il y avait assez de prêtres : « Je comprends votre zèle, lui dit le grand pontife, et je loue les intentions qui vous font parler ; mais je sais que si je retirais les missionnaires, la foi partirait avec eux, et bientôt on ne trouverait plus là aucune trace de catholicisme. »

Comme la véritable foi ne peut s'entretenir que par la piété, ni la piété sans exercices particuliers, sans instructions spéciales, le premier soin

des missionnaires, lorsqu'ils étaient arrivés dans Alep, avait été de former quelques confréries pour rallier les membres des différents rites dans quelques exercices communs et entretenir ainsi la piété. La plus ancienne de ces confréries était celle du Saint-Sacrement, formée en 1786. Elle s'assemblait tous les dimanches dans l'église des missionnaires; ses règlements et ses prières avaient été examinés et approuvés par le Saint-Siége. Elle réunissait plus de cent jeunes gens. « C'est d'elle, dit M. Gaudez dans une lettre écrite en 1834 (1), que l'on tire les prêtres du pays et surtout les religieux pour le diocèse grec, qui a plusieurs couvents au mont Liban fondés par les catholiques d'Alep. Il y a encore d'autres congrégations pour les jeunes gens et autres personnes qui gardent le célibat, et d'autres pour les gens mariés. Chez les Grecs, il y en a deux pour les jeunes gens, une pour les personnes mariées, et neuf communes aux uns et aux autres. Chez les Syriens, il y en a une pour les jeunes gens : elle s'assemble chez nous tous les dimanches. Chez les Arméniens, il y en a trois pour les jeunes gens : l'une s'assemble aussi chez nous

(1) V. *Ann.*, t. I, p. 305.

tous les dimanches ; et une pour les mariés. Chez les Maronites : deux pour les jeunes gens et une pour les mariés. La plupart de ces congrégations étaient dans leur origine de grands catéchismes, que l'on a nommés ensuite congrégations, pour exciter l'émulation des personnes âgées qui auraient eu honte d'aller au catéchisme. On y fait donc le catéchisme ; ensuite un prêtre donne une conférence adaptée à la simplicité des auditeurs.

« Il y a aussi dans cette ville un grand nombre de personnes de toutes les nations qui ont renoncé au monde, et qui cependant sont obligées de vivre au milieu du monde. Elles forment une congrégation à part sous l'invocation de la Présentation de la Ste Vierge ; on les a désignées sous le nom de *aabdeth*, qui veut dire en arabe *dévouées à Dieu.* Nous les avons établies vers 1810, à la sollicitation de l'évêque syrien, et elles sont au nombre de cent quatre-vingts environ. Il y a quelques mois, à la sollicitation de l'évêque grec, nous avons établi pour sa nation une congrégation semblable, sous le titre du Saint-Sacrement. Vers 1822, l'évêque arménien nous chargea aussi de la direction de la congrégation de ses *aabdeth*, auxquelles se réunissent les *aabdeth* des

Maronites. Nous sommes chargés de la direction de ces trois congrégations. Ces personnes sont chargées d'entretenir les catéchismes de leur sexe et de toutes les nations. Un certain nombre d'entre elles vont dans les maisons pour instruire les ignorantes, pour consoler les affligés et les malades, et pour ramener à Dieu celles qui seraient dévoyées et soutenir celles qui seraient tentées. Elles ont rendu beaucoup de services à la religion pendant les années de l'exil du clergé grec et du clergé arménien. Elles sont bien instruites sur la religion, et un bon nombre d'entre elles entendent la spiritualité; tellement que le Délégué apostolique, Mgr Losanna, qui est resté ici un an et demi, a témoigné plusieurs fois sa surprise de leur grande pénétration dans ces matières.

« Les moyens d'instruction pour la jeunesse consistent en dix catéchismes pour les garçons et neuf pour les filles. Il y a aussi un grand nombre de maisons où l'on reçoit des jeunes filles, et ce sont des personnes pieuses qui sont chargées d'elles. On leur apprend la couture, la broderie, la lecture, les prières et les vertus convenables à leur âge et à leur sexe. Pour les garçons il y a plus de sept écoles, et dans quelques-unes, outre l'arabe vulgaire et l'arithmétique, on enseigne

aussi l'arabe littéraire, et dans quelques autres le syrien, le grec ou l'arménien, et partout on fait la prière à des moments déterminés.

« Les catéchismes pour les garçons se font par des jeunes gens des congrégations et surtout de la congrégation du Saint-Sacrement, dont le préfet a l'inspection générale sur tous ces catéchismes, à l'effet d'y maintenir le bon ordre et de les pourvoir de sujets suffisants en nombre et en capacité.

« Les catéchismes des filles se font par les *aabdeth*, et c'est à nous à y pourvoir. On y instruit aussi des personnes avancées en âge qui ont négligé de s'instruire pendant leur jeunesse. Dans tous les catéchismes un prêtre fait une instruction ou des explications familières sur les matières que l'on a enseignées ou sur les fêtes que l'on est près de célébrer. Pour ôter tout prétexte aux parents, des personnes de piété vont chercher les enfants dans leurs maisons pour les amener au lieu du catéchisme; ensuite elles les reconduisent elles-mêmes dans leurs familles.

« Pour faciliter l'instruction, nous avons travaillé en particulier à rédiger un catéchisme plus clair, plus étendu et plus solide que celui que l'on enseignait. Ensuite, nous avons composé en arabe

un livre qui réfute en peu de mots et complétement toutes les sectes hérétiques, sans cependant entrer dans la discussion des articles particuliers. Puis, si quelqu'un avance quelques propositions erronées en morale ou tendant à jeter des ombres sur le dogme, ou inclinant au schisme, nous le combattons aussitôt par de petits écrits que personne n'a jamais osé réfuter. Nous avons l'avantage d'être promptement avertis sur toutes ces tentatives, et, si la matière l'exige, nous en donnons avis à la Sacrée Congrégation de la Propagande : car elle nous a envoyés ici pour veiller sur le dépôt sacré; elle sait qu'ici l'on aime les nouveautés, surtout celles qui viennent d'Europe, et voilà ce qui rend notre mission nécessaire dans cette ville.

« Puisque vous nous forcez à parler, je vous dirai encore qu'outre les fatigues journalières de cette mission, nous sommes consultés fréquemment par tous et sur toutes sortes de matières. Les évêques nous appellent aussi chez eux pour discuter des affaires graves, et cela parce que, quoique nous ne soyons rien, il plaît à ces bonnes gens de nous croire quelque chose; et il n'est pas en notre pouvoir de nous délivrer de ces embarras, que nous supportons pour mettre la paix,

tantôt dans le clergé, tantôt dans les familles, et quelquefois entre les négociants ; pour empêcher de recourir à la justice turque, qui, quoique bonne en elle-même, puisqu'elle suit les Institutions de Justinien, est souvent corrompue par la perversité de ses ministres.

« Si vous désirez savoir nos occupations, en voici le détail. Le dimanche, nous avons chez nous trois congrégations : celle du Saint-Sacrement, celle des Syriens et celle des Arméniens. Nous les visitons pour voir ce qui s'y passe touchant la discipline pendant l'assemblée, touchant leur conduite à l'extérieur, et pour savoir comment vont les catéchismes confiés à leurs soins. Leurs prières finies, ces congrégations se rendent à l'église pour entendre l'instruction commune ; tous les quinze jours, on va faire une instruction dans le lieu où la nation arménienne célèbre l'office divin. Le matin, il faut s'occuper à entendre les confessions dans l'église, et l'après-midi dans le lieu du catéchisme ou ailleurs. Il en est ainsi tous les jours de la semaine, depuis le matin jusqu'à dix heures et demie, et l'après-dîner jusqu'au coucher du soleil. Ce qui rend notre mission plus fatigante, c'est que nous sommes logés, comme tous les Européens, à la ville, dans des

maisons que l'on appelle *khans*, et la ville est bien éloignée des quartiers des chrétiens, où nous sommes obligés d'aller tous les jours pour les personnes qui ne peuvent pas venir chez nous. Il faut ordinairement deux conférences par semaine pour les congrégations des *aabdeth*. Ces congrégations font aussi des neuvaines préparatoires pour les grandes fêtes, et il faut à chaque fois quatre ou cinq conférences. Ces préparations sont très-utiles, et quelques-unes d'entre elles ont été introduites dans les églises du pays. »

Pour compléter ces détails, que M. Gaudez donne sur les œuvres de la mission d'Alep, nous devons ajouter les observations suivantes, qui nous ont été communiquées par un missionnaire qui a eu le bonheur, pendant plusieurs années, de vivre dans sa compagnie. Ces observations ont en grande partie pour objet la congrégation des *aabdeth* ou dévotes, dont nous avons parlé plus haut, congrégation qui fut un des principaux sujets sur lesquels roulèrent les machinations des ennemis de la mission d'Alep.

Voici le texte de cette lettre, datée du 21 décembre 1861 : « Le mot *âabdé*, en arabe, se traduit littéralement en français *dévote*. Quoique ce mot s'applique en général à toute personne de

piété, il est cependant attribué spécialement, à Alep, aux filles qui renoncent au monde et se consacrent à Notre-Seigneur par le vœu de chasteté perpétuelle. Ce ne sont pas nos confrères qui ont donné le titre de dévotes à ces filles : car elles existaient depuis les PP. Jésuites. Je crois que l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales a donné lieu à cette dénomination. Au reste, on peut les appeler à juste titre filles pieuses, ou vierges, comme on les appelle en Chine et en Cochinchine. Voilà ce que je puis dire sur l'origine du mot dévote.

« Ce mot *dévote* en arabe, surtout à Alep, est devenu si odieux qu'on n'ose pas même le proférer, à cause de l'inconduite de quelques-unes de ces personnes, lesquelles ont donné prétexte aux ennemis de M. Gaudez de lui déclarer une guerre à outrance. Les coupables n'étaient pas des pénitentes de ce bon confrère, mais de quelques mauvais prêtres du pays, qui, pour cacher leurs misères et leur mauvaise conduite, n'ont pas craint de rejeter leurs fautes sur M. Gaudez et sur ses pénitentes. On a tant écrit à Rome, on a tant crié, qu'enfin le Délégué apostolique, Mgr Losanna, a dû en faire un examen juridique, qui a été tout à fait favorable à M. Gaudez et à ses pénitentes.

« Il ne faut pas s'imaginer que toutes ces vierges se confessassent à M. Gaudez; non, malheureusement : car tous les prêtres du pays se faisaient un honneur de diriger des vierges, croyant qu'ils auraient par là plus de crédit dans l'esprit du public, et qu'ils s'attireraient plus de pénitents et de pénitentes, et par conséquent plus d'argent. Un de ces prêtres, ayant converti une fille de mauvaise vie, eut l'imprudence de la recevoir trop vite au nombre de ses dévotes, et c'est cette malheureuse qui fut cause, par son inconduite, de la déconsidération des innocentes.

« C'est M. Dallard, missionnaire zélé et très-instruit, qui a érigé une confrérie en l'honneur de la Présentation de la Ste Vierge pour les vierges qui s'adressaient à lui; elles se réunissaient de temps à autre (car chacune vivait dans sa maison) pour faire ensemble les prières de la confrérie, et ce confrère allait leur faire des instructions analogues à leur état et à leurs besoins. Il n'y a jamais eu à Alep, pour ces vierges, d'autre congrégation que celle-là. Après la mort de ce bon confrère, M. Gaudez le remplaça et continua naturellement à diriger les personnes qui la composaient; mais, il faut le dire à la louange

de ce cher confrère, sous sa direction éclairée et très-sévère ces filles ont fait beaucoup de progrès dans la pratique des vertus et dans la spiritualité. Tous ceux qui étaient à même de les connaître s'étonnaient de voir que des filles sans études, sans livres spirituels, sussent et comprissent très-bien les matières les plus ardues et les plus difficiles de la spiritualité. Après la grâce du bon Dieu, qui éclaire les âmes qui le cherchent dans la simplicité de leur cœur, j'attribue cela à l'assiduité des instructions solides de ce zélé et charitable confrère, et à ses prudents et sages conseils. Au reste, il pouvait instruire par son expérience : car il était très-intérieur et connaissait parfaitement les auteurs ascétiques les plus renommés. La réputation de ce confrère était telle, qu'il suffisait de dire qu'un tel ou une telle était son disciple, pour qu'on le jugeât plus vertueux et plus instruit que les autres. Je parle sans exagération. Les vierges donc qu'il dirigeait passaient pour les plus vertueuses, les plus instruites et les plus charitables.

« Le but que M. Gaudez se proposait dans la direction de ces vierges, n'était pas seulement de les faire avancer dans la perfection de leur vocation ; il voulait aussi les rendre utiles au pro-

chain, et il a parfaitement atteint son but: car ces filles, pour la plupart, et autant que les affaires de leurs familles le leur permettaient, soulageaient les pauvres par leurs aumônes et en leur procurant, selon leurs moyens, des vêtements et les choses les plus nécessaires; elles visitaient les malades, et en danger de mort elles les disposaient à recevoir les derniers sacrements, et les assistaient jusqu'à la fin en les aidant, par leurs prières et leurs paroles, à faire une bonne mort; elles enseignaient les vérités de la religion aux personnes âgées qui n'osaient pas ou ne pouvaient pas aller au catéchisme. Tous les dimanches, dans des salles louées avec leur argent, elles faisaient le catéchisme aux petites filles. Il y avait plusieurs de ces salles dans tous les quartiers de la ville : pour cela, elles allaient deux à deux, au quartier qui leur était désigné, frapper de porte en porte et emmener avec elles toutes les petites filles de cet endroit à la salle du catéchisme; et là, assises sur une simple natte, ayant devant elles les petites filles de leur division, elles leur enseignaient avec une patience admirable, pendant une heure, les prières et le catéchisme. Après l'explication du catéchisme, faite par le prêtre qui en avait la direction, elles ramenaient ces petites filles cha-

cune à la maison où elles l'avaient prise. Ne fût-ce que ces catéchismes, dans une ville turque privée de tout moyen pour s'instruire de la religion, ce serait assez pour prendre en considération le parti que le zèle éclairé de M. Gaudez a su tirer de ces pieuses filles, jadis si ignorantes et si peu zélées. Ces filles furent des instruments que le bon Dieu mit entre les mains de ce cher confrère, et il a su s'en servir très-avantageusement, tant pour la gloire de Dieu que pour le salut du prochain.

« Quant aux confréries des jeunes gens, nous en avions dans notre maison trois : l'une de la Présentation de la Ste Vierge pour les Syriens; l'autre de l'Immaculée Conception pour les Arméniens, et la troisième du Saint-Sacrement pour toutes les nations : Latins, Grecs, Syriens, Arméniens et Maronites. Les deux premières avaient été érigées par les PP. Jésuites d'après les priviléges qu'ils avaient de Rome; celle du Saint-Sacrement a été érigée par nos confrères. C'est dans celle-ci que les évêques choisissaient les jeunes gens qu'ils voulaient ordonner prêtres; les autres se faisaient religieux aux couvents du mont Liban ; la discipline de cette confrérie était tellement sévère que, si quelque jeune homme me-

nait une vie tant soit peu mondaine, il ne pouvait y être agrégé. Je me rappelle encore avec bonheur combien j'avais de plaisir à voir ces jeunes gens passer toute la matinée du dimanche dans notre maison, y faire leurs exercices spirituels, chanter les sept psaumes de la pénitence, faire la lecture de la Vie du saint du jour, etc.; ensuite se réunir tous dans l'église pour entendre la sainte messe, faire la plupart la sainte communion, et, après l'instruction, partir pour aller recueillir dans les rues de la ville les petits garçons et les conduire aux catéchismes, et faire comme j'ai dit plus haut pour les filles, etc...

« Tout ce bien était l'ouvrage de M. Gaudez, et s'il en reste encore quelque vestige depuis l'abolition de ces confréries, ce n'est plus comme alors, c'est plutôt un corps sans âme.

« M. Gaudez n'était pas seulement occupé de la conduite des âmes. On peut dire qu'il était théologal, juge, consulteur, défenseur intrépide de la justice et de la vérité. Les évêques l'admettaient presque toujours dans leurs assemblées ecclésiastiques; rien ne se faisait, rien ne s'entreprenait avant qu'on l'eût consulté. Pendant plusieurs années il était vicaire général de tous les patriarches; jamais le clergé d'Alep n'avait joui

d'une paix plus grande que dans cette circonstance : on l'appelait l'*Étoile d'Orient*. Le bon Dieu a voulu qu'un dévouement si grand et si sincère de son fidèle serviteur fût récompensé par des persécutions atroces, qui l'ont suivi même après sa mort. »

Tel est le détail des œuvres et des journées de M. Gaudez pendant l'espace de cinquante-trois ans qu'il passa à Alep; il faut ajouter à cet exposé qu'il ne disait la sainte messe qu'à 11 heures, c'est-à-dire après avoir employé une longue matinée aux plus rudes travaux. Il faut remarquer aussi que pendant vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis la mort de M. Dallard, 1805 jusqu'en 1827, il fut absolument seul. Bien plus, le 14 août 1822, un terrible tremblement de terre ayant renversé une bonne partie de la maison, il fut obligé de la rebâtir et de l'agrandir, sans interrompre aucunement ses travaux apostoliques. Il eut aussi l'occasion de venir en aide d'une manière particulière aux catholiques grecs, lorsque éclata contre eux une sanglante persécution en 1817. L'évêque grec schismatique, prétextant quelque mécontentement contre les catholiques, avait obtenu un firman en vertu duquel il fit exiler tous les prêtres grecs catholiques, et dé-

fendre aux missionnaires latins d'entrer dans le quartier des Grecs. Il y eut même quatre jeunes gens qui furent mis à mort pour la cause de la foi à cette occasion. Pendant cette persécution M. Gaudez rendit beaucoup de services, soit par lui soit par d'autres, à tous ceux qui souffraient pour la foi ou qui étaient en danger de la perdre.

On conçoit que des travaux si intelligents, si persévérants, si efficaces pour établir le règne de Dieu dans les âmes, ne pouvaient qu'exciter la rage de l'ennemi de tout bien; aussi pendant presque toute sa vie M. Gaudez fut en butte à tous les traits de la malice et de la calomnie, et ce qu'il y eut de plus cruel pour lui, c'est qu'à la fin de sa vie surtout les peines lui arrivèrent du côté d'où il devait le moins les attendre, c'est-à-dire de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Pour bien comprendre ceci, il faut se rappeler que le Saint-Siége a pour principe de se conduire à l'égard des chrétiens orientaux comme une bonne mère avec des enfants entêtés et de mauvais caractère. Il fait des concessions sur tout pour tâcher de sauver la foi et l'union, parce qu'il sait qu'il a affaire avec des chrétiens dont la foi est bien chancelante. De leur côté les mem-

bres du clergé oriental, connaissant cette disposition du Père des fidèles, se prévalent de cette indulgence pour obtenir ce qu'ils veulent, et si l'on a l'air de leur refuser ce qu'ils poursuivent, ils font aussitôt résonner le mot de schisme, en donnant à entendre que par suite de ce refus la nation indisposée va se séparer de l'unité de l'Église, et Rome, comme une bonne mère, cède sur le moindre point pour sauver le principal. C'est ainsi que l'on s'explique que, sur de pareilles instances, elle ait sacrifié des missionnaires, croyant par là sauver la foi chez une nation. C'est ainsi que nous comprendrons comment les missionnaires de notre Congrégation qui depuis 1825 ont été à Alep, ont été tous obligés de se retirer par ordre de la Propagande, et que M. Gaudez ait reçu lui-même sept ou huit fois l'ordre d'en partir, et soit mort enfin dans la suspense de toutes fonctions ecclésiastiques, excepté de la sainte messe. Mais il est temps de prendre cette histoire à son origine.

L'âme de toutes ces persécutions fut un certain Mazloum, grec-uni. Il se fit connaître dès sa jeunesse dans la Syrie par des intrigues et des fourberies sans nombre ; sa foi était plus que suspecte. Au commencement de ce siècle, il était

disciple chéri d'un certain Germanos Adam, évêque grec catholique d'Alep, auteur de plusieurs livres qui ont été condamnés à Rome comme renfermant toutes les erreurs du fameux Ricci, évêque janséniste de Pistoie. Ce fut ce Mazloum encore qui, en qualité de secrétaire du patriarche Agabios, rédigea le Synode de Karkafé, ouvrage condamné vers 1834 comme contenant une foule d'erreurs. N'étant que simple prêtre, Mazloum était à Alep le coryphée d'un parti soi-disant catholique et qui n'était rien moins que cela, et c'est le parti qui trouva moyen, après la mort de Germanos Adam, à force d'intrigues et de subterfuges plus coupables encore, de le faire nommer pour succéder à Germanos sur le siége d'Alep, malgré l'opposition de Mgr Gandolfi, alors délégué apostolique, qui écrivit à cette occasion un volume de lettres qui ont été imprimées à Rome. Mazloum fut donc nommé et sacré évêque d'Alep. Mais M. Gaudez, qui était alors l'oracle de cette ville, se déclara contre lui avec tous les bons catholiques, et il fut impossible au nouvel évêque de prendre possession de son siége; son élection fut même déclarée illégale et nulle. Dès lors Mazloum jura une haine implacable à M. Gaudez. Ne pouvant rien contre lui dans son pays, il partit

pour la France, dans l'intention d'aller trouver le pape Pie VII, alors à Fontainebleau ; cependant il n'alla que jusqu'à Marseille. Il fit dans cette ville un assez long séjour ; mais comme son esprit turbulent l'accompagnait partout, les autorités ecclésiastiques et civiles de Marseille s'unirent pour le faire partir de cette ville. Il alla à Rome, où il demeura depuis 1815 jusqu'en 1832, et ce fut dès lors que M. Gaudez commença à ressentir les effets de son courroux. En effet, à partir de 1817, Mgr Gandolfi, délégué du Saint-Siége, reçut ordre de la Sacrée Congrégation de la Propagande de faire sortir M. Gaudez d'Alep, comme étant une source de division pour les chrétiens de cette ville. Elle s'adressa en même temps à M. Boujard, vicaire général de la Congrégation, pour le faire remplacer ; en conséquence M. Chopelain arrivait à Alep en 1820. Grande fut la consternation de toute la ville. M. Gaudez, obéissant avec la plus entière soumission, se mit en devoir de partir ; mais les évêques des quatre nations catholiques d'Alep l'empêchèrent et le retinrent jusqu'à nouvelle information ; ils écrivivirent en même temps et à Rome et au vicaire général de notre Congrégation, M. Boujard, pour arrêter un coup si funeste aux intérêts de la reli-

gion. Mgr l'évêque de Babylone, alors de passage à Alep, fut chargé d'expédier toutes les réclamations, le 30 avril 1821, et s'exprimait en ces termes dans sa lettre à M. Boujard :

« Je ne sais ce qu'il y a eu par le passé : la Congrégation de la Propagande a exigé et exige encore que M. Gaudez parte de cette ville ; vous êtes sans doute instruit de cette affaire. Tout est en faveur de M. Gaudez. Depuis l'arrivée de M. Chopelain, il s'est mis en devoir d'obéir aux ordres qu'on lui a intimés ; mais il a été retenu jusqu'ici par les guerres intestines qui se font maintenant dans les montagnes du Liban, et par les persécutions que les Grecs schismatiques ont suscitées contre les catholiques à Damas. Les évêques et archevêques de ce pays-ci ont écrit de nouveau à Rome, pour pouvoir le retenir. Je ne sais ce qu'il en sera ; son départ sera vraiment une perte pour les fidèles de ces contrées. Dans la ville, il n'y a que deux prêtres latins, lui compris, qui sachent la langue arabe ; le clergé grec n'est point encore revenu ; la religion est dans un état déplorable.... Je suis fâché d'être si loin de Rome : il me serait facile, ce me semble, de prouver que les accusations qui ont été faites contre M. Gaudez ne portent que sur des *riens*. »

Nous nous dispensons de rapporter ici les lettres des quatre évêques résidant à Alep : de l'évêque arménien, de l'évêque grec d'Alep, du patriarche grec d'Antioche et de l'archevêque syrien d'Alep. Toutes sont unanimes à proclamer que M. Gaudez est le soutien de la religion et de la piété, et à protester de son innocence des faits qui lui sont imputés. Ces réclamations furent accueillies à Rome, et l'ordre du départ de M. Gaudez fut retiré.

Mazloum, n'ayant pu réussir à satisfaire sa vengeance, attendit une meilleure occasion. Pendant ce temps-là, il se faisait connaître de plus en plus avantageusement dans Rome par son activité, son application à traduire des livres et à s'adonner à des œuvres de charité. Il gagna ainsi les bonnes grâces du Pape Grégoire XVI, qui, dès qu'il fut monté sur le trône pontifical, en 1831, prit sur lui de le renvoyer en Syrie, malgré l'avis des cardinaux. Il est vrai qu'avant de le laisser partir, le pape exigea de lui qu'il s'engageât par écrit à ne se mêler en rien de l'administration ecclésiastique de sa nation, et à s'occuper exclusivement du soin d'un petit collége que les Grecs catholiques avaient dans le village d'Aïntras. Aussitôt que M. Gaudez apprit le

prochain retour de Mazloum, prévoyant les funestes suites de sa présence dans le pays, il écrivit à Rome pour empêcher l'exécution de ce projet.

Mazloum apprit cette démarche, qui ne fit que redoubler son animosité contre M. Gaudez; mais, avant de l'exercer, il fallait songer à lui-même et parvenir à prendre en main l'autorité. A peine fut-il arrivé en Syrie, qu'il commença à dresser ses batteries pour se faire nommer patriarche à la place d'Ignace Kattam, qui était vieux, perclus et aveugle, et qui avait témoigné vouloir se démettre; mais celui-ci, ayant appris que Mazloum devait être son successeur, déclara qu'il ne se démettrait pas et que tant qu'il vivrait il ne céderait pas sa place à un intrigant. Mais sa mort ne tarda pas à laisser à Mazloum les coudées franches, et peu de temps après, malgré l'engagement pris à Rome, malgré l'opposition du Délégué apostolique, Mgr Losanna, qui avait reçu ordre de Rome de déclarer aux évêques électeurs qu'on ne voulait pas de Mazloum, il fut élu. Les cinq évêques électeurs, dont la majorité au moins ne voulait pas de lui, avaient été gagnés ou intimidés par Pierre Karamé, ministre de l'émir Béchir et chaud partisan des idées de

Mazloum. Le Délégué protesta contre cette élection, et ce ne fut qu'après environ trois ans d'attente que Rome la confirma dans la crainte d'un schisme, et avec la condition expresse que le nouveau Patriarche ferait disparaitre tous les actes du Synode de Karkafé, dont il a été parlé plus haut.

Après son élévation au patriarcat, Mazloum ne fit rien, il est vrai, qui donnât lieu de croire qu'il avait conservé ses premières opinions; mais il ne fit rien non plus pour persuader qu'il les eût abandonnées. On aurait désiré qu'il écrivît une lettre pastorale pour interdire la lecture des actes de Karkafé; mais il n'en fit rien, et les exemplaires continuèrent à demeurer entre les mains des fidèles, et le patriarche continua à donner sa confiance à peu près exclusivement à ceux qui partageaient ses idées.

Mais l'affaire qu'il avait le plus à cœur, en se voyant à la tête de sa nation, était de faire partir d'Alep M. Gaudez et son compagnon M. Barozzi. Pour cela il fallait trouver des accusations et ce ne fut pas difficile: il en existait déjà. M. Gaudez, pour entretenir la piété des fidèles et surtout de la congrégation des vierges, avait introduit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Cette dévotion,

appliquée à la direction spirituelle des âmes, avait produit beaucoup de fruits. Mais la malignité des ennemis de la Mission lui avait donné un sens tout pervers et tout charnel, et, en conséquence, les missionnaires étaient accusés d'être infectés de la doctrine de Molinos; pour donner quelque consistance à cette accusation, il n'y a point de calomnie, et l'on peut dire d'infamie, qui n'ait eu lieu dans Alep à cette occasion. Déjà en 1836 l'évêque Azouri de Zahlé avait publié un mandement où la dévotion au Sacré-Cœur était présentée dans un sens tout à fait pervers et infâme. M. Gaudez lui répondit par un traité savant, où il réfutait toutes ces grossières accusations. Néanmoins le patriarche Mazloum les soutenait toujours avec ardeur, et dénonçait à Rome M. Gaudez comme un corrupteur de la morale publique. Mgr Losanna, délégué du Saint-Siége, démontra jusqu'à l'évidence que ces accusations n'avaient aucun fondement. Son successeur, Mgr Auvergne, prévenu lui-même contre les missionnaires, fut forcé de convenir et de publier que tout ce que l'on débitait était de pures calomnies; malgré le témoignage de ces deux prélats, qui examinèrent l'affaire d'office, le patriarche Mazloum eut le courage de répéter toutes ces horribles calomnies,

et de les insérer mot pour mot dans une lettre pastorale que les prêtres étaient chargés de colporter dans les familles.

Par suite de ces dispositions et des intrigues qui en étaient la conséquence, on commença à solliciter à Rome le renvoi de M. Gaudez et de M. Barozzi. Par ordre supérieur, le Délégué du Saint-Siége commanda d'abord à M. Gaudez d'abandonner la direction de la congrégation des vierges. Celui-ci le fit aussitôt. Mais ce n'était pas encore assez. Sa présence à Alep, à cause de la vénération qu'on avait pour sa personne, était toujours le grand obstacle à renverser pour satisfaire ses ennemis. De nouveaux ordres de Rome arrivèrent en 1838, et M. Leroy se mit en route pour Alep afin de les faire exécuter : il ne s'agissait de rien moins que de faire partir d'Alep tous les missionnaires, qui étaient alors MM. Gaudez, Tustet et Barozzi. Voici à ce sujet la lettre de M. Leroy du 27 août 1838 :

« Je viens de faire une petite excursion à Alep, où je ne suis resté que cinq jours. Ce qui m'a déterminé à faire ce voyage, c'est qu'il est arrivé de Rome de nouveaux ordres qui pressent le départ de nos confrères de cette ville et la destruction de la congrégation des vierges. Celles-ci

doivent quitter leur habit religieux et rentrer dans le commerce du monde. C'est le patriarche Mazloum qui vient de faire ce beau coup. Comme le Délégué semblait craindre que nos confrères ne donnassent point une pleine exécution aux ordres de la Propagande, je pris le parti d'aller moi-même à Alep pour ramener ensuite avec moi M. Barozzi et M. Gaudez, s'il était capable de faire le voyage. Arrivé à Alep, au lieu de trouver cet esprit d'insubordination dont on avait tant parlé, je rencontrai dans nos confrères la plus grande soumission. Dès le jour de mon arrivée, je reçus la visite du patriarche syrien, qui naguère avait écrit au Délégué qu'il n'y aurait point de paix à Alep tant que MM. Gaudez et Barozzi y demeureraient; vinrent ensuite l'évêque grec, l'évêque maronite et l'évêque arménien. Le lendemain je me mis en devoir de leur rendre ma visite, en compagnie de M. Tustet; je m'étais promis de tirer d'eux le plus possible d'éclaircissements sur les accusations faites en général sur le compte de nos confrères. Je commmençai par le patriarche syrien. Après les compliments ordinaires, je lui demandai ce qu'il pouvait avoir à dire à la charge de nos confrères. Il me répondit qu'il n'avait rien dit ni rien à dire. « N'avez-

vous rien écrit? lui dis-je. — Non, me répondit-il, ni à Rome ni au Délégué, pas un mot. » J'eus de la peine à me contenir en voyant un patriarche mentir si impudemment : car j'avais lu moi-même le passage de sa lettre au Délégué, écrite de sa propre main. « Seulement, ajouta-t-il, je vous dirai que le P. Gaudez m'a perdu, moi et ma nation, c'est lui qui m'a fait enlever la pension de dix mille piastres que je recevais annuellement de Rome. — Vous êtes dans l'erreur, lui dis-je, votre pension ne vous a été enlevée qu'à cause de votre désobéissance aux ordres de Rome, qui vous enjoignait de quitter Alep et de fixer votre séjour au couvent de Saint-Éphrem. » Il ne sut plus que me répondre, et je le quittai.

« De là nous passâmes chez l'évêque maronite. Je lui dis que je désirais savoir les raisons qui le séparaient de nos confrères et ce qu'il savait contre eux. « J'ai entendu beaucoup de choses, répondit-il, et j'en ai la tête remplie ; mais je ne puis ni ne veux rien prouver ; seulement quelqu'un de ma nation qui se confessait au P. Gaudez ne voulait jamais entendre ma messe ni recevoir la communion de ma main. Outré de ce procédé, je lui fis une réprimande publique dans l'église, et,

entre autres choses, je lui demandai s'il n'était pas encore rassasié de la doctrine envenimée du P. Gaudez et du P. Marc (M. Barozzi). — C'est une grande imprudence de votre part, lui répondis-je; pourriez-vous me dire quelle est cette doctrine envenimée? — Je vous ai déjà dit que j'en avais la tête pleine, mais que je ne peux ni ne veux rien prouver. — Eh bien! je vous dirai que la cause de tout cela, c'est votre peu de charité et l'esprit d'envie et de vengeance qui vous anime. Vous devriez, comme les missionnaires, vous occuper du salut des âmes plutôt que de passer un temps si précieux en intrigues et en cabales. Vous, comme évêque, vous devez un jour rendre compte à Dieu du troupeau qui vous a été confié; et j'en reviens à ce j'ai dit : il n'y a pas de charité dans cette conduite. » Il convint de tout, et, soit qu'il fût touché de ce que je lui avais dit, soit pour quelque autre cause que je ne devine pas, il me prit par la ceinture, me conjurant de rester un mois à Alep pour terminer ces différends, m'assurant qu'il voulait prendre M. Tustet pour confesseur et qu'il ne se conduirait que par ses conseils. Je m'excusai de mon mieux, et nous nous retirâmes. Que

penser de gens comme ceux-là? ..... Après avoir vu les principaux du pays, je me préparai à partir, emmenant avec moi MM. Tustet et Barozzi. Nous nous mîmes en route le lundi 6 août, à six heures du soir, en compagnie du P. Perpétuo, Révérendissime des Pères de Terre-Sainte. A la sortie de la ville, je ne pus m'empêcher de pleurer en voyant la foule qui attendait nos confrères; hommes, femmes et enfants, tous étaient en larmes, demandant à M. Barozzi sa bénédiction et à moi son prompt retour..... J'ai tout rapporté au Délégué; il désirait de moi un rapport écrit pour l'envoyer à la Sacrée Congrégation, mais je lui ai répondu que notre Supérieur général nous avait fait défense d'écrire quoi que ce fût à ce sujet. « Je ferai moi-même le rapport, m'a-t-il dit, et je demanderai la réhabilitation de M. Gaudez. »

M. Gaudez n'avait pu sortir d'Alep à cause de l'état de sa santé; ce pauvre vieillard, âgé de 78 ans, accablé d'infirmités, ne pouvait pas soutenir la fatigue du voyage; il restait privé du pouvoir d'exercer le saint ministère. Ses ennemis triomphaient, mais ce n'était pas encore assez pour eux. M. Basset, quelque

temps après, fut envoyé à Alep pour remplacer ses confrères proscrits, et il écrivait le 9 mars 1839 :

« Vous ne sauriez croire quelle fut la joie des Grecs schismatiques et même de plusieurs catholiques, ennemis déclarés des missionnaires, au départ de MM. Barozzi et Tustet. A la bonne heure, s'écriaient-ils, encore quelque temps, et nous serons au comble de nos désirs; il ne reste plus que *le vieux* : ce sera une affaire bientôt terminée. Mais mon arrivée a changé leur joie en dépit.

« C'est maintenant que je vois la vérité de ce que me disait à Paris M. Lego, relativement à M. Gaudez, qu'il était le seul soutien de la religion dans Alep. Jamais, non jamais, vous ne pourrez avoir une idée de ce qu'il a fait pour soutenir les droits du Saint-Siége contre les Orientaux, qui ont toujours cherché à secouer son joug. Ce cher et respectable confrère supporte avec une admirable résignation l'humiliation que lui ont procurée les plus noires calomnies. L'unique chose qui le peine, c'est de voir une infinité d'âmes qui ne peuvent trouver nulle part le repos de la conscience. Bien des gens viennent encore le consulter sur des cas très-embrouillés; mais

sa réponse ordinaire est celle-ci : *Je suis mort, et les morts ne parlent pas.*

« Depuis un temps immémorial les Syriens et les Grecs étaient libres de communier chez les missionnaires. Le patriarche syrien a aboli cette coutume il y a quelques mois, l'évêque grec a fait même des cas réservés exprès pour les missionnaires, afin de gêner leur ministère pour la confession, et il défend d'entendre la messe chez nous. Le but de toutes ces défenses est de rendre les missionnaires latins inutiles et de les obliger à partir, ce à quoi ils tendent depuis longtemps. « Si les missionnaires latins n'étaient pas à Alep, Monseigneur, disait dernièrement une femme à l'évêque grec, en serions-nous meilleurs? bientôt on ne pourrait plus nous distinguer des hérétiques et des schismatiques. » L'évêque ne répondit rien. »

La Sacrée Congrégation de la Propagande, d'après les représentations qui lui avaient été faites sur l'état de santé de M. Gaudez, avait consenti à le laisser mourir en paix à Alep. Mais le patriarche grec Mazloum n'était pas satisfait. Par de nouveaux faux rapports il provoqua à Rome la révocation de cette permission, et Mgr Villardel, délégué du Saint-Siége,

qui venait de succéder dans cette fonction à Mgr Auvergne, exigea absolument le départ de M. Gaudez. M. Poussou se transporta à Alep, en novembre 1839, afin de pourvoir aux moyens de faire exécuter cet ordre. Il trouva M. Gaudez parfaitement résigné, mais dans l'impossibilité de se mettre en route. Tout ce ce qu'il put obtenir du Délégué fut un délai jusqu'au printemps de 1840. Mais à Rome on ne cessait de presser son départ, et une lettre du cardinal préfet de la Propagande, adressée à M. Poussou en date du 13 mars 1840, le sommait d'exécuter au plus tôt les ordres donnés.

« En conséquence, écrit M. Poussou le 6 mai 1840, je préparai tout pour le départ. M. Gaudez paraissait fort résigné : il était alors dans un état de grande faiblesse, et avait en outre une hernie énorme, qui ne pouvait plus être retenue par aucun bandage. M. le consul, voyant cela, me dit qu'il voulait, avant de lui permettre de se mettre en route, s'assurer s'il n'y avait pas pour lui danger de mort. Il le fit visiter par trois médecins européens, et leur réponse fut qu'il y avait pour lui danger imminent; que la mauvaise litière qui devait le transporter produirait infailliblement des vomissements qui pouvaient être

suivis d'une prompte mort. Dès lors le voyage fut rompu; M. le consul dresse procès-verbal de la déclaration des médecins, et il va l'envoyer à Rome. S'en contentera-t-on? J'ai quelque lieu d'en douter. On me suscitera encore d'autres tracasseries; mais je souffrirai tout plutôt que d'être le bourreau d'un pauvre vieillard qui, après tout, ne doit plus être considéré par Rome comme missionnaire, puisqu'on lui en a interdit toutes les fonctions. »

Ce que M. Poussou avait prévu arriva : le procès-verbal des médecins fut adressé à la Sacrée Congrégation de la Propagande par l'ambassade de France, et voici la réponse qu'elle reçut, le 9 août 1840, du cardinal préfet de cette Congrégation :

« Persuadé que je suis de la sage pénétration et de la piété de Votre Excellence, je ne doute point que vous ne regardiez cette Sacrée Congrégation comme éloignée de toute mesure tant soit peu âpre et rigide. Vous avez une preuve éclatante du contraire dans ce qui regarde le même M. Gaudez. Il y a près de vingt ans que le Saint-Siége lui a ordonné, pour des raisons très-graves concernant l'exercice du saint ministère, de quitter Alep, et il y a vingt ans que, par toutes sortes

de moyens, par des réclamations mendiées de côté et d'autre, il esquive et élude les intentions et les ordres réitérés du Siége apostolique. Aujourd'hui, le préfet de la mission avait promis au Délégué apostolique, Mgr Villardel, que M. Gaudez allait partir bientôt pour quelque établissement peu éloigné de MM. les Lazaristes; mais il paraît qu'il a profité du voyage du Délégué en Chaldée pour rester à Alep, en se faisant fort des déclarations des médecins et de l'autorité du consul de France, sans tenir aucun compte des griefs qui sont à sa charge, et d'après lesquels on a prononcé contre lui et si inutilement tant de condamnations! Son insubordination actuelle, sans compter bien des points qui regardent le saint ministère, suffit pour le condamner; cependant, à cause du vif désir que j'ai d'accorder quelque chose à Votre Excellence, je consens à ce que M. Gaudez puisse rester à Alep jusqu'au retour du Délégué, aux ordres duquel il aura à obéir. »

Pendant cet intervalle, M. Poussou passa en Europe, et avant de retourner en Syrie, en 1841, il alla à Rome, où l'on avait jusque-là condamné les missionnaires sans avoir entendu leur défense. Le pape Grégoire XVI exprima à M. Poussou son

mécontentement contre M. Gaudez, en disant : « Ce Père Gaudez veut donc être plus fort que moi? » M. Poussou expliqua tout au Souverain Pontife, et, d'après ses explications, Sa Sainteté permit volontiers que M. Gaudez finît en paix ses jours à Alep. Le terme de la carrière laborieuse de ce vénérable vieillard ne tarda pas à arriver : trois ans après il expira, et voici comment M. Basset rend compte de ses derniers moments dans sa lettre du 3 mai 1844, à notre très-honoré Père :

« Le 24 avril dernier, notre cher confrère, M. Nicolas Gaudez, s'est endormi dans la paix du Seigneur, à sept heures et demie du matin, à l'âge de quatre-vingt-un ans, après en avoir passé cinquante-cinq dans la Congrégation et cinquante-trois dans la mission d'Alep. Mon très-honoré Père, je ne puis passer sous silence ce dont j'ai été témoin oculaire à l'occasion de la mort de ce très-cher confrère. Pendant les trois dernières semaines que je l'ai assisté nuit et jour, je ne saurais vous donner une idée des actes de vertu que je lui ai vu pratiquer; il me suffit de vous dire qu'il ne perdait pas de vue un seul instant la présence de Dieu. Le jour de Pâques, à cinq heures du matin, il satisfit au précepte

pascal dans sa chambre; mais il ne fut pas possible de le faire rester au lit pour recevoir la sainte Communion : il voulut absolument se lever, et demanda en grâce qu'on ne laissât entrer personne chez lui ce jour-là. Pendant l'octave de Pâques, m'étant aperçu qu'il baissait de jour en jour, je lui demandai s'il ne désirait pas recevoir le sacrement de l'extrême-onction; il me répondit qu'il n'était pas encore temps. Le 18 avril dans la matinée, je réitérai la même demande, et cette fois il me répondit affirmativement. Je fis alors appeler un Père de Terre-Sainte, n'ayant pas le cœur de lui administrer moi-même ce sacrement. Vous vous étonnerez peut-être de ce que je ne parle pas du saint Viatique; c'est qu'il ne pouvait alors le recevoir, à cause d'une toux qui l'oppressait beaucoup. Mais Dieu, toujours fidèle en ses promesses à ceux qui ont tâché de lui être fidèles, lui accorda la dernière grâce dont il avait besoin sur la terre. Le samedi 20 du même mois, dans la matinée, il se confessa. Notez bien qu'il n'avait pas voulu prendre une goutte de tisane depuis minuit. Il reçut donc le saint Viatique avec une connaissance pleine et entière, qui ne le quitta point jusqu'à sa mort, qui arriva quatre jours après, le 24 de ce mois.

« A peine cette nouvelle fut-elle connue du public, que notre maison fut assiégée par une foule immense. J'eus toutes les peines du monde à la contenir pour avoir le temps de revêtir le défunt des ornements sacerdotaux et de le placer sur un lit de parade. Il est impossible de vous dépeindre tous les témoignages de vénération dont on entoura les restes de ce cher confrère. Chacun, au lieu de prier pour le repos de son âme, venait baiser ses mains glacées par la mort, et tâchait d'emporter quelque morceau des linges qui avaient touché à son corps. Mais, lorsque je l'eus transporté à l'église, l'affluence devint bien plus grande encore, et, malgré toute la vigilance des hommes que j'avais placés pour faire la garde auprès de son cercueil, on a enlevé jusqu'au dernier morceau des habits dont il était couvert ; on a été jusqu'à offrir plus de cent piastres pour avoir la calotte qu'il avait sur la tête, ou bien un morceau de sa chasuble, ou quelques-uns de ses cheveux ; de sorte que, pour satisfaire la dévotion, je fus obligé, pendant la nuit, de couper ses cheveux et une partie de sa barbe. Cette nuit-là fut bien courte pour moi, car je la passai à côté de lui ; pensant que dans quelques heures je ne le posséderais plus, je n'avais pu me séparer

de lui. Interprétant les intentions de M. Leroy et livré à moi seul, je me déterminai à rendre le plus solennels possible les derniers honneurs dus justement à celui qui avait été le défenseur intrépide de la religion à Alep, pendant près de cinquante-quatre ans. Le lendemain, dès le matin, notre chapelle, le grand corridor attenant, l'escalier de la maison, le khan, et enfin la rue étaient encombrés par la foule.

« Les évêques catholiques avec leurs prêtres (au nombre d'environ soixante), presque tous formés à l'école de notre confrère, d'heureuse mémoire, s'empressèrent de venir payer à leur bienfaiteur universel le tribut de reconnaissance qu'ils lui avaient refusé pendant sa vie. Ils assistèrent tous à la messe solennelle célébrée par les Pères de Terre-Sainte, que j'avais invités à cet effet.

« Après l'absoute, le cortége se mit en marche; il était ouvert par seize janissaires envoyés par les consulats d'Alep. Le clergé, paré de ses plus beaux ornements et portant des cierges en main, était suivi par une quinzaine d'enfants de chœur; après ceux-ci venaient quatre jeunes gens des confréries établies dans notre maison, et disciples de celui que nous venions de perdre, revêtus d'ornements cléricaux

tout brillants d'or et d'argent, portant de grosses torches à plusieurs branches; quatre autres tenaient en main des encensoirs d'où s'exhalait le parfum de l'encens et de l'aloès. Enfin paraissait le cercueil, porté par seize *chatars* en costume. Les coins du poêle étaient tenus par quatre prêtres représentant les quatre nations catholiques d'Alep : c'est-à-dire syrienne, maronite, arménienne et grecque catholique. Plusieurs consuls ont bien voulu assister aux obsèques de celui qu'ils avaient hautement considéré pendant sa vie pour sa profonde science, sa charité constante et sa conduite toujours exemplaire.

« Le cimetière n'est éloigné de notre maison que d'un quart d'heure au plus; mais la marche dura près de deux heures, et pendant tout ce trajet on se trouvait au milieu d'une foule compacte de gens de toutes les religions. Un musulman ne put retenir cette exclamation : *Que Dieu lui soit miséricordieux comme à nous-mêmes;* paroles que les Turcs ne disent que pour eux seuls. Une foule de chrétiens de divers quartiers de la ville se disputaient l'honneur de porter le cercueil; un mahométan, n'ayant pu placer ses épaules sous le cercueil, présenta sa tête. C'était celui qui, entre plusieurs autres, il y a peu de

mois, conduisit sa fille dans notre chapelle, et peu de temps après que M. Gaudez lui eut prié sur la tête, assura qu'elle était guérie. Enfin je vous assure que le concours a dépassé six mille personnes, et que jamais on n'a vu ici un enterrement aussi pompeux, mais surtout aussi édifiant. Vous ne serez point étonné de ce que vous venez de lire, quand vous saurez que la réputation de M. Gaudez était colossale à Alep. L'évêque grec schismatique l'appelait le pape des catholiques d'Alep, et les arméniens hérétiques eux-mêmes confessent qu'il était pour la dévotion ce qu'est l'abondance en temps de famine.

« On vient de me parler de deux faits qui sembleraient tenir du prodige. Le premier est celui d'un homme paralysé de la langue et de tous ses membres, qui aurait été guéri après l'application d'un peu du coton avec lequel on avait essuyé le visage de notre confrère après sa mort. Le second fait est celui d'un jeune homme atteint depuis plusieurs mois d'une fièvre intermittente, qui aurait été guéri subitement par le même remède. Je n'ai tenu aucun compte de ces faits jusqu'à nouvel ordre. Ce qui est certain, c'est que depuis neuf jours la foule n'abandonne pas sa tombe; on emporte la terre qui la couvre, il y a même à

craindre qu'on n'aille jusqu'à l'ouvrir pour enlever les habits qui recouvrent ses restes précieux. »

Le même M. Basset, près d'une année plus tard, ajouta de nouveaux détails que nous citons pour donner une idée de la vénération que l'on conservait pour la mémoire de M. Gaudez. Le 17 mars 1845, il écrivait à notre très-honoré Père en ces termes :

« Le 3 mai de l'année dernière, je vous disais qu'une grande foule de monde se portait journellement sur la tombe de M. Gaudez et ne s'en séparait le plus souvent que bien avant dans la nuit. Là on croyait entendre encore de sa bouche, fermée par le froid glacial de la mort, ces excellentes leçons de morale et de dogme qui avaient produit tant de fruits dans les âmes pendant toute sa vie apostolique. L'affluence a continué depuis, et il n'a pas été rare de voir des pères de famille emporter dans leur maison une bonne quantité de la terre qui couvre les dépouilles mortelles de ce cher et vénérable confrère. On en délayait un peu dans un verre d'eau, que l'on faisait boire à des personnes atteintes de maladies souvent invétérées, et bien des fois on a été dans la persuasion que ce verre d'eau les avait guéries. C'est

du moins ce que j'ai entendu de la bouche de plusieurs catholiques. Les choses en étaient là, lorsque, en décembre dernier, j'allai visiter la tombe pour la seconde fois; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je m'aperçus que le cercueil était presque à découvert dans plusieurs endroits. Alors je me décidai à faire construire un petit tombeau, contrairement à l'usage de notre Congrégation; j'en écrivis à M. Leroy et je mis la main à l'œuvre. Lorsqu'on commençait à travailler, un soir, après que les ouvriers se furent tous retirés à l'exception du maître, par un froid très-vif, j'eus une tentation et j'y succombai : je violai la demeure où reposait notre cher confrère depuis sept mois. Après avoir enlevé seulement quelques paniers de terre, j'aperçus le cercueil. Je ne pus m'en tenir là, je voulus voir encore une fois celui qui m'avait laissé orphelin depuis des siècles, à ce qu'il me semblait. Je fis enlever une planche du couvercle, et ici je me trouvai comme hors de moi-même; je ne sentis pas la moindre mauvaise odeur, les yeux du défunt seulement étaient tant soit peu enfoncés. Je ne crois pas avoir jamais eu d'instants plus beaux que ceux-là. Aussitôt je fis refermer le cercueil et combler la fosse, crainte de manquer de res-

pect envers celui qui m'avait servi de père pendant près de six ans. Pour empêcher qu'on n'enlevât encore la terre, j'ai fait faire un petit mausolée. »

Tant que M. Gaudez avait vécu, les nombreux ennemis qu'il avait dans Alep, parmi les hérétiques et les mauvais catholiques, n'avaient pas osé manifester toute la haine qu'ils lui portaient dans le cœur. Ils s'étaient contentés de quelques accusations vagues et générales ; s'ils avaient formulé clairement leurs calomnieuses accusations, elles auraient été trop faciles à réfuter, et il ne leur en serait revenu que de la confusion. Mais après que ce respectable missionnaire eut fermé les yeux, ses ennemis, n'ayant plus la même crainte, ne gardèrent plus aucune retenue. L'un d'eux, le prêtre Paul Hatem, grec-uni, connu depuis longtemps par son opposition à M. Gaudez, quoiqu'il lui fût redevable de tout, même de la prêtrise, s'empressa de publier dans un libelle infâme les prétendues erreurs de M. Gaudez, le représentant comme chef d'une secte de fausses dévotes, qui, sous l'ombre d'une perfection imaginaire, se livraient aux plus grands crimes. La plume se refuse à reproduire les horreurs contenues dans ce livre ;

pour s'en faire une idée, il suffit de savoir que tous les enseignements de la vie spirituelle et de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, y sont représentés dans un sens tout charnel et donnés comme formant le corps de doctrine de la nouvelle secte des Nicolaïtes, du nom de M. Nicolas Gaudez. Ce livre, composé de quarante et quelques chapitres, attaquait non-seulement M. Gaudez, mais encore M. Dallard, son vénérable prédécesseur, et tous les missionnaires qui avaient passé par Alep. On le fit circuler secrètement dans la ville par des affidés et il causa un très-grand mal à la religion. Ce qui est à remarquer, c'est que ce livre circulait au vu et au su de l'évêque grec d'Alep et du patriarche Mazloum, tous deux supérieurs immédiats de l'auteur du livre et de ses principaux propagateurs.

En 1846, un exemplaire en ayant été envoyé à M. Poussou, alors assistant de la Congrégation, celui-ci en fit un extrait qu'il présenta à la Sacrée Congrégation de la Propagande, lui montrant comment on se prévalait des sentences portées contre M. Gaudez pour jeter le discrédit sur les missionnaires, les empêcher de faire le bien et enfin les éloigner d'Alep à tout jamais. Par suite de ce rapport, la Sacrée Congrégation de la Pro-

pagande ordonna à Mgr Villardel, délégué du Saint-Siége et vicaire apostolique d'Alep, de faire une enquête officielle et de se prononcer clairement.

Cette enquête finie, Mgr Villardel, dans sa lettre à l'évêque grec Démétrius en 1847, déclara nettement que la Sacrée Congrégation n'avait jamais prétendu ni juger, ni condamner, ni punir M. Gaudez comme coupable des faits qu'on lui imputait ; mais que si elle l'avait suspendu de l'exercice du saint ministère, ce n'avait été seulement que pour fermer la bouche à ses détracteurs, qui troublaient sans cesse la ville d'Alep par leurs récriminations et qui fatiguaient la Sacrée Congrégation par leurs accusations continuelles et importunes.

Cette déclaration n'apaisa pas une animosité si profondément enracinée. Les Grecs d'Alep continuèrent leurs vexations contre les missionnaires, et, à partir de 1851, notre très-honoré Père refusa d'envoyer aucun sujet dans cette maison. Le patriarche Mazloum était enfin arrivé au but de ses machinations ; mais, après avoir fait partir les missionnaires, il fut à son tour chassé par sa nation et vint finir sa vie misérablement à Alexandrie en 1860. Par suite de cet événement, les

missionnaires ont pu rentrer à Alep, et, au mois de septembre 1861, MM. Amaya et Pinna sont allés reprendre possession de cette maison abandonnée depuis dix ans et sanctifiée par les travaux et les souffrances de M. Gaudez.

NOTICE

SUR

M. CLÉMENT BORDE

Prêtre, décédé à Beyrouth, le 6 août 1854.

Si les grands travaux de l'apostolat, soutenus avec patience et ferveur, sont un précieux mérite devant Dieu, une existence consacrée dans le silence à des œuvres en apparence petites et obscures n'est pas moins agréable à ses yeux, quand surtout elle est animée de cette charité ardente qui transforme en or pur les moindres actions. Telle fut la vie de M. Borde : pendant treize ans qu'il passa en Orient, sa principale fonction fut de faire la classe à de petits enfants ; fonction qui aurait pu sembler s'éloigner de la vocation du missionnaire, mais qui, à ses yeux, n'était que le moyen d'exercer une mission d'autant plus précieuse devant Dieu qu'elle était plus cachée aux yeux des hommes.

M. Clément Borde, né dans le diocèse de Bayonne le 19 septembre 1816, entra dans la Congrégation, étant déjà diacre, le 19 octobre 1840. Le temps de son séminaire et de ses études fit bien présager que dans la suite tout ce qu'il ferait serait béni du Ciel. L'importance qu'il attacha à toutes les petites choses, dans le but de mortifier sa volonté et d'offrir à Dieu le sacrifice de lui-même à chaque instant de la journée par la pratique de l'obéissance, fut une pierre fondamentale qui demeura inébranlable et soutint un édifice semblable à celui dont parle S. Paul, que le feu du jugement de Dieu ne peut consumer, car il n'est composé que d'or pur. Employer tous les moments de sa vie pour obéir à l'esprit de Dieu parlant par les règles et par ses supérieurs, tel était, aux yeux de M. Borde, le plus grand bonheur auquel il pût aspirer.

Après s'être exercé, pendant l'année qu'il passa à la maison mère, à cette vie cachée et unie à Dieu, il reçut la prêtrise et fut envoyé en Orient. Il avait exprimé la disposition que Dieu lui donnait pour aller dans les pays étrangers, si les supérieurs le jugeaient digne de cette faveur; mais il était loin d'être conduit en cela par le désir d'y faire quelque chose d'éclatant. Il savait

qu'en quelque lieu de la terre qu'il fût, il avait le même renoncement, la même humilité à pratiquer; et le motif qui le détermina à témoigner son désir de travailler dans les missions étrangères, fut celui de plaire à Dieu par un détachement plus pénible, et d'arracher son cœur à tous les liens qui pour raient l'empêcher d'être à Dieu sans réserve.

La Syrie, à cette époque, était en proie au fléau de la guerre et à la plus affligeante désolation : néanmoins, les supérieurs ne doutèrent pas du courage de M. Borde pour se dévouer en cette occasion, et, au mois d'octobre 1841, il fut envoyé à Antoura, en compagnie d'un frère coadjuteur. Arrivé à Marseille, il s'empressa de donner de ses nouvelles à M. Étienne, alors procureur général; sa lettre nous fera connaître les sentiments qui animaient déjà cette belle âme :

« Dès que je vous eus quitté à Paris, une peine saisit mon cœur : c'est de ne vous avoir presque pas remercié de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. A me voir et à m'entendre, on eût dit que vous me deviez tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez eu la bonté de me donner tant de lettres de recommandation, et je n'en ai pas fait plus de cas que si elles eussent renfermé

des affaires étrangères à mon voyage; je vous en demande bien pardon : ce n'est là qu'un petit échantillon de la conduite que je tiens à l'égard de Dieu. Si j'ai de l'ingratitude pour les hommes qui me prodiguent leurs bienfaits, j'en ai encore bien plus pour Dieu : telle est la misère de mon âme. Ce qui est peut-être encore pis, c'est que je ne pus revenir de la tristesse dans laquelle me jeta cette faute qu'à l'entrée de la nuit; c'est alors que, me retournant sur ce misérable cœur et le voyant si aveugle et si grossier, je résolus de lui faire faire par force ce qu'il ne voulait pas faire de son gré. La meilleure manière de vous témoigner ma reconnaissance, c'est sans doute de travailler avec zèle au salut des âmes que l'on a daigné me confier. Je renouvelai cette résolution, et dès ce moment mon âme se sentit soulagée.

« Vous désirez sans doute avoir quelques nouvelles de notre voyage. Je n'ai pas l'habitude d'en faire; il est à craindre qu'avec mon pauvre esprit je ne compromette la petite compagnie de S. Vincent. Cependant je vois que vous m'avez muni de tout ce qui m'est nécessaire, et j'ai grande confiance en Dieu; avec cela, je ne vois rien qui puisse mettre obstacle à un heureux trajet. »

Il arriva en Syrie au mois de novembre, et, après être resté quelque temps à Antoura et à Tripoli pour s'y adonner à l'étude de la langue arabe, il fut envoyé à Damas en 1843. Ce fut là qu'il commença cette belle carrière de l'éducation des petits enfants. La mission de Damas était rétablie, et les secours spirituels étaient suffisamment administrés aux chrétiens de cette ville. M. Poussou avait autrefois établi une école pour les enfants; il y avait consacré lui-même ses soins et ses labeurs : il fallait quelqu'un qui pût continuer dignement son œuvre, et former ces enfants de bonne heure dans la connaissance des vérités et des maximes de la religion. M. Borde fut destiné à ce travail, qui avait pris de grandes proportions et devenait pour ainsi dire nouveau, à cause de son développement.

On peut facilement se figurer les difficultés que présentait l'organisation de cette école avec un grand nombre d'enfants jusqu'alors étrangers à une discipline quelconque; puis il fallait, de la part du maître, se dévouer à passer, non pas une heure ou deux au milieu des enfants, mais y rester la journée presque entière, s'efforçant de gagner leurs cœurs pour leur faire goûter l'enseignement et les affectionner à la piété : il y

réussit parfaitement. Bien éloigné de l'emploi d'une rigueur magistrale, il comprenait que le seul moyen de conduire et de gagner les âmes est celui dont se sert le Saint-Esprit lui-même dans la conduite du monde : *Lui qui, étant le dominateur de la puissance, juge néanmoins avec calme et dispose de nous avec une grande révérence*, ainsi qu'il est dit au Livre de la Sagesse (XII, 18). Il savait que le zèle, quelque ardent qu'il soit, doit être patient, suave dans ses moyens et persévérant dans sa fin.

Aussi, bien persuadé qu'il ne pouvait trouver cette sublime science dans les règles de la prudence humaine, il allait souvent, malgré ses occupations, se prosterner aux pieds du Saint-Sacrement, et là il suppliait la Sagesse éternelle de lui donner participation aux lumières divines par lesquelles elle gouverne les esprits et les cœurs. « Qui donc, Seigneur, disait-il alors, connaîtra vos pensées, si vous-même ne donnez la sagesse et n'envoyez votre Esprit-Saint du haut des cieux ? c'est par lui seulement que peuvent se corriger les défauts, et que les hommes peuvent apprendre ce qui vous plaît : car c'est votre sagesse qui guéri les plaies de tous ceux qui vous ont été agréables depuis le commencement du

monde (*Sap.* IX, 17). Envoyez donc cette sagesse, afin qu'elle m'aide à construire le temple que vous voulez que j'édifie dans le cœur de ces enfants ; c'est elle encore qui ouvre la bouche des muets, et forme à parler la langue de ceux qui viennent de naître (*Sap.* x, 21). »

Dieu lui donna cette sagesse qu'il demandait, et le doua d'un talent particulier pour manier l'esprit de ses petits élèves, de sorte qu'il leur faisait faire des progrès rapides dans la science comme dans la vertu ; aussi les enfants le chérissaient-ils comme un père, et lui donnaient-ils des preuves de leur affection en suivant ponctuellement ses avis et en s'étudiant à ne rien faire qui pût le moins du monde lui causer de la peine.

Mais il ne cherchait pas à se complaire dans cette affection : son seul but était de conquérir les enfants à la vertu. Ceux-ci, dont l'esprit neuf et pénétrant sait bien discerner, jusque dans les moindres démarches du maître, ce qui provient de l'intérêt qu'on leur porte ou des saillies de l'amour-propre, voyaient que dans M. Borde tout tendait à leur bien : sa patience, son affabilité, les petits raisonnements charitables dont il accompagnait ses réprimandes, tout leur faisait

apercevoir en leur maître un reflet de la bonté de Dieu et de la tendresse de Notre-Seigneur pour les petits enfants.

Nous pouvons juger de ses travaux et de ses succès par cet extrait d'une lettre de M. Guillot, son supérieur, datée du 1er août 1844 : « L'école française va très-bien ; les enfants font beaucoup de progrès. Comme l'endroit où nous la faisions l'année dernière ne pouvait contenir que quinze élèves, il a fallu chercher un autre local. M. Borde désire beaucoup la voir s'agrandir, parce que, dit-il, il y a beaucoup de bien à faire par ce moyen. Il est certain que si nous avions un local, cette école compterait soixante-dix élèves ; mais il faudrait un aide à M. Borde : sa santé me donne des inquiétudes. Depuis qu'il est arrivé à Damas, il a toujours eu quelque chose à souffrir ; il prétend que ce n'est qu'une suite du voyage pénible d'Antoura à Damas. J'ai beau le prier de se ménager, il me répond toujours : « Il faut faire son devoir. »

Telle fut sa devise pendant tout le temps de sa vie, et il se fit véritablement le martyr de son devoir ; aussi les enfants étaient-ils pleins de vénération pour lui, en même temps qu'ils l'aimaient comme un père. De son côté, il n'avait qu'à se

louer de leur conduite et de la manière dont ils répondaient à ses efforts.

Mais Dieu lui réservait une occasion plus remarquable de juger de la reconnaissance de ses chers enfants. Au bout de quatre ans, ses supérieurs le destinèrent à la maison d'Antoura. Comme son cœur n'était attaché qu'à Dieu seul, il ne lui fut pas difficile de faire son sacrifice; mais les enfants de son école ne pouvaient se décider à quitter leur cher maître. Ce ne fut pas assez pour eux de lui faire des adieux au milieu des larmes et des sanglots : quand ils le virent quitter la maison, ils voulurent le suivre; il avait beau les inviter à retourner sur leurs pas, les remerciant, les suppliant de ne pas pousser si loin leurs marques d'attachement, ils le suivaient, et le suivaient toujours, sans pouvoir s'arracher d'auprès de lui; et ils l'accompagnèrent ainsi jusqu'à trois heures de marche de la ville de Damas. Alors, vaincus par la fatigue et le besoin de nourriture, ils durent s'arrêter; alors seulement ils se décidèrent, les larmes aux yeux, à se séparer de leur cher maître et à le laisser disparaître derrière les montagnes du Liban.

Ils ne devaient plus le revoir; mais son souvenir ne s'effaça jamais de leur esprit, et lorsqu'en

1854 ils apprirent sa mort, ce fut un deuil général pour eux et ils voulurent encore lui donner un témoignage de reconnaissance. Déjà la plupart d'entre eux ne fréquentaient plus l'école, mais ils s'entendirent ensemble pour se réunir chez le supérieur de la mission et lui exprimer leur douleur en ces termes : « Monsieur le supérieur, l'occasion qui nous réunit ici est bien triste. Oui, c'est avec un cœur navré de douleur que nous vous exprimons nos sentiments de condoléance pour la grande perte que vous venez de faire de votre très-cher confrère et notre bien-aimé professeur M. Borde. Comme le soleil bienfaisant, il s'est hélas ! éclipsé dans sa course en nous laissant dans une noire tristesse. Après qu'il eut passé sa vie dans l'éducation de la jeunesse et embaumé la terre des parfums de sa sainteté, le Seigneur l'a rappelé pour le couronner avec les bienheureux et le faire jouir du repos éternel, en le dédommageant du repos temporel dont il s'est si souvent privé pour notre éducation. C'est donc dans le ciel qu'il nous donne un rendez-vous. Là nous ne serons plus en danger de nous séparer. C'est un espoir qui doit vous consoler et nous aussi, M. le Supérieur, ainsi que vos chers confrères. En signe de notre sincère attachement

pour lui et de notre profonde reconnaissance, daignez recevoir la modique somme de deux cents piastres (40 fr.) pour honoraires d'un service que vous voudrez bien faire célébrer pour le repos de l'âme de notre affectionné M. Borde, et cela comme une faible compensation des fatigues qu'il s'est gratuitement données pour notre éducation. Veuillez, M. le supérieur, nous indiquer le jour que vous trouverez convenable pour cet effet, afin que nous puissions y assister. »

M. Borde fut à Antoura ce qu'il avait été à Damas; chargé là aussi d'y faire la classe aux enfants, il ne ménagea pour eux ni son temps ni ses peines. Toujours soutenu par la prière, il trouvait des forces non-seulement pour suffire à ses longues heures de classe, mais encore pour entendre les confessions de bien des personnes d'Antoura ou de Reifoun, attirées par l'odeur de sa vertu, ainsi que celles des gens de la maison qui n'entendaient que l'arabe. « Je n'ai eu le bonheur de vivre avec ce digne missionnaire que sept ou huit mois, dit un de ses confrères ; mais pendant le peu de temps que je l'ai connu, j'ai pu remarquer en lui de bien grandes vertus, qui perçaient malgré lui le voile d'humilité dont il les recouvrait.

« Ses nombreuses occupations n'étaient jamais pour lui un prétexte de se dispenser de l'accomplissement de nos saintes règles. Tout en lui respirait la simplicité, la franchise, et sa manière d'agir droite et naïve lui gagnait tous les cœurs. L'affection dont il jouissait de la part des élèves était loin de lui enfler le cœur, ou de lui donner quelque prétention dans sa manière d'agir ; il fuyait toutes les occasions qui auraient pu le faire paraître et lui attirer de la réputation.

« Toujours défiant de ses propres forces, malgré les dons qu'il avait reçus de Dieu, il ne s'avançait jamais de lui-même pour remplir quelque poste. Il préférait paraître en cela manquer de zèle plutôt que de prévenir les ordres de la Providence. Mais aussi, dès qu'elle s'exprimait par la moindre marque du désir de ses supérieurs, il était aussitôt prêt à entreprendre tout ce qu'on lui confiait; aussi faisait-il à lui seul l'ouvrage de deux ou trois. Pendant tant de temps qu'il exerça des fonctions obscures, jamais il ne lui vint en pensée de désirer une position un peu plus éclatante que celle de professeur de français dans un collége caché des montagnes du Liban. Content d'être à Dieu de tout son cœur, bien que très-entendu en tout ce qui concernait la con-

duite des enfants, il ne s'ingérait jamais dans les affaires dont il n'était pas chargé. Sa vie était constamment cachée en Dieu avec Jésus-Christ, et les obligations de sa charge ou l'exercice de la charité pouvaient seules le faire sortir de sa retraite et de l'obscurité dans laquelle il aimait à s'ensevelir.

« Mais cet amour du recueillement et de la solitude était loin de le rendre mélancolique ou sombrement taciturne. Avec ses confrères et nos frères coadjuteurs, ses paroles respiraient la suavité, et jamais on ne le vit se livrer à ces altercations qui, vu la faiblesse de la nature, s'élèvent quelquefois entre les personnes les plus vertueuses. Ce n'est pas seulement envers les membres de la Congrégation qu'il en usait de la sorte, mais avec tout le monde. En le voyant agir avec les élèves, on eût dit un tendre père entouré d'enfants dont il fait la joie et les délices. Comme l'apôtre S. Paul, il savait se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. On le voyait se mêler à leurs jeux, reprendre paternellement ceux qui s'écartaient de leur devoir, encourager les uns, consoler les autres, enfin les porter tous à avancer dans la piété et dans la ferveur.

« Si la charité lui faisait ainsi exercer les

œuvres de miséricorde spirituelle, il n'était pas moins vigilant à s'enrichir des trésors de la miséricorde corporelle. La divine Providence lui ayant donné quelques revenus, il ne s'en regardait que comme l'économe et le dispensateur. Il n'avait aucun désir à satisfaire que celui de répandre dans le sein des pauvres tout ce dont il pouvait disposer, et il ne se réservait rien pour lui-même. Et si, pendant sa vie, il parvint à dérober aux yeux de ses confrères cette multitude de bonnes œuvres, elles se dévoilèrent à sa mort : car alors on entendit tous les pauvres et les nécessiteux de la contrée s'écrier, d'une même voix, qu'ils avaient perdu en lui leur providence visible.

« Le zèle qu'il avait pour sa propre perfection ne lui avait fait ménager aucun des moyens qui étaient en son pouvoir pour y parvenir. Le zèle qu'il avait aussi pour le salut des âmes et pour tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu, lui avait fait rechercher toutes les plus petites occasions pour parvenir à ce but. C'est dans cette vue qu'il s'adonna d'une manière particulière au chant ecclésiastique, et le faisait apprendre avec soin aux élèves, afin que les offices fussent dignes de la majesté de Dieu et portassent tous les cœurs à la piété. »

Il avait autrefois témoigné le désir d'aller en Chine. Au mois de mars 1851, M. Poussou, assistant de la Congrégation, allait accomplir une mission dans ces contrées lointaines et arrivait en Égypte, devant prendre avec lui un missionnaire d'Orient pour le conduire en Chine. Il paraît que l'on avait pensé à M. Borde pour cette destination, mais on crut que, se rendant si utile à Antoura, il aurait peut-être changé de disposition à l'égard de la mission de Chine, et l'on donna cette destination à un autre. M. Borde exprima alors ses sentiments d'obéissance dans la lettre suivante, qu'il adressa à M. le Supérieur général.

« J'apprends par une lettre de M. Poussou que vous avez songé à m'offrir d'accompagner en Chine votre honorable Assistant, et il ajoute que vous n'avez pas osé me le proposer de crainte que je ne vous fisse quelque observation. Je vois dans cette conduite une étincelle de cette charité tendre et prudente qui embrase votre cœur, et que j'ai toujours admirée en vous. Plaise à Dieu que je ne me borne pas à une contemplation stérile des vertus des autres, sans m'efforcer de les imiter !... Puisque vous avez pensé à m'envoyer en Chine, et que M. Poussou semble aussi désirer

que je l'accompagne, daignez m'intimer vos ordres. Je m'estimerai heureux de vous prouver ma docilité, étant convaincu que ce que vous ordonnez sera ce qu'il peut y avoir de plus avantageux à mon salut et à la gloire de Dieu. »

Pour connaître le sacrifice que M. Borde était disposé à faire, il faut se rappeler l'affection dont il était l'objet de la part des élèves d'Antoura. Mais rien ne l'aurait arrêté pour obéir à Dieu. M. le Supérieur général, voyant ses édifiantes dispositions, lui répondit pour le consoler et l'engager à s'entendre avec M. Poussou au sujet de son départ pour la Chine, au cas qu'il en fût encore temps. Mais lorsque cette réponse arriva, M. Poussou, pressé de partir, avait pris d'autres mesures.

Dieu se contenta de la bonne volonté de M. Borde, et ne tarda pas à lui donner la récompense qu'il avait acquise par ses travaux cachés et obscurs aux yeux des hommes. Il vécut encore trois ans, toujours occupé avec le même zèle du salut et de l'instruction de ses élèves, et en 1854, après treize ans de séjour en Orient et n'étant encore âgé que de trente-huit ans, il fut trouvé mûr pour le ciel.

Écoutons les détails que nous donne sur sa

précieuse mort le supérieur d'Antoura, en annonçant cette triste nouvelle à M. le Supérieur général, dans sa lettre du 11 août 1854.

« C'est croix sur croix que le bon Dieu m'envoie : mais quelle est lourde, cette dernière ! Votre cœur de père et du père le plus tendre et le plus affectionné en sentira le poids. Vous avez un enfant de moins sur la terre !... M. Borde est mort à Beyrouth, où je l'avais envoyé, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, pour qu'il se remît de ce que je ne croyais être qu'une indisposition. Le premier médecin de Beyrouth, que j'avais fait appeler dès le commencement de l'indisposition de notre cher défunt, n'a rien compris à sa maladie. Ce n'a été pendant quarante jours environ qu'une extrême faiblesse, que dégoût pour toute espèce de nourriture. Huit iours avant sa mort, comme le malade paraissait reprendre l'appétit, le médecin lui conseillait de nous rejoindre à Reyfoun, espérant que l'air de la montagne et le repos achèveraient de le remettre. C'était bien là le désir de notre cher M. Borde, qui disait lui-même : « Ces pauvres confrères d'Antoura sont si surchargés ! » Le bon Dieu en a disposé autrement : le 6 août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, ce cher

confrère est allé recevoir la récompense de ses travaux apostoliques. A la nouvelle du danger de sa mort, je me suis empressé de descendre de Reyfoun à Beyrouth, et j'ai eu la douleur de recevoir son dernier soupir; il n'a eu que 25 minutes d'agonie.

« Je ne vous parlerai pas de la pompe des obsèques, parce que je sais que la piété et l'humilité du successeur de S. Vincent ne le demandent pas de moi. Ce qui vous intéresse, c'est de savoir comment notre cher défunt s'est préparé à paraître devant Dieu et devant S. Vincent. Monsieur et très-honoré Père, j'ai la consolation de vous dire que, depuis deux ans que je l'ai eu pour collaborateur, j'ai remarqué en celui dont nous pleurons la perte des efforts constants pour acquérir la perfection de notre saint état. Ses progrès dans la vertu ont été si sensibles, que je n'ai pu m'empêcher plusieurs fois de m'en entretenir avec les autres confrères. Il a été de la plus grande exactitude au lever du matin, malgré quelquefois la fatigue excessive de la veille. Je signale ce point, parce que notre Bienheureux Père, dans une de ses lettres, nous le fait envisager comme très-important, pour les raisons qu'il donne et que vous connaissez. Il n'a pas été

moins exact à s'approcher tous les huit jours du saint tribunal de la pénitence. Quoique nos saintes règles ne nous imposent pas l'obligation de visiter tous les jours l'auguste sacrement de nos autels et de réciter le chapelet, je ne pourrais pas dire que notre cher confrère ait une seule fois omis une de ces deux pieuses pratiques ; je m'en suis trouvé quelquefois extrêmement attendri et édifié.

« A peine s'est-il senti atteint de la maladie qui nous l'a enlevé, qu'il est venu me prier d'entendre sa confession. Ayant un secret pressentiment de sa mort prochaine, notre pieux confrère s'est confessé comme si ce dût être pour la dernière fois de sa vie. Quant à moi, j'étais loin de penser que je dusse sitôt le perdre; son état n'inspirait de crainte à personne : je crois que ce jour-là même, ou la veille, il avait encore fait la classe. Et voilà que ce que je traitais de crainte vaine est une bien cruelle réalité. Ah! que j'ai besoin de résignation! Je vous prie, Monsieur et très-honoré Père, de m'obtenir du bon Dieu la grâce de profiter des exemples de vertu que m'a donnés notre cher défunt.

« Nous étions surchargés lorsque nous avions le bonheur de posséder M. Borde, qu'on pouvait

appeler la colonne du collége. Quel pensez-vous que soit le besoin que nous avons de secours! »

La perte qui avait tellement affligé le supérieur, plongea dans le deuil toute notre maison d'Antoura, et l'on vit se renouveler une scène plus attendrissante encore que le départ de Damas.

Le dimanche 6 août, vers trois heures de l'après-midi, un exprès envoyé de Beyrouth arriva à Reyfoun, où le collége se trouvait transféré pendant les grandes chaleurs de l'été. Un des missionnaires de la maison entra alors dans la salle d'étude où les élèves se trouvaient réunis, et leur annonça la triste nouvelle qu'il venait de recevoir. Aux premiers mots qu'il prononça d'une voix altérée par la douleur, des sanglots s'échappèrent de toutes les poitrines, et l'on eût dit que chacun des élèves avait perdu son père. Après l'annonce de cette mort si regrettable, on se rendit à la chapelle : car c'était l'heure où l'on devait assister aux complies et à la bénédiction du très-saint Sacrement; mais les pleurs et les sanglots des enfants éclatèrent de nouveau, à tel point que l'on pouvait à peine distinguer le chant de l'office. Les larmes de ces enfants furent sans doute un témoignage éclatant que leurs anges

voulurent rendre ici-bas à la vertu de celui qui avait si bien imité leurs fonctions sur la terre, et observé ces paroles de l'Évangile : *Prenez garde de mépriser aucun de ces petits qui sont à moi : car leurs anges voient la face de mon Père qui est dans les cieux.*

NOTICE

SUR

M. PIERRE-MARIE GUILLOT

Prêtre, décédé à Beyrouth (Syrie), le 16 octobre 1860.

Parmi les pertes regrettables que la mission de Syrie a essuyées durant l'année 1860, année de désolation et de désastres, celle qu'elle a éprouvée par la mort de M. Guillot n'est pas la moindre. Depuis vingt-deux ans qu'il l'édifiait par ses vertus, il en était devenu un des principaux soutiens par son activité, sa rare prudence et la profonde connaissance qu'il avait acquise des mœurs et des coutumes des Orientaux.

La mort l'a enlevé dans l'exercice même de la charité. Il méritait une si belle mort : car jamais on ne vit un missionnaire plus zélé et plus charitable que lui. Il n'est pas une personne qui, l'ayant connu durant tout le cours de sa carrière apostolique, ne lui rende ce glorieux témoignage, qu'on le trouvait toujours prêt à faire toute sorte de sacrifices pour le salut des âmes et le soulagement des malheureux. C'est en donnant ses soins

spirituels aux pauvres soldats malades de l'armée française d'occupation en Syrie, à l'hôpital de Beyrouth, qu'il fut atteint du mal contagieux qui l'enleva en peu de jours. Il était presque seul à rendre ce devoir de charité à quatre ou cinq cents malades : car le peu de missionnaires qui restaient, après tant de désastres, étaient ou malades ou occupés à d'autres fonctions. Son assiduité auprès des pauvres malades frappés du typhus ne lui donnait presque point de repos de nuit comme de jour. Il semblait en quelque sorte se multiplier, ne voulant pas laisser un seul des nombreux infirmes dont l'hôpital était rempli, sans lui apporter abondamment les consolations de la religion, non pas une fois mais plusieurs fois le jour. Enfin on ne pouvait retirer ce bon missionnaire du chevet de ses chers malades ; les ménagements et les précautions qu'on lui conseillait lui paraissaient chose vaine et en quelque sorte injurieuse à un ministre de Jésus-Christ, surtout quand il n'a d'autre moyen que son dévouement pour sauver les âmes dans l'extrême péril où elles se trouvent. C'est ainsi qu'à l'exemple de son divin Maître, il sacrifia sa vie pour le salut de ses frères (1).

(1) V. *Annales de la Congrégation*, t. XXVI, p. 536.

M. Pierre Guillot naquit à Montbrison en 1808, et entra dans la Congrégation en 1836, après avoir fait trois ans de théologie dans son diocèse et avoir reçu le diaconat. Il fut ordonné prêtre à Paris, à l'ordination de la Trinité en 1838, et envoyé à la mission de Syrie, le 19 juillet de la même année.

Durant tout le temps de son séminaire interne, M. Guillot, qui n'avait dans sa personne rien qui le distinguât sous le rapport des qualités extérieures, ne se fit remarquer que par son aimable simplicité jointe à un grand esprit d'ordre et d'arrangement, qui engagea M. le directeur à lui conférer l'office de soin de propreté, office qu'il exerça admirablement, à la grande satisfaction de tout le monde. Il était si attentif sur lui-même et si fidèle observateur de la règle, que durant tout son séminaire il ne mérita d'autre avertissement, d'autre reproche que celui de se laisser trop impressionner par l'idée de ne pas bien exprimer sa pensée et de ne pas achever des phrases qu'il avait bien commencées, défaut qui tenait d'un tempérament excessivement nerveux et sensible, qui lui contractait l'organe de la parole et même légèrement les traits de la figure.

C'est à raison de ce tempérament qu'il eut toute sa vie à faire sur lui-même les plus violents efforts pour pouvoir exprimer nettement sa pensée. L'épreuve fut grande, surtout dans les commencements de sa vocation. Son directeur seul connaissait les belles qualités de son âme et les ressources de son intelligence. Malgré son témoignage, quand arriva l'examen pour la prêtrise, et qu'il fallut se déterminer pour l'admettre ou le refuser, les examinateurs crurent trouver des raisons sérieuses de non-admission, ce qui causa une grande tristesse à l'humble candidat. Cependant, après des considérations faites sur l'ensemble de ses qualités jointes au témoignage satisfaisant que rendait de lui M. le directeur, ils crurent pouvoir l'admettre. Dès lors il prit la résolution de se former sur le modèle de celui dont il était le ministre, et il sera intéressant de lire l'abrégé qu'il fit pour son usage des actes de vertus du Sauveur : « Ma devise doit être : Le prêtre est un autre Jésus-Christ. Or, la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une suite continuelle de mortifications, de peines, de travaux pour la gloire de son Père. Jamais il n'a cherché sa propre gloire, mais toujours celle de son Père. Il n'a eu d'autre joie que celle d'accomplir la vo-

lonté de son Père. Le salut des âmes fut son occupation continuelle, et son zèle en ce point fut tel qu'il ne prenait même pas le temps de donner la nourriture à son corps, comme on le voit dans l'entretien avec la Samaritaine et dans une foule d'autres occasions. Il souffrit que ses proches l'estimassent comme un fou, quoiqu'il fût la Sagesse infinie. Il passa pour le fils d'un artisan, bien qu'il fût le Fils du Très-Haut. Si on le félicitait sur l'excellence de sa doctrine, il répondait qu'elle n'était pas de lui, mais de son Père. Si l'on proclamait heureuses les entrailles qui l'avaient porté, il répondait : Heureux celui qui écoute la parole de Dieu et la met en pratique. Avec quelle bonté supporta-t-il la grossièreté de ses disciples et réprima-t-il le zèle trop humain qu'ils montraient! Si sa douceur a quelquefois fait place à une sainte colère, ce n'a été que pour la gloire de Dieu, lorsqu'il a fallu chasser les vendeurs du temple. Vois, ô mon âme, avec quelle bienveillance il reçoit les pécheurs, les publicains, les enfants, avec quelle douceur il pardonne à la femme adultère. Le malheur de l'ingrate Jérusalem lui fait verser des larmes. Il se contente de montrer la vérité aux Pharisiens qui le calomnient et attribuent à Satan les œuvres de Dieu.

Si l'on interrompt son sommeil, il ne se plaint point, mais il fait ce qu'on lui demande. Enfin, il meurt en priant pour ses bourreaux. Tel est le prêtre par excellence : voilà mon modèle ; puisque je suis prêtre, il faut que je marche sur ses traces. Imitez ce que vous accomplissez, nous a-t-on dit à l'ordination : *Imitamini quod tractatis*. Ainsi il faut n'avoir plus de volonté propre, plus d'amour pour les biens de ce monde : la seule chose qui doit me toucher, c'est la gloire de Dieu. » M. Guillot fut si fidèle à ces résolutions que la suite de sa vie montra une copie frappante du tableau que l'on vient de lire.

Peu de temps après son ordination, il fut envoyé à la mission de Syrie.

De nouvelles et rudes épreuves attendaient le nouveau missionnaire. Ayant déjà eu tant de peine à donner à sa parole assez de souplesse pour s'exprimer dans sa propre langue et dans la langue latine, que pouvait-il espérer par rapport à la langue arabe, seule parlée dans ces pays? Comment pourra-t-il prononcer correctement cet idiome difficile et barbare, qui désespère les plus loquaces européens qui se voient dans la nécessité de le parler! M. Guillot, habitué à penser et à agir selon les idées de la foi, ne considéra

alors, comme il l'a dit souvent, qu'une seule chose, la volonté de Dieu. C'est Dieu, disait-il, qui m'a envoyé ici : je ne suis pas venu de moi-même, je ne l'ai pas même demandé : or, Celui qui m'a envoyé sait pourquoi je suis ici, il connaît ce que je puis et ce que je ne puis pas. Je n'ai pas besoin de me mettre en peine : tout ce que j'ai à faire c'est de lui être fidèle, d'y mettre du mien, de consacrer toute mon application à exécuter sa sainte volonté; puis s'il veut remplir ses desseins, c'est à lui à faire le reste. Pourquoi donc me rebuterais-je dans les difficultés de la langue? C'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même; c'est sur ces principes, dont il ne s'est jamais départi, qu'il régla toute sa conduite : aussi les premières difficultés de l'étude de cette langue, qui ont coutume d'effrayer et souvent de décourager les missionnaires, ne produisirent sur lui aucun de ces effets. Il étudia l'arabe avec une patience et une assiduité telles, qu'en moins de temps que n'en mettent la plupart des missionnaires, il se rendit capable d'expliquer le catéchisme aux enfants des écoles de Damas, où il avait été envoyé, et puis enfin à prêcher en arabe avec autant, je dirai même avec plus de facilité que dans sa propre langue.

Lorsque M. Tustet quitta la maison de Damas, en 1841, pour se rendre à Antoura exercer l'emploi de visiteur et de préfet apostolique, qui venait de lui être conféré, M. Guillot était déjà en état de diriger les écoles arabes de Damas. On lui associa M. Barozzi, qui remplaça M. Tustet en qualité de supérieur dans cette maison; mais au bout d'un an ce confrère fut appelé à d'autres fonctions, et M. Guillot se vit chargé de la supériorité. Déjà les chrétiens de Damas avaient su apprécier le mérite de ce digne missionnaire; je dis mieux, ils l'avaient peut-être mieux compris que ses propres confrères, qui l'aimaient et l'estimaient sans doute, mais qui ne reconnurent que plus tard les rares qualités de cœur et d'esprit qui se trouvaient en lui. L'estime et l'affection des Damascains se manifesta par un empressement général à envoyer la jeunesse des deux sexes à nos établissements, malgré les efforts que faisait le clergé des divers rites pour établir la concurrence et détourner les parents d'envoyer leurs enfants chez nous; elle se manifesta aussi par la multitude de chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions qui venaient se mettre sous sa direction. Dès lors notre Eglise fut trop petite pour contenir le

grand nombre des fidèles qui venaient s'édifier du recueillement, de la décence et de la majesté qui régnaient dens nos cérémonies: on aimait surtout à entendre les instructions si pieuses et si solides que donnait M. Guillot.

Il est des hommes qui gagnent à être connus. Plus on avançait, et plus la confiance croissait dans l'estime de la population damascaine en faveur de notre cher confrère. Bientôt il ne se traita plus une affaire importante dans Damas qu'on ne vint prendre l'avis du Père *Botros* (Pierre), pas une brouillerie de famille dans laquelle il ne fût appelé comme conciliateur. Cette confiance illimitée était l'effet de cet esprit de prudence et de sagesse qui respirait dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite. Son intégrité et sa probité étaient telles, que souvent on entendait des Arabes, pour donner plus d'autorité à leurs assertions, jurer par la probité du Père Botros.

Mais son mérite ne s'arrêtait pas à la qualité d'homme de bien; il avait aussi à un degré éminent celle d'homme de miséricorde. Il est difficile en effet de rencontrer un cœur plus dévoué et plus compatissant que ne l'était le sien : il ne pouvait voir dans son prochain une infortune,

une douleur, une peine, un embarras quelconque, qu'il n'y prît lui-même une large part. On le voyait souffrir avec les malheureux. Il ne pouvait pas faire beaucoup de largesses, parce que la maison de Damas était très-pauvre; mais il employait toutes les ressources de son crédit, toutes les ingénieuses inventions de son âme sensible, pour venir en aide aux malheurenx et aux affligés. Lorsqu'il ne pouvait en aucune manière obtenir pour eux des secours, il exposait les ressources même indispensables de sa maison plutôt que de laisser un besoin urgent sans y apporter remède. Il a plus d'une fois encouru en cela le blâme de ses confrères, moins confiants que lui dans les soins de la bonne Providence; la divine Bonté justifia cependant toujours la conduite de son serviteur, en ne permettant pas que les fonds de la maison ainsi engagés aient jamais été perdus, ou qu'il ait mis la maison dans la souffrance.

Une confiance sans bornes était acquise à l'établissement de Damas. Pour ne pas perdre une si belle occasion d'assurer le bien qui se faisait dans les écoles et le rendre plus ferme et plus durable, M. Guillot, de concert avec son confrère, M. Bordes, résolut d'ouvrir un petit

collége de français dans lequel les enfants qui auraient terminé leur petit cours d'arabe pourraient venir apprendre notre langue et les principes des autres connaissances utiles. Leur but en cela était de retenir le plus qu'ils pourraient sous leur direction les enfants sortis des écoles, et de leur faire éviter les dangers du monde à un âge où les passions commencent à se développer. De plus, ils espéraient par là créer dans Damas un noyau de jeunes gens intelligents et instruits, qui, par leur position de fortune aussi bien que par la supériorité de leurs connaissances, feraient passer dans le reste de la jeunesse chrétienne de Damas les bons principes qu'ils auraient eux-mêmes puisés dans le cours de leurs études. Le nouvel établissement fut accueilli avec joie par la population chrétienne de cette ville, et en peu d'années on vit surgir une pépinière de jeunes gens qui, sous la sage direction de M. Guillot et de M. Bordes, faisaient l'admiration de tout le monde et des infidèles eux-mêmes, au point qu'à leur grand étonnement les missionnaires virent des musulmans et des juifs solliciter la faveur de faire participer leurs enfants à l'instruction que recevaient les enfants chrétiens dans notre collége. Ces hardis infidèles

durent en cela faire de grands efforts sur eux-mêmes, pour braver la flétrissure des lois de leur nation et l'opposition qu'un fanatisme enraciné ne cesse de fomenter contre toutes les institutions chrétiennes.

Le collége de Damas prospérait presque à l'égal de celui d'Antoura. Le surcroît de travail exigea de nouveaux ouvriers. Il est vrai que M. Guillot ne put plus bientôt s'occuper de l'instruction; mais, en conservant la haute direction, il n'en fut pas moins le plus obéré par le travail : car tout venait aboutir à lui, au dedans de la maison comme au dehors. Jamais cependant il ne paraissait affairé ou préoccupé; toujours doux et affable envers tout le monde, il expédiait ses affaires avec une facilité et une précision qui étonnaient. Il avait trouvé le secret de ménager, sans le faire paraître, un temps dont il était très-économe. Sa grande tranquillité d'esprit n'était troublée ni distraite par n'importe quelle affaire qui pût lui survenir; c'est pourquoi il passait d'une occupation à une autre sans perdre de vue ce qui l'occupait d'abord. Ainsi, dans la composition de ses instructions (car il les écrivait toutes), il se voyait vingt fois dérangé dans son travail et vingt fois il le reprenait comme si rien ne l'eût inter-

rompu. C'était un missionnaire laborieux et réfléchi, en qui on n'apercevait point ces alternatives d'ardeur et de défaillance, de joie et de tristesse, qui sont le partage des caractères légers: toujours maître de lui-même, il ne pensait et n'agissait que par des principes de foi. Cette vigilance, cette attention sur les mouvements de son âme, témoignaient de son application à la présence de Dieu, dont il fit sa pratique particulière pendant dix-sept ans. Il en avait tellement compris l'efficacité qu'il ne cessait de la conseiller aux autres.

Auprès d'un tel supérieur les prêtres et frères de la maison de Damas ne pouvaient manquer d'être heureux : c'était un exemple de vertu, de régularité, de travail, un conseiller éclairé dans les voies de Dieu, un directeur doux, aimable et toujours rempli de compassion pour les moindres souffrances des autres, quoique sévère envers lui-même. Mortifié dans sa personne, il ne se procurait aucune de ces satisfactions qu'on est porté à se donner dans ces pays chauds, telle qu'un peu de repos dans la journée, l'usage du café, du tabac, des habillements légers, des promenades, des rafraîchissements. Jamais il ne fit usage de tout cela, se l'étant interdit à lui-même

dès le commencement, tandis que sa charité le rendait bienveillant à le tolérer dans les autres, jugeant que ces ménagements pouvaient leur être nécessaires.

Cependant, cette douce sérénité, cette égalité d'âme que montra M. Guillot durant tout le cours de sa mission, ne pouvait point provenir de son tempérament : car il serait difficile de trouver un homme plus nerveux et plus irritable qu'il l'était naturellement. C'est en secondant les effets de la grâce par de longs et généreux efforts qu'il était parvenu à se former enfin comme une nouvelle nature. Cet état ne provenait pas non plus de l'absence de contradictions : car il en eut de tout genre et surtout de la part des Levantins. La ville de Damas, ainsi que celle d'Alep, fut toujours renommée par son esprit de coterie, d'intrigues et de rancune. On sait combien ses habitants sont portés au soupçon et à toutes les susceptibilités de la jalousie, que la duplicité et les sourdes manœuvres sont pour eux chose facile quand ils veulent faire payer un mécompte ou satisfaire un amour-propre blessé. On ne s'étonne pas de cet état des esprits quand on considère la divergence de tant de rites, de nationalités et de races rassemblés sur un seul point. Il semble qu'il

devrait y avoir une différence au moins pour les chrétiens qui sont uniformes dans la foi : il n'en est pourtant pas ainsi. Les rites unis : grec, arménien, syrien, maronite, quoique liés au fond par les mêmes croyances, n'en sont pas moins toujours en désaccord et en méfiance pour tout ce qui regarde les devoirs de la vie civile. Des antipathies traditionnelles, des habitudes de mépris ou de dédain les uns vis-à-vis des autres, semblent établir entre eux, du moins extérieurement, la même séparation qui existe entre les catholiques et les schismatiques; mais ce qui est plus surprenant, c'est que le rite latin, qui devrait être le centre de ralliement de ces divers rites catholiques, reçoive la plus large part de cette répulsion, de cette antipathie des nations orientales.

C'est aussi de ce côté que partirent les coups les plus sensibles dont la vertu de notre cher confrère ait été éprouvée; et le plus grand éloge qu'on puisse faire de lui, c'est d'avoir pu être l'objet, plus qu'aucun autre missionnaire, des intrigues et des machinations de ces pauvres Levantins, surtout des Grecs de Damas, et cela pendant plus de vingt ans, sans que sa belle âme en ait souffert la moindre altération. Dans une circonstance surtout (c'était en 1845), le clergé grec,

Patriarche en tête, fit l'impossible pour le faire partir de Damas. De fausses accusations arrivèrent jusqu'aux oreilles des supérieurs, des rapports également faux furent envoyés à Rome à la Sacrée Congrégation de la Propagande. Mgr le Délégué apostolique résidant au Mont-Liban fut lui-même entraîné par l'accord unanime du Patriarche grec et de son clergé. Enfin des lettres de reproches, des menaces de suspense arrivèrent de Rome, et M. Guillot, sans un défenseur, restait seul avec le témoignage de sa conscience, attendant, sans trouble et sans chagrin, que Dieu, en qui il avait mis toute sa confiance, fît connaître la vérité. Son attente ne fut pas vaine. Ses ennemis furent pris par leurs propres intrigues. Quelques-uns de ces nombreux incidents qui se rencontrent chez eux ayant divisé le clergé, la fraction opposée au Patriarche dévoila une foule de faits, et entre autres les moyens de séduction qu'il avait employés pour leur faire porter de faux témoignages contre le Père *Botros*. Les faits étaient trop circonstanciés et trop évidents pour que le Patriarche pût se justifier. Ainsi, dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, Dieu seul prit la défense de son fidèle serviteur.

Le principal chef d'accusation, celui surtout

qui avait fait le plus d'impression à Rome, portait sur une sorte de prosélytisme mal entendu qui aurait porté M. Guillot à séduire les Syriens catholiques de Damas pour leur faire abandonner leur propre rite, afin d'embrasser le rite latin; et comme, de fait, plusieurs familles de cette nation s'obstinaient à ne vouloir pas rentrer dans leur rite, après l'avoir abandonné, il était accusé de les encourager encore dans leur obstination.

Les attaques du clergé levantin dirigées contre M. Guillot ne prenaient pas toujours les mêmes proportions, mais elles se renouvelaient souvent; il ne se passait guère de mois, de semaines, qu'il ne se vît l'objet de quelque attaque personnelle ou qu'il n'entendît le bruit de quelque trame qui s'ourdissait contre l'établissement de la Mission. C'est cependant au milieu de ces luttes incessantes que la mission prenait de jour en jour plus de développement. Le peuple, moins intéressé à jalouser nos œuvres que ne l'était le clergé, portait sur le mérite et sur les travaux des missionnaires un jugement plus impartial. Au reste, tout missionnaire doit savoir que c'est le propre des œuvres de Dieu d'être traversées et contrariées de toute manière, et que le missionnaire lui-même

ne peut être un homme apostolique s'il n'est exposé à toutes sortes de contradictions, à l'exemple du divin Maître, duquel le saint vieillard Siméon disait : *Ecce... positus est hic in signum cui contradicetur.*

Le Seigneur voulut faire passer ce fervent missionnaire par un autre genre d'épreuves : car il l'appelait à une haute perfection, et ce n'est que par la croix qu'on y arrive ; elle lui fut d'autant plus sensible qu'elle lui venait du sein même de sa famille spirituelle. M. Guillot, persuadé par une expérience de près de vingt ans que la méthode adoptée jusque-là pour l'ordre et la discipline des institutions de cette mission était bien celle qui leur convenait, refusa d'abord d'adopter certaines réformes que des confrères nouvellement arrivés voulaient y introduire ; ceux-ci, de bonne foi, ne pouvaient croire que ce qui se pratiquait en France avec succès ne pût aussi heureusement être appliqué sur une jeunesse arabe. Pour cela, il fallait réformer tout le système disciplinaire. Le refus d'adoption de ces réformes se fondait sur une étude longue et approfondie qu'avait faite M. Guillot des instincts et du caractère des populations arabes de ces contrées, et sur les résultats on ne peut plus satisfaisants

qu'il avait obtenus dans les institutions de Damas. Ces raisons ne pouvant convaincre les nouveaux missionnaires, ils s'adressèrent aux supérieurs majeurs, leur représentant l'état actuel des choses comme ils en étaient eux-mêmes affectés, c'est-à-dire comme ridicule et barbare. Il arrive quelquefois que certains faits, certaines mesures, sont difficiles à expliquer ou à interpréter en bien quand ils s'écartent des usages généralement reçus dans le pays où l'on a pris naissance : tels étaient ceux dont il est ici question. Les supérieurs durent donc donner raison aux professeurs, lesquels, outre qu'ils avaient la plus grande part du travail, demandaient un ordre de choses si conforme à l'état actuel de notre civilisation. Le bon M. Guillot dut donc se résigner à se voir humilié par les uns et tourné en dérision par les autres, qui lui reprochaient d'être entiché d'idées ridicules et barbares. Le calme et la sérénité de l'humble supérieur ne furent point troublés, quoique son âme sensible fût profondément blessée. L'expérience cependant, après l'adoption des nouveaux règlements, montra qu'il avait bien connu les besoins du peuple qu'il évangélisait : car il fallut, par la suite, revenir peu à peu à la plupart des usages que l'on avait abandonnés.

La mission de Damas était arrivée à un point de considération qui permettait de donner plus de développement à ses œuvres. Jusque-là, qui aurait osé penser qu'il était possible de former un établissement de Filles de la Charité dans cette ville, réputée comme sainte par les disciples de Mahomet, et où le fanatisme musulman semble avoir son plus ardent foyer? cette ville où, il y a seulement quelques années, un chrétien ne pouvait se montrer qu'habillé de noir, et où il aurait été lapidé s'il avait été vu sur un cheval ou même sur un âne? où enfin l'Européen devait se travestir pour n'être pas reconnu comme tel? Et encore, malgré les précautions dont il s'entourait, était-il souvent en butte aux insultes et aux voies de fait de la part de ce peuple fanatique. Ces temps, quoique assez rapprochés, apparaissaient cependant comme déjà bien éloignés, tant la puissance civilisatrice, à laquelle n'était pas étrangère l'œuvre des missionnaires, avait fait de rapides progrès!

Le consul français de Damas proposa à M. Guillot de se joindre à lui pour faire la demande d'une colonie de Filles de la Charité; le prudent supérieur parut effrayé de cette proposition. « Oui, lui répondit-il, je suis persuadé que nos

Sœurs viendraient à Damas : car ces bonnes filles ne reculent devant aucun danger, et si les garanties de sécurité continuent à faire du progrès, je suis sûr que nous les aurons un jour. Mais, Monsieur le consul, avons-nous aujourd'hui une parfaite assurance que notre influence civilisatrice domptera le fanatisme musulman, et finira par ouvrir les yeux à ce peuple barbare? Permettez-moi, s'il vous plaît, une réflexion qui est de moi seul : la France a depuis bien des années une population de musulmans sous sa domination... Qu'a-t-elle fait, jusqu'à ce jour, pour humilier son fanatisme insensé? Les musulmans de l'Algérie sont aussi fervents aujourd'hui qu'ils l'étaient avant la conquête : il ne nous faut rien moins qu'une puissante armée pour contenir leur zèle religieux, toujours prêt à les soulever contre leurs vainqueurs. Et que voyez-vous que puisse ou que veuille faire la France pour désabuser, non pas une province, mais tout un empire, alors surtout que cet empire ne lui appartient pas, et qu'elle n'a pas les mêmes intérêts à le civiliser? »

Les paroles de M. Guillot ne plurent pas au représentant de la France, qui avait d'autres idées sur l'avenir, et il s'exprima de manière à faire comprendre que des Sœurs d'une autre

communauté étaient prêtes à remplir cette mission, si l'on n'accordait pas les Filles de la Charité. Le sage missionnaire ne voulut cependant faire aucune démarche; il ne fit que prendre acte de la confiance de M. le consul et en référer aux supérieurs, pendant que le consul faisait lui-même la demande. Ce n'est pas qu'il ne conçût tout le bien que pourraient faire les Filles de la Charité à Damas : il le pressentait plus que tout autre; il avait de plus pour exemple le grand bien que faisaient à nos missions leurs établissements fondés depuis quelques années à Beyrouth, à Alexandrie et ailleurs; mais ses craintes sur le peu de sécurité pour ces Filles dans une ville de l'intérieur, et une ville telle que Damas, restaient au fond de son cœur. Aussi crut-il devoir s'abstenir de toute demande directe, pour laisser agir ceux qui ne partageaient pas ses craintes; il fit mieux : pour ne pas assumer sur lui la responsabilité d'une sécurité douteuse, il exposa aux supérieurs les raisons qui militaient pour et contre. Les événements de 1860 montrèrent combien ses craintes avaient été fondées.

Cependant, après cet acquit de conscience, quand il vit que l'envoi des Filles de la Charité était résolu, il ne songea plus qu'à contribuer de

tout son pouvoir à la réussite de la nouvelle œuvre, et il prépara si bien les voies aux premières Sœurs qui furent envoyées, que leurs œuvres, à leur début, semblaient déjà mûres et comme en voie d'activité depuis longtemps. La satisfaction était générale : c'est ce qu'on voit bien par les lettres qui furent écrites à cette époque, dans lesquelles les Sœurs se fondent en éloges et en reconnaissance pour leur sage directeur, lequel non-seulement avait préparé les voies, mais montrait encore une activité sans cesse renaissante et un zèle infatigable, soit à les bien installer, soit à leur attirer le respect et les sympathies des habitants de Damas. Enfin ses soins, joints au mérite de ces bonnes filles, furent si bénis de Dieu qu'au bout d'un an leur établissement comptait dans ses classes plus de trois cents jeunes filles arabes, et que leur dispensaire recevait un nombre prodigieux d'infirmes de toutes nations, à tel point que le petit nombre des Sœurs ne pouvait plus suffire au travail. Les beaux témoignages qu'avaient rendus les Sœurs au sujet de M. Guillot se confirmèrent d'une manière bien expressive, quand plus tard ce bon et charitable directeur fut obligé de les quitter.

La présence de M. Guillot dans les établisse-

ments de Damas semblait assurée aux Filles de la Charité : elle leur était trop précieuse pour qu'elles pussent croire qu'il songeât à se séparer d'elles. Mais, pour lui, il désirait au moins quelque temps avant de mourir pouvoir être appliqué à évangéliser les peuples de la campagne, et il n'attendait que l'occasion où l'on pourrait se passer de lui à Damas. Elle se présenta, et voici en quelle circonstance. Les Filles de la Charité, à leur arrivée, avaient été obligées de se loger comme elles avaient pu dans des maisons particulières, le plus près possible de l'église de la mission, en attendant qu'on leur eût construit une maison adaptée à leurs œuvres. M. Guillot, pendant ce temps-là, s'occupait à réaliser l'acquisition du terrain nécessaire pour la construction du nouvel établissement, et, il faut le dire, il apporta à cette opération une dextérité et une prudence au delà de tout éloge. Il acheta par morceaux tout un petit quartier de maisons à des prix relativement très-modérés, et eut l'art insigne de contenter toutes ces pauvres familles qu'il mettait ainsi hors de chez elles : chose bien rare en pareil cas.

Ces opérations une fois faites, M. Leroy fut appelé à diriger le plan de ces établissements

et à présider à leur exécution. La présence de M. Leroy, Visiteur de la province et Préfet apostolique, dans la maison de Damas créait à M. Guillot une position un peu gênante. Ce n'est pas qu'il entravât ou affaiblît son influence; tout au contraire : l'humble missionnaire aurait voulu s'effacer tout à fait; mais les Damascains et ceux qui avaient quelques rapports avec notre établissement, les membres mêmes de notre consulat, ne connaissant pas assez le mérite éminent du Préfet apostolique et se laissant trop aller à leur sympathie pour M. Guillot, se méprenaient à chaque instant à l'endroit de la déférence qu'ils devaient au rang supérieur; ce qui blessait profondément le bon M. Guillot, qui, ne sachant comment décliner ces malencontreuses préférences, demanda avec instances qu'on l'appliquât à d'autres missions; n'ayant pu l'obtenir, il demanda et obtint qu'on le délivrât de la supériorité. Il se mit alors au dernier rang parmi ses confrères, évitant de se produire autant que possible, ne sortant de la maison que lorsque l'obéissance le lui commandait, et ne recevant chez lui que les personnes qui avaient des affaires indispensables à traiter avec lui. Il parvint par ce moyen à faire rendre à M. Leroy l'honneur dû à

son rang et à son mérite. Mais dans sa vie cachée il n'en était pas moins l'objet de l'estime et de la vénération de tous ceux qui l'avaient connu.

Cependant le personnel de la maison de Damas avait augmenté à proportion que les œuvres avaient pris de l'accroissement; alors M. Guillot, plus persuadé que jamais que son absence ne pouvait plus être un obstacle à la prospérité des œuvres, fit de nouveau connaître ses désirs d'évangéliser les pauvres de la campagne. Ses désirs ne furent point exaucés; mais on lui laissa l'espoir d'être envoyé prochainement avec les missionnaires de Tripoli qui travaillaient dans le Liban. Deux ans se passèrent en cette attente. Dans cet intervalle, un frère de la Mission, chaldéen de naissance, ayant eu une riche succession de la part d'un de ses parents de Diarbekir, résolut de faire une fondation dans cette ville en faveur des missionnaires et des Filles de la Charité. Cette affaire, qui offrait plusieurs graves difficultés, et qui enfin a été abandonnée, fut longtemps examinée. Une des difficultés était l'isolement de cette ville, située au centre des terres et à l'extrémité de la Syrie ; mais l'exemple de la prospérité et de la sécurité dont jouissaient alors les Sœurs

de Damas, quoique dans une ville du centre, semblait faire évanouir cette difficulté.

Il n'était plus question que de s'assurer de la suffisance des ressources. Il fallait pour cela qu'un missionnaire intelligent et expérimenté dans les affaires se portât sur les lieux, et qu'après avoir réalisé les fonds, s'être assuré du bon vouloir des autorités ecclésiastiques de l'endroit, il fixât le lieu et dressât le plan pour les futurs établissements. Personne assurément n'était capable de cela comme M. Leroy ; mais un grave accident qui lui avait fracturé le genou, le retenait au lit. Il fut décidé que si au bout de deux mois il n'était pas guéri, M. Guillot ferait ce voyage. L'époque fixée, M. Leroy, trouvant chez lui une amélioration sensible, crut pouvoir entreprendre ce long et pénible voyage, non seul, mais en compagnie de M. Guillot, qu'il destinait à être le fondateur des deux établissements projetés. Dans cette circonstance, M. Leroy ne suivit que l'impulsion de son zèle : il était encore bien souffrant et ne pouvait pas se soutenir sur sa jambe malade ; il se mit néanmoins en route dans le mois de juin 1858, malgré les craintes que son état inspirait à tous ses confrères ; aussi, dans ce long voyage qui ne devait pas durer moins de six

semaines, dans de mauvais chemins à travers les montagnes et des pays déserts, il devait s'attendre à de rudes souffrances : ce qui n'arriva que trop. Ce voyage fut pour lui un supplice continuel, et il fallait connaître toute la force de volonté et de caractère de cet intrépide missionnaire pour ne pas s'étonner de ce qu'après la première journée de marche il ne fût pas retourné sur ses pas. M. Guillot, quoique avec un tempérament faible, jouissait d'une bonne santé ; mais il eut, lui aussi, excessivement à souffrir, non-seulement de sa propre fatigue, mais de la fatigue et des souffrances de son supérieur, dont la vue augmentait les siennes propres. Les deux missionnaires arrivèrent à Diarbekir dans un état déplorable : c'était au fort des chaleurs de l'été. La ville en ce moment était inhabitable par son insalubrité : une seule nuit qu'ils y passèrent faillit les suffoquer ; on transporta les deux confrères malades à la campagne, et là, après quelques jours de soins et de repos, ils eurent assez de force pour traiter le plus essentiel des affaires. Au bout de quinze jours, il fallut s'en retourner et voir recommencer les souffrances. Déjà M. Guillot était atteint de la fièvre, M. Leroy ne pouvait se tenir sur sa monture ni étendre la jambe dont

le genou était déboîté, ni appuyer sur l'étrier le pied de cette jambe sans éprouver de la douleur à chaque mouvement du cheval. M. Guillot, malgré sa fièvre, devait descendre souvent de sa monture et aller prêter ses soins à son vénéré supérieur. C'est dans cet état que les deux voyageurs traversèrent deux cents lieues de pays désert qui séparent Alep de Diarbekir, par des chaleurs excessives et une marche continue de plus de quinze jours. Arrivé à Alep, M. Leroy, plus mort que vif, n'avait déjà plus assez de connaissance pour reconnaître où il se trouvait. M. Guillot, quoiqu'il ramassât tout ce qu'il y avait en lui de forces morales et physiques, succombait par la violence de la fièvre et de la fatigue. M. Leroy, porté sur un lit, fut pris d'une congestion cérébrale qui le réduisit à l'extrémité. Le médecin déclara son état désespéré, et la nouvelle en fut donnée à tous les missionnaires de Syrie; on craignait moins pour M. Guillot, qui, malgré son état de souffrance, ne se séparait pas de M. Leroy pour lui donner tous les soins dont il était capable. Cependant une dernière crise, qui devait emporter M. Leroy, sauva la vie de ce vénérable Visiteur; Dieu réservait ses serviteurs pour d'autres épreuves: ils devaient être témoins des horribles

massacres qui plus tard décimèrent la population chrétienne de la Syrie, et ils devaient ensuite mourir tous deux victimes de ces tristes événements.

M. Leroy, quoique encore dans une faible convalescence, put retourner à Damas; M. Guillot resta à Alep pour y terminer quelques affaires et obtint de se rendre de là à la mission de Tripoli, qui depuis longtemps faisait l'objet de ses désirs. S'il désirait cette mission, les confrères qui y étaient le désiraient lui-même avec non moins d'ardeur : car ils connaissaient sa vertu, sa capacité, son zèle; aussi quelle joie n'éprouvèrent-ils pas à son arrivée? Il porta en effet avec lui la bénédiction et le bonheur : car pendant les deux ans qu'il y est resté, il n'a pas cessé d'être pour eux un sujet d'édification, de joie et d'encouragement. Il était, sans comparaison, l'ouvrier le plus laborieux de la mission; la fièvre qu'il avait apportée de Diarbekir et qu'il traîna encore pendant un an, ne lui fit négliger aucun des travaux de la mission ni s'exempter en rien de la stricte observation de la règle. Ses confrères ne purent jamais concevoir comment il pouvait tenir aux rudes fatigues de son ministère apostolique, dans l'état de souffrance et d'épuisement où il était

réduit, ne prenant que très-peu de nourriture et passant toutes les nuits dans une transpiration telle, qu'il mouillait plusieurs linges et jusqu'au grabat sur lequel il couchait, même dans la saison de l'hiver, et avec un simple drap pour couverture. Ce n'est pas cependant qu'animé de l'esprit de mortification, il voulût négliger les soins que la prudence prescrit pour la conservation de sa santé; mais il était dans la conviction (et il se fondait, disait-il, sur sa propre expérience) que plus de précautions lui auraient été au moins inutiles, sinon nuisibles; ainsi, au lieu de se mettre au lit quand l'accès de fièvre arrivait, il s'enveloppait dans son manteau et s'occupait à faire la lecture de table si c'était le temps du repas, ou bien même à réciter son bréviaire avec ses confrères en se promenant dans la cour, quand l'accès le prenait dans ce moment. S'il était saisi par la fièvre au moment même où il devait faire son instruction, comme il est arrivé plusieurs fois, il ne permettait pas qu'un autre missionnaire la fît à sa place; il bravait l'accès et n'en prêchait qu'avec plus de ferveur, laissant à peine apercevoir le tremblement de ses membres.

Il ne relâchait rien des exercices de la communauté; il se mettait à table sachant qu'il ne pou-

vait rien prendre, il assistait à la récréation et y faisait les frais de la plus aimable conversation alors que sa nature affaissée l'invitait à prendre du repos. Il était le premier levé à quatre heures, quoique le plus souvent cette heure le surprît dans l'état de transpiration, et même quelquefois avec la fièvre; et, pour n'y manquer jamais, il voulut dès le commencement exercer l'office de réglementaire. Au reste, on n'entendit jamais de sa bouche un seul mot de plainte sur son état de souffrance, et il s'étudiait si bien à le dissimuler, qu'il fallait pour le connaître que la pâleur de son visage et le tremblement de ses membres vinssent le trahir.

Les exemples d'édification que reçurent de lui les missionnaires de Tripoli leur resteront toujours présents à la mémoire. Ce qui les frappait surtout, c'était son amour pour la règle et sa ponctualité à en observer tous les points. C'était là, à leur avis, la cause du grand progrès qu'il avait fait dans les voies de la perfection. Oui, on peut le dire, après plus de vingt ans de mission, on le voyait surpasser en régularité le plus fervent séminariste. C'était encore son amour pour le travail : jamais on ne le trouva désœuvré. Il écrivait toutes ses instructions, préparait tous ses

catéchismes comme le ferait un jeune prêtre au début de sa carrière. Si quelquefois le besoin de se délasser était trop urgent, il allait mettre de l'ordre et de la propreté dans la sacristie ou dans la bibliothèque, ou bien il restaurait un meuble ou un ustensile qu'il aurait trouvé détérioré. C'étaient là ses seules distractions hors le temps des missions : car en temps de mission il n'en connaissait pas. Ce qui les édifiait encore, c'était son humeur toujours égale, toujours douce et prévenante, qui décelait le parfait équilibre de ses facultés et la grande tranquillité de son âme. Il connaissait autant que qui que ce fût les travers, la malice, la faiblesse des hommes, et il ne leur opposait que la compassion, la clémence ou de sages avis; jamais la rancune ou l'indignation, ou, si quelquefois sa nature sensible était surprise par la vue de quelque injustice criante, ses traits se contractaient un moment, quelques paroles de plainte semblaient vouloir s'échapper de ses lèvres; mais aussitôt revenu à lui-même, l'instant qui l'avait vu s'altérer le voyait reprendre sa bonté et sa sérénité ordinaires. C'est ainsi que l'habitude du recueillement et de la mortification intérieure lui avait fait prendre un empire absolu sur lui-même.

Il était recueilli, mais sans affectation; c'était la simplicité évangélique avec son plus beau cortége : l'humilité, la douceur, la bonté. Son extérieur, si commun sous tout autre rapport, respirait un tel air de sainteté que sa seule présence en mission était un excellent prédicateur; aussi sa direction était-elle désirée et goûtée de ces bons chrétiens du Liban. Lorsque M. Reygasse, supérieur de cette mission, fut obligé de se séparer de lui pour aller en Palestine remplir une mission particulière auprès de Mgr Spaccapietra, au mois de novembre 1859, M. Guillot se trouva obligé de diriger seul et de poursuivre le cours des missions de la Montagne et des retraites ecclésiastiques; il s'en acquitta avec sa facilité ordinaire, à la grande satisfaction du clergé et du peuple, et aujourd'hui les populations de ces contrées vénèrent sa mémoire.

Durant les terribles commotions du Liban, les travaux de la mission eurent un moment d'arrêt. M. Reygasse, de retour de Jérusalem, vint rejoindre ses confrères le 1er juin 1860; mais ce ne fut que pour rester un mois avec eux, après lequel il dut passer en Europe avec Mgr Spaccapietra. Après son départ, et malgré la préoccupation des esprits, M. Guillot, avec ses compagnons

de mission, put encore donner à la Montagne une mission très-fructueuse : car Dieu voulut bien protéger le territoire de Tripoli des terribles fléaux dont il affligeait une partie de la Syrie. Voici comment M. Guillot lui-même, dans une lettre du 28 juillet 1860, rendait compte à M. Poussou, assistant de la Congrégation, de la situation du pays : « Au milieu des scènes d'horreur qui désolent maintenant la Syrie, il me semble qu'il vous tarde de recevoir de nos nouvelles. L'amour que vous nous avez toujours témoigné vous fait partager nos craintes et nos espérances. Je ne vous dirai rien des massacres qui ont eu lieu à Hasbaïa, Réchaïa et Der-el-Kamar ; car les journaux ont dû vous en apprendre les détails mieux que je ne saurais le faire. Je laisserai aussi à nos confrères de Damas à vous faire le tableau du fléau terrible qui a frappé les malheureux chrétiens de cette cité. Si vous me demandez quelles sont nos craintes, et pourquoi les Musulmans de Tripoli n'ont rien fait contre les chrétiens, je vous répondrai que le doigt de Dieu est là : vous en conviendrez facilement si vous faites attention que les Musulmans de Tripoli ne sont pas moins fanatiques que ceux de Damas, et que cependant ils ont tenu à honneur

de ne rien faire contre les chrétiens. D'où vient cela? Ma pensée est que Dieu a voulu châtier les Grecs prétendus catholiques, qui depuis plus de deux ans et demi commettaient tant de sacriléges dans la maison du Seigneur, vomissaient tant de blasphèmes, et qui, au lieu de se servir des richesses que Dieu leur avait données pour soulager le pauvre, ne s'en servaient que pour le pervertir et le jeter dans la voie de perdition. Aux grands crimes il fallait les grands châtiments. Les Damascains avaient voulu faire prendre leur Patriarche et le faire conduire en prison au sérail pour l'obliger à suivre leur opinion. Ils avaient donné pour cela plus de cent mille piastres, et le bon Dieu les a conduits euxmêmes au sérail pour y demander l'aumône!... En voyant toutes ces nations, Druses, Mètoualis, Turcs, se jeter sur les chrétiens, il me semble entendre le prophète Isaïe crier encore : « Venez, « bêtes féroces, animaux sauvages de la forêt, « venez ici dévorer. » La raison que donne le prophète, c'est que les gardiens du peuple de Dieu sont aveugles, et qu'ils ne sont plus que des chiens muets qui ne savent point aboyer. C'est précisément ce que nous voyons dans les chefs des chrétiens, et le mal est encore pire si l'on considère

l'état spirituel. Aussi, depuis longtemps, j'ai le cœur navré en voyant ce qui se passe sous nos yeux, et si la foi ne m'apprenait que Dieu a fait les nations guérissables, je serais tenté de désespoir. Puisse-t-il guérir des plaies si profondes! »

Mais son cœur fut bien plus navré encore lorsque, quelques jours après, il apprit la lugubre nouvelle de la mort de M. Leroy. Il écrivait de Beyrouth, le 2 août, au même M. Poussou : « Maintenant je pleure avec vous la perte de notre bon M. Leroy. Elle est d'autant plus grande qu'elle est irréparable. Aussi les Maronites pleurent-ils en lui la perte de leur protecteur, de leur ami, de leur défenseur... Pour moi cette mort est un avertissement de me tenir prêt à partir! Oh! que le bon Dieu aime à nous détacher de ce monde en nous enlevant ceux que nous aimions! Je ne crains qu'une chose, c'est qu'il n'exige encore de nous d'autres sacrifices... »

Ces prévisions ne tardèrent pas à se réaliser : le 19 octobre suivant, M. Poussou rendait son âme à Dieu à Paris; le 24 du même mois, M. Dubourdieu, revenu mourant de Syrie en France, expirait à Valfleury, et M. Guillot les précédait l'un et l'autre dans la tombe, le 16 octobre 1860.

A l'arrivée des troupes françaises à Beyrouth

les maladies ayant vivement sévi sur nos soldats, M. Guillot fut appelé à aller porter les secours spirituels dans l'hôpital improvisé des Filles de la Charité, et c'est là qu'il gagna cette belle couronne dont Dieu récompense les hommes apostoliques qui, après avoir consacré tous leurs travaux à sa gloire, lui consacrent aussi leur vie et meurent dans l'acte du dévouement, martyrs de la charité. Le jour même qu'il mourut, M. Amaya, supérieur de la maison de Beyrouth, voyant la maladie faire de rapides progrès, lui demanda s'il ne désirerait pas recevoir le saint Viatique. Le fervent missionnaire sembla tout heureux de cette proposition, et il répondit d'un ton très-haut et très-accentué : « Mon cœur est à mon divin Sauveur; oui, je le désire de tout mon cœur; j'aime ce divin Sauveur, mon cœur est tout à lui. » C'était le 16 octobre à 1 heure après midi. Il reçut le saint Viatique et l'extrême-onction; après quoi il parut toute la soirée occupé intérieurement de la pensée de Dieu, n'ouvrant la bouche que pour lui faire de nouvelles protestations d'amour et de fidélité, et à minuit il rendait sa belle âme à son Créateur.

Ses funérailles furent magnifiques : des officiers de chaque compagnie de l'armée d'occupa-

tion suivaient son cercueil; l'évêque maronite de Beyrouth et un très-nombreux clergé de sa nation s'étaient joints au clergé latin; l'évêque grec catholique avec le patriarche de cette nation, ainsi que des députés de tous les ordres religieux, se trouvaient au convoi; les consuls de toutes les puissances avaient envoyé leurs janissaires en uniforme; enfin, on rendit à cet humble missionnaire après sa mort les honneurs qu'il s'était tant étudié à fuir pendant sa vie.

Nous ne pouvons mieux compléter ces détails sur la vie de M. Guillot qu'en transcrivant ici une lettre de M. Reygasse, supérieur de la mission de Tripoli, datée du 15 septembre 1861 :

« De retour dans ma mission après une longue absence, je n'ai pas eu le bonheur de retrouver mon fidèle compagnon, M. Guillot : il était allé recevoir la récompense des vertus dont sa belle âme était ornée. Quoique je n'aie qu'à me louer des excellents confrères qui m'ont été adjoints, je trouve cependant un grand vide autour de moi. M. Guillot avait, outre les qualités du cœur qui font le vrai ami, celles plus précieuses encore qui font le vrai missionnaire : une régularité parfaite, une piété tendre et éclairée, une charité inaltérable, un courage à toute épreuve; sage,

prudent, circonspect, quoique simple; doux et affable dans tous ses rapports avec le prochain. Quels beaux exemples ne m'a-t-il pas donnés! Aujourd'hui même, pour m'encourager à bien faire, je n'ai qu'à penser à lui, et pour cela je n'ai pas besoin de grands efforts : car tout me rappelle ici sa mémoire, cette mémoire qui survit toujours aux hommes de Dieu; or, la sienne n'est pas seulement vivante au sein de la famille : elle est partout où il a passé, notamment dans cette partie du Liban qu'il a évangélisée.

« Partout où je porte mes pas, j'entends ces bons montagnards se fondre en éloges au sujet de notre vénérable défunt; c'est qu'en effet partout où il passait il laissait après lui la bonne odeur de ses vertus. Je suis encore à me demander comment un homme d'un extérieur si simple a pu imprimer au cœur de ces populations un si profond sentiment d'estime, de vénération et d'amour. Pour moi, qui l'avais toujours sous les yeux et qui ai pu lire en quelque sorte jusqu'au fond de son âme, il m'a été facile de concevoir de lui ces beaux sentiments; mais ces pauvres gens, que peuvent-ils en savoir lorsque l'extérieur ne parle pas à leurs sens? Qu'a donc fait M. Guillot de si extraordinaire, pour que nos Maronites ne

puissent prononcer son nom sans y ajouter ces mots : *de sainte mémoire*, ou *de mémoire bénie?* C'est là le privilége incommunicable de la vertu, c'est le reflet de l'auréole dont Dieu orne le front de ses élus.

« Un bon paysan me disait un jour, avec sa simplicité libanaise : « D'où vient que, de tous « les missionnaires qui ont fait le bien chez nous « et que nous avons honorés comme nos pères en « Jésus-Christ, aucun d'eux cependant n'a eu nos « sympathies au même degré que le *Père Pierre*, « de sainte mémoire? Cependant, ajoutait-il, il n'a « fait pour ainsi dire que passer, et n'a pas eu le « temps d'opérer tout le bien que nous ont fait les « autres. — C'est là, répondis-je, le secret des « âmes saintes, des grands serviteurs de Dieu : il « y a chez eux une vertu mystérieuse qui attire « comme l'aimant. — Ne serait-ce pas, reprit-il, « comme le prestige des enchanteurs? — Gardez-« vous, malheureux, lui dis-je, d'aller chercher « des termes de comparaison injurieux à Dieu, « l'auteur de la grâce, et injurieux aux saints à qui « Dieu donne la vertu de communiquer sa grâce. « — Pardon, mon Père, ajouta le naïf monta-« gnard, je voulais dire seulement qu'il y a dans « les saints un attrait que je ne m'explique pas. »

« Un autre, me parlant de M. Guillot, disait : « Croyez-vous qu'il ait aujourd'hui moins de cré« dit auprès de Dieu qu'il n'en avait de son vivant? « Il n'avait qu'à prier sur la tête d'un malade pour « lui rendre la santé. Demandez à votre fermier « dans quel état il se trouvait quand *Abouna Bo*« *tros* alla lui prier sur la tête : il était à l'agonie, « condamné par le médecin, qui l'avait aban« donné, et par son propre curé, qui lui avait ad« ministré les derniers sacrements. A peine le Père « Botros eut-il terminé sa prière et fait l'aspersion « sur le moribond qu'il se sentit mieux, et ce « mieux fut si sensible qu'il put se promener ce « jour-là même devant sa maison. » J'ai demandé en effet au fermier si le fait était bien comme il m'avait été raconté, et il m'a assuré qu'il était parfaitement exact, ajoutant qu'il reconnaissait devoir la vie aux prières de notre cher confrère.

« Plusieurs autres attribuèrent aussi à ses prières leur soulagement dans leurs maux, d'où il arriva qu'il était souvent appelé pour aller visiter des malades. Après les avoir exhortés et consolés, il ne manquait jamais de prier au chevet de leur lit. Ce ministère lui était si cher qu'il laissait sans regret toute autre occupation pour se transporter auprès d'un malade pour lequel

on le demandait, encore que son état n'eût rien d'alarmant. Il avait coutume de dire que le ministère du prêtre doit surtout s'exercer sur les malades, à l'exemple de Notre-Seigneur, dont la vie apostolique s'exerça spécialement sur les infirmes de toutes sortes. « Une exhortation à un « malade, disait-il encore, porte toujours son « fruit; les personnes en santé et celles à qui « tout prospère sont bien moins susceptibles de « recevoir l'impression de la grâce et de profiter « de la parole de Dieu. »

« Avec cette charité, qu'animait une foi vive, il ne faut pas s'étonner qu'il ait eu le don de conquérir les cœurs. Encore un trait caractéristique à ce sujet; je l'ai recueilli de la bouche d'un homme qui aime nos œuvres. En parlant d'un village de la Montagne où les missionnaires ont eu tous plus ou moins quelque chose à souffrir de la part de quelques-uns de ses habitants, il me fit cette réflexion : « Quant à Abouna Botros, « de sainte mémoire, ces mauvaises gens n'ont « su comment s'y prendre pour le haïr; il n'a « pourtant pas fléchi devant son devoir, ajou- « tait-il, quand il a été question de les reprendre « de leurs défauts. »

« M. Guillot avait en outre une grâce particu-

lière pour aplanir les difficultés et arranger les différends. Lorsqu'il arriva dans cette mission, il me trouva avec deux affaires très-embarrassantes sur les bras ; ce sage et charitable confrère, voyant mon embarras, voulut bien m'en décharger, en agissant sous sa responsabilité personnelle. Il ne craignit pas de heurter de front la susceptibilité d'un grand nombre de personnes intéressées dans ces affaires ; mais il le fit avec cette charité et cette droiture qui désarment les plus passionnés. Aussi en quelques mois il eut tout terminé, sans qu'il restât même aux opposants matière à ces murmures et à ces invectives qui sont, ici comme partout ailleurs, la dernière ressource des hommes de mauvaise foi qui voient leur cause perdue.

« Ce cher et vénérable confrère, ne m'eût-il rendu que ce service, mériterait ma plus vive reconnaissance ; mais il m'en rendit bien d'autres, surtout dans cette direction douce, mais solide et éclairée, où je puisais une force toute nouvelle pour l'accomplissement des devoirs de mon état et le soutien d'une œuvre où un missionnaire a tout à craindre du découragement, si dans la multitude des obstacles qui s'opposent au bien il n'a le bonheur de trouver un directeur consommé

dans la vertu. M. Guillot était cet homme : il avait une profonde connaissance des voies spirituelles; il me suffisait d'un entretien simple et familier avec lui sur les choses spirituelles pour me sentir animé d'un nouveau désir de mon avancement. Je puis donc dire qu'en lui j'ai perdu, et cette mission a perdu avec moi un trésor inestimable.

« M. Guillot dut être prévenu de la grâce dès ses plus jeunes années; c'est ce qui paraît clairement dans les notes répandues çà et là dans les cahiers de ses premières études : car il conservait avec soin tous ses cahiers et même ses résolutions, sur lesquelles, à ce qu'il paraît, il jetait souvent les yeux. Ces belles dispositions de sa jeunesse ne firent que s'accroître avec les années, et il arriva peu à peu à l'exercice des vertus les plus héroïques. Dans ses dernières années, il semblait avoir tellement dompté la nature qu'il ne paraissait plus en lui de volonté propre, et qu'il ne traitait plus son corps que comme une victime : c'était chez lui plus que du détachement, c'était un sacrifice continuel de lui-même à son divin Maître, dont il ne perdait pas de vue un instant la sainte présence. Je ne l'ai pas vu une fois hésiter devant le travail et la fatigue; je n'ai pas

entendu la moindre petite plainte dans les douleurs de la fièvre qu'il souffrit pendant un an et demi; et le frère Martin, qui le servit durant sa dernière maladie, m'assure que dans les huit jours que dura sa fièvre typhoïde, non-seulement il ne poussa pas une plainte, mais même qu'on ne put s'apercevoir de quelque altération dans ses traits; et pourtant il est sûr que dans cette maladie il dut souffrir des douleurs atroces. Ses paroles étaient toujours empreintes de sa douceur ordinaire, et ses soupirs étaient autant d'élévations de son âme vers Dieu. Aussi personne ne l'encouragea dans ses derniers instants : ce fut lui-même qui, jusqu'au dernier soupir, encouragea son âme, par des aspirations saintes, à aller paraître devant son bien-aimé.

« Notre cher M. Guillot connaissait bien la maxime favorite de notre saint Fondateur : *Que l'amour de Dieu se prouve par les œuvres*. Aussi ne voit-on pas de vide dans cette vie de cinquante-deux ans qu'il a passée sur la terre. Tous les missionnaires de Syrie savent combien sa vie a été active pendant tout le temps qu'il a vécu dans cette province, et l'on était loin de se douter que les œuvres auxquelles il s'adonnait avec tant d'activité lui eussent laissé le temps de s'occuper

d'études comme il l'a fait; c'est pourquoi on a été aussi surpris qu'édifié, après sa mort, de la multitude et de la variété des écrits qu'il a laissés, lesquels remplissent bien sept ou huit rames de papier. Ces écrits témoignent que ce digne missionnaire ne laissait pas un instant son esprit oisif; ils portent en outre le cachet de l'ordre, de la maturité du jugement et du bon esprit qui l'animait, tant par le choix des matières que par la manière dont elles sont traitées. Il a laissé des traités entiers sur toute la théologie dogmatique et morale; — de nombreuses analyses des Homélies de S. Jean Chrysostome; — un traité sur l'Écriture sainte; — un annuaire de sermons sur les évangiles des dimanches et des fêtes; — une série de discours sur diverses vérités de la religion; — sermons pour une retraite; — sermons pour une mission; — une grammaire arabe pour l'arabe vulgaire; — deux dictionnaires arabes, dont un pour les commençants, l'autre pour les plus avancés; — un catéchisme expliqué en arabe; — plusieurs petits ouvrages français traduits en arabe, pour l'usage des élèves de Damas et pour les associés de la Propagation de la foi; — de nombreuses notes, en forme de journal, sur les époques les plus intéressantes pour lui du

temps qu'il passa à Damas; — enfin sa correspondance, dont il tenait copie.

« Ainsi cet homme, qui paraissait tout occupé du ministère extérieur, laissa après sa mort plus d'ouvrages écrits de sa main qu'on n'en pourrait attendre d'un homme qui aurait passé toute sa vie dans la solitude et la tranquillité du cabinet. Ce qui est encore peut-être plus étonnant et ce qui prouve l'humilité de ce digne missionnaire, c'est que ses confrères, même ceux qui ont vécu sept ou huit ans avec lui, se doutaient à peine qu'il eût écrit autre chose que quelques canevas de sermons. On voit bien là l'homme profondément humble, qui travaillait pour Dieu seul, parce que de lui seul il attendait sa récompense. »

NOTICE

SUR LE

FRÈRE JEAN-MARIE GRANOTIER

Frère coadjuteur, décédé à Paris, le 21 octobre 1861.

En terminant cette série de notices sur les missionnaires de la province de Syrie et d'Egypte, nous ne devons pas omettre de mentionner les souvenirs édifiants qu'y a laissés un frère coadjuteur, dont les mérites et les prières ont grandement contribué sans doute aux fruits spirituels qui ont été recueillis dans ces contrées.

Jean-Marie Granotier naquit le 4 novembre 1819 dans la paroisse de Valfleuri, c'est-à-dire à l'ombre du sanctuaire vénéré de la très-sainte Vierge, confié depuis cent cinquante ans à notre Congrégation, et il fut ainsi élevé dans la foi chrétienne par les missionnaires qui ont le soin de cette paroisse. Voici le témoignage que rend de lui un missionnaire qui l'a connu dès sa plus tendre enfance et qui l'a vu grandir dans la piété. « Dieu l'a fait naître d'une famille patriarcale :

son père était un saint, remarquable surtout par sa simplicité; ses sœurs étaient des anges, et ses frères étaient de bons chrétiens. Il se fit remarquer, lui aussi, par cette simplicité qui avait brillé dans son père, et il possédait cette vertu telle que S. Vincent la définit et telle qu'il la veut dans ses enfants. *Non fuit in eo est et non, sed est in illo fuit : Il n'y a point eu en lui oui et non; mais tout a été très-ferme et très-véritable.* Toujours droit, il ne pouvait pas penser qu'il y eût des hommes capables de tromper et de mentir. Oh! comme S. Vincent l'aurait aimé! »

S. Vincent l'aima en effet du haut du ciel et l'appela dans sa famille, à laquelle il a donné pour vertu distinctive la simplicité. Jean-Marie entra dans la Congrégation le 13 septembre 1840; et en changeant d'occupations et de genre de vie il n'oublia point ce qu'il avait été. Lorsqu'il se rappelait sa vie de berger, il versait encore de douces larmes en pensant à ces jours si heureux, si tranquilles, si chrétiens qu'il avait passés dans les bois et au sein de sa famille; le souvenir des beaux exemples de son père et de sa mère vivait toujours dans son cœur; et après qu'il eut passé vingt et un ans dans la Congrégation à Paris et en Egypte, celui qui a été témoin de l'innocence de

sa jeunesse a pu lui appliquer cette expression naïve qu'*il n'est jamais sorti de sa coquille.*

Dieu, dit la sainte Écriture, converse avec les âmes simples, et par ses entretiens il leur apprend tout ce qui leur est nécessaire pour parvenir à l'accomplissement des desseins qu'il a sur elles. Cette vérité nous a été montrée visiblement dans la personne du frère Granotier, qui est devenu un véritable modèle d'un frère de la Mission. Pour nous en convaincre, il suffira de rapporter simplement les témoignages de différentes personnes qui ont eu l'occasion de l'examiner de près.

« A mon entrée dans la petite compagnie en 1842, dit un de nos frères coadjuteurs, je ne tardai pas à remarquer spécialement notre cher frère Granotier, alors chef de cuisine à la maison mère. La candeur qui régnait constamment sur son visage, l'affabilité et la simplicité de ses paroles comme de ses manières m'attiraient instinctivement à m'entretenir avec lui dans les courts instants que son emploi lui laissait libres. D'abord sa simplicité me parut aller jusqu'à l'excès; mais je m'aperçus bientôt que le bon sens, l'esprit de foi, la charité réglaient cette âme si naïve et si expansive. J'ai reconnu plus tard que, fidèle disciple de Notre-Seigneur et de S. Vincent,

il réunissait en lui *la simplicité de la colombe et la prudence du serpent*. Il aimait la prière et s'occupait intérieurement des pensées de la foi tout en travaillant activement à son office; dans certaines parties de son travail qui n'exigeaient pas une attention soutenue, comme en épluchant les légumes ou en lavant la vaisselle, il récitait avec ses compagnons d'office les litanies du saint nom de Jésus, les litanies de la sainte Vierge ou d'autres prières. Il avait un caractère des plus heureux; était-il naturel ou acquis, je ne saurais le dire; mais ce qui est certain, c'est qu'il ne portait pas à la mélancolie ceux qui vivaient avec lui. Plusieurs fois même on voulut l'éprouver par des reproches et des paroles désagréables, mais on ne put jamais lui faire perdre sa bonne humeur; non-seulement il ne s'impatientait point, mais encore il savait égayer par des saillies aimables et spirituelles ceux qui traitaient avec lui. Ainsi servait-il Notre-Seigneur et la petite compagnie avec amour et joie, et, quoi qu'il pût lui arriver, il ne voyait jamais que la volonté de Dieu et conservait son calme dans ce centre où il vivait. De sorte que l'on pouvait lui appliquer ce mot qui a été dit de notre saint Fondateur : Monsieur Vincent est toujours monsieur Vincent. »

Lorsqu'en 1844 M. Poussou partit pour Alexandrie d'Egypte, afin d'établir dans cette ville les maisons des missionnaires et des Filles de la Charité que l'on y réclamait, M. le Supérieur général, voulant lui donner un frère coadjuteur qui pût lui être d'une grande utilité dans cette entreprise si laborieuse, jeta les yeux sur le frère Granotier, qui accepta cette mission avec la plus grande joie. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, c'est-à-dire près de dix-huit ans; et pour connaître l'édification qu'il a donnée et les services qu'il a rendus dans cette mission nouvelle, il suffit d'entendre le témoignage unanime des missionnaires qui l'y ont connu, et dont la lettre suivante, du 25 mai 1862, peut être considérée comme le résumé :

« On n'oubliera jamais dans cette maison le bon et cher frère Jean. Tout nous le rappelle, et sa mémoire nous est bien chère. Il était très-laborieux. On peut dire qu'il ne connaissait même pas ce que c'est que l'oisiveté. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu désœuvré : ou il avait un livre à la main pour faire sa lecture spirituelle, ou il travaillait, soit à son office de la cuisine, soit à d'autres petits ouvrages de la maison, car il était pour elle une véritable providence. Habile à tout, si pour faire quelque chose les instru-

ments lui manquaient, il en inventait à sa guise. Ce qu'il faisait pour les travaux manuels, il le faisait aussi pour exprimer sa pensée, et inventait des paroles si naïves et si expressives qu'elles sont devenues parmi nous proverbiales, et maintes fois nous aimons à les citer en y ajoutant : *comme disait le bon frère Jean.* Nous avons dit plusieurs fois que si ce bon frère avait fait des études suivies dès son enfance, il serait devenu un sujet très-distingué : car parmi les autres dons naturels qu'il avait, on remarquait que Dieu l'avait favorisé d'une grande intelligence et de beaucoup de bon sens. Il aimait beaucoup et observait exactement nos saintes règles, et il savait combattre et vaincre généreusement toutes les difficultés qu'il rencontrait dans leur accomplissement. Les exercices qui lui coûtaient davantage étaient la répétition d'oraison et la communication intérieure. Mais il se faisait violence pour vaincre cette répugnance, et Dieu lui tenait compte des grands efforts qu'il se faisait pour obéir à la règle, et l'en récompensait abondamment par les douceurs de sa grâce et la grande joie qu'il répandait dans son cœur. Tous les prêtres et frères qui ont eu la consolation d'entendre ses répétitions d'oraison en étaient très-édifiés. Il s'exprimait facile-

ment dans ces circonstances, et lorsque pour dire sa pensée l'expression lui faisait défaut, il savait très-bien se faire comprendre par le ton qu'il donnait à sa voix et suppléait ainsi au défaut des paroles requises par le génie de la langue française. Les conséquences qu'il tirait des sujets de méditation et les applications qu'il en faisait étaient vraiment édifiantes; aussi l'écoutait-on avec un véritable plaisir et beaucoup d'attention. Plusieurs d'entre nous avouent qu'ils préféraient ses répétitions d'oraisons à la lecture des livres spirituels. Il les finissait toujours par demander pardon à la communauté, en se recommandant à ses prières; mais il le faisait avec tant d'humilité et un si grand sentiment de son néant que ceux qui l'entendaient en étaient attendris.

La grande franchise qu'il possédait le mettait au-dessus de tout respect humain, et quelquefois elle le portait à dire des vérités bien dures à entendre à des personnes de peu de religion. Mais il le faisait avec tant d'à-propos, tant de jugement et tant de candeur, que ces personnes, qui se seraient beaucoup fâchées, sans doute, si elles eussent entendu ces vérités de la bouche d'un prêtre, l'admiraient et restaient dans l'étonnement de l'entendre parler avec tant de foi et de

fermeté. Tous ceux qui avaient occasion de s'entretenir avec lui le prenaient en affection et aimaient à échanger avec lui quelques bonnes paroles partout où ils pouvaient le rencontrer. Il n'était pas rare que, pendant qu'il passait modestement dans les rues d'Alexandrie, il s'entendit tout à coup appeler par quelque personnage de distinction, qui le saluait du haut d'un balcon en disant : « Bonjour, frère Jean, comment allez-vous? » et autres paroles agréables, tant il *était* aimé et apprécié par tous! »

Les Arabes eux-mêmes avaient pour lui un profond respect et se plaisaient à traiter avec lui. Les riches comme les pauvres n'en parlaient et n'en parlent encore qu'avec vénération, tant étaient frappants les exemples de ses vertus. La calomnie, qui s'exerce dans Alexandrie sur une si vaste échelle, a été contrainte de respecter ce digne frère : sa prudence, sa réserve, sa modestie en ville étaient si grandes! il s'environnait de si sages précautions dans ses rapports obligés avec le prochain! il était si pénétré de la pensée de la présence de Dieu dans toutes ses sorties! il savait si bien joindre la vie de Marthe à la vie de Marie! Il ne donna jamais la moindre prise à la malignité la plus soupçonneuse au dehors. Au sein de la

famille il n'était pas moins édifiant : fidèle observateur de la règle, il accomplissait ses obligations avec exactitude et esprit de foi. D'une humeur égale, sa présence parmi nous et sa conversation, assaisonnée de sel, de reparties, d'à-propos, de gaieté faisaient les délices des uns et des autres; avec lui la tristesse et la mélancolie ne pouvaient durer longtemps. Actif, laborieux, diligent, il travaillait beaucoup et travaillait bien; aussi habile qu'intelligent, il réussissait dans tous les offices qu'on lui confiait; sincèrement attaché à sa vocation et appliqué à en pratiquer les vertus, il n'avait aucune attache déréglée : il vivait dans la sainte indifférence; ce qui dominait en lui, c'était le désir de rendre service aux autres. Nos Sœurs peuvent parler de son zèle, de son dévouement, de sa charité et de son extrême obligeance : il était à la fois un vrai trésor et un modèle pour nos deux familles d'Alexandrie. Au milieu des plus grandes occupations il conservait toujours un calme et une paix inaltérables : jamais troublé, empressé, inquiet, il trouvait le temps pour s'acquitter de tous ses devoirs. Ses occupations extérieures ne nuisaient en rien à ses devoirs de piété : oraison, examens, lecture spirituelle, chapelet, confessions, communions,

communications intérieures, rien n'était négligé. Je me plaisais à le considérer durant son action de grâces après la sainte communion, à laquelle il se préparait avec tant de soin, en purifiant sa conscience des moindres taches et en s'excitant aux sentiments de la foi la plus vive : il paraissait dans cette circonstance tout abîmé, tout absorbé en Dieu qu'il possédait dans son cœur. C'est dans ce sacrement d'amour qu'il puisait abondamment et ce zèle pour sa perfection, et cette obéissance qui ne se démentait jamais, et cette charité envers le prochain, et cette patience dans les épreuves et les souffrances qu'il eut particulièrement à endurer dans les huit derniers mois de sa vie.

Ces témoignages des missionnaires d'Alexandrie sont confirmés par l'éloge que font de ses vertus les Filles de la Charité de cette même ville dans les termes suivants :

« Le frère Granotier a emporté nos sincères regrets, son nom nous est toujours cher; pourrions-nous oublier les nombreux sujets d'édification qu'il nous a donnés, et le généreux dévouement avec lequel il nous a si souvent assistées, pendant les dix-huit années qu'il a passées à Alexandrie! oh! non, nous nous empressons au contraire avec bonheur de payer notre

humble tribut de reconnaissance à son heureuse mémoire, en retraçant quelques-unes des vertus dont il était un si beau modèle.

« Vrai fils de S. Vincent, la charité, l'humilité, la simplicité étaient ses vertus de prédilection ; en combien de circonstances ne les avons-nous pas vues briller d'un bien doux éclat dans le bon frère Jean ! Il les pratiquait avec tant d'étendue qu'il est bien difficile de savoir laquelle dominait en lui : il faudrait les posséder au degré éminent où il était parvenu, pour les retracer comme il nous serait si consolant de le faire en ce moment.

« Sa charité était sans bornes, il l'exerçait sans acception de personne, le plus petit enfant avait droit à sa bonté. Rien n'arrêtait son zèle pour faire le bien ; secondé par le génie et l'habileté naturelle dont le Seigneur l'avait doué, il triomphait de tous les obstacles. Sans avoir appris aucun métier, il devenait menuisier, serrurier, etc., suivant la circonstance : toutefois ce n'était pas d'une manière telle quelle, mais toujours avec goût et avec un plein succès.

« Il comptait pour rien ses fatigues pour procurer quelque avantage à la famille de S. Vincent, et laissait paraître combien il appréciait la faveur d'avoir été appelé à cette belle vocation. Quelle

joie il éprouvait, lorsqu'il apprenait qu'une âme s'était engagée sous la bannière de la charité.

« Si le terrain donné à la mission d'Alexandrie par Son Altesse le vice-roi offre aujourd'hui un peu d'ombrage, malgré les ardeurs du soleil d'Egypte, c'est grâce aux travaux qu'y fit le bon frère Jean.

« Son humilité était profonde; quoique fort aimé et vénéré des enfants de S. Vincent, des personnes de la ville et des nombreux étrangers qui emportaient au loin le doux souvenir de son obligeance et des soins intelligents qu'il savait leur prodiguer à leur passage, il se regardait comme très-incapable et le dernier de la famille. Cette vertu contribuait à le faire jouir d'une égalité de caractère que rien ne pouvait altérer.

Sa simplicité étonnait et frappait tous ceux qui avaient occasion de lui parler, elle faisait comprendre toutes les belles dispositions de son cœur, tout animé d'amour pour Dieu, qu'il voyait en toutes choses et qu'il cherchait seul à contenter : aussi en lui point de respect humain. Son esprit de foi et sa ferveur paraissaient surtout lorsqu'il était devant le Saint-Sacrement et lorsqu'il s'agissait de décorer l'autel. Ce même esprit de foi lui faisait conserver un grand calme au milieu des

épreuves inévitables sur cette terre d'exil, son âme n'était jamais troublée dans les événements pénibles : il considérait la main divine qui dirige toutes choses, et la seule consolation qu'il s'accordait alors était de prononcer avec générosité et résignation : Il faut souffrir.

« Son amour pour la Ste Vierge était très-ardent, il aimait à distribuer à nos pauvres enfants des médailles et des images de cette bonne et Immaculée Mère, pour la faire connaître et la faire aimer. »

Jeune encore, le frère Granotier fut trouvé mûr pour le ciel.

A la retraite de 1860, alors qu'il jouissait encore d'une santé robuste, comme s'il eût eu déjà le pressentiment de sa mort prochaine, il demanda à faire une confession générale de toute sa vie; cette grâce lui fut accordée. C'était au mois de novembre, et la maladie qui devait le conduire au tombeau se déclara au mois de janvier 1861 ; il la supporta avec tant de patience et de conformité à la volonté de Dieu qu'elle acheva de le purifier devant le Très-Haut. Il y eut des alternatives qui firent passer les missionnaires d'Alexandrie de la joie à la tristesse , de l'espérance à la crainte. Ses

douleurs, parfois aiguës, ne lui arrachaient pas la moindre plainte.

En 1861 on reconnut qu'une tumeur dangereuse s'était développée dans l'intérieur de son corps. On crut que les eaux de Vichy pourraient lui procurer le soulagement et la guérison, et les supérieurs l'appelèrent en France pour essayer d'y rétablir sa santé.

Il partit immédiatement pour Vichy sans se rendre dans sa famille, voisine de Saint-Chamond, où il passa. Ce sacrifice dut lui être fort pénible : son cœur était si bon ! Mais cet acte de détachement n'étonna pas ceux qui connaissaient depuis longtemps son esprit de mortification.

Il arriva à Vichy au mois d'août, mais dans un état si déplorable qu'à peine s'il pouvait se soutenir, et l'effet des eaux fut presque nul pour lui. Il vint à Paris au mois de septembre et se montra à l'infirmerie tel qu'il avait été pendant toute sa vie, un modèle de douceur et d'obéissance, et il souffrit les douleurs de sa maladie avec une complète résignation au bon plaisir de Dieu. Sa patience ne se démentit pas dans les opérations qu'on lui fit pour tirer l'humeur de son côté. Deux fois on lui pratiqua la

ponction, et l'instrument chirurgique lui resta même enfoncé dans le côté jusqu'à sa mort pour favoriser l'écoulement de l'humeur, ce qui devait lui causer une continuelle douleur. Au moment de l'opération le chirurgien dit à notre malade : « Je vous fais bien souffrir ?—Un peu, » répondit-il. Après avoir tiré un litre d'humeur de son côté ouvert, le chirurgien lui dit encore : « Est-ce que vous ne vous sentez pas près de tomber en défaillance ? voulez-vous que nous en restions là ? — Non, répondit le courageux malade, continuez aussi longtemps que vous le jugerez utile. » C'est ainsi qu'il demeura semblable à lui-même jusqu'à la mort ; et, après avoir reçu les derniers sacrements avec beaucoup de piété, il expira le 21 octobre 1861 à l'âge de 42 ans et 21 de vocation. N'ayant jamais cherché que Dieu pendant toute sa vie, il alla jouir, nous n'en doutons pas, de cette béatitude proclamée par le Sauveur : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie Adrien Le Clere, rue Cassette, 29.

